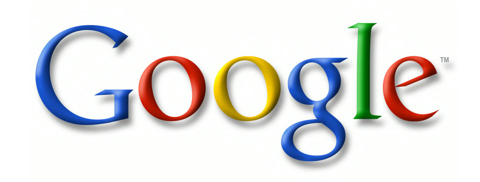

Google



[redacted]

Mon cher

niem

obligeam

m'y

aujo

la cha

objet.

précéd

tiré

vou

d'u

a

d.

GALERIE HISTORIQUE

DES

PORTRAITS DES COMÉDIENS

DE LA

TROUPE DE VOLTAIRE

Gravés à l'eau-forte, sur des documents authentiques.

PAR FREDERIC HILLEMACHER,

Avec des détails biographiques inédits, recueillis sur chacun d'eux

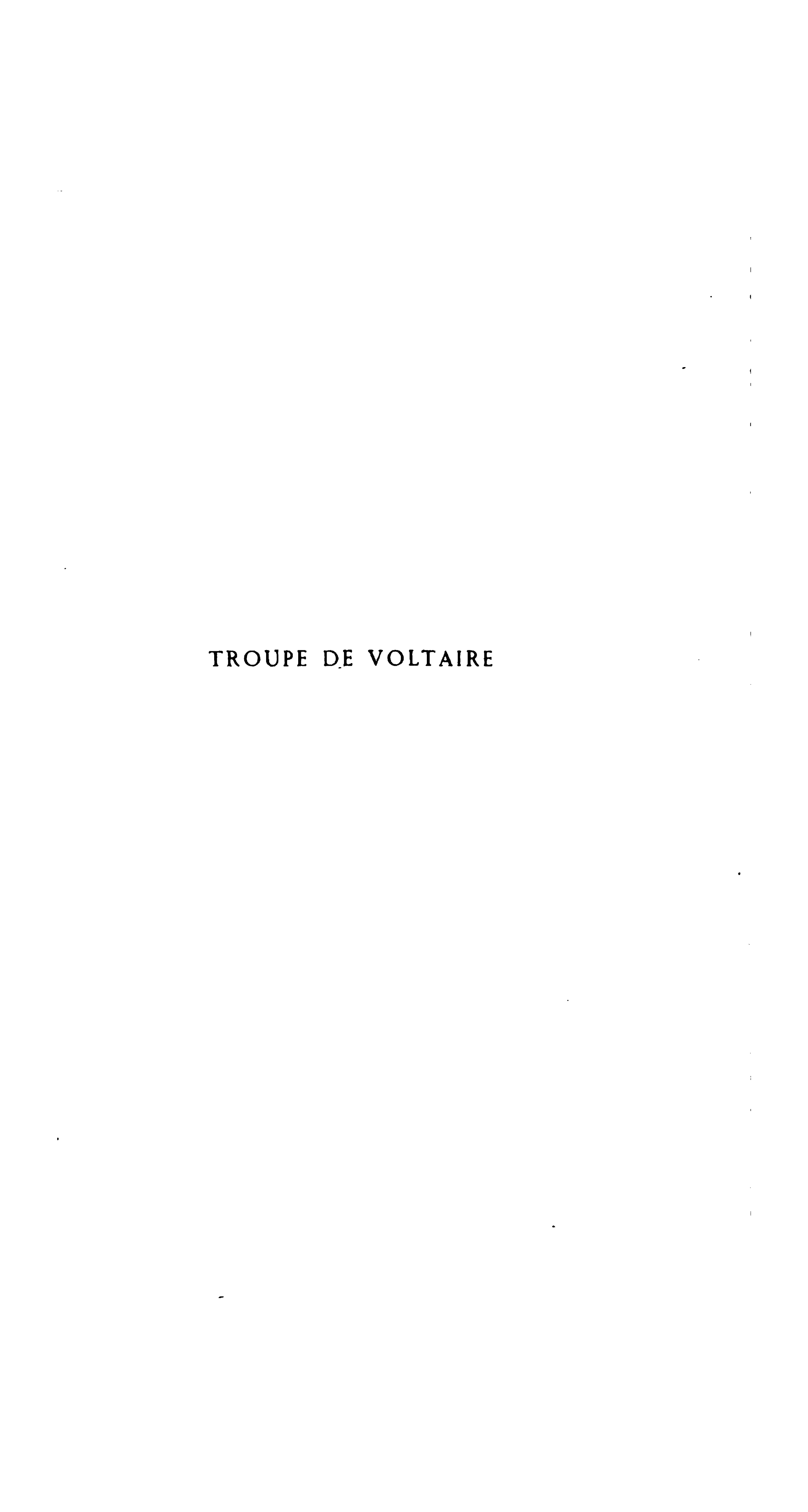
PAR E. D. DE MANNE,
Conservateur-adj. à la Bibliothèque impériale.

Dédié à la Comédie Française.

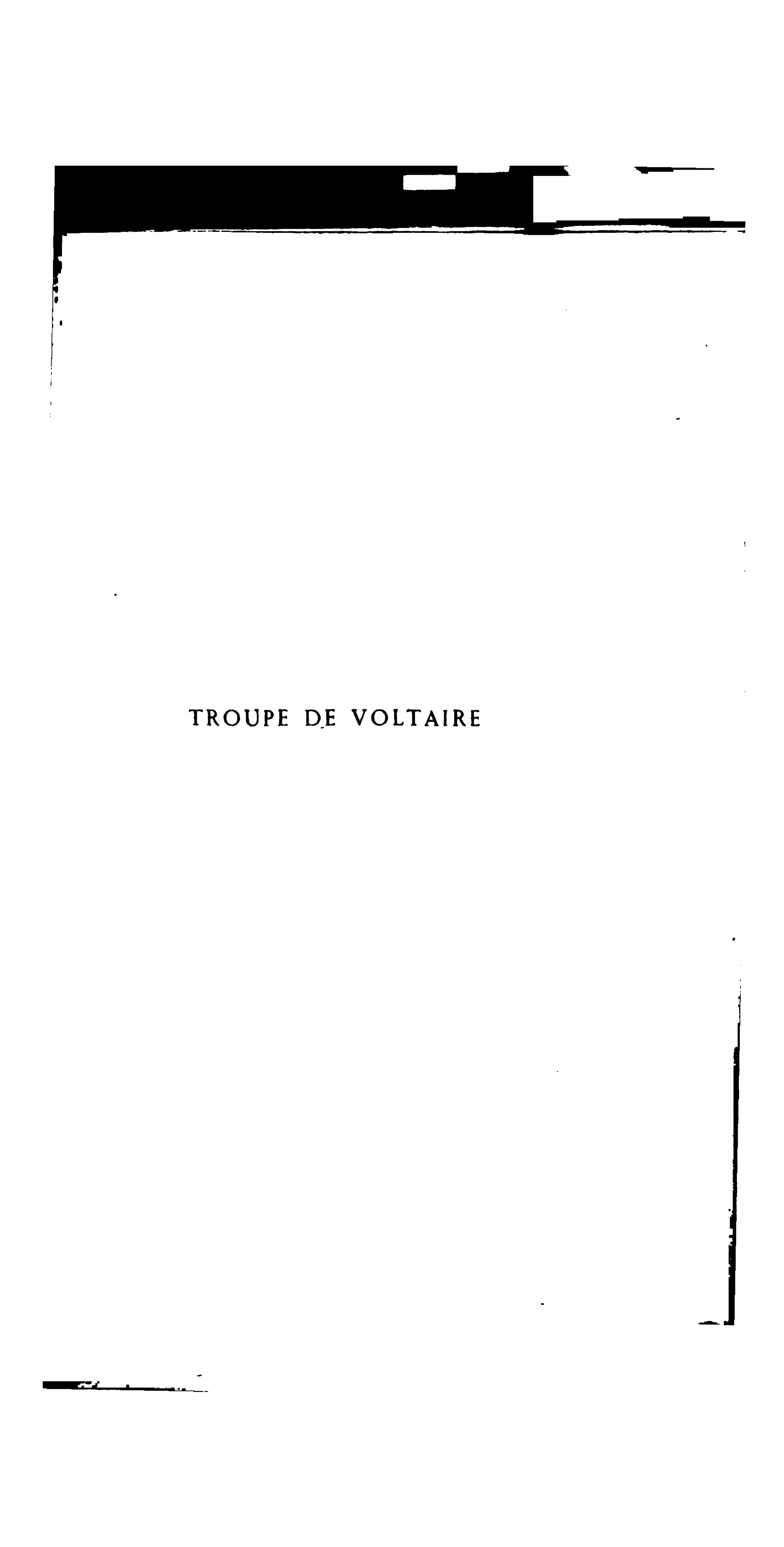
[illegible]

LYON
N. SCHEURING, EDITEUR,
9, rue Boissac.
SE VEND A PARIS
CHEZ A. AUBRY, LIBRAIRE,
16, rue Dauphine.

M DCCC LXI



TROUPE DE VOLTAIRE



TROUPE DE VOLTAIRE

Tiré en taille-douce par Aug. Delâtre, à Paris
et imprimé à 250 exemplaires dont, 18 ſur papier de Hollande.

N° 12 –

LYON. — IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN.

GALERIE HISTORIQUE

DES

PORTRAITS DES COMEDIENS

DE LA

TROUPE DE VOLTAIRE

Gravés à l'eau-forte, ſur des documents authentiques

PAR FREDERIC HILLEMACHER

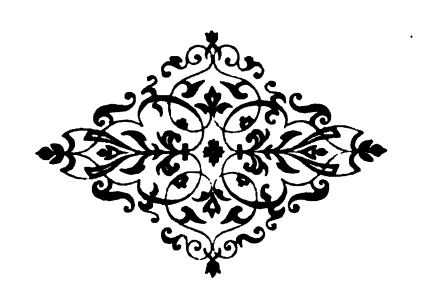
Avec des détails biographiques inédits, recueillis ſur chacun d'eux

PAR E. D. DE MANNE,

Conſervateur-adj. à la Bibliothèque impériale.

Dédié à la Comédie Françoiſe.

Memoria eorum periit cum ſonitu.

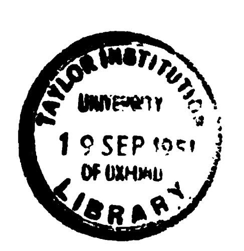


LYON

N. SCHEURING, EDITEUR

Rue Boiſſac, 9

M DCCC LXI


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 9 SEP 1951
OF OXFORD
LIBRARY



AVANT-PROPOS.

Nous devons au lecteur un mot d'explication à propos du titre que nous avons mis au livre que nous lui offrons aujourd'hui. En effet, ce titre se justifie peu en lui-même, parce qu'il ne présente pas suffisamment à l'esprit une idée qui corresponde à une donnée historique quelconque. Voltaire, dont nous réunissons ici la troupe, *ne fut pas comé-*

dien par métier ; il ne dirigeoit même pas de ſa perſonne l'exécution des poëmes qu'il mettoit au théâtre, & ce n'eſt le plus ſouvent que de loin, du fond des retraites où l'avoient relégué les orages de la polémique littéraire & de la politique, qu'il put, & ſeulement par ouï-dire, ſe figurer de quelle manière leur repréſentation avoit lieu ſur la ſcène de la Comédie françoiſe. Sa correſpondance générale contient toute l'hiſtoire de ſon théâtre.

On ne peut nier toutefois que le génie de Voltaire n'ait eu une influence déciſive ſur l'art dramatique dans la ſeconde moitié du dix-huitième ſiècle. Déſirant réunir en un faiſceau les détails biographiques, épars de tous côtés, ſur les principaux acteurs qui ont illuſtré la ſcène durant cette période, il étoit naturel que nous miſſions ce travail ſous l'invocation de celui auquel ils ont dû, pour la plupart, leurs plus belles inſpirations.

L'art du comédien repoſe, d'ailleurs, ſur une baſe ſi fragile, celui qui le pratique eſt tellement déshérité de la conſcience de laiſſer après lui rien de viſible, rien de palpable, qu'il y a peut-être quelque juſtice, quelque intérêt à ne pas laiſſer s'effacer dans l'indifférence & l'oubli des renommées qui ne peuvent ſe ſurvivre à elles-mêmes que par la tradition & le culte du ſouvenir. « Dans tous les genres, autres « que celui du théâtre, a dit judicieuſement Molé (dans « ſon diſcours de clôture du 5 avril 1778), les décou- « vertes heureuſes d'un homme de génie ſont autant de « pas vers la plus grande perfection de l'art qu'il enrichit. « Ici tout n'eſt qu'un éclair... Le Kain joue Vendôme.... « Le Kain meurt, tout s'anéantit avec lui, & ſes longs tra-

« vaux, ſes réflexions, ſes talents ſeront ravis à vos plai-
« ſirs & perdus pour ſa mémoire. »

Memoria eorum periit cum ſonitu.

Et cependant, à combien d'œuvres mal venues le comédien de talent n'a-t-il pas communiqué la vie! Diderot a fait remarquer avec raiſon que, pour un paſſage où le poëte a ſenti plus fortement que l'acteur, il en eſt cent dans leſquels l'acteur ſent plus vivement que le poëte; & rien ne démontre mieux cette vérité que l'exclamation de Voltaire entendant Mlle Clairon dans une de ſes pièces: « Eſt-ce bien moi qui ai fait cela! »

En adoptant notre cadre, nous avons eu également en vue de donner un pendant à l'ouvrage précédemment publié ſur la partie correſpondante du ſiècle précédent, ſous le titre de Troupe de Molière. *Nous nous y ſommes conformés autant que poſſible par le choix des caractères & par l'exécution typographique, & les amateurs qui ont bien voulu accueillir le premier eſſai regarderont peut-être celui-ci comme ſon complément néceſſaire.*

Ces deux époques paſſées en revue laiſſent intacte la période qui s'eſt écoulée depuis la mort de Molière juſqu'à l'année 1720, *ainſi que celle qui part de* 1792 *juſqu'à nos jours. Cette double lacune eſt à combler pour rendre complète l'hiſtoire de la Comédie françoiſe depuis ſon origine; elle offre encore bien des noms chers aux amis de l'art dramatique, tels que Champmeſlé, Dancourt, les Poiſſon, Beaubourg, Baron dans la maturité de ſon talent; & plus*

tard, de nos jours, Talma, Joanny, Lafon, Duchesnois, Mars, & enfin cette regrettable Rachel, qui est comme la limite posée entre les talents qui ne sont plus & ceux dont nous jouissons encore aujourd'hui.

Les notices qui composent ce volume contiennent, à côté de faits déjà connus & nécessairement reproduits, des particularités inédites, puisées dans les papiers de famille ou dans les traditions locales, & dont nous pouvons garantir l'exactitude. Une autre considération qui sera appréciée des annalistes du théâtre, est le soin scrupuleux avec lequel les dates & les noms patronymiques ou autres ont été vérifiés. M. le baron Feuillet de Conches, dont la riche collection d'autographes est connue, ainsi que plusieurs autres personnes, ont bien voulu nous faciliter ces investigations & nous leur offrons ici le tribut de notre reconnoissance. Nous n'avons rien négligé pour nous procurer, par des recherches dont la difficulté ne nous a point rebutés, l'état civil authentique de chacun des comédiens dont nous nous sommes occupés, afin de fixer d'une manière irréfragable l'époque de leur naissance, de leur décès & tout ce qui tient enfin à l'identité de leur personne. On ne sera pas étonné, dès lors, de trouver parfois des différences sensibles entre nos assertions & celles qui ont eu cours dans maint recueil qui a précédé notre publication.

Le précis des rôles créés par chacun a été également relevé aussi complètement que possible. Cela n'a pas été la partie la moins ingrate de la tâche que nous nous sommes imposée.

Quant aux portraits qui accompagnent les notices, très

peu d'entre eux ſont la reproduction d'eſtampes déjà publiées. Ils ont été gravés d'après des originaux choiſis avec ſoin & que M. le commandant Soleirol a bien voulu mettre à notre diſpoſition avec non moins de bonne grâce que dans une précédente occaſion.

Puiſſe le lecteur nous ſçavoir quelque gré des peines que nous nous ſommes données pour mériter ſon approbation.

D. M. F. H.

[redacted]



VOLTAIRE

VOLTAIRE

D'après un croquis gravé à l'eau-forte, à Ferney.

TOUS les comédiens ne ſont pas au théâtre, dit un vieil adage. Il eſt certains hommes, qui, ſur la ſcène du monde, ont trouvé dans des rôles divers un aliment à leur dévorante activité. Arouet de Voltaire eſt un exemple fameux de cette diſpoſition multiple : preſque toutes les branches des connoiſſances humaines lui ont été familières. Toutefois, le théâtre fut l'objet de ſa prédilection : il n'y a qu'un pas du talent d'engendrer les beaux vers à celui de les réciter, & nous voulons montrer que Voltaire

fut doué de ce feu ſacré qui fait les grands comédiens.

C'eſt cette diſpoſition particulière que, trente ans plus tard, la phrénologie a définie ſous le nom de *perſonnalité*. En effet, la *perſonne* de Voltaire occupe autant de place que ſes écrits dans l'hiſtoire de ſa vie; nous le voyons ſucceſſivement à la Baſtille, en Hollande, en Angleterre, dans les cours de France, de Lorraine & de Pruſſe, & enfin dans ſon domaine de Ferney, chercher à attirer à ſoi l'attention publique. Aimant & pourſuivant le bruit, l'éclat, la repréſentation, il ſaiſit avec empreſſement toutes les occaſions de ſe mettre en relief, & il a à ſon ſervice une facilité prodigieuſe, une vaſte érudition & la faculté précieuſe d'allier conſtamment le travail du cabinet à la fréquentation des ſalons. Chacun de ſes écrits ſoulève une polémique dans laquelle, ſoit ſous ſon nom, ſoit ſous le voile tranſparent de l'anonyme, il careſſe ſes amis & harcèle ſes ennemis, &, quelle que ſoit la logique des arguments qu'il puiſe dans le fond même des choſes, il ne peut tellement abdiquer ſon individualité, qu'elle ne ſe manifeſte malgré lui.

Mu par un ſentiment d'admiration (quelque peu conteſtable) pour le vieux Corneille, entreprend-il, au bénéfice de la petite-nièce de ce grand homme, le commentaire de ſes œuvres? c'eſt moins l'apologie de l'auteur du *Cid*, qu'on y lit, que la ſienne propre, & le *moi* ſe trahit, pour ainſi dire, à ſon inſçu. Telle expreſſion ſurannée ne ſe préſentera plus, affirme-t-il,

« maintenant que la langue eſt fixée » (ce qui ſignifie, ſous ſa plume : « maintenant que *je l'ai fixée* »). Mais Voltaire, quand il s'exprime ainſi, perd de vue qu'il n'appartient à perſonne de *fixer* la langue : reflet des mœurs & des beſoins d'une époque, elle ſuit les viciſſitudes que le cours du temps amène néceſſairement à ſa ſuite, & le génie, quelque puiſſant qu'il ſoit, peut à peine la retenir un moment ſur cette pente inévitable. Nous ſommes déja bien loin de Malherbe, & Voltaire lui-même ne repréſente plus la langue qu'on parle aujourd'hui.

Comme hiſtorien, Voltaire eſt le créateur de la nouvelle école, qui cherche, dans la ſucceſſion des faits, moins une ſèche nomenclature que l'étude philoſophique des véritables cauſes des révolutions des empires. Cependant la gravité du chroniqueur le cède parfois au ſarcaſme du pamphlétaire, & on eſt ſurpris de rencontrer, au milieu de graves conſidérations hiſtoriques, des traits décochés à certaine adreſſe & qui ſeroient mieux à leur place dans le roman de *Candide* que dans un livre qui traite de l'eſprit & des mœurs des nations. Là encore, l'écrivain n'a pas pu ſe contenir, & c'eſt l'homme qui s'eſt mis en ſcène.

Comme auteur comique, il n'eſt point plaiſant, & ſes comédies ſont le plus ſouvent des ſatires dialoguées. Le perſonnage de Frélon, dans l'*Ecoſſoiſe*, eſt une attaque corps-à-corps contre un de ſes adverſaires les plus déterminés, & le caractère qu'il lui prête eſt tellement outré, qu'il ceſſe d'être pris au ſérieux.

Depuis le jour où, tout jeune encore, Voltaire figura ſur le théâtre en portant la queue de la robe du grand-prêtre, à une repréſentation d'*OEdipe*, juſqu'au moment où, chargé d'ans & de lauriers, il aſſiſta à ſa propre apothéoſe dans une loge du Théâtre-François, il ne ceſſa de jouer la comédie. On comprend en effet que, doué d'une vivacité exceſſive & portant à l'excès l'expreſſion des ſentiments qui l'animoient, il n'ait pu ſe réſigner à aſſiſter en ſimple ſpectateur à l'étude de ſes ouvrages dramatiques. Dès 1748, il eut un théâtre particulier dans ſa maiſon de la rue Traverſière (1), & il y donna au jeune Le Kain les premières leçons de déclamation. Ce célèbre acteur en conſerva toujours une tendre reconnoiſſance, dont il a conſigné le témoignage dans ſes mémoires : Voltaire le fit jouer à cette époque avec ſes nièces & le mena ſouvent à Sceaux, chez la ducheſſe du Maine; il y remplit lui-même, dans ſa tragédie de *Rome ſauvée*, le rôle de Cicéron, & cela avec un tel feu, qu'à certains paſſages l'émotion paralyſoit entièrement ſa voix.

Il avoit déjà paſſé quelque temps à la petite cour du roy Staniſlas, à Lunéville, & l'on y jouoit habituellement la Comédie : la marquiſe Du Chaſtelet, faiſant trève à ſes occupations ſcientifiques, y repréſenta le perſonnage principal de la comédie de *Nanine*. La mort la ſurprit inopinément, à la ſuite d'une im-

(1) Aujourd'hui rue *Fontaine-Molière*. On croit que la maiſon habitée par Voltaire eſt celle qui porte le nº 41.

prudence commiſe, & ſon cercueil, pour ſortir du palais, dut traverſer le théâtre où elle avoit été applaudie peu de jours auparavant.

Plus tard, nous voyons Voltaire jouer la tragédie avec les princes & princeſſes de la famille de Frédéric II (2); enſuite à Montrion près de Lauſanne, en dépit des rigoriſtes de Genève; & enfin à ſa réſidence de Ferney. C'eſt dans cette retraite que, viſité par tout ce que l'Europe comptoit d'hommes éminents, il tint ſa cour & fut plus roy que Frédéric à Poſtdam. Le théâtre étoit encore là une de ſes principales occupations: il étoit (raconte l'abbé Duvernet), très aſſidu aux répétitions, &, le jour où il devoit repréſenter, il avoit coutume de ſe promener dès le matin dans ſes jardins avec une longue barbe blanche, vêtu tantôt en arabe, tantôt en chevalier, à la grecque ou en pontiſe, & tour-à-tour montrant à ſes jardiniers étonnés Narbas, Zopire, Oroès ou Luſignan.

Le Kain, dans les notes curieuſes qu'il nous a laiſſées, nous montre Voltaire aux priſes avec quelques-uns de ſes acteurs auxquels il cherche à inculquer ce qu'il appeloit le *Diable au corps*, ſans pouvoir toujours obtenir d'eux ce qu'il ſentoit ſi bien lui-même. Un jour, pouſſé à bout par la timidité d'une jeune perſonne qui récitoit devant lui le rôle de Palmyre dans *Mahomet*, il lui dit: « Ma-

(2) « Nous avons joué *Zaïre*, « (écrit-il de Berlin, le 12 janvier « 1751, à Mme Denis). La princeſſe « Amélie étoit Zaïre & moi le bon- « homme Luſignan. »

« demoiſelle, figurez-vous que Monſieur que voilà « eſt un impoſteur, un fourbe, un ſcélérat, qui a fait « poignarder votre père, qui vient d'empoiſonner votre « frère, & qui, pour conſommer ſes bonnes œuvres, « veut abſolument coucher avec vous. Si tout ce petit « manége vous fait un certain plaiſir, ah ! vous avez « raiſon de le ménager comme vous faites; mais, pour « peu que cela vous répugne, voici, Mademoiſelle, « comment il faut vous y prendre. » Et Voltaire, reprenant lui-même la tirade, donna à cette jeune innocente, rouge de honte & tremblante de peur, une leçon d'autant meilleure qu'il joignoit l'exemple au précepte.

Le trait ſuivant peint également l'homme. A l'iſſue de la première repréſentation de *Sémiramis* (3), il ſe cache dans la foule ; affublé d'une longue ſoutane & d'un petit manteau, le dos voûté & s'appuyant peſamment ſur une canne ; la tête coiffée d'un ample chapeau à ailes déployées & chargée d'une volumineuſe perruque qui enſevelit ſes joues preſque en entier, il ne laiſſe voir de tout ſon viſage qu'un long nez à tranche effilée.

C'eſt ainſi que, traveſti en vieux prêtre irlandois, il ſe gliſſe dans le café de Procope où ſes ennemis, après la *Sémiramis* jouée, étoient venus tenir leurs aſſiſes. Là, une bavaroiſe devant lui, un gros bréviaire à la main, placé au milieu d'eux & n'ayant nullement l'air de

(3) Le 29 avril 1748.

prendre part à leur converſation, il écoute les critiques qui ne lui ſont pas épargnées & ſçait en faire ſon profit.

Enfin, une particularité curieuſe à noter, eſt que nous devons à Voltaire l'inſtitution précieuſe des *claqueurs*. Que faiſoit-il, en effet, pour s'aſſurer, le jour d'une première repréſentation, une victoire que la médiocrité & l'envie cherchoient à lui ravir ? Il diſtribuoit trois à quatre cents billets d'entrée, &, lorſque les ſifflets commençoient à ſe faire entendre, le bruit en étoit auſſitôt étouffé ſous celui des battements redoublés des mains vendues à l'auteur. Procédé qui s'eſt pieuſement conſervé par tradition juſqu'à nos jours.

Telle fut cette nature exceptionnelle, que nous n'avons obſervée que ſous une ſeule de ſes faces : le beſoin de ſe produire & de ſe manifeſter. Deux hommes, Rouſſeau & Voltaire, ont rempli le dix-huitième ſiècle : l'un, fuyant les humains, ſe diſſimule derrière l'inflexibilité de ſes principes, & ſe contente de les énoncer en les abandonnant à la logique de ſes adverſaires, qui ont pu rarement le combattre avec ſes propres armes ; l'autre, courtiſant les puiſſants du jour, qu'il raille & qu'il fronde, amoureux de la lutte & en définitive peu convaincu, faſcine ſes auditeurs & ſes lecteurs par l'éclat un peu ſuperficiel de ſon coloris. Nous n'avons pas à rechercher quel eſt le rôle que le premier a prétendu jouer ſur la ſcène du monde ; mais à coup ſûr, Voltaire, s'il n'avoit pas été le premier des écrivains de ſon temps, en eût été le comédien le plus éminent.

[redacted]



QUINAULT DUFRESNE
Comédie françoise
1712 - 1741

ABRAHAM-ALEXIS QUINAULT

dit QUINAULT-DUFRESNE

1712 — 1741

D'après le portrait en pied, gravé par N. Dupuis, fur le tableau de Lancret, rôle du Glorieux.

ON voyoit autrefois quelques familles fe perpétuer au théâtre comme dans beaucoup d'autres carrières. Celle des Quinault eft un exemple qu'on pourroit citer après les Baron, les La

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Médard, de Verdun-fur-Doubs (anc. Châlonnois) : « Le neufviefme jour du mois de feptembre feize cent quatre vingt treize, eft né & a été baptifé ABRAHAM-ALEXIS, fils de JEAN QUINOT (*fic*) & de MARIE SALVALETTE, fa femme. »

Thorillière. Fils & frère de comédiens, Abraham-Alexis Quinault, né à Verdun-sur-Doubs, le 9 septembre 1693, débuta très-jeune, le 7 octobre 1712, sous le nom de *Dufresne* qu'il avoit ajouté au sien, afin de se distinguer de son frère aîné. Il avoit choisi pour son début le rôle d'Oreste, dans l'*Electre* de Crébillon, & demanda à l'auteur de lui permettre de rendre ce rôle comme il l'entendroit. — « Mais, mon garçon, lui dit le célèbre tragique, « il faut l'entendre comme moi. — Oui, Monsieur, au« tant que je pourrai renoncer à moi pour devenir au« tre. » Il y eut du succès, & fut reçu à la fin de la même année. Le rôle du Cid, qu'il joua ensuite, le montra sous un jour plus favorable encore. Le public, gâté par l'exagération de Beaubourg, fut d'abord étonné d'entendre un acteur débitant avec simplicité, glissant rapidement sur les passages médiocres d'un ouvrage, faisant ressortir les plus beaux; & essayant enfin de ramener le goût à ces gestes simples, à ces inflexions justes & naturelles, à ce jeu noble dont la tradition, depuis Baron, sembloit s'être perdue.

Cependant, s'il faut ajouter foi à l'anecdote suivante, Dufresne nous paroît parfois avoir porté trop loin l'amour du naturel. Ainsi, lorsqu'il jouoit le rôle de Pyrrhus, dans *Andromaque*, en rapportant les paroles que cette princesse adresse à Astyanax, son fils, il imitoit la voix flûtée d'une femme :

« C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours;
« Voilà ses yeux, sa bouche..... »

puis, reprenant ſon organe le plus mâle :

« Et quelle eſt ſa penſée ? »

Ceci rentre peut-être quelque peu dans le domaine de l'excentricité.

L'éducation du parterre étoit alors entièrement à refaire, & ſous ce rapport, on doit reconnoître que la perſiſtance de Quinault-Dufreſne à ſe maintenir dans la voie qu'il s'étoit tracée, contribua puiſſamment à ramener le bon goût dans la déclamation.

Ce jeune homme rencontra, & bien malgré lui pour ainſi dire, une heureuſe occaſion de développer d'une manière brillante ſes moyens tragiques. Voltaire lui confia le rôle d'OEdipe dans ſa tragédie repréſentée le 18 novembre 1718. Lors de la lecture aux comédiens, Quinault avoit été l'un des plus rudes adverſaires de cette pièce. Il vouloit abſolument que la ſcène capitale entre OEdipe & Jocaſte, imitée de Sophocle (ce qui lui importoit peu, d'ailleurs), fût retranchée. Ayant enfin cédé devant la réſiſtance du jeune auteur, à qui l'on ne put arracher cette conceſſion, Dufreſne dit que, pour le punir, il falloit jouer la pièce telle qu'elle étoit, *avec ce mauvais acte tiré du grec.*

Le tragédien ſortit victorieuſement de cette épreuve, &, depuis lors, marcha de ſuccès en ſuccès. Don Pèdre, dans *Inès de Caſtro* (1724), Pyrrhus, dans la tragédie de ce nom (1726), Titus, dans *Brutus* (1730), Enée, dans *Didon* (1734), Vendôme, dans *le Duc de Foix*

(1734), Zamore, dans *Alzire* (1736), furent autant de triomphes pour lui.

A la retraite de Beaubourg, en 1718, il avoit hérité de ce tragédien bourſoufflé l'emploi en chef & ſans partage des premiers rôles tragiques. Quant à ceux de la comédie, Quinault aîné ſon frère, & lui, ſe les partagèrent. Il obtint dans le haut-comique les mêmes ſuccès que dans la tragédie, & peut-être, de plus grands encore. C'eſt pour lui que Deſtouches écrivit le *Glorieux*, que Dufreſne, qui n'apprécioit pas, ſans doute, tout l'honneur que devoit lui faire ce rôle, abandonna pendant trois ans, ſur le ciel de ſon lit, aux rats & à la pouſſière. Lorſqu'enfin il daigna condeſcendre à le jouer, il déclara que ce ne ſeroit qu'autant que l'auteur auroit modifié le dénouement. Le Glorieux, dans l'origine, étoit, à la fin de la pièce, humilié, éconduit, & n'épouſoit pas Iſabelle. Ce dénouement déplaiſoit à l'acteur, dont il bleſſoit l'orgueil, & qui en impoſa le changement. Deſtouches ſe réſigna à ſes exigences, & voilà pourquoi Tufières ſe marie aujourd'hui avec ſa couſine. Dufreſne s'acquitta merveilleuſement de ce perſonnage : la vérité avec laquelle il le joua fit dire que l'auteur l'avoit eu en vue & que c'eſt parce qu'il reſtoit lui-même, que cet acteur reproduiſit ſi fidèlement ſur la ſcène un caractère tracé à ſon image. Françoiſe Quinault, ſa ſœur (1), diſoit à ceux qui, plus tard, vantoient

(1) Françoiſe Quinault, dite *la cadette*, actrice diſtinguée & bel eſprit du XVIIIe ſiècle ; elle avoit débuté en 1718. Elle eſt morte très âgée, au commencement de 1783.

devant elle Belle-Cour dans le Glorieux, que, d'ailleurs, il interprétoit bien : « Si vous aviez vu jouer ce rôle par « mon frère, Belle-Cour ne vous y paroîtroit plus « qu'un beau valet de chambre. »

Peu de mois après, Quinault-Dufreſne eut à établir le rôle d'Oroſmane. Il lui étoit réſervé, il eſt vrai, de s'y voir plus tard dépaſſé par un acteur ſublime, qui n'a pas eu de rivaux, par Le Kain; mais il n'eſt pas moins certain que ſon ſuccès dans ce rôle fut prodigieux. Peu d'acteurs étaient auſſi propres à remplir ce perſonnage que Dufreſne, à cauſe des qualités qu'il poſſédoit & qui ſe trouvent rarement raſſemblées chez le même individu : une figure noble & majeſtueuſe, des geſtes éloquents, un organe enchanteur & une ſtature bien proportionnée, unis à tout ce qu'exige l'art ſi difficile de la déclamation.

C'eſt dans cette même année 1732, que fut dévolu à Quinault-Dufreſne l'honneur de porter la parole, lorſqu'une députation formée des ſept principaux comédiens du Roy ſe rendit, le 3 mars, auprès de l'Académie françoiſe pour lui offrir de prendre ſes entrées à la Comédie. Il ſe tira fort galamment du diſcours qui ſervoit d'invitation. L'offre fut acceptée, & le 3 mai ſuivant, les comédiens du Roy furent invités, par réciprocité, à venir déſormais prendre place aux ſéances de l'Académie.

Quinault-Dufreſne pouſſoit juſqu'aux dernières limites la haute idée qu'il avoit de ſon état & de lui-même, & ſouvent on l'entendit s'écrier : « Le vulgaire

« me croit très heureux. Quelle erreur eſt la ſienne !
« J'aimerois mieux mille fois être un ſimple gentil-
« homme, mangeant ſes douze mille livres par an,
« que d'être ce que je ſuis ! »

Ces mots, dans une autre bouche, paſſeroient avec raiſon pour une paſquinade; dans la ſienne, c'étoit l'expreſſion naïve de ſes ſentiments de vanité. Elle étoit pouſſée chez lui à un point tel, qu'en parlant de ſes camarades, il ne les appela jamais que *ces gens-là !* Auſſi croira-t-on ſans peine que les ſalons ne cherchèrent pas à l'attirer.

Cette exceſſive vanité ne le mit pas toujours, malgré ſon talent ſupérieur, à l'abri des leçons du parterre, dont il eut à ſubir quelques dégoûts. Un jour que, dans le cours d'une ſcène, on lui avoit crié : Plus haut ! Quinault-Dufreſne, tenant la demande pour inopportune, regarda dédaigneuſement le parterre & continua ſon rôle ſur le même ton. Injonction itérative du public de parler plus haut : « Et vous, Meſſieurs, plus bas ! » répliqua arrogamment le héros tragique, ſans ſe déconcerter. Le parterre, plus chatouilleux en ce temps-là que de nos jours, prit mal l'apoſtrophe : un grand tumulte s'éleva, à la ſuite duquel Dufreſne fut conduit au Fort-l'Evêque. Après une courte détention, il ſe vit obligé de venir faire amende honorable ſur la ſcène.

On aſſure que cette mortification ne fut pas étrangère à ſa retraite prématurée, qu'il effectua, le 19 mars 1741, ſix mois après cet évènement, par le rôle d'Achille, dans *Iphigénie en Aulide*, emportant avec lui

la célébrité qui s'attache au nom d'un acteur de très grand mérite, ſans doute; mais, ſuivant l'opinion de M[lle] Clairon, plus éblouiſſant que profond, & qui a été redevable de ſes ſuccès à ſes dons extérieurs autant & plus peut-être qu'à ſon talent.

M[lle] De Seine (2), que Voltaire appelle la *petite De Seine*, parce qu'elle étoit d'une taille exiguë, devint, dit-on (3), en 1724, la femme de Dufreſne. Cette actrice avoit débuté à Fontainebleau, devant la Cour, le 17 novembre 1724, & elle fut reçue dans le même mois. Le 5 janvier 1725, elle parut à Paris dans le rôle d'Hermione; &, après avoir une première fois quitté le

(2) Catherine-Jeanne Du Pré, fille de Claude Du Pré, écuyer de Mgr le comte de Gaſſé; née le 5 ſeptembre 1694, morte à Paris en 1759. C'eſt elle qui ſigna, *in articulo mortis*, un billet ainſi conçu : « Je promets à Dieu & à M. le curé de Saint-Sulpice de ne jamais remonter ſur le théâtre. »

(3) Nous employons à deſſein la forme dubitative, puiſque rien dans nos recherches n'eſt venu conſtater qu'il y auroit eu mariage entre Alexis Quinault & Catherine Du Pré, & que la qualification d'*épouſe* ne lui eſt pas même attribuée dans l'acte de mariage d'une fille commune à tous les deux, & que nous reproduiſons ci-après. Il y auroit, au contraire, lieu de croire que la femme légitime de Quinault a été Jeanne Labat, actrice de la Comédie françoiſe, que nous trouvons mentionnée comme ſon *épouſe* dans un acte de naiſſance de Jacques Alexis, leur fils, en 1725.

Voici l'acte de mariage de cette fille qui épouſa, en 1737, n'étant âgée que de douze ans, un fils de famille âgé de vingt-trois ans :

« Cedit jour dix-neuf octobre mil « ſept cent trente-ſept, a été célébré « le mariage de M. François Aliſand « De Maux, avocat au Parlement, « âgé de vingt-trois ans, fils de Meſ- « ſire Jacques Aliſand De Maux, lieu- « tenant-général au bailliage-pairie « de Nevers, & de dame Claude- « Magdeleine Vaillant, conſentants, « de la paroiſſe de Saint-Jean à Ne- « vers, avec demoiſelle Jeanne-Ca-

théâtre, en mai 1733, elle ſe retira définitivement au mois de mars 1736, avec la penſion de mille livres.

Quinault-Dufreſne, ſon mari, paſſa les dernières années de ſa vie dans la ſouffrance, & s'éteignit à Paris, en février 1767.

« therine Quinault-Dufreſne, âgée « de douze ans, fille d'Abraham-« Alexis Quinault-Dufreſne, officier « du roy, & de Catherine Jeanne Du-« pré, conſentants, de cette paroiſſe, « rue des Foſſés-Saint-Germain. . . « . . . . . . Fiançailles faites hier. « Témoins · Gilbert Aliſand, bour-« geois de Paris ; Maître Simon Ali-« ſand, ancien avocat au Parlement, « oncles de l'époux.

« Marie-Anne Quinault,* tante de « l'épouſe ; Jean-Etienne de Saint-« Hilaire, receveur des tailles du « roy, conſeiller du Parlement & in-« tendant des affaires de M. le duc « de Nevers, ami de l'épouſe.

« Le préſent mariage fait en pré-« ſence de très haut & très puiſſant « ſeigneur Jules-François Mazarini-« Mancini, duc de Nivernois & de « Donziois, Pair de France, Grand « d'Eſpagne du premier ordre, &c. »

« *Ont ſigné:* Mazarini-Mancini,
« Duc de Nivernois & de
« Donziois ;
« Le Prince Charles de Lorraine ;
« De Saint-Hilaire, & les mem-
« bres des deux familles. »

(*Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Sulpice.*)

* Sœur aînée d'Alexis Quinault. Elle avoit quitté le théâtre en 1722, & eſt morte à Paris, en 1791, plus qu'octogénaire, après avoir joui de ſa penſion de retraite pendant près de 70 ans.

Rôles créés par Quinault-Dufreſne

1718	OEdipe	*OEdipe*, de Voltaire.
1721	Aman	*Eſther*, de Racine.
«	Valère.	*Le Mariage fait & rompu*, de Du Freſny.
«	Egyſthe	*Agamemnon*, de Pralard & Seguineau.
1722	Le roy de Delphes	*L'Oracle de Delphes*, de Moncrif.
1723	Pſamménite . . .	*Nitetis*, de Danchet.
«	Don Quichotte. .	*Baſile & Quitterie*, de Gaulthier.
«	Don Pèdre. . . .	*Inès de Caſtro*, de La Mothe Houdart.
1725	Valère.	*Le Babillard*, de Boiſſy.
1726	Pyrrhus	*Pyrrhus*, de Crébillon.
1728	Eſquivas.	*Le Procureur arbitre*, de Poiſſon.
1729	Pyrrhus	*Polyxène*, de Daigueberre.
1730	Abſalon	*Abſalon*, de Duché.
«	Titus	*Brutus*, de Voltaire.
1731	Valère.	*L'Ecole des Amants*, de Jolly.
«	Montfort.	*Le Chevalier Bayard*, d'Autreau.
1732	Tufières	*Le Glorieux*, de Deſtouches.
«	Oroſmane	*Zaïre*, de Voltaire.
«	Alcméon	*Eryphile*, du même.
1733	Guſtave	*Guſtave*, de Piron.
«	Damon	*Le Pareſſeux*, de Delaunay.
«	Valère	*Le Rendez-Vous*, de Fagan.
«	Damon	*La Fauſſe Antipathie*, de La Chauſſée.
1734	Vendôme	*Le Duc de Foix*, de Voltaire.
«	Norfolk	*Marie Stuart*, de Tronchin.
«	Enée	*Didon*, de L. de Pompignan.
«	Silvandre	*Les Courſes de Tempé*, de Piron.
«	Sabinus	*Sabinus & Eponine*, de Richer.
1735	Acante	*L'Amitié rivale*, de Fagan.
1736	Zamore	*Alzire*, de Voltaire.
«	Clitandre	*Les Ruſes d'Amour*, de Poiſſon.

1736	Pharamond. . .	*Pharamond*, de Cahuzac.
«	Clovis	*Childéric*, de Morand.
1738	Conftantin . . .	*Maximien*, de La Chauffée.
1739	Medus	*Medus*, de Defchamps.
«	Mahomet. . . .	*Mahomet II*, de La Noue.
«	Thélamire . . .	*Thélamire*, de Mlle D. Lebrun.
«	Damon.	*L'Impertinent malgré lui*, de Boiffy.
1740	Arondel.	*Edouard III*, de Greffet.
«	Le Baron	*Les Dehors trompeurs*, de Boiffy.
«	Ramire	*Zulime*, de Voltaire.

[redacted]



Fr. Hillemacher fc. 186[illegible]

CABINET DE M SOLEIROL

MADEMOISELLE LE COUVREUR

[illegible]

ADRIENNE COUVREUR

dite MADEMOISELLE LE COUVREUR

1717 — 1730

D'après un portrait à l'huile, conſervé dans la famille juſqu'en 1838.

ADRIENNE Le Couvreur eſt née à Damerie, bourg ſitué près d'Epernay en Champagne, le 5 avril 1692. C'eſt à tort que les biographes ont fixé cette date à 1690 & l'ont fait naître à Fiſme; ce qui a pu accréditer cette erreur, c'eſt que le père d'Adrienne avoit véritablement exercé dans

Extrait des regiſtres de l'égliſe de Damerie : « Cejourd'hui, 5 avril 1692, a eſté née & baptiſée en cette égliſe, ADRIENNE, fille de ROBERT COUVREUR & de MARIE BOUEY, ſes père & mère mariés enſemble. *Signé :* Moreau, curé. »

cette dernière localité, le métier de chapelier jusqu'au moment où il vint, en 1702, s'établir à Paris, dans le voisinage de la Comédie françoise, espérant y trouver plus de ressources pour vivre.

Dès l'âge le plus tendre, Adrienne avoit aimé à réciter des vers, & ses parents l'encourageoient dans ses tentatives enfantines. Ce goût ne fit que se développer avec le temps, & bientôt la jeune fille songea sérieusement à se mettre au théâtre. Elle s'essaya d'abord dans des représentations particulières, chez la présidente Le Jay qui avoit, rue Garancière, un hôtel où elle faisoit jouer la comédie. Les comédiens françois ayant présenté une requête à la suite de laquelle Adrienne fut renfermée au Temple avec ses jeunes camarades, elle y fit la conquête du Grand-Prieur de Vendôme, & la prison se transforma bientôt en une salle de spectacle. Le comédien Legrand père, qui eut occasion de l'entendre, reconnut, tout médiocre acteur qu'il fût, le germe de talent qu'il y avoit en elle, & il résolut de lui donner des leçons d'un art que lui-même pratiquoit fort mal. Mlle Le Couvreur s'engagea peu de temps après au théâtre de Strasbourg, &, le 14 mai 1717, elle débutoit avec un succès prodigieux à la Comédie françoise par le rôle de Monime. Elle joua successivement les rôles d'Electre & de Bérénice ; un mois à peine s'étoit écoulé qu'on la recevoit. Adrienne appliqua tous ses soins à saisir le ton naturel sans négliger « ce degré « d'animation nécessaire pour exprimer les grandes « passions & les faire sentir dans toute leur force. » Sa

voix étoit un peu voilée; mais poſſédant l'art de varier les tons à l'infini & de leur donner les plus touchantes inflexions, elle fit bientôt juſtice de cette déclamation exagérée & chantante adoptée, à l'exception de Baron, par tous les comédiens qui l'avoient précédée & que M[lle] Duclos, en poſſeſſion de la faveur publique depuis vingt ans, avoit ſi fort miſe à la mode. Jamais actrice juſqu'alors & peut-être depuis (ſi ce n'eſt un exemple que nous pourrions citer de nos jours) (1), ne porta au même degré l'art d'écouter ſon interlocuteur; ſa pantomime, dans les ſcènes muettes, étoit d'une expreſſion ſi bien ſentie, que ſa phyſionomie reflétoit les ſentiments de l'acteur qui lui parloit. Sa taille n'avoit pas beaucoup d'élévation, mais il y avoit beaucoup de dignité dans ſon maintien, & elle ſçavoit donner à ſa démarche l'allure la plus impoſante.

La ſupériorité qui plaça M[lle] Le Couvreur au-deſſus de ſes camarades ne laiſſa pas d'exciter leur jalouſie; car nous voyons dans un opuſcule publié l'année même de ſa mort, que l'un d'eux avoit trouvé dans ſon nom l'anagramme de *couleuvre*. Ils auroient eu meilleure grâce & plus d'exactitude à reconnoître l'abnégation avec laquelle, quoique minée par une maladie qui la mit preſque au tombeau, vers l'année 1726, elle ſe dévoua néanmoins à l'intérêt commun, pour combler le vide que la retraite de M[lle] Duclos avoit fait dans ſon emploi.

(1) Nous faiſons alluſion ici à Mademoiſelle Rachel, ravie ſi tôt à l'admiration des amis de l'art dramatique.

On lui a reproché de ne pas défendre aſſez chaudement les intérêts des auteurs qui lui confioient des rôles, & de lâcher pied trop facilement lorſque la pièce ne réuſſiſſoit pas; on a même été juſqu'à l'accuſer de ſe joindre aux improbateurs par une pantomime & des rires ſcandaleux.

Cette actrice étoit moins convenablement placée dans la comédie; mais malgré cette infériorité relative, elle avoit une trop grande habitude de la ſcène pour jouer mal dans un emploi quelconque. Seulement, il paroît avéré qu'elle n'avoit point la verve comique, indiſpenſable en ce genre.

Adrienne Le Couvreur n'eût pas rendu ſon nom célèbre comme actrice, que ſa liaiſon avec le maréchal de Saxe, qui exerça une ſi grande influence ſur ſa vie, auroit ſuffi pour la tirer de l'oubli. On ſçait que lorſque Maurice fut nommé duc de Courlande, elle mit en gage ſon argenterie & ſes diamants pour une ſomme de 40,000 livres qu'elle lui fit accepter. Quoique toute ſon exiſtence fût conſacrée à cet auguſte amant, elle n'avoit cependant pas pris l'engagement de lui reſter fidèle. Accoutumée, dès ſa jeuneſſe, à recevoir les hommages d'une multitude d'adorateurs, elle compta auſſi Voltaire parmi les plus illuſtres; les beaux vers qu'elle lui inſpira ſont connus. Elle fut encore aimée à la folie du marquis d'Argental, jeune homme ſimple & ardent. Adrienne ne négligea pourtant rien afin de le guérir de cette paſſion : elle n'héſita même pas à aller trouver la marquiſe d'Argental, ſa mère, qui, effrayée des

progrès de cet amour exalté, ſongeoit à faire partir ſon fils avec un des régiments envoyés à Saint-Domingue.

Le jeune marquis devint, à la mort d'Adrienne, ſon légataire univerſel.

Elle avoit eu deux filles : l'une, née à Strasbourg, avoit pour père M. de Kinglin, premier magiſtrat de cette ville; l'autre, née à Paris, étoit enfant d'un officier de Mgr le duc de Lorraine. Cette dernière épouſa Francœur, ſurintendant de la muſique du Roy (2). Le ſavant mathématicien de ce nom, mort il y a quelques années, étoit iſſu de ce mariage.

La fin d'Adrienne Le Couvreur fut fort triſte. On prétend que les infidélités du comte de Saxe la firent mourir de chagrin; ſelon une verſion plus vraiſemblable, elle ſeroit morte empoiſonnée & victime d'une vengeance féminine. On n'a pas craint d'accuſer de ce crime une princeſſe, ſa rivale. Un myſtère qui n'eſt point encore éclairci, plane ſur cette cataſtrophe lamentable.

Quoi qu'il en ſoit, cette célèbre actrice ſuccomba après trois jours de maladie, le 20 mars 1730. L'abbé Languet, curé de Saint-Sulpice, ayant refuſé obſtinément de lui accorder la ſépulture en terre ſainte, & le Procureur du Roy ayant conclu à la ſtricte obſervation des ordonnances pour que les reſtes de la Le Couvreur « *fuſſent jettés à la voirie,* » le corps fut enlevé de nuit, & deux portefaix, accompagnés par M. de L'Aubi-

(2) Nommé, en 1757, directeur de l'Opéra.

nière, ami d'Adrienne, l'inhumèrent à l'angle des rues de Bourgogne & de Grenelle, ſur l'emplacement où ſe trouve aujourd'hui la maiſon qui porte le nº 119.

D'Argental avoit 86 ans, en 1786, lorſqu'on découvrit le lieu où le corps d'Adrienne avoit été depoſé. Ce vieillard s'y fit conduire & répandit des larmes ſur cette foſſe qui renfermoit les reſtes d'une femme qu'il avoit tant aimée. Une plaque de marbre (3), ſcellée par ſes ſoins dans la muraille voiſine, conſacra la mémoire de cet évènement.

Rôles créés par Mlle Le Couvreur.

1720	Artémire	*Artémire*, de Voltaire.
1721	Antigone	*Les Machabées*, de La Mothe Houdard.
«	Zarès	*Eſther*, de Racine.
«	Pelopée	*Egiſthe*, de Pralard & Seguineau.
1723	Quitterie	*Baſile & Quitterie*, de G. de Mondorge.
«	Nitetis.	*Nitetis*, de Danchet.
«	Conſtance	*Inès de Caſtro*, de La Mothe Houdard.
1724	Mariamne	*Hérode & Mariamne*, de Voltaire.
1725	Hortenſe	*L'Indiſcret*, de Voltaire.
1726	Angélique	*Le Taliſman*, de La Mothe Houdard.
«	Ericie	*Pyrrhus*, de Crébillon.

(3) Cette table de marbre a figuré depuis dans la galerie de M. le comte de Bérenger, propriétaire de l'hôtel de Sommery, dans les terrains duquel Adrienne avoit été inhumée.

1726 Amarillis . . . . *Le Paſtor Fido*, de l'abbé Pellegrin.
1727 La Marquiſe . . . *La Surpriſe de l'Amour*, de Marivaux.
1728 Angélique . . . . *L'Ecole des Pères*, de Piron.
1730 Ino . . . . *Ino & Mélicerte*, de La Grange Chancel.
« Léonide . . . . . *Calliſthènes*, de Piron.



CABINET DE M. SOLEIROL

Sarrazin
Comédie françoise
1729 - 1759

CLAUDE SARRAZIN

1729 — 1759

D'après une peinture du temps, faite à la gouache.

SARRAZIN naquit à Nuits, près Dijon, le 18 juin 1689, dans une famille de bonne & riche bourgeoiſie. Il fut deſtiné de bonne heure à l'état eccléſiaſtique, & porta pendant pluſieurs années le petit collet. La rencontre fortuite qu'il fit d'une comédienne de campagne, changea ſes diſpoſitions, & jetant, comme on dit, le froc aux orties, Sarrazin réſolut de ſe faire lui-même comédien. Il quitta ſa province & ſe rendit à Paris où il rechercha toutes

---

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Symphorien, à Nuys (ſic) : « Le dimanche dix-neufvieſme de juin mil ſix cent quatre vingt neuf, ſur le ſoir, a été batizé CLAUDE, fils de M. CLAUDE SARRAZIN, marchand à Nuys, & de demoiſelle ANNE JULBIN, ſes père & mère ; lequel vint au monde hier, ſur une heure après minuit. Le parrain, honorable homme M. CLAUDE PERRUCHOT, apotiquaire. La marraine, demoiſelle JEANNE SARRAZIN, femme de M. ANDRE LAUREND, procureur & notaire à Nuys. Tous ont ſigné avec moi, curé. »

*

les occaſions de jouer la comédie. Il parvint à ſe faire admettre dans celle à laquelle le duc de Geſvres ouvroit l'accès de ſon château de Saint-Ouen. C'eſt de cette ſociété que Sarrazin, qui déjà n'appartenoit plus à la première jeuneſſe, s'élança ſur la ſcène françoiſe, ſans avoir paſſé par l'épreuve préalable des ſcènes de province. Il débuta, le 3 mars 1729, par le rôle d'OEdipe dans la tragédie de ce nom, de P. Corneille. Une belle voix, de l'intelligence & de la ſenſibilité, telles étoient les qualités qu'on lui reconnut & qui le firent accueillir avec des applaudiſſements. Il joua de nouveau le même rôle, le 10, avec plus de ſuccès encore. Le 17, il repréſenta à Verſailles Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide*, & fut définitivement jugé comme un acteur très capable de tenir convenablement l'emploi des *Rois* & des *Pères*. Dix-neuf jours après ſes débuts, il étoit reçu pour doubler Baron ; celui-ci étant mort vers la fin de l'année, Sarrazin lui ſuccéda & devint chef d'emploi.

Ce comédien fut chargé d'un grand nombre de rôles importants dans les pièces nouvelles pendant le cours de ſa carrière théâtrale, & il déploya, dans la plupart, les qualités diſtinctives de ſon talent, qui conſiſtoient principalement dans l'âme & la ſenſibilité. « Lorſqu'il « étoit bien placé, dit Grimm, il approchoit du ſu« blime : ce n'étoit plus un acteur qu'on voyoit. Dans « *Zaïre*, par exemple, c'étoit Luſignan lui-même que « vous entendiez ; dans la *Métromanie*, c'étoit l'oncle « du métromane ; dans l'*Andrienne*, c'étoit cet autre « vieillard emporté, & cependant bon, que vous croyiez

« voir en perſonne. Il étoit ſublime dans cette pièce. « Quelle chaleur ! quelle foule de ſentiments, & de ſentiments toujours vrais,. il ſçavoit mettre dans ſon « jeu ! »

En faiſant dans cet éloge la part de l'emphaſe, on ne ſauroit élever de doute ſur le talent de Sarrazin. Cependant, Voltaire ne ſe montra pas toujours à ſon égard diſpoſé à l'indulgence : diſons plus, il ne lui rendit pas aſſez de juſtice & le malmena quelquefois aſſez rudement. Il lui reprochoit « une façon miſérable de « réciter les vers comme on lit la Gazette. » Mécontent de ſon jeu dans le rôle de Zamti, de l'*Orphelin de la Chine*, il le baptiſa du ſobriquet de *Sacriſtain de pagode*. Sarrazin ne lui gardoit pas rancune : il recevoit avec humilité la critique & le blâme, & lorſque, parfois, c'étoient des éloges qui lui étoient adreſſés, il ne les entendoit qu'avec une extrême confuſion.

Il eſt certain, d'après les témoignages contemporains, qu'on pouvoit reprocher à cet acteur de confondre aſſez fréquemment la familiarité avec le naturel, de manquer complètement d'énergie. Voici une anecdote qui le prouve : on répétoit une pièce de Voltaire, & la molleſſe de Sarrazin, chargé du rôle de Brutus, dans ſon invocation au dieu Mars, le peu de fermeté, de grandeur & de majeſté qu'il y apportoit, impatientèrent l'auteur qui lui dit avec une ironie ſanglante : « Monſieur, ſongez donc que vous êtes Brutus, le plus ferme « de tous les conſuls romains, & qu'il ne faut point « parler au dieu Mars comme ſi vous diſiez : Ah ! bonne

« Sainte Vierge, faites-moi gagner un lot de cent « francs à la loterie ! »

Malgré cette dure plaifanterie, Sarrazin ne devint ni plus vigoureux, ni plus mâle, parce que ni l'une ni l'autre de ces qualités n'étoit en lui, & qu'il n'étoit véritablement bon acteur que dans les fituations pathétiques. « On ne lui vit jamais, dit Le Kain dans fes mémoi« res, l'âme de Mithridate, ni la nobleffe d'Augufte. »

Il ne fut pas plus à l'abri des épigrammes de Piron, qui avoit eu à fe plaindre de fon jeu dans le rôle de Chriftiern, de la tragédie de *Guftave*. « Cet homme, « s'écria-t-il du milieu de l'amphithéâtre, qui n'a pas « été digne d'être facré à vingt-quatre ans, ne mérite « pas d'être excommunié à foixante. »

A la mort de Duchemin, arrivée en 1754, Sarrazin fut gratifié d'une penfion de mille livres. Atteint toutefois, dans l'année 1759, d'une forte extinction de voix (1), cet acteur, dont les moyens s'étoient affoiblis depuis plufieurs années, fe trouva réduit à l'impoffibilité de continuer l'exercice de fa profeffion. Pourtant, comme il confervoit l'efpoir que le repos & le régime lui rendroient la plénitude de fes moyens, on le maintint fur les contrôles de la Comédie jufqu'à la fin de

(1) Un jeune acteur, inquiet de fa mauvaife voix, demandoit des confeils à Sarrazin : « Venez chez moi, lui dit férieufement celui-ci, je vous ferai cracher le fang pendant quinze jours. »

Ne faudroit-il pas conclure de cette anecdote que Sarrazin *crioit* plutôt qu'il ne *déclamoit*, & que, dès lors, s'expliqueroit naturellement l'origine du mal qui l'a emporté ?

cette même année. Alors, toute probabilité de guériſon s'étant évanouie, Sarrazin fut mis à la retraite avec le brevet d'une penſion de 1,500 livres, conformément à l'arrêt du Conſeil du 18 juin 1757, enregiſtré au Parlement.

En dépit, ou peut-être à cauſe de ſes infirmités, Sarrazin, qui étoit veuf depuis pluſieurs années, ſe remaria à l'âge de 71 ans, le 23 février 1759, avec une veuve qui en avoit 60 & qui étoit la mère de l'acteur Dubois (2). Il languit encore pendant trois années, & mourut à Paris le 15 novembre 1762, avec la réputation, ſinon d'un grand comédien, ſelon l'opinion quelque peu enthouſiaſte de Grimm, du moins d'un acteur très diſtingué & que le public avoit toujours fort goûté dans les rôles appropriés à ſes moyens.

Rôles créés par Sarrazin.

1730	Calliſthènes. . . .	*Calliſthènes*, de Piron.
»	Brutus	*Brutus*, de Voltaire.
1732	Hermogide	*Eriphile*, du même.
»	Luſignan	*Zaïre*, du même.
»	Caſſius	*Caſſius & Victorinus*, de La Gr. Chancel.

(2) Médiocre acteur qui fut l'occaſion des ſcènes qui troublèrent en 1765 les repréſentations du *Siége de Calais*.

1733	Chriftiern.	*Guſtave*, de Piron.
1734	Cecil.	*Marie Stuart*, de Tronchin
»	Achate	*Didon*, de L. de Pompignan.
»	Vefpafien.	*Sabinus & Eponine*, de Richer.
»	Céfar.	*La Mort de Céſar*, de Voltaire.
1735	Softhène	*Teglis*, de Morand.
1736	Alvarès.	*Alzire*, de Voltaire.
»	Vindorix	*Pharamond*, de Cahuzac,
»	Childéric	*Childéric*, de Morand.
1737	Perdicus	*Lyſimachus*, de De Caux.
1738	Baliveau	*La Métromanie*, de Piron.
»	Maximien	*Maximien*, de La Chauffée.
1739	Perfès	*Médus*, de Defchamps.
»	Théodore.	*Mahomet II*, de La Noue.
»	Amintas	*Thélamire*, de Mlle Lebrun.
»	Bajazet	*Bajazet Ier*, de Pacarony.
1740	Vorcefter.	*Edouard III*, de Greffet.
»	Bonnaffar	*Zulime*, de Voltaire.
1741	D'Orvigny	*Mélanide*, de La Chauffée.
»	Hérode.	*Antoine & Cléopâtre*, de Boiftel.
»	Cléon	*L'Embarras du Choix*, de Boiffy.
1742	Zopire	*Mahomet*, de Voltaire.
1743	Narbas	*Mérope*, du même.
1744	Argant	*L'Ecole des Mères*, de La Chauffée.
1745	Zarès.	*Alzaïde*, de Linant.
1746	Priuli.	*Veniſe ſauvée*, de La Place.
1747	Le Préfident . . .	*La Gouvernante*, de La Chauffée.
1750	Ventidius	*Cléopâtre*, de Marmontel.
»	Dorimond	*Cénie*, de Mme de Graffigny.
»	Sciolto	*Caliſte*, de Séran de La Tour.
1751	Varon	*Varon*, de Graves.
1752	Démophon	*Les Héraclides*, de Marmontel.
1754	Apriès	*Paros*, de Mailhol.



CABINET DE M. SOLEIROL

DE GRANDVAL
Comédie françoise
1729-1762

FRANÇOIS-CHARLES

RACOT DE GRANDVAL

1729 — 1768

D'après un petit portrait en pied, à l'aquarelle.

GRANDVAL, né à Paris, le 23 octobre 1710, mort à Montmartre, le 23 septembre 1784, prit, à dix-sept ans, le parti de la comédie, & parcourut, pendant deux années, diverses villes de province, Metz, Rouen, Lille. Appelé & soutenu par les conseils de la célèbre Le Couvreur, il débuta à Paris

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sulpice : « Le vingt-cinq octobre mil sept cent dix, a été baptisé FRANÇOIS-CHARLES, fils de NICOLAS RACOT DE GRANDVAL, maître joueur de clavecin, & de MARIE MACE, son épouse. Le parrain, PIERRE-CHARLES RACOT ; la marraine, FRANÇOISE PITHEL, sœur de Jean Raisin. »

le ſamedi, 19 novembre 1729, par Andronic & par Mélicerte, dans *Ino & Mélicerte* (1). Il avoit paru d'abord ſous le nom de Duval; mais après avoir débuté à la Cour avec un très grand ſuccès, il fut reçu à demi-part ſur un ordre du Roy, le 31 décembre, & jugea à propos de reprendre ſon véritable nom. Il n'avoit encore paru que dans la tragédie, bien que ſon goût & ſes talents le portaſſent à jouer le haut-comique, dans lequel il devoit exceller. Juſqu'à la retraite de Quinault-Dufreſne, qui n'eut lieu qu'en 1741, il tint le ſecond emploi, & il avoit au plus trente ans, lorſqu'il prit en chef les *premiers rôles* tragiques & comiques, ſans renoncer pourtant à ceux de *jeunes-premiers*. Jamais acteur, avant lui, n'avoit ſaiſi avec tant de fineſſe & d'eſprit le ton & les manières les plus délicates de ce qu'on nommoit alors les *petits-maitres* de bonne compagnie. Il apportoit, dans tous ſes rôles, diſent les mémoires du temps, une élégance, une nobleſſe & une chaleur qui lui valurent au plus haut degré la faveur publique, que Le Kain ſeul, à ſon apparition ſur la ſcène, en 1750, put lui diſputer, mais non lui enlever. Cependant, bien que Grandval n'eût pas d'abord rendu juſtice au mérite éminent de ſon rival dans la tragédie, il fut amené par la force des choſes à reconnoître ſon erreur, & deux ans n'étoient pas écoulés depuis ſes débuts, qu'il le mettoit en poſſeſſion de tous les grands rôles tragiques,

(1) Cette tragédie de La Grange Chancel, qui avoit été repréſentée le 10 mars 1713, fut repriſe pour les débuts de Grandval, & fort applaudie.

ne ſe réſervant que les rôles de *haut-comique*, dans leſquels il n'avoit pas à redouter de concurrence.

La figure de Grandval étoit expreſſive; il avoit beaucoup d'aiſance & de grâce dans le maintien : ſon jeu étoit empreint d'une exquiſe délicateſſe, & : « tout « concouroit (dit La Harpe) à lui donner ſur la ſcène « l'air d'un homme du monde. » Un ſeul défaut mit un terme aux ſuccès de Grandval, & le força de quitter l'exercice de ſa profeſſion à un âge où il auroit pu rendre encore de grands ſervices à l'art. Il *graſſeyoit* d'une manière aſſez ſenſible, & ce défaut, « dont la jeuneſſe « & la beauté font dans le monde une grâce de plus, a « dit judicieuſement Mlle Clairon, eſt intolérable au « théâtre. »

Grandval prit ſa retraite à la clôture d'avril 1762, jouiſſant encore de toute ſa renommée. Cette retraite prématurée fut l'effet du dépit violent que lui avoit cauſé le jeune Fronſac, fils du maréchal de Richelieu, dont le deſpotiſme peſoit tant alors ſur les comédiens. Il avoit reçu du Roy, dès 1745, une penſion de mille livres, & touchoit quinze cents livres de la Comédie. Soit en raiſon de la médiocrité de ſa fortune qui avoit ſouffert quelques atteintes; ſoit, ce qui nous ſemble plus probable, que l'oiſiveté lui fût pénible, Grandval remonta ſur la ſcène le 6 février 1764, après être reſté quelques mois dans la troupe de Lyon; il reparut dans le *Miſanthrope*. Le 8, il joua le rôle du *Philoſophe marié*, & reprit ſucceſſivement tous ſes anciens rôles. Malgré, & peut-être à cauſe du ſuccès qu'il obtint, il ne

retrouva plus chez ſes camarades l'accueil ſympathique auquel il avoit droit de s'attendre, & il put même reconnoître un changement dans les diſpoſitions du public à ſon égard. Il s'en falloit, cependant, que ce refroidiſſement provînt des cauſes que lui aſſigne Grimm, qui prétend que « de charmant qu'il étoit parti, il étoit « revenu déteſtable. » Toujours eſt-il que Grandval, quatre ans après cette rentrée, ſe retira définitivement en 1768. Il alla habiter aux portes de Paris, à proximité de Mlle Du Meſnil, avec qui il étoit lié depuis de longues années.

Grandval eſt auteur de pluſieurs ouvrages en vers, auxquels il ne mit pas ſon nom, probablement pour cauſe : ſa muſe étoit ſouvent libre, pour ne pas dire plus. Au milieu des crudités dont elles foiſonnent, ſes comédies, ſi l'on peut leur attribuer ce nom, montrent quelques plaiſanteries piquantes, de l'eſprit & beaucoup de gaîté. Le catalogue de la Bibliothèque dramatique de Soleinne, publié en 1844, donne la liſte de ces différentes productions, dont les titres laiſſent ſuffiſamment comprendre les ſujets qui y ſont traités.

Rôles créés par Grandval.

1730 Lyſimaque . . . . *Calliſthènes*, de Piron.
« Valerius Publicola. *Brutus*, de Voltaire.
1731 Eraſte . . . . . *L'Ecole des Amants*, de Jolly.

1732	Ergaſte.	*Les Serments indiſcrets*, de Marivaux.
«	Néreſtan	*Zaïre*, de Voltaire.
«	Claudius	*Caſſius & Victorinus*, de La Grange Chancel.
1733	Frédéric	*Guſtave Vaſa*, de Piron.
«	Le Génie de la Com.	*La Fauſſe Antipathie*, de La Chauſſée.
1734	Jarbe.	*Didon*, de Lefranc de Pompignan.
«	Hylas.	*Courſes de Tempé*, de Piron.
«	Nemours	*Le Duc de Foix*, de Voltaire.
«	Cléante.	*La Grondeuſe*, de Fagan.
«	Dudley.	*Marie Stuart*, de Tronchin.
«	Le Marquis	*La Pupille*, de Fagan.
«	Titus.	*Sabinus & Eponine*, de Richer.
1735	Durval	*Le Préjugé à la mode*, de La Chauſſée.
«	Valère	*Le Triple Mariage*, de Deſtouches.
«	Philinte.	*Le Mariage par lettre de change*, de Poiſſon
«	Pyrrhus	*Teglis*, de Morand.
1736	Maxime	*Pharamond*, de Cahuzac.
«	Sigisbert	*Childéric*, de Morand.
1737	Lyſimachus	*Lyſimachus*, de De Caux.
1738	Aurèle	*Maximien*, de La Chauſſée.
«	Dorilas.	*Le Fat puni*, de Pont de Veyle.
«	Cléante.	*Le Conſentement forcé*, de G. de Merville.
1739	Valere	*Le Somnambule*, de Pont de Veyle.
«	L'Aga	*Mahomet II*, de La Noue.
«	Andronic	*Bajazet Ier*, de Pacarony.
«	Le Chevalier . . .	*Le Marié ſans le ſçavoir*, de Fagan.
1740	Edouard	*Edouard III*, de Greſſet.
«	Le Marquis	*Les Dehors trompeurs*, de Boiſſy.
«	Alcindor	*L'Oracle*, de Saint-Foix.
1741	Deucalion	*Deucalion & Pyrrha*, du même.
«	Darviane	*Mélanide*, de La Chauſſée.
«	Antoine.	*Antoine & Cléopâtre*, de Boiſtel.
«	Dorgemont. . . .	*L'Embarras du Choix*, de Boiſſy.
1742	Azor	*Amour pour amour*, de La Chauſſée.
«	Mahomet	*Mahomet*, de Voltaire.
1743	Egiſthe.	*Mérope*, du même.
«	Olinde	*Zénéide*, de Cahuzac.
«	Félix	*L'Iſle ſauvage*, de Saint-Foix.
«	Junius Brutus . . .	*La Mort de Céſar*, de Voltaire.

1744	Belfort	*L'Epoux par fupercherie*, de Boiffy.
«	Le Marquis . . .	*L'Ecole des Mères*, de la Chauffée.
1745	Montval. . . .	*Le Médecin par occafion*, de Boiffy.
1746	Pèdre.	*Venife fauvée*, de La Place.
1747	Sainville fils. . . .	*La Gouvernante*, de La Chauffée.
«	Cléon	*Le Méchant*, de Greffet.
«	Cléon	*L'Ecole amoureufe*, de Bret.
1748	Denys le Jeune . .	*Denys le Tyran*, de Marmontel.
1749	Ariftomène	*Ariftomène*, du même.
1750	Orefte	*Orefte*, de Voltaire.
«	Antoine.	*Cléopâtre*, de Marmontel.
«	Clerval	*Cénie*, de Mme de Graffigny.
«	Damis	*L'Impertinent*, de Defmahis.
1752	Lifois.	*Le Duc de Foix*, de Voltaire.
1754	Momus	*Les Adieux du goût*, de Patu & Portelance.
1757	Renaud de Bourbon	*Adèle de Ponthieu*, de La Place.
1760	Timur	*Zulica*, de Dorat.
«	Valère	*Les Philofophes*, de Paliffot.
«	Orbaffan	*Tancrède*, de Voltaire.
1761	Le Chevalier . . .	*Le Financier*, de Saint-Foix.
«	Erafte	*Les Fauffes Apparences*, de Belle Cour.
«	Ducarrage	*Le Droit du Seigneur*, de Voltaire.
1764	Damon.	*L'Amateur*, de Barthe.
1765	Coucy	*Adélaïde Du Guefclin*, de Voltaire.
«	Le bar. d'Efparville	*Le Philofophe fans le fçavoir*, de Sedaine.
1767	Coverly	*Eugénie*, de Beaumarchais.



CABINET DE M. SOLEIRUL

MADEMOISELLE DANGEVILLE
Comédie françoise
1730-1763

MARIE-ANNE BOTOT

Dite

MADEMOISELLE DANGEVILLE

1730 — 1763

D'après un portrait peint à l'huile, du temps.

ISSUE d'une famille de comédiens, Marie-Anne BOTOT, dite Dangeville, née le 29 décembre 1714, à Paris, où elle mourut le 1er mars 1796, fut deſtinée au théâtre dès ſa plus tendre enfance, puiſqu'à l'âge de trois ans elle figuroit

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Sulpice : « Le 31 décembre 1714, a été baptiſée MARIE-ANNE, née le 29 du préſent mois, fille de FRANÇOIS-ANTOINE BOTOT, bourgeois de Paris, & de ANNE-CATHERINE DESMARES, ſon épouſe, demeurant rue Fontaine-Saint-Germain *. »

* Aujourd'hui rue de Grenelle-Saint-Germain.

déjà dans les ballets. Le 27 avril 1722, elle joua pour la première fois un rôle d'enfant, celui de la Jeuneſſe dans l'*Inconnu* (1); & ſucceſſivement des rôles proportionnés à ſon âge, juſqu'au moment où, formée par les leçons de la célèbre Deſmares, ſa tante, elle fit enfin ſon premier début, le 30 janvier 1730, dans le perſonnage de Lisbeth, du *Médiſant* de Deſtouches. Son ſuccès fut prodigieux, ce qui fit dire aux meilleurs juges : « Cette jeune actrice commence comme les plus « grands comédiens ont fini. »

La débutante fut reçue par ordre, le 6 mars ſuivant, pour doubler Mlle Quinault la cadette, dans les rôles de *ſoubrettes*. Elle débuta auſſi dans la tragédie, conformément à la règle établie, &, s'il faut ajouter foi aux jugements contemporains, obtint un grand ſuccès dans Hermione, qu'elle joua onze fois de ſuite.

Voltaire, enthouſiaſte comme un poëte, lui confia, dans ſa tragédie de *Brutus*, le rôle de Tullie, que la modeſtie de Mlle Dangeville lui fit d'abord refuſer. Elle repréſenta à l'auteur que, nouvelle venue d'ailleurs, elle ne pouvoit de la ſorte aller ſur les briſées de Mlle De Seine, ſon ancienne; mais Voltaire inſiſta ſi vivement que l'actrice crut ne pouvoir plus longtemps ſe refuſer à ſes inſtances & accepta le rôle. Malheureuſement, cette pièce ne réuſſit que médiocrement, au grand déplaiſir de ſon auteur, qui fut aſſez injuſte (*genus irritabile*

(1) Comédie en cinq actes & en vers, de Th. Corneille, jouée le 1er novembre 1640, pour la première fois.

vatum) pour imputer ſon inſuccès à Mlle Dangeville, & lui retira le rôle de Tullie, ſans y mettre plus de façon (2).

Piquée d'un procédé auſſi cavalier, celle-ci prit dès lors, en elle-même, la réſolution de renoncer à jamais à l'interprétation de la tragédie, & malgré l'inſiſtance réitérée de ſes ſupérieurs & de ſes camarades, rien ne put la faire revenir ſur cette détermination. On a prétendu que la tragédie avoit perdu en cette actrice une interprète qui eût donné plus tard aux Du Meſnil & aux Clairon une rivale redoutable : c'eſt là une queſtion qui, pour être réſolue affirmativement, auroit eu beſoin de s'appuyer ſur l'expérience du temps. Il n'en eſt pas moins certain que cet incident, s'il cauſa effectivement un préjudice à la muſe tragique, tourna, du moins, au plus grand avantage de la comédie, en permettant à l'actrice d'élargir le cercle de ſes rôles, & d'aborder en même temps des emplois de nature oppoſée ; car un

(2) *Brutus* fut repréſenté le 11 décembre 1730, pour la première fois. Le ſurlendemain 13, Voltaire adreſſa à Mlle Dangeville la lettre (Ed. Beuchot, t. 51, nº 111), que cet éditeur a cru avoir été adreſſée à Mlle Gauſſin.

La lettre à Thiriot (Ed. Beuchot, t. 51, p. 198, nº 113), qui contient les vers adreſſés à Mlle Dangeville, eſt certainement du mercredi 13 décembre, au moment où alloit ſe donner la 2e repréſentation de *Brutus*. Elle ne fut cloſe que dans la ſoirée.

Voltaire avoit eſquiſſé en proſe, en 1728, le 1er acte de *Brutus*, à Wandſworth, petite ville à deux lieues de Londres. Il y travailla en 1729, de mai à octobre, aux environs de Paris & en Lorraine ; à Plombières, en juin & juillet 1729 ; à Nancy, en ſeptembre. Le 15 octobre ſuivant, il la lut aux comédiens ; mais il la retira pour ne la donner que le 11 décembre 1730.

talent auſſi élevé que le ſien ne pouvoit demeurer circonſcrit.

Saiſiſſant avec une merveilleuſe aptitude les caractères les plus contraſtants, Mlle Dangeville jouoit avec une égale ſupériorité Colette, des *Trois Couſines*, & la baronne d'Olban, de *Nanine;* Mme Orgon, dans le *Complaiſant*, & Martine, des *Femmes ſçavantes ;* la Comteſſe, des *Mœurs du temps*, Angélique, dans la *Fauſſe Agnès*, & beaucoup d'autres rôles qu'il deviendroit trop long d'énumérer. Nous ne parlerons pas de ceux que les auteurs contemporains lui donnèrent en grand nombre à établir dans les pièces nouvelles, & dont elle aſſura la réuſſite. Douée d'une phyſionomie charmante & fine, de traits réguliers, vifs & pleins d'expreſſion, d'une taille ſvelte & gracieuſe, Mlle Dangeville offroit dans ſa perſonne l'enſemble le plus flatteur. Son jeu ſpirituel, le tatillonnage propre à ſon emploi, l'intérêt ſoutenu qu'elle apportoit à la ſcène, firent dire d'elle à Garrick : « Qu'elle avoit le vrai génie de ſon art & qu'elle y joi« gnoit tout ce que l'eſprit & le goût peuvent ajouter « au génie. » Voltaire lui-même, qui avoit oublié ſes anciens griefs, fit, dans un diſcours qui devoit d'abord être prononcé par Mlle D'Oligny (3), nouvellement admiſe, un éloge pompeux de Mlle Dangeville, dont il dit : « Qu'elle renfermoit en elle de quoi faire la répu« tation de cinq ou ſix actrices. »

(3) Ce diſcours, compoſé pour la rentrée du 12 avril 1763, fut débité par Dauberval.

Au milieu d'une carrière qui ne comptoit que des triomphes, M[lle] Dangeville, qui étoit d'un commerce très doux & d'humeur conciliante, ayant eu à ſouffrir de quelques tracaſſeries de la part de l'altière Clairon, qui ne ſupportoit qu'impatiemment toute gloire qui lui faiſoit ombrage, réſolut de ſe retirer, & le 14 mars 1763, elle paroiſſoit pour la dernière fois ſur cette ſcène qu'elle avoit illuſtrée, dans le rôle de la marquiſe de Floricourt, de l'*Anglois à Bordeaux* (4), & prenoit congé du public, emportant avec elle le ſurnom d'*inimitable* qui lui fut unanimement décerné. Elle approchoit alors de cinquante ans & en avoit paſſé un peu plus de trente ſur le théâtre.

La pièce de Favart ayant été repriſe trois mois après, à l'occaſion du rétabliſſement de la paix, M[lle] Dangeville, quoique retirée alors, conſentit à reprendre ſon rôle pendant quelques repréſentations. Vainement enſuite eſſaya-t-on de la retenir en lui remontrant que ſon talent n'avoit rien perdu de ſa vérité & de ſon éclat, & qu'il devoit longtemps encore faire l'ornement de la ſcène, elle reſta inſenſible à toutes les ſéductions de l'amour-propre, & revint, après cette nouvelle épreuve, dans l'habitation modeſte qu'elle poſſédoit à Vaugirard. Jouiſſant d'une penſion de 1,500 livres, faite par la Comédie, d'une autre de chiffre égal ſur la caſſette particulière du Roy, penſion qui fut ſucceſſivement élevée, en 1773 & en 1776, à 3,500 livres, elle

(4) Comédie en un acte & en vers libres, par Favart.

y vécut heureuſe; & l'on peut dire que les regrets univerſels du public, que l'eſtime des gens de lettres & l'affection de ſes camarades la ſuivirent dans ſa retraite. Ceux-ci lui en donnèrent un témoignage bien évident en allant repréſenter, le 15 août, jour de ſa fête, ſur un théâtre dreſſé dans ſon jardin, la *Partie de chaſſe de Henry IV*, pièce de Collé, reçue à la Comédie françoiſe depuis pluſieurs mois, & dont Louis XV refuſa d'autoriſer la repréſentation en public. Le *Mercure* donna, dans le temps, une deſcription de cette fête qui attira tout ce que Paris renfermoit d'illuſtre.

Des détracteurs (& il y en a toujours; Collé fut du nombre) ne reconnoiſſoient pas de l'eſprit à cette actrice. Mais, lors même que ce reproche auroit été fondé, & il ne l'étoit pas, qu'importe au public qu'en dehors de la ſcène, l'acteur ſoit, ſous ce rapport, plus ou moins libéralement doué, ſi, comme M[lle] Dangeville, il apporte à un degré ſupérieur dans l'exercice de ſon art le tact, l'intelligence & le jugement néceſſaires pour bien jouer la comédie? Or, parmi pluſieurs faits qui réduiroient à néant l'imputation envieuſe des adverſaires de cette comédienne, juſtement célèbre, ne ſuffit-il pas de rappeler que, conſultée par Deſtouches, qui vouloit ſupprimer un monologue (5) ſur l'effet duquel il étoit inquiet, elle l'en diſſuada en lui garantiſſant, au contraire, que ce paſſage ſeroit un des plus applaudis.

(5) Dans la *Force du Naturel*, jouée le 11 février 1750. comédie en cinq actes & en vers,

Le poëte la crut, & ce monologue fut, en effet, un des morceaux les plus goûtés de l'ouvrage. Une autre anecdote nous apprend qu'à la première repréſentation des *Mécontents* (6), Mlle Dangeville ayant chanté dans le divertiſſement final un couplet dont le refrain étoit :

« Voilà comme
l'homme
N'eſt jamais content. »

on lui cria : *bis!* Elle le répéta; mais quelques ſpectateurs inſiſtant pour l'entendre une troiſième fois, l'actrice ſe tourna de leur côté, &, leur lançant un regard malicieux, ſe borna à la repriſe du refrain : « Voilà comme l'homme n'eſt jamais content. » Cet à-propos, qui n'eſt pas d'un eſprit vulgaire, n'en déplaiſe à Collé, fut ſalué par des rires & des applaudiſſements prolongés.

Mlle Dangeville, à ſes autres mérites, joignoit l'art de lire avec un charme qui entraînoit ſon auditoire. Le comité des comédiens ayant refuſé les *Mœurs du temps*, comédie ingénieuſe & piquante qui lui avoit été préſentée comme étant l'œuvre d'une femme, l'auteur anonyme en appela à la complaiſance de notre actrice qui relut la pièce & enleva ſa réception. Le ſtratagème réuſſit; l'ouvrage fut repréſenté avec ſuccès, le 22 décembre 1760, & Saurin, ſon auteur, ſe fit alors connoître.

(6) Comédie en un acte & en vers, par La Bruère, repréſentée le 1er décembre 1734. Elle avoit d'abord été en trois actes.

Mlle Dangeville a été l'objet d'un grand nombre d'hommages en vers & en profe, fous forme de couplets, de madrigaux, de difcours. Dorat a dit d'elle, dans fon poëme de *La Déclamation :*

« Cette actrice adorée & trop tôt difparue,
« Qui par fon enjouement fçavoit tout animer,
« Et que, pour fon éloge, il fuffit de nommer.... »

Molé prononça publiquement fon éloge, le 6 feptembre 1794, dans une féance du Lycée des Arts, à laquelle avoit été convoquée la célèbre Mlle Dangeville, octogénaire.

Ainfi que Voltaire, elle affifta vivante à fa propre apothéofe, puifque ce même jour fon bufte fut couronné de lauriers par la main d'Elifabeth Jolly, qui s'étoit montrée digne de lui fuccéder.

Rôles créés par Mlle Dangeville.

1730	Tullie.	*Brutus*, de Voltaire.
1732	Phénice.	*Les Serments indifcrets*, de Marivaux.
1733	Angélique.	*Le Rajeuniffement inutile*, de La Gr. Chancel.
1734	Léonor	*Les Mécontents*, de La Bruère.
1735	Dorine	*La Grondeufe*, de Fagan.
«	Hortenfe	*Le Mariage par lettre de change*, de Poiffon.
«	Lucas . .	*Les Acteurs déplacés*, de Laffichard & Panard.

1735	Lisette	*L'Amitié rivale*, de Fagan.
1736	La Comtesse . . .	*Le Legs*, de Marivaux.
«	Isabelle.	*Les Ruses d'amour*, de Poisson.
1738	Lisette	*La Métromanie*, de Piron.
«	Lisette	*Les Epoux réunis*, de G. de Merville.
1739	Cidalise.	*Esope au Parnasse*, de Pesselier.
«	Lisette	*Les Dehors trompeurs*, de Boissy.
1740	Lisette	*L'Amour secret*, de Poisson.
«	Angélique	*L'Heureux Echange*, de ***.
«	Suzon	*Joconde*, de Fagan.
1741	L'Amour	*Deucalion & Pyrrha*, de Saint-Foix.
«	Finette	*L'Embarras du Choix*, de Boissy.
1742	Nadine	*Amour pour Amour*, de La Chaussée.
1744	Rosette	*L'Ecole des Mères*, du même.
1745	Lisette	*Le Médecin par occasion*, de Boissy.
1747	Lisette	*Le Méchant*, de Gresset.
«	Juliette	*La Gouvernante*, de La Chaussée.
1749	Lisette	*Le Faux Sçavant*, de Duvaure.
1750	Babet.	*La Force du Naturel*, de Destouches.
«	Marine	*La Double Extravagance*, de Bret.
1753	Finette	*Le Dissipateur*, de Destouch., ret. par Belle Cour.
1754	Finette	*Les Méprises*, de P. Rousseau.
«	Marton	*Les Tuteurs*, de Palissot.
1759	Angélique.	*La Fausse Agnès*, de Destouch., ret. par Bell. C.
1760	La Comtesse . . .	*Les Mœurs du temps*, de Saurin.
«	Marton.	*Les Philosophes*, de Palissot.
1761	Lisette	*Les Fausses Apparences*, de Belle Cour.
1762	Lisette	*Le Caprice*, de Renout.
«	Marton	*Heureusement*, de R. de Chabannes.
1763	La m^ise de Floricourt	*L'Anglais à Bordeaux*, de Favart.



CABINET DE M. SOLEIROL

MADEMOISELLE GAUSSIN
Comédie françoise
1731 - 1763

JEANNE-CATHERINE GAUSSEM

dite MADEMOISELLE GAUSSIN

1731 — 1763

D'après un portrait à l'huile, de petite dimenfion.

MLLE GAUSSIN, née à Paris, le … décembre 1711, avoit pour père un homme attaché au fervice de Baron, & pour mère, une ouvreufe de la Comédie françoife. Leur fille, dès l'âge le plus tendre, annonça pour le théâtre un goût qui ne fit que fe développer avec les années. Elle s'effaya d'abord à jouer la comédie en fociété, & notamment chez

---

Extrait des regiftres de la paroiffe de Saint-Sulpice : « Le trente & un décembre mil fept cent onze, a été baptifée JEANNE-CATHERINE, née le vingt-cinq dudit mois, fille d'ANTOINE GAUSSEM, bourgeois de Paris, & de JEANNE COLLOT, fon époufe. »

le duc de Gesvres, au château de Saint-Ouen; ensuite, elle se rendit à Lille, où elle resta pendant deux ans. Le bruit de ses succès étant venu jusqu'à Paris, l'y fit appeler, & le 28 avril 1731, elle parut pour la première fois, sur la scène françoise, dans le rôle de Junie, de *Britannicus*, qu'elle joua trois fois de suite. Chimène, Andromaque, Aricie, Iphigénie, confirmèrent l'opinion favorable qu'une première épreuve avoit donnée de ses dispositions. Le rôle d'Agnès, dans l'*Ecole des Femmes*, qu'elle joua aussi pour ses débuts, lui valut également beaucoup de succès; mais le point de départ de sa grande réputation date réellement de la représentation de *Zaïre* (13 août 1732). Sa sensibilité touchante, le charme qu'elle déploya, les grâces de sa personne, excitèrent l'enthousiasme du public & la classèrent définitivement parmi les actrices de premier ordre. On connoît les vers que Voltaire lui adressa à cette occasion :

« Jeune Gaussin, reçois mon tendre hommage... »

Pendant les trente-deux années qu'elle passa au théâtre, Mlle Gaussin joua dans presque toutes les comédies nouvelles, &, sans y être précisément à la même hauteur que dans le genre tragique, elle obtint de beaux triomphes. Cependant, elle manquoit de variété dans son jeu & elle eut la prudence de se renfermer dans les rôles les plus conformes à sa nature, abandonnant les autres à des interprètes plus propres à en rendre l'esprit. Sa figure noble, régulière & touchante à la fois, ne subit aucune

altération pendant toute ſa carrière théâtrale, & elle jouit de l'heureux privilége de renouveler à cinquante ans, dans le rôle de Lucinde, de l'*Oracle*, l'illuſion que Mlle de Brie produiſit, dit-on, plus âgée encore, dans le rôle d'Agnès.

Après avoir joué Briſeïs, dont elle créa le rôle en 1759, cette actrice renonça à la tragédie. Celui de Marianne, dans *Dupuis & Deſronais* (17 janvier 1763), fut le dernier qu'elle joua. Elle demanda alors ſa retraite; mais il y a lieu de croire qu'en faiſant cette demande, elle étoit guidée plutôt par le déſir de ſe faire valoir que par l'intention ſincère de renoncer irrévocablement à la ſcène; car ayant, contre ſon attente, obtenu ſans difficulté aucune l'autoriſation de ſe retirer, elle tenta pluſieurs démarches dans le but de faire revenir ſur cette déciſion, alléguant ſa bonne volonté, ſon affection pour ſes camarades, ſon zèle pour les devoirs de ſon état, & ſurtout le vide que ſon départ allait faire dans ſa compagnie. Comme le grand tort de cette comédienne étoit alors de n'être plus ni jeune, ni belle, le duc de Duras fit la ſourde oreille à ſes réclamations, & maintint ſa miſe à la retraite. Elle quitta donc la ſcène, le 17 mars 1763, à la clôture de Pâques. Son éloge intervint dans le diſcours de rentrée, prononcé par Dauberval, & qu'on a attribué à Voltaire.

Mlle Gauſſin avoit le cœur tendre, & elle compta beaucoup d'attachements illuſtres. Les mémoires du temps, en les ſignalant, ſignalent auſſi ſon déſintéreſſement & lui prêtent cette réponſe ſi connue, faite à une

personne qui lui reprochoit avec justice la facilité de ses mœurs : « Cela leur fait tant de plaisir & me coûte si peu ! »

Elle avoit épousé, le 23 mai 1759, un premier danseur de l'Opéra, nommé Talaïgo, propriétaire de la terre de Labzenay en Berry. Cette union, qui fut loin d'être heureuse, n'eut pas toutefois une longue durée, son mari étant mort en 1765. La pauvre Gaussin lui survécut peu : retirée de la Comédie & presque du monde, surtout depuis son veuvage, elle vivoit, en quelque sorte, obscure, dans une maison qu'elle possédoit à la Villette. C'est là qu'elle mourut le 6 juin 1767, étant à peine dans sa cinquante-sixième année. Sa mort ne fit pas une grande sensation; & cependant, on lit dans un recueil du temps, « qu'un sermon qu'elle entendit prêcher par le prieur de la Villette la toucha « si vivement, qu'elle résolut de ne plus vivre que pour « le repentir de ses erreurs. Près de trois ans de souffrances continuelles, causées en grande partie par les « mauvais traitements de son mari, ont été terminés « par la mort la plus résignée & la plus courageuse. « Elle voulut même (ajoute la feuille dans laquelle « nous puisons ces renseignements), faire une confession publique. »

Rôles créés par Mlle Gauffin.

1732	Louife	*Les Serments indifcrets*, de Marivaux.
«	Zaïre.	*Zaïre*, de Voltaire.
1733	Adélaïde	*Guftave Vafa*. de Piron.
«	Lucile	*Les Rendez-Vous*, de Fagan.
«	Orphife	*La Fauffe Antipathie*, de La Chauffée.
1734	Adélaïde	*Adélaïde Du Guefclin*, de Voltaire.
«	Lucile	*La Pupille*, de Fagan.
«	Doris.	*Les Courfes de Tempé*, de Piron.
1735	Conftance	*Le Préjugé à la mode*, de La Chauffée.
«	Sophilette	*La Magie de l'amour*, d'Autreau.
«	Une Inconnue . .	*Le Mariage par lettre de change*, de Poiffon.
«	Téglis	*Téglis*, de Morand.
«	Mélite	*L'Amitié rivale*, de Fagan.
1736	Alzire.	*Alzire*, de Voltaire.
«	Albizinde	*Childéric*, de Morand.
1738	Faufta	*Maximien*, de La Chauffée.
«	Philis.	*Le Fat puni*, de Pont de Veyle.
«	Clariffe.	*Le Confentement forcé*, de G. de Merville.
1739	Idalife	*Médus*, de Defchamps,
«	Irène.	*Mahomet II*, de La Noue.
«	Elifène	*Thélamire*, de D. Lebrun.
«	Lucile.	*Le Marié fans le fçavoir*, de Fagan.
1740	Eugénie.	*Edouard III*, de Greffet.
«	Lucinde	*L'Oracle*, de Saint-Foix.
«	Atide.	*Zulime*, de Voltaire.
1741	Pyrrha	*Deucalion & Pyrrha*, de Saint-Foix.
«	Mélanide.	*Mélanide*, de La Chauffée.
«	Cléopâtre.	*Antoine & Cléopâtre*, de Boiftel.
«	Lucile	*L'Embarras du Choix*, de Boiffy.
1742	Zémire.	*Amour pour Amour*, de La Chauffée.
«	Palmyre	*Mahomet*, de Voltaire.
1743	Zéneïde	*Zéneïde*, de Cahuzac.

1744	Emilie	*L'Epoux par supercherie*, de Boiſſy.
«	Marianne	*L'Ecole des Mères*, de La Chauſſée.
1745	Lucile	*Le Médecin par occaſion*, de Boiſſy.
1746	Belvidera.	*Veniſe ſauvée*, de La Place.
1747	Angélique.	*La Gouvernante*, de La Chauſſée.
1749	Nanine	*Nanine*, de Voltaire.
1750	Cénie.	*Cénie*, de Mme de Graffigny.
«	Julie	*La Force du Naturel*, de Deſtouches.
1753	Julie	*Le Diſſipateur*, de Deſtouches, ret. par Bell. C.
1754	Andromaque . . .	*Les Troyennes*, de Châteaubrun.
1756	Julie	*La Coquette corrigée*, de La Noue.
1758	Leuxis	*Aſtarbé*, de Colardeau.
1759	Briſeïs	*Briſéïs*, de P. de Sivry.
1760	Caliſte	*Caliſte*, de Colardeau.
1761	Henriette.	*Le Financier*, de Saint-Foix.
«	Angélique	*Les Fauſſes Apparences*, de Belle Cour.
1763	Marianne	*Dupuis & Deſronais*, de Collé.

MARIE-ANNE-FRANÇOISE

MADEMOISELLE DU MESNIL

1737 — 1776

D'après un portrait ancien deſſiné à l'encre, ſous l'habit de Sémiramis.

NÉE à Paris, le 6 octobre 1711, Mlle Du Meſnil étoit la ſeconde fille d'un gentilhomme normand ſans fortune, ancien exempt de la connétablie des maréchaux de France. Elle fut élevée dans le modeſte manoir paternel, ſitué à Fontenay-les-Louvets, au milieu de la forêt d'Ecouves, près d'Alençon. L'auſtérité, pour ne pas dire la rudeſſe de ſon

Extrait des regiſtres de Saint-Gervais : « Le mercredy, ſept octobre mil ſept cent onze, MARIE-ANNE-FRANÇOISE, fille de PIERRE-MARIE-PHILIPPE DU MESNIL, écuyer, exempt des gardes des maréchaux de France, & de MARGUERITE-ANNE LE FRANÇOIS, ſa femme, a été baptiſée, étant née d'hier. »

père, étoit ſi grande, qu'elle lui avoit valu dans le pays le ſurnom de *Tête de bronze*. Bien qu'on ignore les circonſtances des premières années de Marie-Anne-Françoiſe, ainſi que les cauſes qui l'enlevèrent au foyer domeſtique, peut-être pourroit-on les trouver dans cette exceſſive ſévérité autant que dans le penchant très prononcé qui, s'il faut en croire les traditions de famille, ſe manifeſta de bonne heure chez elle pour la lecture des auteurs tragiques. Toujours eſt-il que de 1733 à 1736, elle fit ſucceſſivement partie des troupes de comédiens attachées aux théâtres de Strasbourg & de Compiègne & que, le 6 août 1737, elle parut pour la première fois ſur la ſcène françoiſe, dans le rôle de Clytemneſtre d'*Iphigénie en Aulide*. Elle continua ſes débuts dans Phèdre, qu'elle joua cinq fois de ſuite, & les termina par le rôle d'Eliſabeth dans le *Comte d'Eſſex*. Elle ſe montra de prime abord actrice d'un talent original & juſqu'alors ſans exemple. Le ſuccès qu'elle obtint fut ſi grand, que, le 8 octobre ſuivant, elle fut reçue en pied, contrairement à l'uſage qui exigeoit un certain temps d'épreuves avant l'admiſſion définitive.

Mlle Du Meſnil devoit plus à la nature qu'à l'étude. Abandonnant les routes frayées, peu ſoucieuſe de prendre pour modèle les actrices célèbres qui l'avaient précédée, elle ſe livroit à ſes inſpirations, & c'eſt par là même qu'elle étoit ſupérieure dans tous les rôles où la paſſion domine; mais il s'enſuivoit de l'inégalité dans ſon jeu, & parfois ſa diction devenoit bruſque, heurtée. Dans les longues tirades, elle ſembloit courir vers

un but, débitant avec trop de rapidité les paſſages les moins intéreſſants; puis tout à coup elle s'animoit, & ſon geſte, ſa voix, ſon regard devenoient éminemment tragiques; elle déchiroit l'âme par ſes douleurs de mère ou ſes fureurs jalouſes d'épouſe & d'amante, entraînant alors les ſuffrages de la ſalle entière. Telle elle ſe montroit dans *Médée*, dans Cléopâtre de *Rodogune*, où elle produiſit un ſoir un effet ſi prodigieux, que le parterre recula d'effroi pendant la ſcène des imprécations. C'eſt à la même repréſentation que ſe rattache l'anecdote du vieil officier placé ſur une des banquettes dont le théâtre, à cette époque, étoit encore garni, qui, après ce vers :

« Je maudirois les dieux, s'ils me rendoient le jour! »

ſe ſentant tranſporté d'indignation, frappa l'actrice d'un violent coup de poing, en s'écriant : « Va-t-en, chienne, à tous les diables! » Loin de ſe fâcher de cet étrange témoignage d'admiration ſi bruſquement exprimé, Mlle Du Meſnil remercia, comme elle eût fait du plus bel éloge.

Elle n'étoit pas moins remarquable dans Mérope, qui paſſe même pour avoir été ſon plus beau rôle. Voltaire dit, en parlant de ſon jeu : « Mlle Le Couvreur « avoit la grâce, la juſteſſe, la ſimplicité, la vérité, la « bienſéance; mais pour le grand pathétique de l'ac- « tion, nous le vîmes pour la première fois chez « Mlle Du Meſnil. »

Fontenelle, ennemi de Voltaire, saisit cette occasion de dire partout que les représentations de la tragédie de *Mérope* faisoient le plus grand honneur au poëte & l'impression à l'actrice.

Lorsque Garrick, surnommé le *Roscius* de l'Angleterre, vint à Paris, il alla voir jouer Mlles Du Mesnil & Clairon. — « Eh bien! lui demanda-t-on, comment « avez-vous trouvé le jeu des deux rivales? — Il est « impossible, répondit-il, de rencontrer une plus par« faite actrice que Mlle Clairon. — Et Mlle Du Mesnil, « qu'en pensez-vous? — En la voyant, je n'ai pas pu « songer à l'actrice; c'est Agrippine, c'est Sémiramis, « c'est Athalie que j'ai vues! »

Mme Vigée-Lebrun, dans ses *Souvenirs*, prétend qu'avant de paroître en scène, cette tragédienne buvoit une bouteille de vin & qu'elle s'en faisoit tenir une autre en réserve dans la coulisse. Marmontel dit plus crûment encore, dans ses *Mémoires*, qu'elle aimoit le vin. Ce témoignage, qui, sous la plume de cet écrivain, pourroit paroître suspect à cause de son attachement connu pour Mlle Clairon, a malheureusement été confirmé par des témoignages contemporains. Cependant les Mémoires de Fleury, en rapportant cette particularité, la modifient quelque peu : « A l'époque de « son début (rapporte cet acteur), Mlle Dumesnil vou« lant lui donner l'assurance qui lui manquoit, lui mit « sur les lèvres un flacon contenant un breuvage com« posé de bouillon de poulet, chaud, & de vin mélan« gés ensemble & dont elle-même faisoit usage quand « elle jouoit. »

En 1753, Mlle Du Meſnil obtint la permiſſion de faire une abſence de trois mois. Elle ſe rendit à Marſeille, où le duc de Villars, gouverneur de Provence, jugea à propos d'augmenter le prix des places du ſpectacle pendant le cours de ſes repréſentations. Cette meſure fiſcale déplut fort aux bourgeois, qui déclarèrent que pas un n'y mettroit les pieds. Le gouverneur perſiſta ; les bourgeois tinrent bon, & le duc de Villars ayant enfin cédé, la population courut en foule aux repréſentations de Mlle Du Meſnil, qui eut le plus grand ſuccès.

Conformément aux uſages de la Comédie, cette actrice avoit auſſi dû jouer l'emploi des *ſoubrettes* ; plus tard, elle prit les rôles de *mères* dans la comédie, & y fit preuve de beaucoup de talent. Un homme de lettres, profeſſeur célèbre, ſecrétaire de l'Académie françoiſe(1), qui, dans ſa jeuneſſe, avoit pluſieurs fois vu Mlle Du Meſnil, racontoit que, rempliſſant le rôle de Rhodope dans *Eſope à la Cour*, rien n'égaloit ſon jeu ni l'inflexion touchante de ſa voix dans ce vers ſi ſimple :

« J'ai loué cet habit pour paroître un peu brave. »

C'eſt elle qui créa le rôle principal dans la *Gouvernante*, de La Chauſſée (1747).

Cette actrice étoit d'une taille au-deſſus de la moyenne ; elle avoit un caractère de tête impoſant &

(1) M. Andrieux.

des yeux dont l'expreſſion devenoit terrible quand la ſituation l'exigeoit. Elle ne pouſſa pas auſſi loin que Mlle Clairon l'obſervation du coſtume.

Elle prit ſa retraite le 7 avril 1776, âgée de ſoixante-cinq ans. Peut-être dans l'intérêt de ſa renommée, auroit-elle dû l'avancer de quelques années; ſon jeu s'étoit affoibli, mais non au point que l'on pût avec juſtice lui appliquer ce vers :

« Sémiramis n'eſt plus que l'ombre d'elle-même... »

ainſi que La Harpe, oublieux des éloges dont il avoit été ſi prodigue envers elle, quinze ans auparavant, le déplore dans ſa correſpondance. Elle ſe retira avec 1,500 livres de penſion de la Comédie, à laquelle le Roy en ajouta une autre également de 1,500 livres, ſur ſa caſſette ; ſans préjudice de celle de 2,000 livres dont la munificence royale l'avoit ſucceſſivement gratifiée en 1761 & en 1773. « La retraite de Mlle Du Meſnil, « dit Grimm, qui fut un de ſes plus profonds admi- « rateurs, fit peu de ſenſation. On ne l'a pas regrettée « parce qu'on la regrettoit depuis longtemps, même « en la voyant tous les jours. Mais le ſouvenir de cette « actrice vivra autant que la ſcène françoiſe, &c. »

Le 28 février 1777, la Comédie donna à ſon bénéfice une repréſentation compoſée de *Tancrède* & des *Fauſſes Infidélités,* à laquelle le public ſe porta avec empreſſement.

Mlle Du Meſnil étoit, s'il faut en croire la chronique,

plus que ſimple en ſes mœurs ; car elle pouſſoit, dit-on, la léſinerie juſqu'à faire elle-même ſa cuiſine : auſſi ſa vie privée fournit-elle peu d'épiſodes. On raconte, à ce propos, que l'ambaſſadeur d'une puiſſance étrangère, encore troublé de l'impreſſion que lui avoit cauſée cette tragédienne, alla curieuſement lui rendre viſite. Il la trouva, dit l'anecdote, occupée *à tricoter un bas*, & ne ſçut en quels termes exprimer ſon admiration, ſurtout en apercevant auprès d'elle une traduction de Tacite.

Les événements de la Révolution, en lui enlevant ſes reſſources, expoſèrent ſa vieilleſſe à toutes les horreurs de la miſère. Cependant, en 1794, la Convention lui accorda un ſecours de 3,000 fr., & quelques années plus tard (car Mlle Du Meſnil étoit deſtinée à paſſer de beaucoup le terme ordinaire de la vie humaine), Chaptal, alors miniſtre, lui vint en aide (2), mu, en cette circonſtance, plus peut-être par un intérêt particulier que touché de l'exceſſive miſère dans

(2) Voici la lettre qu'écrivit le Miniſtre de l'intérieur à Mlle Du Meſnil :

« Après avoir illuſtré le Théâtre françois par trente années de ſuccès, & laiſſé à la ſcène des ſouvenirs qui ſont devenus des leçons, vous avez voulu, Mademoiſelle, profiter du repos de votre retraite pour former un ſujet digne de vous & de l'art dramatique. Le public vous en marque chaque jour ſa reconnoiſſance par les applaudiſſements qu'il donne à votre digne élève, Mlle Bourgoin, & je me fais un plaiſir de vous témoigner, au nom du Gouvernement, qu'il n'a pas vu ſans intérêt que tous vos moments ſont employés à perfectionner votre art. C'eſt pourquoi je vous accorde une gratification de cinq mille francs & j'ai l'honneur d'être, &c. »

laquelle languiſſoit l'actrice nonagénaire. Un logement lui fut aſſigné dans les galeries du Louvre ; c'eſt là, du moins, qu'elle demeuroit lorſque Joſeph Chénier eut le déſir d'être conduit chez elle. Introduit près de cette femme célèbre, que l'âge & les infirmités condamnoient à ne plus quitter le lit, il lui témoigna, après s'être nommé, combien il attacheroit de prix à lui entendre réciter quelques vers. Mlle Du Meſnil qui, juſque-là, avoit gardé le ſilence, le regardant fixement, lui dit en déſignant un ſiége :

« Aſſeyez-vous, Néron, & prenez votre place. »

Ce vers, qui, adreſſé à Chénier, devenoit une cruelle, & il faut le dire, une injuſte alluſion, n'étoit pas achevé, que le poëte, ſaiſiſſant ſon chapeau, abrégeoit bruſquement ſa viſite.

Mlle Du Meſnil, ſelon les biographes, ſeroit décédée à Boulogne-ſur-Mer, le 20 février 1803. Malgré toutes nos inveſtigations à ce ſujet, corroborées du concours obligeant de M. l'archiviſte de la ville, nous n'avons pu en acquérir la conſtatation légale. Outre qu'il nous ſemble peu probable que Mlle Du Meſnil, habitant Paris en 1802, ainſi que l'établit la lettre d'envoi du Miniſtre, ait quitté cette ville à un âge auſſi avancé que le ſien, pour aller porter ſa réſidence dans une localité étrangère à tous ſes précédents, nous ſommes fondé à croire qu'elle eſt morte à Paris, dans le 10e arrondiſſement, où ſon nom ſe trouve mentionné aux tables de

décès, ſans qu'il ait été poſſible d'ailleurs de retrouver l'acte mortuaire.

Une publication improprement intitulée *Mémoires de Mˡˡᵉ Du Meſnil en réponſe aux Mémoires d'Hippolyte Clairon*, a paru en 1803. Cet ouvrage a été rédigé par *Coſte d'Arnobat* : il ne renferme aucune particularité ſur la vie de Mˡˡᵉ Du Meſnil.

Rôles créés par Mˡˡᵉ Du Meſnil.

1737	Arſinoé.	*Lyſimachus*, de De Caux.
1739	Médée	*Médus*, de Deſchamps.
«	Aſtérie	*Bajazet Iᵉʳ*, de Pacarony.
1740	Alzonde.	*Edouard III*, de Greſſet.
«	Zulime	*Zulime*, de Voltaire.
1742	Une Fée	*Amour pour amour*, de La Chauſſée.
1743	Mérope.	*Mérope*, de Voltaire.
1744	Mᵐᵉ Argant. . . .	*L'Ecole des Mères*, de La Chauſſée.
1745	La Marquiſe. . . .	*Le Médecin par occaſion*, de Boiſſy.
1747	La Gouvernante. .	*La Gouvernante*, de La Chauſſée.
1748	Sémiramis	*Sémiramis*, de Voltaire.
1750	Clytemneſtre . . .	*Oreſte*, du même.
«	Orphiſe.	*Cénie*, de Mᵐᵉ de Graffigny.
«	Nephté.	*Aménophis*, de Saurin.
1751	Altazire.	*Zarès*, de Paliſſot.
1752	Aurélie	*Rome ſauvée*, de Voltaire.
«	Déjanire	*Les Héraclides*, de Marmontel.
1754	Melpomène . . .	*Les Adieux du Goût*, de Patu & Portelance.
«	Hécube	*Les Troyennes*, de Châteaubrun.

1757	Fatmé	*Adèle de Ponthieu*, de La Place.
1760	Cydaliſe	*Les Philoſophes*, de Paliſſot.
1763	Mme Forlis	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
«	Marguerite	*Warwick*, de La Harpe.
1764	Stratira	*Olympie*, de Voltaire.
1765	Ildegonde.	*Pharamond*, de La Harpe.
«	Mme Vanderk . . .	*Le Philoſophe ſans le ſçavoir*, de Sédaine.
«	Mme de Fonroſe . .	*La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
1766	Cléoſé	*Guillaume Tell*, de Lemierre.
1767	Ameſtris	*Coſroès*, de Le Fèvre.
1769	Gertrude	*Hamlet*, de Ducis.
1771	Csse d'Auray . . .	*Les Amants ſans le ſçavoir*, de Mme St-Chamond.
1772	Emicene	*Les Druides*, de Le Blanc.
«	Adelinde	*Les Chéruſques*, de Bauvin.
1774	Margiſte	*Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
1775	Mme Laurance. . .	*Albert Ier*, de Le Blanc.
«	Volgéſie	*Les Arſacides*, de Bauſſol.



CABINET DE M. SOLEIROL

PAULIN
Comédie françoise
1741-1770

LOUIS PAULIN

1741 — 1770

D'après un portrait en pied, à l'aquarelle, du temps.

PAULIN, né à Paris, le 6 août 1711, étoit le fils d'un capitaine au régiment de Ponthieu ; son père n'étoit donc rien moins que maître maçon, ainsi que l'ont dit & répété, en se copiant l'un sur l'autre, les biographes qui se sont succédé. Après avoir lui-même servi pendant plusieurs années dans un régiment de dragons, se trouvant fatigué d'un métier pour lequel il n'avoit pas un goût très prononcé,

Extrait *des registres de la paroisse Saint-André-des-Arcs :* « Le vendredi, septième août, a été baptisé en l'église Saint-André-des-Arcs, par M. Girard, vicaire, prêtre de ladite église, soussigné, Louis, né le jour précédent, fils de Claude Paulin, capitaine au régiment de Ponthieu, à présent officier aux Invalides, & d'Anne-Christine Conrardi, son épouse, demeurant rue Pavée. »

il prit le parti de la comédie. Il ſe rendit d'abord à Lyon, & alla ſe propoſer au directeur du théâtre pour jouer les *utilités*. Se voyant accepté, il montra tant de zèle & d'ardeur dans ſon modeſte emploi, que bientôt on ne craignit pas de le charger de quelques rôles de *ſeconds* & même de *premiers amoureux* dans la comédie, & des *premiers rôles* dans la tragédie. Il y obtint aſſez de ſuccès pour concevoir l'ambition de venir débuter à Paris.

Paulin agit en conſéquence, & grâce à des protections, il lui fut donné de paroître, pour la première fois, ſur la ſcène de la Comédie françoiſe, le 5 août 1741, dans le rôle de Pharaſmane de la tragédie de *Rhadamiſte*. Il y réuſſit & fut admis le 20 mai 1742.

Lorſque Voltaire ſongea, en 1743, à faire repréſenter *Mérope*, c'eſt à Paulin qu'il remit le rôle de Poliphonte, malgré les obſervations qui lui furent adreſſées à propos du peu de réputation qu'avoit cet acteur. « Laiſſez faire répondoit-il, c'eſt un tyran que j'élève « à la brochette. »

C'eſt en faiſant alluſion à l'emploi tenu par Paulin, que, lui envoyant des corrections après la première repréſentation, il dit à ſon domeſtique, qui lui objectoit qu'il étoit minuit, heure indue pour déranger les gens : « Va, va, les tyrans ne dorment jamais ! »

Cependant, en dépit des préviſions favorables de Voltaire, & quoiqu'il ſe fût, d'ailleurs, bien acquitté du rôle de Poliphonte, Paulin ne dépaſſa point, dans le cours de ſa carrière théâtrale, une honnête médio-

crité ; & comme généralement, les rôles qu'il eut à jouer étoient aſſez ſacrifiés, il ne fut jamais lui-même qu'un acteur médiocrement goûté du public.

Ce n'eſt qu'après la mort de Montménil (1) que Paulin recueillit, à ſon tour, un peu de cette faveur qui s'étoit attachée au défunt, en lui ſuccédant dans les rôles de *payſans* (2), où, ſans valoir ſon prédéceſſeur, il ſçut cependant ſe rendre agréable au parterre. Il créa d'origine (16 juillet 1749) le rôle de Blaiſe, dans *Nanine*.

Ce comédien avoit une taille avantageuſe & une aſſez belle figure. Des ſourcils très prononcés prêtoient, il eſt vrai, à ſa phyſionomie une expreſſion de dureté que ne rachetoit pas la mobilité des traits. Sa voix étoit forte ; mais la mauvaiſe habitude qu'il avoit contractée en jouant les *tyrans*, d'en enfler le volume, ôtoit à ſon débit la ſoupleſſe & le liant néceſſaires. Le Kain, qui s'y connoiſſoit, lui reproche (3) « de la roideur & lui con-« ſeille plus de mouvement & de chaleur dans le tra-« gique ; &, tout en rendant juſtice à la manière dont « il jouoit les *payſans*, il l'engage encore à y apporter « plus de gaîté & à mettre plus de ſévérité dans le « coſtume. »

Il paroît qu'en effet, Paulin habilloit un payſan à

(1) Louis-André Leſage, dit Montménil, fils de l'immortel auteur de *Gil Blas* & de *Turcaret*. Il mourut ſubitement le 8 ſeptembre 1743.

(2) Ordre donné au ſieur Paulin, du 26 décembre 1743, d'apprendre & de jouer les rôles de *payſans*. (Arch. de l'Emp.)

(3) Dans ſon *Mémoire ſur l'état actuel de la Comédie françoiſe*, adreſſé en 1770 au duc de Richelieu.

l'inſtar d'un ſeigneur de village, n'oubliant ni les manchettes bien nettes, ni le catogan bien peigné & poudré à blanc.

En réſumé, on peut conclure de ce qui précède que Paulin a été un comédien peu ſaillant.

Atteint d'une maladie grave, à la fin de 1769, il y ſuccomba, le 19 janvier 1770, à l'âge de cinquante-huit ans & quelques mois. On regretta en lui un homme d'une probité & de mœurs irréprochables.

Son convoi eut lieu à Saint-Sulpice, & ce ne fut qu'après ſa mort, rapporte Bachaumont, « qu'on apprit « que Paulin avoit éte bas-officier des Invalides. En « conſéquence, il a joui d'un honneur inuſité pour « les comédiens, & a eu l'épée croiſée ſur ſon cer- « cueil. »

Rôles créés par Paulin.

1743	Caſſius	*La Mort de Céſar*, de Voltaire.
«	Poliphonte	*Mérope*, du même.
1746	Le Doge	*Veniſe ſauvée*, de La Place.
1748	Oroès	*Sémiramis*, de Voltaire.
1749	Dracon.	*Ariſtomène*, de Marmontel.
«	Blaiſe.	*Nanine*, de Voltaire.
1752	Caton	*Rome ſauvée*, du même.
«	Coprée.	*Les Héraclides*, de Marmontel.
1754	Paros.	*Paros*, de Mailhol.
«	Iphis	*Les Troyennes*, de Châteaubrun.

1757	Ormazis	*Adèle de Ponthieu*, de La Place.
«	Thoas	*Iphigénie en Tauride*, de G. de La Touche.
1758	Pygmalion	*Aſtarbé*, de Colardeau.
1760	Montalde	*Caliſte*, du même.
1762	Maître Nicolas . .	*Le Tambour nocturne*, de Deſt., ret. par Belle C.
1763	Clénard	*Dupuis & Deſronais*, de Collé.
1764	Gorju.	*L'Homme ſingulier*, de Deſt., ret. par Belle C.
1765	Ambléteuſe . . .	*Le Siége de Calais*, de De Belloy.
«	Grégoire	*Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
1768	Un Militaire. . . .	*Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
1769	Clément	*Julie*, de Deſnon.



DE LA NOUE
Comédie françoise
1742-1757

JEAN SAUVE

dit DE LA NOUE

1742 — 1757

D'après la gravure de Littret, faite fur le deffin de Monnet, en 1761.

SAUVE, connu au théâtre & dans la littérature fous le nom de De La Noue, eft né à Meaux, le 20 octobre 1701, dans une famille d'artifans. Le cardinal de Biffy, qui l'avoit pris fous fa

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Chriftophe, de Meaux, pour l'année mil fept cent un : « Ce vingt-troifième jour d'octobre, a été baptifé JEAN, né le vingtième du préfent mois, & fils de LOUIS SAUVE, maître chaudronnier, & de LOUISE-ANGELIQUE BOURJOT, fes père & mère. »

protection, lui fit commencer ses études dans le collége des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, & l'envoya plus tard à Paris, pour les terminer, au collége d'Harcourt. Est-ce, ainsi qu'on l'a dit, par dépit de s'être vu enlever une place de précepteur qui lui avoit été promise, que le jeune Sauvé, qui se destinoit à l'enseignement, se fit comédien? Quelque invraisemblable que ce fait paroisse, il est certain qu'étant à peine âgé de vingt ans, il débutoit à Lyon par les premiers rôles. Après avoir longtemps parcouru les provinces & dirigé pendant cinq années le théâtre de Rouen, associé à Mlle Gauthier, qui avoit le privilége du spectacle de cette ville, La Noue, appelé par Frédéric II qui lui promettoit de grands avantages, partit pour la Prusse, emmenant avec lui une troupe de comédiens. Mais la guerre de 1741 ayant empêché le roy de tenir ses engagements, De La Noue fut obligé de congédier & de payer de ses propres deniers ses acteurs éconduits. Il vint alors à Paris & débuta, le 14 mai 1742, à la Cour, alors à Fontainebleau, par le rôle du comte d'Essex, dans lequel il plut assez pour que la Reine exprimât le désir qu'il fût immédiatement reçu : ce qui eut lieu le lendemain même. Il ne réussit pas moins à la ville, où il obtint toujours, depuis, un accueil favorable. Il faut toutefois attribuer cette bienveillance que lui témoignoit le public, moins à un talent supérieur comme comédien, qu'à sa réputation d'homme d'esprit, connoissant bier son métier & montrant, d'ailleurs, de la finesse & d l'intelligence dans son jeu. J.-J. Rousseau, avec qui

fut en rapport pour la repréſentation de *Narciſſe* (1), dit : « que c'étoit un homme de mérite. » Cependant les avantages phyſiques lui faiſoient défaut, car Grimm, dans ſa correſpondance, s'exprime ainſi ſur ſon compte : « Figure, voix, il avoit tout contre lui. » Et un paſſage d'une lettre de Voltaire, adreſſée à M. de Cideville, vient à l'appui de ce témoignage : « Ce La Noue, écrit-« il, paroît un très honnête garçon. Mlle Gauthier (dont « il eut les bonnes grâces) aura voulu récompenſer « en lui le mérite ; car ce n'eſt pas à la figure qu'elle « s'eſt donnée. » Et dans une autre lettre : « La Noue, « avec ſa phyſionomie de ſinge, a joué Mahomet (2) « bien mieux que ne l'eût joué Dufreſne. »

Malgré ſon extérieur ingrat, les rôles froids & qui n'exigeoient que de la fineſſe & du raiſonnement, tels que ceux du Diſtrait, d'Ariſte dans le *Philoſophe marié* & d'*Eſope à la Cour*, convenoient à ce comédien.

Les ſoins de ſon état ne l'empêchèrent pas de ſe livrer aux travaux du cabinet. En 1738, tandis qu'il étoit attaché au théâtre de Strasbourg, il compoſa la tragédie de *Mahomet II*, qui fut repréſentée à Paris le

(1) *Narciſſe, ou l'Amant de lui-même*, comédie en un acte & en proſe, jouée le 18 décembre 1752. Cette pièce ne fut jouée que deux fois. Au ſortir de la repréſentation, Rouſſeau entra dans le café Procope & dit tout haut : « La pièce nouvelle m'a en-« nuyé ; elle eſt de Rouſſeau de Ge-« nève, & c'eſt moi qui ſuis Rouſ-« ſeau. » Il avoit dû à La Noue la réception de cet ouvrage à la Comédie françoiſe.

(2) *Mahomet, ou le Fanatiſme*, repréſenté à Paris le 3 août 1742. Il avoit d'abord été joué à Lille en 1741.

23 février 1739. On a prétendu, mais bien injuſtement, qu'une collaboration anonyme ne fut pas étrangère à la compoſition de cette œuvre. Déjà, en mars 1734, De La Noue avoit fait jouer pour ſon coup d'eſſai, ſur le théâtre de cette même ville, *Les Deux Bals*, comédie en un acte & en vers libres, où l'on trouve de l'eſprit & de la gaîté. Le 20 décembre 1735, il donna avec beaucoup de ſuccès, à la Comédie italienne, à l'occaſion des fêtes célébrées pour le mariage du Dauphin, le *Retour de Mars*, pièce épiſodique en un acte & en vers libres. *Zéliska*, comédie-ballet en trois actes, jouée à la Cour le 3 mars 1746, réuſſit complétement & valut à ſon auteur, à titre de récompenſe, la place de répétiteur des ſpectacles des petits appartements, avec mille livres de penſion. Le duc d'Orléans, qui honoroit auſſi La Noue de ſa protection, le chargea de la direction de ſon ſpectacle de Saint-Cloud.

La *Coquette corrigée*, comédie en cinq actes & en vers, jouée pour la première fois le 23 février 1756, ajouta encore à ſa réputation, quoique cette pièce n'ait, dans l'origine, obtenu que peu de ſuccès, & ſeulement neuf repréſentations. Mais, retouchée avec ſoin par l'auteur & repriſe le 27 novembre ſuivant, cette comédie fut reçue avec plus de faveur & eſt toujours demeurée au théâtre.

Sans ſe montrer auſſi ſévère que La Harpe, qui qualifia de *ſcandale* le ſuccès que cette œuvre dramatique obtint, il faut reconnoître cependant qu'elle a joui d'une réputation ſupérieure à ſon mérite. Froide en elle-même,

tant qu'elle n'eſt pas ſoutenue par le jeu d'excellents acteurs, elle eſt raiſonnablement conduite & renferme quelques jolis vers, dont pluſieurs ſont devenus proverbes, entre autres ceux-ci :

« Le bruit eſt pour le fat, la plainte eſt pour le ſot ;
« L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot. »

Quelques années après la mort de La Noue, Mme Denis, nièce de Voltaire, prétendit que la *Coquette corrigée* n'étoit qu'un compoſé d'emprunts faits à une mauvaiſe comédie qu'elle n'avoit jamais pu faire repréſenter.

Cette production fut la dernière de ſon auteur ; du moins il ne mit plus rien au théâtre, & ſa ſanté, fort affoiblie, l'obligea de quitter ſa profeſſion d'acteur. Il fit ſes adieux au public le 28 mars 1757, par le rôle de Polyeucte qu'il avoit toujours bien rendu, quoi qu'en ait dit Collé, qui prétend qu'il y apportoit « une vilaine « effigie de martyr ou de roué. » Il ſe retira avec la penſion de mille livres & paſſa dans la retraite le peu d'années qu'il vécut encore ; il eſt mort à Paris, le 15 novembre 1761.

Rôles créés par De La Noue.

1742	Séïde.	*Mahomet*, de Voltaire.
1744	Dorville	*L'Epoux par ſupercherie*, de Boiſſy.
·	Doligni fils	*L'Ecole des Mères*, de la Chauſſée.
1745	Montval.	*Le Médecin par occaſion*, du même.
1746	Jaffier	*Veniſe ſauvée*, de La Place.
1747	Sainville fils. . . .	*La Gouvernante*, de La Chauſſée.
«	Ariſte.	*Le Méchant*, de Greſſet.
1750	Altamont	*Caliſte*, de Séran de La Tour.
»	Dorfainville	*Cénie*, de Mme de Graffigny.
«	Amaſis	*Aménophis*, de Saurin.
1751	Zarès	*Zarès*, de Paliſſot.
1752	Caton	*Rome ſauvée*, de Voltaire.
1753	Cléon.	*Le Diſſipateur*, de Deſtouch., ret. par Belle Cour.
1754	Le Goût	*Les Adieux du Goût*, de Patu & Portelance.
«	Damis	*Les Mépriſes*, de P. Rouſſeau.
«	Theſtor.	*Les Troyennes*, de Châteaubrun.
1756	Clitandre	*La Coquette corrigée*, de De La Noue.

[redacted]



CABINET DE M. SOLEIROL.

MADEMOISELLE CLAIRON

Comédie françoise

1743 – 1766

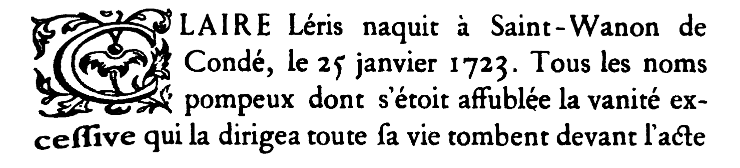
CLAIRE-JOSEPH LERIS

dite HIPPOLYTE LEGRIS DE LA TUDE

MADEMOISELLE CLAIRON

1743 — 1766

D'après une aquarelle faite fur nature, en 1755.



CLAIRE Léris naquit à Saint-Wanon de Condé, le 25 janvier 1723. Tous les noms pompeux dont s'étoit affublée la vanité exceffive qui la dirigea toute fa vie tombent devant l'acte

---

Extrait des regiftres de l'Etat civil de la ville de Condé : « CLAIRE-JOSEPH LERIS, fille illégitime de FRANÇOIS-JOSEPH DESIRE, fergent de la Meftre de camp du régiment de Mally (Mailly), & de MARIE-CLAIRE SCANAPIECQ, de cette paroiffe, née le 25 janvier 1723, à cinq heures du foir. »

de naiſſance qui lui donne pour père un ſergent au régiment de Mailly, & pour mère, une femme de la plus baſſe condition, vulgairement ſurnommée la *Clairon*, ſobriquet que devoit plus tard illuſtrer l'actrice qui l'adopta. Des deſcendants de ſa famille exiſtent encore aujourd'hui à Condé, où ils exercent le métier de batelier. L'anecdote ridicule qu'elle rapporte dans ſes prétendus *Mémoires*, à propos des circonſtances de ſon baptême, n'eſt pas moins apocryphe que ne le ſont les détails qu'elle donne ſur ſon origine. Ce ne fut pas le curé, mais un vicaire de la paroiſſe qui la baptiſa.

On penſe bien que déshéritée des ſoins qu'on donne à l'enfance (c'eſt elle-même qui nous l'apprend); que, n'ayant ſous les yeux que de mauvais exemples, la jeune Claire ne reçut aucune inſtruction ; c'eſt à peine ſi à onze ans elle ſçavoit lire. Ayant en averſion tout travail manuel, elle ne voulut jamais toucher une aiguille, malgré les mauvais traitements de ſa mère, dont l'ambition étoit d'en faire une couturière. Par quel concours de circonſtances, celle-ci abandonna-t-elle ſucceſſivement Saint-Wanon & Valenciennes, où elle avoit été demeurer pendant quelques mois, pour venir à Paris? Sans doute elle eſpéroit y trouver pour vivre les reſſources qui lui avoient manqué juſqu'alors.

Le haſard l'inſtalla dans une maiſon ſituée vis-à-vis de la demeure de la célèbre comédienne Dangeville. Renfermée dans ſon galetas, Claire paſſoit tout ſon temps à la fenêtre, d'où ſes regards avides plongeoient dans l'appartement de l'actrice. Un jour, elle la voyoit

répétant une leçon de danſe ; elle l'entendoit, un autre jour, déclamer une ſcène de Molière. Ce fut aſſez pour que la jeune fille ſentît naître en elle le déſir de l'imiter. Ayant une fois été conduite à la Comédie, le bouleverſement qui s'opéra dans ſon eſprit fut ſi extraordinaire, qu'elle a dit depuis qu'il ne lui auroit jamais été poſſible de rendre ce qu'elle avoit éprouvé. Elle déclara, au retour, qu'elle ne prendroit pas d'autre état que celui de comédienne. Il fallut céder. De Heſſe, acteur de la Comédie italienne, qui la vit, lui ayant reconnu des diſpoſitions, lui donna quelques leçons & la fit débuter à ſon théâtre, le 8 janvier 1736, dans le rôle de la Suivante, de l'*Iſle des Eſclaves*; elle n'avoit pas encore treize ans accomplis. Au bout d'un an environ, elle s'engagea au théâtre de Rouen, dirigé alors par La Noue & Mlle Gauthier ; elle y reſta quatre années. C'eſt pendant ſon ſéjour en cette ville que parut ce pamphlet dégoûtant, intitulé *Hiſtoire de Mlle Cronel, dite Frétillon*, qu'on a injuſtement attribué au comte de Caylus, tandis qu'il étoit l'œuvre de la baſſe vengeance d'un ſoupirant dédaigné. Ce libelle fut pour la jeune actrice une ſource de chagrins & ne fut pas étranger à ſon départ de Rouen.

Elle ſe rendit à Lille, puis à Gand, d'où elle s'échappa clandeſtinement. Arrivée à Dunkerque, elle reçut, peu de temps après, de Paris, un ordre de début pour doubler à l'Opéra Mlle Lemaure. Son apparition ſur cette ſcène eut lieu en mars 1743. Quelques jours auparavant elle avoit été préſentée à ſes nouvelles camarades ;

après les avoir gracieusement saluées, elle s'exprima en ces termes : « Mesdemoiselles, je chercherai toutes les « occasions de vous être agréable; mais quiconque « m'appellera *Frétillon*, je proteste que je lui f...lan- « querai le meilleur soufflet qu'elle ait reçu de sa vie. »

Malgré l'étendue de sa voix, comme elle avoit une profonde inexpérience en musique, Mlle Clairon comprit que sa véritable place n'étoit pas à ce théâtre; elle sollicita donc & obtint un ordre de début pour la Comédie françoise, où elle devoit doubler Mlle Dangeville. Les règlements imposant l'obligation de jouer les deux genres, elle déclara qu'elle s'y conformeroit; mais qu'elle entendoit commencer ses épreuves par la tragédie, ce qui ne laissa pas de paroître singulier de la part d'une actrice qui jusqu'alors n'avoit joué que les rôles de *soubrettes*.

Mlle Clairon, voulant frapper un coup d'éclat, choisit pour son premier début le rôle de Phèdre, qui étoit le triomphe de Mlle Du Mesnil. On sourit de sa prétention, mais quand elle parut sur la scène (19 septembre 1743), dès les premiers vers qu'elle prononça, on l'admira. Il sembloit qu'une transformation complète se fût accomplie en elle; sa petite taille avoit disparu : sa physionomie piquante avoit emprunté un caractère de majesté peu ordinaire. Elle fit entendre un organe plein, sonore, dirigé par une profonde intelligence; enfin, la surprise fut générale & se changea bientôt en enthousiasme. Aux termes des règlements, elle joua alternativement Dorine, du *Tartuffe*, & le rôle de la Nouveauté,

dans la pièce de ce nom (1); Zénobie, Cléanthis de *Démocrite*, Ariane, Céliante du *Philofophe marié*, & l'Electre de Crébillon. On la reçut le 22 octobre, à un quart de part, & le 26 décembre fuivant, elle avoit la demi-part.

Mlle Clairon comprit tout ce qui lui manquoit fous le rapport de l'inftruction, & à partir de ce moment, elle lut beaucoup, fréquenta les gens les plus propres à la façonner & fe livra à des études opiniâtres qui décéloient en elle du jugement, de la fagacité & une contention d'efprit peu commune.

Les auteurs venoient à l'envi lui offrir les plus beaux rôles, & Voltaire lui-même, oubliant ce qu'il devoit au talent de Mlle Du Mefnil, alloit difant partout: « Je fuis « claironien. »

Le célèbre Garrick fe montra plus jufte appréciateur de cette tragédienne & de fa rivale. Dans le premier voyage qu'il fit en France, il avoit vu Mlle Clairon au théâtre de Lille. Elle chantoit bien, danfoit agréablement, jouoit les *foubrettes* avec intelligence. Garrick, qui s'y connoiffoit, proclama ce qu'elle deviendroit un jour. Dans un fecond voyage, c'eft à Paris qu'il la retrouva; il fut quelque peu furpris de voir *Lifette* ou *Marton* métamorphofée en *reine*. Quelqu'un lui ayant demandé quelles étoient, parmi les actrices, les femmes auxquelles il accordoit le plus de talent, il nomma Du Mefnil, Dangeville & Sophie Arnould. Etonné qu'il

(1) Comédie en un acte & en profe, de Legrand, jouée le 13 janvier 1727.

eût omis le nom de Clairon, ſon interlocuteur voulut en connoître la raiſon : « Elle eſt *trop actrice*, répon-
« dit Garrick, & l'art d'un grand acteur eſt de faire
« oublier juſqu'à ſon nom, quand il paroît ſur la
« ſcène. »

En effet, Mlle Clairon ne joua jamais un rôle ſans l'avoir ſoumis à l'analyſe la plus minutieuſe. Elle ſe rendoit compte de l'intonation qu'elle devoit donner à chaque vers, à chaque phraſe, à chaque mot ; où & quand elle devoit s'aſſeoir, ſe lever, marcher. En un mot, ſon jeu étoit le réſultat du travail le plus ardu, le plus méticuleux ; mais elle gravoit ſur l'airain, & lorſqu'elle avoit définitivement adopté la marche & la phyſionomie particulière d'un rôle, elle ne varioit jamais dans l'exécution. Clairon & Du Meſnil n'étoient pas ſeulement rivales : c'étoient deux ſyſtèmes en préſence. La première ſe ſoumettoit toujours aux calculs de l'art ; la ſeconde s'abandonnoit excluſivement aux inſpirations de la nature.

Il eſt regrettable que dans l'ouvrage qu'elle a intitulé ſes *Mémoires*, Mlle Clairon n'ait pas mieux déguiſé cette jalouſie dont elle ne put jamais ſe défendre contre l'actrice inimitable que Le Kain nommoit ſa *chère reine*, & que Voltaire, qui avoit des flatteries pour tout le monde, appeloit ſa *bonne Du Meſnil*.

Après avoir fourni une glorieuſe carrière de vingt-deux ans, Mlle Clairon, encore dans ſa force & dans tout l'éclat de ſa renommée, quitta tout-à-coup le théâtre par un coup de tête dont la vanité étoit tou-

jours le mobile. Un événement, affez mince en lui-même, décida de fa réfolution. Le duc de Richelieu, qui avoit la haute main fur la Comédie françoife, n'ayant pas approuvé l'exclufion de la Société prononcée par les Comédiens françois contre un de leurs camarades (2), convaincu d'avoir fait un faux ferment dans un procès affez fcandaleux, intenté contre lui par un chirurgien qui réclamoit fes honoraires, ceux-ci fe refusèrent à jouer avec lui. Le *Siége de Calais*, tragédie de De Belloy, qui avoit obtenu un fuccès prodigieux à la clôture de l'année théâtrale, devoit être repréfenté le jour de la rentrée (15 avril 1765). Dubois rempliffoit dans cet ouvrage le rôle du comte de Melun. Le Kain, Belle Cour, Brizard, Molé, apprenant que cet acteur y confervoit fon rôle, quittèrent inftantanément le théâtre, & Mlle Clairon dit hautement : « qu'elle ne joueroit pas avec un homme déshonoré. » Nous ne raconterons pas quelle irritation ce propos, répandu dans la falle, excita parmi le public ; les détails en font connus. Les tragédiens récalcitrants furent envoyés le lendemain au For-l'Evêque. Mlle Clairon en fortit au bout de cinq jours & dut garder les arrêts chez elle pendant trois femaines. Elle déclara qu'elle ne remonteroit plus fur la fcène, & elle tint parole fans que rien n'ait pu la détourner de fa réfolution, funefte à l'art. Elle n'avoit alors que quarante-deux ans. Par déférence pour le duc d'Aumont,

(2) L'acteur Dubois, né en 1716, octobre 1736.
mort en 1775. Il avoit débuté le 19

elle consentit seulement à ne signifier sa retraite à ses camarades qu'au commencement de l'année théâtrale 1766. Son caractère altier fut cause qu'ils ne la regrettèrent point, &, chose étrange! le public lui-même, aux plaisirs duquel elle avoit tant contribué, ne parut prendre qu'une médiocre part à son éloignement définitif de la scène qu'elle illustroit.

Mlle Clairon eut pour adversaire Fréron, qui fut pour elle un critique sans pitié. Lors de l'apparition de la *bête du Gévaudan*, il publia une lettre, & la malignité publique crut reconnoître, à certaines allusions, la célèbre tragédienne dans la description de cette *bête*, qui occupoit alors l'attention. Vainement Fréron protesta-t-il contre cette interprétation; le mareschal de Richelieu écrivit aux Comédiens françois « que S. M. avoit « ordonné la punition la plus sévère du sieur Fréron, « que ne sauveroit pas la protection de la Reine... » Néanmoins, celle-ci fut la plus forte, & grâce à elle, le Roy consentit que son ordre n'eût pas de suite.

Depuis cette époque, Mlle Clairon ne joua plus en public. Elle reparut seulement dans une représentation qui eut lieu sur le théâtre particulier du baron d'Esclapont, au bénéfice de Molé (février 1767), & en 1770, sur le théâtre de la Cour, où elle se montra deux fois consécutives (19 & 20 novembre) dans *Hypermnestre*, de Lemierre, à l'occasion des fêtes célébrées pour le mariage du Dauphin. Elle s'occupoit aussi, vers le même temps, de former deux élèves, Delarive & Mlle de Raucourt.

Au milieu de ſes triomphes, la penſée inceſſante de cette actrice avoit été de relever ſa profeſſion de l'état d'abaiſſement où de vieilles coutumes la retenoient. Auſſi ſon premier ſoin, dès qu'elle ſe vit libre, fut-il d'eſſayer de tous les moyens pour faire lever l'excommunication dont tous les Comédiens françois étoient frappés. C'eſt dans ce but qu'elle fit préſenter au Roy, par l'intermédiaire du duc de Duras, une requête tendant à ce que la Comédie françoiſe fût autoriſée à prendre le titre d'*Académie royale de déclamation* (3). Cette requête demeura ſans réponſe. Déjà, quelques années auparavant, elle avoit fait publier un Mémoire rédigé par un avocat, nommé Huerne de la Motte. Cette brochure, mal digérée & fort mal écrite, renfermoit d'ailleurs des recherches curieuſes qu'on prétendit, au reſte, avoir été fournies par un tiers; mais comme on y parloit, en termes au moins déplacés, de la ſévérité de l'Egliſe envers les Comédiens, le Mémoire ſouleva des réclamations & porta malheur à ſon auteur; car il fut déféré à la Grand'Chambre & le nom d'Huerne rayé du tableau des avocats. M. de Choiſeul, moins ſcrupuleux, créa dans ſon miniſtère un bureau particulier, à la tête duquel il le plaça avec 3,800 livres d'appointements & un logement dans Verſailles. L'actrice, non découragée, tenta encore de lutter; mais tous ſes efforts vinrent échouer contre la force des préjugés, & les choſes reſtèrent au même point qu'avant cette échauffourée.

(3) A la rentrée de 1766.

M[lle] Clairon avoit mis à profit ſes loiſirs pour faire, au mois d'août 1765, le voyage de Ferney. Elle y paſſa un mois, & Voltaire lui paya en flatteries, en petits vers élogieux, en encens, la complaiſance qu'elle apporta pendant ſon ſéjour auprès de lui, à jouer les rôles de ſes tragédies. Il l'encouragea vivement à perſévérer dans ſa réſolution de ne plus ſe montrer ſur la ſcène.

La fortune de notre actrice le lui permettoit d'ailleurs, puiſque, à l'époque de ſa retraite, elle poſſédoit dix-huit mille livres de rente. Sa renommée étant très répandue, les femmes les plus conſidérables affectoient d'avoir pour elle une vive paſſion. De ce nombre étoient la princeſſe Galitzin, la ducheſſe de Villeroy & cette M[me] Berthier de Sauvigny, femme de l'intendant de la généralité de Paris, qui s'étoit gratuitement donné le ridicule de conduire, aſſiſe ſur ſes genoux, dans ſa propre voiture, la tragédienne récalcitrante au For-l'Evêque, après la ſoirée tumultueuſe du *Siége de Calais*.

Ce qui ne contribua pas peu à donner du relief à M[lle] Clairon, c'eſt ce vernis philoſophique, ſi fort à la mode dans ce temps-là, dont elle s'étoit parée. « Clairon « étoit philoſophe (dit d'Alembert dans une de ſes let- « tres), & elle a été la ſeule parmi ſes camarades qui ſe « ſoit déclarée ouvertement contre la pièce de Paliſ- « ſot (4). »

(4) Lettre du 22 ſeptembre 1760 adreſſée à Voltaire. La comédie des *Philoſophes* fut jouée le 2 mai de cette année.

Cette reine de théâtre, chez qui les orages du cœur avoient plus d'une ſois troublé l'exiſtence, & qui s'étoit rendue ſameuſe par la variété de ſes attachements, inſpira au margrave d'Anſpach, beaucoup plus jeune qu'elle, une paſſion ſi violente, qu'il devint impoſſible à ce prince de ſe priver de ſa ſociété. Il l'emmena dans ſa principauté, où elle paſſa dix-ſept années, jouant auprès de lui le rôle qu'avoit joué à la cour de Louis XV la marquiſe de Pompadour.

Elle revint en France aux approches de la Révolution & vécut très obſcure, employant tous ſes loiſirs à écrire un livre improprement appelé ſes *Mémoires*, dont la publication raviva contre elle de vieilles inimitiés. Il eſt certain qu'elle s'y montra ſévère, injuſte même, pour des renommées conſacrées par le temps ; & cependant il ſaut reconnoître que, dans le cours de ſa carrière théâtrale, bien qu'il ait été de notoriété (ce que confirme d'ailleurs la lecture de ſon livre), que Le Kain & elle ne s'aimoient pas, elle apporta néanmoins en tout temps, de concert avec lui, un ſoin ſcrupuleux à la bonne exécution des ſcènes où ils paroiſſoient enſemble, uniſſant leurs efforts pour que la repréſentation atteignît tout le degré de perfection dont elle étoit ſuſceptible. On ſçait que, d'accord avec ce grand tragédien, elle tenta d'introduire dans le coſtume une réſorme indiſpenſable. Une anecdote peu connue montre qu'elle pouſſa même une fois l'exactitude ſi loin, qu'au cinquième acte de *Didon*, elle ne craignit pas de paroître en chemiſe, & cela, afin d'indiquer le déſordre qu'a-

voit porté dans ses sens le songe qui la chassoit de son lit. Cette tentative, au reste, n'eut pas de succès, & la *Reine de Carthage* ne se risqua plus devant le public dans une toilette aussi légère.

Mlle Clairon ne fut point étrangère, non plus, à la réforme du parterre, que provoqua & paya en partie de ses deniers le comte de Lauraguais (5). Elle l'appuya de son opinion personnelle. « Un parterre assis, disoit-« elle, est plus utile à l'acteur qu'un parterre debout. Il « fait régner l'ordre, la décence, les lumières. » En cela, elle ne partageoit pas l'opinion de Le Kain. « Je « ne jouerai jamais, disoit celui-ci, devant un parterre « assis ; je ne veux pas voir dormir ni entendre ronfler « mon auditoire. »

En 1798, Mlle Clairon, délaissée, habitoit le village d'Issy, près Paris, & languissoit dans un état voisin de l'indigence ; & cependant, elle conservoit encore ces formes théâtrales, solemnelles, qui étoient devenues pour elle une seconde nature. C'est de ce lieu qu'elle écrivoit, le 30 frimaire an VII, à Mérard de Saint-Just qui lui avoit envoyé des couplets dans lesquels il faisoit le triple éloge de Le Kain, de Mlle Du Mesnil & d'elle-même : « Le Kain est mort, je suis mourante, « Mlle Du Mesnil a quatre-vingt-six ans. Il est vrai-« semblable, citoyen, que nous ne tarderons pas à « nous réunir tous trois. Dès que je les verrai, je les

(5) Ce changement eut lieu le lundi 23 mai 1759. M. le comte de Lauraguais, en y contribuant, s'étoit réservé la propriété d'une petite loge.

« prierai de ſe joindre à moi pour vous rendre grâce
« de vos charmants couplets. En attendant, citoyen,
« je vous prie de recevoir mes remerciements pour nous
« trois. »

« Age, miſère, infirmité,
« Abſorbent eſprit & courage;
« D'un inſtant de tranquillité
« Recevez mon ſincère hommage.
« Qui fait ce qu'il peut,
« Jamais ce qu'il veut,
« Ne peut vous offrir davantage. »

On ne ſçauroit ſe défendre d'une certaine émotion à la lecture de ce billet.

Un autre bien plus navrant encore, eſt celui qu'elle adreſſa, deux ans plus tard, pour ſolliciter un ſecours pécuniaire (6). Le miniſtre Chaptal y répondit par ces mots appoſés au bas de la demande : « *Chez madame de Vandael, rue Faubourg-Poiſſonnière, n° 33, maiſon Titon. Bon pour la ſomme de deux mille francs, à payer de ſuite.* »

(6) Voici cette lettre *, où nous laiſſons ſubſiſter les fautes d'orthographe qui ſont dans l'original :

« Je cherche en vain depuis un « mois un protecteur qui m'aproche « de vous; mais s'il eſt vrai que « l'humanité vous ſoit chère, c'eſt à « vous ſeul que je dois m'adreſſer. « Agée de 79 ans, accablée d'infir- « mités, prête à menquer du néceſ- « ſaire, célèbre autrefois par quel- « que talents, j'attens à votre porte « que vous daigniez m'acorder un « inſtant. »

Cette lettre eſt ſans date.

* Cabinet de M. Feuillet de Conches.

Mais ce ſecours n'étoit que paſſager; l'âge, les infirmités & le ſouvenir de ce qu'avoit été Mlle Clairon auroient exigé mieux. Tombée dans la dernière miſère, elle revint à Paris où elle trouva enfin un aſile (7) chez une dame de la Licanderie qui ſe prétendoit ſa fille. C'eſt là que, à la ſuite d'une chûte faite de ſon lit, ceſſa de vivre le 31 janvier 1803, dans l'obſcurité la plus complète, cette femme qui avoit jeté un ſi grand éclat ſur la ſcène françoiſe, & qui, fidèle à cette vanité qui avoit été le principe de ſa vie entière, légua par ſon teſtament ſon buſte à la nation, qui n'a tenu compte du legs. Sa ville natale s'eſt, du moins, montrée moins oublieuſe de ſa mémoire. La maiſon où eſt née Mlle Clairon eſt reſtée debout, grâce à la ſollicitude de l'édilité de Saint-Wanon, qui a fait placer ſur la façade une plaque de marbre avec une inſcription qui rappelle la date de la naiſſance de la tragédienne qui fut une des illuſtrations du dix-huitième ſiècle.

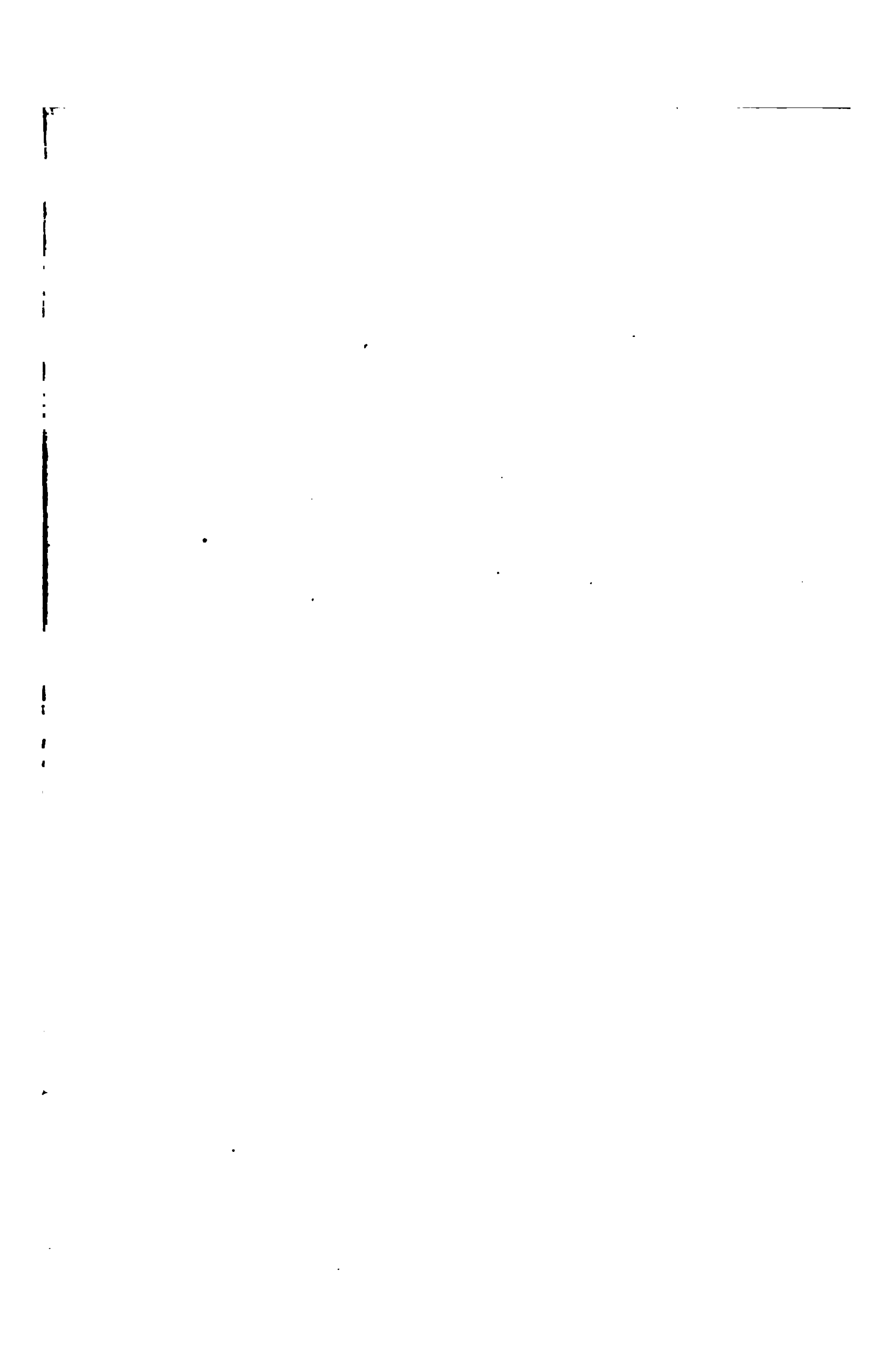
Lors de la ſuppreſſion du cimetière de Vaugirard, il fut décidé que les cendres de Mlle Clairon ſeroient tranſférées au cimetière de l'Eſt. Cette cérémonie a eu lieu le 29 août 1847, en préſence d'une députation de la Comédie françoiſe.

(7) Rue de Lille, nº 73.

Rôles créés par Mlle Clairon.

1745	Alzaïde. . . .	*Alzaïde*, de Linant.
1746	Belvidere	*Venise sauvée*, de La Place.
1747	Vanda	*Vanda*, de Linant.
«	Ameſtris	*Ameſtris*, de Mauger.
1748	Arétie	*Denys le Tyran*, de Marmontel.
«	Azéma	*Sémiramis*, de Voltaire.
1749	Léonide.	*Ariſtomène*, de Marmontel.
1750	Electre	*Oreſte*, de Voltaire.
«	Cléopâtre	*Cléopâtre*, de Marmontel.
«	Arthéſis.	*Aménophis*, de Saurin.
1751	Calciope	*Zarès*, de Paliſſot.
«	Zoraïde	*Varon*, de Grave.
1752	Olympie	*Les Héraclides*, de Marmontel.
1754	Caſſandre. . . .	*Les Troyennes*, de Châteaubrun.
1755	Idamé	*L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire.
1757	Adèle.	*Adèle de Ponthieu*, de La Place.
«	Iphigénie	*Iphigénie en Tauride*, de G. de La Touche.
1758	Aſtarbé.	*Aſtarbé*, de Colardeau.
«	Hypermneſtre . .	*Hypermneſtre*, de Lemierre.
1759	Caſſandre.	*Venceſlas*, de Rotrou, retouché par Marmontel.
1760	Amétis	*Zulica*, de Dorat.
«	Emilie	*Spartacus*, de Saurin.
«	Aménaïde	*Tancrède*, de Voltaire.
«	Caliſte	*Caliſte*, de Colardeau.
1761	Progné	*Térée*, de Lemierre.
«	Atide.	*Zulime*, de Voltaire.
1762	Zaruchma	*Zaruchma*, de Cordier.
«	Zelmire	*Zelmire*, de De Belloy.
«	Irène.	*Irène*, de Boiſtel.
«	Eponine	*Eponine*, de Chabanon.
1763	Cariclée	*Théagène & Cariclée*, de Dorat.

1763	Blanche.	*Blanche & Guiscard*, de Saurin.
1764	Erigone.	*Idoménée*, de Lemierre.
»	Olympie	*Olympie*, de Voltaire.
»	Sophie	*Cromwell*, de Du Clairon.
«	Eroxime	*Timoléon*, de La Harpe.
1765	Aliénor.	*Le Siége de Calais*, de De Belloy.





DU CABINET DE M. SOLEIROL

MADAME BELLE-COUR
Comédie françoise
1749 - 1791

ROZE-PERRINE LE ROY DE LA CORBINAIS

dite MADEMOISELLE BEAUMENARD

Femme de G. COLLESON

dite MADAME BELLE COUR

1749 — 1791

D'après un petit portrait deſſiné par V. Denon, à la mine de plomb.

PERRINE de La Corbinais, ſi connue au théâtre ſous le nom de Mme Belle Cour, eſt née à Lamballe, diocèſe de Rennes, le 20 décembre 1730. Comme on le voit par l'acte authentique de ſa naiſſance, rapporté ci-deſſous, & qui

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Jean, à Lamballe : « Roze

énonce la profeſſion de ſon père en même temps que les titres ariſtocratiques de ſa famille, Mme Belle Cour n'étoit pas, ainſi qu'on l'a prétendu, la fille des comédiens de campagne en ſociété deſquels elle ſe trouvoit, lorſque J. Monnet, directeur de l'Opéra-Comique de la Foire Saint-Germain, en 1743, les attacha à ſon théâtre, le père comme acteur, & la mère en qualité de receveuſe de billets. Comment la petite Beauménard (c'eſt le nom qu'elle portoit alors) ſe trouva-t-elle, à l'âge de treize ans, ſéparée des ſiens & livrée à des mains étrangères? C'eſt là un myſtère des deſtinées humaines, que nous n'avons pu approfondir, malgré les recherches auxquelles nous nous ſommes livrés à cet égard.

Quoi qu'il en ſoit, ſa mine éveillée, ſa jeuneſſe, ſon naturel piquant, notamment dans le rôle de Gogo (du *Coq de Village*), dont le ſurnom lui reſta pendant long-

---

PERRINE *, fille légitime de noble homme ** FRANÇOIS-MICHEL LE ROY, ancien capitaine d'artillerie, & de damoizelle ROZE-FRANÇOISE BOUILLARD DE BOIS-DAVID, ſieur & dame DE LA CORBINAIS, née le vingtieſme décembre préſent mois & an mille ſept cent trente, & baptiſée ce jour lendemain en l'égliſe paroiſſiale de Saint-Jan, par le ſouſſignant recteur, a eu pour parrain Meſſire PIERRE GUILLEMET, chevallier, ſieur DE VAUVERT, & damoizelle FRANÇOISE LABE DE GRAND PRE pour marrainne. »

* L'acte mortuaire enonce *Pétronille*, au lieu de *Perrine*; mais c'eſt indubitablement une faute de copie.

** La qualification de *noble homme* ne ſuffiroit pas pour établir la *nobleſſe* de ſa famille, car, à cette époque, les gentils-hommes bretons prenoient tous le titre de *Meſſire*; mais il réſulte de nos recherches que ces Le Roy de La Corbinais ſortoient d'une branche cadette *noble*, qui s'eſt eteinte depuis.

temps, lui valurent un ſuccès complet & mérité. Cependant, elle quitta ce ſpectacle en 1744, pour ſuivre dans les provinces ſon prétendu père, que Monnet avoit jugé trop mauvais comédien pour pouvoir le conſerver. Mlle Beauménard revint à Paris au bout de cinq années, vers le commencement de 1749, & parut à l'Opéra, où elle ne réuſſit pas. Le 11 mars, elle débutoit à la Cour par le rôle de Finette, dans les *Ménechmes*, & celui de Claudine, dans le *Colin-Maillard;* le 17 avril ſuivant, à Paris, dans le *Tartuffe* & dans le *Galant Jardinier*, par les rôles de Dorine & de Marton.

Reçue le 14 octobre de la même année, elle fut très appréciée du parterre, même à côté de Mlle Dangeville ; & pourtant c'eſt au milieu même de ſes ſuccès qu'elle diſparut, à la clôture de 1757, ſans qu'aucun motif connu expliquât la bruſquerie de ſon départ, & ſans que rien vînt révéler le lieu de ſa retraite. Peut-être auroit-il fallu en rechercher la cauſe dans les goûts émancipés de cette actrice, à qui la chronique galante a prêté plus d'une aventure & qui fut, dit-on, une des nombreuſes maîtreſſes que le maréchal de Saxe menoit à ſa ſuite ſur les champs de bataille.

Clément, dans ſes *Nouvelles littéraires*, s'exprime ainſi ſur ſon compte : « On lui reproche de porter une « main un peu groſſe au bout d'un bras aſſez long ; « mais ſa taille eſt déliée : de petits yeux ronds, un « nez carré, une lèvre relevée & une mine charmante, « voilà ce qui fait les grandes paſſions. »

Auſſi, Mlle Beauménard en inſpira-t-elle ! Et le fer-

mier-général Daugny, entre autres, qui l'avoit pour maîtreſſe, lui ſacrifia-t-il une partie de ſa fortune. C'eſt pour elle qu'il fit conſtruire un magnifique hôtel (1) dont il voulut faire une demeure ſplendide, quaſi royale. Elle ne ſçut pas conſerver ce que la fortune lui avoit donné, & les infidélités de paſſage, dont le financier ne prenoit pas d'abord ſouci, devinrent ſi nombreuſes qu'il ſe ſépara d'elle avec éclat.

C'eſt vers cette époque qu'elle s'éprit de Belle Cour, qu'elle épouſa le 26 janvier 1761, & qui eut ſoin de dévorer les dernières épaves qu'elle avoit ſauvées de ſon naufrage.

Enfin, après une éclipſe de quatre années, on vit tout-à-coup Mme Belle Cour rentrer à la Comédie françoiſe, où, grâce à l'influence de ſon mari, elle retrouva ſa poſition & ne perdit pas ſon rang de réception.

Le rôle de Liſette, dans le *Légataire univerſel*, & celui de la fauſſe Comteſſe, dans l'*Epreuve réciproque*, furent ceux qu'elle choiſit pour reparoître. On la revit avec plaiſir, & les vrais connoiſſeurs ſe réjouirent de retrouver en elle la même fineſſe, mais mieux réglée, la même gaieté, mais avec moins de bruſquerie.

Un rôle dans lequel elle fut très goûtée, eſt celui de Zerbinette, dans les *Fourberies de Scapin*.

Le 8 juin ſuivant, on remit le *Bourgeois gentilhomme*. Chargée de repréſenter Nicole, elle s'acquitta de ce

(1) Cet hôtel eſt celui dans lequel eſt inſtallée aujourd'hui la mairie du 9e arrondiſſement, à l'angle des rues Drouot & Roſſini.

perſonnage avec un naturel parfait & une façon de rire ſi vraie, que cette hilarité ſe communiqua inſtinctivement à toute la ſalle. Perſonne, au reſte, n'a poſſédé au même degré que cette actrice le don d'une gaieté expanſive & perſonne mieux qu'elle n'a joué ce rôle de Nicole, qui n'eſt qu'un éclat de rire d'un bout à l'autre.

Dans ſa carrière théâtrale de quarante-deux années, Mme Belle Cour ne compta que des ſuccès. Elle étoit fort aimée du public, parce qu'à une figure charmante, à une phyſionomie expreſſive, elle joignoit un jeu ſpirituel, animé & plein de franchiſe. Auſſi étoit-elle plus favorablement placée dans les *ſervantes* de Molière que dans les *ſoubrettes* muſquées du répertoire de Marivaux.

Un mérite qui fut propre à cette actrice, eſt d'avoir ſçu s'habiller conformément à l'eſprit du rôle qu'elle avoit à remplir. Elle fit en ſorte, ſous ce rapport, d'arriver autant que poſſible à l'imitation complète de la nature; & l'on doit lui tenir compte, ainſi qu'à ceux de ſes camarades, en très petit nombre, il eſt vrai, qui tentèrent de la ſuivre dans cette voie, des efforts qu'elle fit pour atteindre à la vérité.

Elle avoit eu (d'après Grimm) une grande part à la pièce intitulée *Zulima*, repréſentée à la Comédie italienne le 9 mai 1778, & qui étoit tirée d'une pièce de La Noue, ayant pour titre *Zuliska, ou l'Art & la Nature*. Le ſamedi 19 juin 1790, on joua ſur le même théâtre *Ferdinand, ou la Suite des Deux Pages*, comédie mêlée d'ariettes, paroles & muſique de Dezède, à laquelle cette actrice ne fut point étrangère.

Aucun nuage n'avoit troublé fon union avec Belle Cour jufqu'en 1769; l'ayant, à cette époque, furpris en trop bonne intelligence avec une fille de campagne, affez ruftique, qui lui tenoit lieu de compagne & même de femme de chambre, elle fe fépara de fon mari. « Celui-ci (rapporte Bachaumont), fut fi honteux de fa « méfaventure, dont le bruit fe répandit, que pendant « longtemps il n'ofa plus reparoître en public, ce qui « n'a pas peu contribué à ébruiter ce qui n'étoit juf- « qu'alors connu que dans les foyers de la Comé- « die (2). »

Mme Belle Cour fe retira à la clôture de 1791, avec une penfion de 3,700 livres, qui, jointe à une autre de 2,000 livres qu'elle devoit à la munificence royale, lui auroit permis de vivre heureufe dans fa retraite; mais la Révolution furvint, & l'ancienne comédienne, à qui elle enleva fes penfions & qui n'avoit pas fçu s'af-furer, par des économies, des reffources pour l'avenir, fe trouva tout-à-coup dans une mifère affreufe. Auffi, eft-ce avec joie & empreffement qu'elle accepta la propofition qui lui fut faite de remonter fur la fcène; le 18 décembre 1798, elle reparut au théâtre Feydeau, où l'entrepreneur Sageret avoit raffemblé une notable fraction des membres de l'ancienne Comédie françoife. Elle y joua ce même rôle de Nicole, qui, vingt ans auparavant, lui concilioit tous les fuffrages. Attirée par le nom

(2) Bachaumont fe trompe quand il dit qu'il s'agiffoit, en cette occurrence, d'une fœur de Mme Belle Cour. Celle-ci a eu feulement deux frères, nés, l'un le 8 mars 1727, l'autre le 22 août 1728.

juſtement célèbre de l'actrice, l'affluence fut énorme & ſe renouvela pendant quelques repréſentations. Mais combien fut grande la déception! L'âge & les infirmités avoient paralyſé la verve de la comédienne émérite & n'avoient pas épargné ſa figure; auſſi ces repréſentations n'eurent-elles pas de ſuite.

Soit que le chagrin cauſé par cette déconvenue, ſoit que le dénuement abſolu dans lequel elle retomba bientôt, aient abrégé ſes jours, Mme Belle Cour, déchue de ſes ſplendeurs paſſées, dont le rêve fantaſtique dut plus d'une fois faire le déſeſpoir de ſa vieilleſſe, & n'ayant pour ſubſiſter que les modiques ſecours qu'elle recevoit d'un de ſes frères, qui ne l'abandonna point à ſon lit de mort, ſuccomba dans une chétive manſarde de la rue Barbette, à Paris, le 5 août 1799.

Rôles créés par Mme Belle Cour.

1750 Iras . . . . *Cléopâtre*, de Marmontel.
1764 Marine . . . . . . *L'Epreuve indiſcrète*, de Bret.
» Liſette . . . . . *Le Cercle*, de Poinſinet.
1765 Marton . . . . . . *Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
1768 Marine . . . . . . *Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
» Julie . . . . *La Gageure imprévue*, de Sedaine.
» Laurette . . . . . *Les Deux Frères*, de Moiſſy.
1771 Marton . . . . . . *Le Bourru bienfaiſant*, de Goldoni.

1773	Thalie	*L'Assemblée*, de Schosne.
«	Thalie	*La Centenaire*, d'Artaud.
1777	Marton	*L'Egoïsme*, de Cailhava.
«	Mme de Martigues.	*L'Amant bourru*, de Monvel.
«	Lisette	*L'Inconséquent*, de Laujon.
1778	Lisette	*L'Aveugle par crédulité*, de Fournel.
1779	Thalie	*Les Muses rivales*, de La Harpe.
1782	Marton	*L'Homme dangereux*, de Palissot.
«	Cidalise.	*Les Journalistes anglais*, de Cailhava.
«	Marton	*L'Ecueil des Mœurs*, de Palissot.
«	Lisette	*Les Rivaux amis*, de Forgeot.
«	Mme Armand . . .	*Le Vieux Garçon*, de Du Buisson.
1783	Lisette	*Les Aveux difficiles*, de Vigée.
1784	Marceline.	*Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
«	Lisette	*La Fausse Coquette*, de Vigée.
1785	La Comtesse . . .	*L'Oncle & les Tantes*, de La Salle.
1787	La Forest	*La Maison de Molière*, de Mercier.
1788	Lisette	*La Belle-Mère*, de Vigée.
«	Lisette	*L'Entrevue*, du même.
1789	Lisbeth.	*Les Deux Pages*, de Dezède.
1790	Sœur Bonaventure.	*Le Couvent*, de Laujon.





CABINET DE M. [illegible]

MADEMOISELLE GUÉANT

[illegible]

VICTOIRE-MELONE GEAYANT

dite MADEMOISELLE GUEANT

1749 — 1758

D'après un croquis au crayon noir, du temps.

MLLE GUEANT, née à Paris le 20 août 1733, étoit nièce de Mlle de Seine, depuis Mme Quinault-Dufresne, actrice renommée de la Comédie françoise. Elevée pour le théâtre, elle parut, encore enfant, en février 1746, dans le rôle de

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Sulpice, à Paris : « Le vingt août mil fept cent trente trois, a été baptifée VICTOIRE-MELONE, fille de JEAN GEAYANT, officier de bouche de M. de Moras, & de FRANÇOISE DU PRE, fa femme, demeurant rue Mazarine. »

la petite fille, du *Moulin de Javelle*. Trois ans plus tard, le 25 ou le 27 ſeptembre 1749, elle débuta en forme par les rôles de Junie, dans *Britannicus*, & de Julie, dans la *Pupille*. Elle poſſédoit le double avantage de la jeuneſſe & d'une très jolie figure, & il n'eſt pas douteux que c'eſt à cela qu'elle dut la bienveillance avec laquelle on l'accueillit ; car il lui étoit difficile de réuſſir dans un emploi que tenoit en chef & d'une manière ſi brillante, Mlle Gauſſin. C'eſt ce que Mlle Guéant eut le bon eſprit de comprendre, & elle diſcontinua ſes débuts, afin de ſe livrer à de nouvelles études. Le lundi 31 mai 1751, deuxième tentative de ſa part, qui ne réuſſit pas mieux que la précédente. Malgré cet échec itératif, cette actrice perſévéra, & le 16 novembre 1754, elle reparoiſſoit dans les rôles de la Pupille, & de Mélite du *Philoſophe marié*. Elle fut reçue à demi-part le 16 décembre ſuivant.

Sans avoir un talent tranſcendant, Mlle Guéant s'étoit rendue néceſſaire par un travail aſſidu & une grande envie de bien faire, qui, ainſi que l'a dit Grimm à propos d'elle : « réuſſiſſent toujours aux perſonnes qui ont de « la grâce & de la beauté. »

Elle mourut de la petite-vérole, le 31 octobre 1758, à l'âge de vingt-cinq ans & deux mois. Comme elle n'avoit pas reçu les ſacrements, le curé de Saint-André fit quelque difficulté de lui donner la ſépulture ; mais les grands-vicaires de l'archevêché décidèrent de l'enterrer à l'ordinaire : tolérance que déſapprouvèrent les janſéniſtes, prétendant que l'excluſion de la ſépulture

eſt preſcrite dans ce cas par les canons, quand les comédiens n'ont pas promis de renoncer au théâtre.

Sa mort fut regrettée des amateurs de la comédie, qui tenoient cette actrice plus capable que Mlle Hus de remplacer un jour Mlle Gauſſin. Dorat a déploré ſa perte dans ſon poëme de la *Déclamation*, en des termes qui donnent à entendre que Mlle Guéant auroit pu devenir, même pour cette dernière actrice, une rivale dangereuſe.

Le peu de temps qu'elle paſſa au théâtre ne lui permit pas d'établir des rôles nouveaux.

Rôle créé par Mlle Guéant.

1753 Arſinoë. . . . . . *Le Diſſipateur*, de Deſtouches, ret. par Bell. C.



CABINET DE M. SOLEIROL

LEKAIN

Comédie françoise

1750 - 1778

HENRY-LOUIS CAIN

dit LE KAIN

1750 — 1778

D'après un paftel de Carle Vanloo.

CAIN, fi célèbre dans les faftes de l'art théâtral fous le nom de Le Kain (1), eft né à Paris, le jeudi 31 mars 1729; il eft mort dans la même ville, le 8 février 1778. Son père,

(1) Il eft à remarquer que le grand-père s'appeloit *Kaïn*; que les enfants de celui-ci ajoutèrent la particule à leur nom, & que plus tard le frère & les fœurs de notre acteur retranchèrent cette particule & fubftituèrent un C au K, comme le prouvent les actes authentiques. Quant à lui, il écrivit toujours *Le Kaïn*, ainfi qu'il réfulte des fignatures autographes que nous avons eues fous les yeux; nous avons préféré toutefois laiffer fubfifter, dans cette notice, le nom tel qu'il eft univerfellement connu, & tel que la prononciation en dicte l'orthographe.

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Euftache : « HENRY-LOUIS, baptifé le dimanche 3 avril 1729, né de jeudy dernier. Fils de HENRY CAIN, marchand orfèvre, & d'ANNE-LOUISE LETELLIER, fa femme, rue de la Coffonnerie. »

issu d'une famille angloise, qui professoit la religion catholique & qui vint s'établir à Paris vers l'année 1693, étoit fabricant distingué en orfèvrerie, & le destinoit à lui succéder dans son industrie; mais tenant en même temps à cultiver son esprit, il le fit étudier au collége Mazarin : c'est là qu'il prit le goût de la déclamation. Il étoit alors d'usage, dans les colléges, de faire précéder la distribution des prix par la représentation d'une pièce de théâtre. Le jeune Le Kain, dont le père n'étoit pas assez riche pour le défrayer de ses costumes, ne pouvoit prendre part à cette solemnité qu'en qualité de souffleur; mais déjà l'instinct tragique qui se révéloit en lui, à son insçu, lui inspiroit des réflexions & des conseils sur la manière de sentir & d'interpréter les divers rôles, que ses condisciples recherchoient & s'approprioient avec avidité. Revenu à l'atelier de son père, dont il secondoit les travaux, dans la mesure de ses forces, avec autant d'intelligence que de zèle, l'apprenti orfèvre n'ambitionnoit pas de plus douce récompense, à la fin d'une semaine de labeur, que d'aller au parterre de la Comédie françoise pour applaudir aux chefs-d'œuvre de la scène. Bientôt cette distraction lui devint insuffisante, & jaloux de donner l'essor à ce penchant impérieux qui l'entraînoit vers la déclamation, il s'associa pour jouer la comédie *en bourgeoisie*, selon sa propre expression, à plusieurs jeunes gens de son âge. Cette société, dont Le Kain fit partie depuis le 27 décembre 1747 jusqu'au 21 février 1750, donnoit ses représentations tantôt sur le théâtre de la rue Beau-

bourg (2), tantôt à l'hôtel Jabach, tantôt & plus fréquemment encore, à l'hôtel de Clermont-Tonnerre. Le ſuccès de cette petite troupe d'amateurs prit bientôt de telles proportions, que la Comédie françoiſe s'en effaroucha au point de demander la ſuppreſſion de ces repréſentations : ce qu'elle obtint. Voltaire avoit eu occaſion d'y entendre Le Kain, & il avoit deviné en lui le germe de ſon talent futur. Il voulut ſe le faire préſenter, & à partir de ce jour, il ſe déclara ſon protecteur. Il tenta d'abord de le détourner du deſſein de ſe faire comédien ; mais, l'y voyant bien réſolu, il ſe chargea de le défrayer de tout & l'aida de ſes conſeils pendant plus de ſix mois ; en ſorte que l'on peut dire que c'eſt de Voltaire lui-même que Le Kain reçut les premières leçons de l'art qu'il devoit illuſtrer.

En attendant que ſon protégé pût paroître ſur la ſcène françoiſe, il le fit jouer ſur un petit théâtre qu'il avoit fait conſtruire dans ſa maiſon, & ſur celui de la ducheſſe du Maine, à Sceaux (3). Enfin, le 14 ſeptembre 1750, Le Kain fut admis à débuter, dans la tragédie de *Brutus*, par le rôle de Titus. On ſçait que ſes commencements furent auſſi pénibles que brillants :

(2) Dans la chambre même où mourut, le 1er décembre 1751, Nicolas Boindin, procureur du Roy au bureau des finances de la généralité de Paris, auteur de trois pièces repréſentées.

(3) Dans l'une de ces repréſentations, donnée le 20 juin 1750, on joua la tragédie de *Rome ſauvée*. Voltaire y remplit le rôle de Cicéron ; celui de Céſar étoit joué par le marquis d'Adhémar ; celui de Caton, par M. de Vallier, & Le Kain étoit chargé du petit rôle du conjuré Statilius.

fes débuts fe prolongèrent pendant dix-fept mois, le laiffant ainfi dans l'incertitude la plus cruelle de fon fort; car jamais acteur n'excita plus de diffentiments. Ses adverfaires, parmi lefquels figuroit en première ligne la Comédie françoife prefque entière, qui, mettant tout en œuvre pour le décourager, avoit fait venir exprès de Bordeaux, Belle Cour, afin de le lui oppofer; fes adverfaires, difons-nous, lui refufoient la chaleur, la voix & jufqu'à l'intelligence. Ses partifans, mieux infpirés, faifant la part de l'inexpérience, excufoient fes défauts & proclamoient en lui l'homme de génie qui feroit oublier les Baron, les Dufrefne, fes prédéceffeurs.

Mlle Clairon, à force de menacer la Cour & la Ville de fa retraite, fi on ne le congédioit, réuffit, par fes intrigues, à faire interdire l'entrée du théâtre à Le Kain depuis le 11 novembre 1750 jufqu'au 21 février 1751 (4). Fatigué de tant de perfécutions, il avoit renoncé à l'efpoir d'être reçu, & étoit fur le point de fe rendre à l'invitation du roy de Pruffe; cependant, la princeffe de Robecq, qui l'aimoit & le protégeoit, s'unit à Voltaire pour le détourner de fon deffein. Secondée par quelques femmes puiffantes, *quoique honnêtes* (5), elle prit tellement en pitié le malheureux fort de Le Kain, que, malgré la cabale indigne & les diatribes injurieufes de fon irafcible adverfaire, le duc de Gefvres lui donna un ordre pour débuter une feconde fois à la Ville & à la Cour.

(4) Journal manufcrit de Le Kain. (5) Journal manufcrit de Le Kain.

Le Kain dut céder devant des inſtances auſſi honorables pour lui ; mais ce fut ſeulement après avoir obtenu de Grandval, & non ſans peine, de jouer le rôle d'Oroſmane, à Fontainebleau, qu'il eut enfin ſon ordre de réception, dont il fut redevable au ſuffrage du roy Louis XV. On s'étoit efforcé de prévenir contre lui ce prince, dont heureuſement le goût étoit juſte & naturel. Après cette repréſentation, qui fut donnée le jeudi 11 octobre 1751, il parut étonné qu'on parlât ſi mal de l'acteur qu'il venoit d'entendre : « Il m'a fait pleurer, dit-il, moi qui ne pleure guères. Je le reçois. » Tous les obſtacles devoient tomber devant cette parole auguſte ; & pourtant Le Kain ne fut admis que le 24 février 1752, quoique ſon ordre de réception fût ſigné depuis le mois de novembre 1751. On lui attribua un quart & demi de part ; le moins poſſible ! Juſque là, il n'avoit reçu que douze cents livres par an.

Les ennuis multipliés, les obſtacles inceſſants qu'il avoit rencontrés ſur ſa route, n'avoient fait qu'irriter ſon ardeur, & il appliqua déſormais tous ſes ſoins, toute ſa vigilance à ſe corriger de ſes défauts. On lui reprochoit les imperfections de ſon viſage & de ſa voix ; il voulut que le travail & l'art vinſſent à ſon aide pour les réformer. Il s'accoutuma à donner à ſa phyſionomie une expreſſion vive & marquée qui en fit diſparoître les déſagréments ; il ſçut dompter ſon organe & l'aſſouplir au point que les critiques les plus éclairés de ſon temps déclarent n'avoir jamais entendu voix humaine dont les inflexions fuſſent plus ſûres & plus variées, d'un

pathétique plus touchant & plus terrible à la fois. Enfin, il atteignit au point de produire une illuſion telle que, dans les moments de paſſion, il n'étoit pas rare d'entendre les femmes s'écrier, auſſitôt qu'il avoit parlé : « Ah ! qu'il eſt beau ! »

Idolâtre de ſon art, Le Kain y conſacroit tout ſon temps, toutes ſes penſées, toutes ſes reſſources. Non moins familiariſé avec la pratique du deſſin qu'avec l'étude de l'hiſtoire, il entreprit, ſecondé dans cette tentative par Mlle Clairon, de réformer le coſtume qui, juſqu'alors, offroit l'image d'une friperie burleſque. S'il n'y réuſſit pas complètement, il faut toujours lui tenir compte de ſes efforts & des améliorations qu'il introduiſit. C'eſt par le rôle d'Oreſte, dans *Andromaque*, qu'il voulut commencer ſes réformes. Il ſe deſſina un coſtume grec, qui, tout imparfait qu'il fût encore, laiſſoit déjà bien loin le tonnelet, les gants blancs & la culotte bouclée. Cette innovation fit événement dans les couliſſes, parmi ſes camarades, & Dauberval, l'un d'entre eux, ne pouvant contenir ſon admiration, s'écria en l'apercevant : « Ah ! que ce coſtume eſt beau !
« La première fois que je jouerai un *Romain*, je m'ha-
« billerai *à la grecque*. »

C'eſt Le Kain encore qui provoqua la ſuppreſſion des banquettes dont la ſcène étoit encombrée. Il eſt vrai que la libéralité du duc de Lauraguais contribua puiſſamment à trancher favorablement la queſtion. D'un autre côté, on peut lui reprocher d'avoir, le premier, donné l'exemple regrettable, ſi fort uſité depuis

chez les comédiens, d'aller donner des repréſentations en province (6). Sa fortune y gagna, ſans doute, mais les jouiſſances du public ſe reſſentirent de ſes abſences, devenues trop fréquentes dans les dernières années de ſa vie, & que ne juſtifioit pas ſuffiſamment l'état de ſa ſanté.

Dans les ſituations les plus exaltées, cet acteur ſublime ſçut toujours contenir les élans de ſa voix. Dans les Fureurs d'Oreſte, il ne parloit qu'avec une voix concentrée qui exprimoit une horrible oppreſſion, & il ne pouſſoit que deux cris, en diſant :

« Tiens! tiens! voilà le coup que je t'ai réſervé!

& ces deux cris faiſoient frémir toute la ſalle.

Le Kain poſſédoit au plus haut degré le ſentiment des convenances. Pendant une leçon qu'il donnoit à un jeune acteur, celui-ci porta la main ſur la robe de

(6) Le Kain, traverſant Aix en Provence, y donna, le 16 ſeptembre 1775, une repréſentation (qui fut la ſeule) de *Tancrede*. C'eſt pendant cette repréſentation que ſurvint un orage tel, que de mémoire d'homme on n'en avoit pas vu à Aix. Il en réſulta les plus grands déſaſtres, & pourtant on ne ſe douta de rien dans la ſalle. Durant de longues années, le ſouvenir de cet événement fut conſervé, parmi les bonnes gens, ſous le nom du *Déluge de Le Kain*.

Nous donnerons un autre exemple de la faſcination qu'exerçoit Le Kain ſur le public. A cette époque, le parterre de la Comédie, à Paris, étoit debout, comme il l'eſt encore dans la plupart des villes de province. On rapporte qu'à certains moments, la terreur produite par l'acteur tragique étoit telle, que le flot des ſpectateurs, ondoyant dans tous les ſens, cherchoit les iſſues pour ſe précipiter hors de la ſalle.

ſon interlocutrice : « Monſieur, lui dit Le Kain, voulez-
« vous avoir l'air paſſionné? ayez l'air de craindre de
« toucher la robe de celle que vous aimez. » Auſſi, la princeſſe d'Hénin diſoit-elle « qu'il n'étoit que deux
« hommes ſachant parler aux femmes : M. de Vau-
« dreuil & Le Kain. »

Une autre anecdote vient encore à l'appui. Mlle Du Meſnil jouoit Agrippine; dans la grande ſcène du fauteuil, elle arrive au vers :

« Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours ! »

En prononçant ces paroles, la célèbre tragédienne s'oublia au point de frapper ſur l'épaule de Néron. Mais Le Kain, toujours maître de lui-même, ſe leva ſoudain & lança ſur Agrippine un regard indigné qui la pétrifia. Le public ſaiſit avec intelligence l'intention du tragédien & manifeſta ſon enthouſiaſme par les plus vifs tranſports. N'oublions pas que ce rôle de Néron n'avoit été, juſqu'à lui, qu'un rôle ſecondaire, & que, grâce à ſa pantomime, auſſi puiſſante que ſa déclamation, il ſçut préſenter « la vive & frappante image de la
« jeuneſſe d'un tyran échappant, pour la première fois,
« aux liens de la contrainte & de l'habitude. »

C'eſt dans le rôle de Vendôme, qu'il affectionnoit, que ce tragédien ſublime ſe montra pour la dernière fois ſur la ſcène, le ſamedi 24 janvier 1778 (7). Il y

(7) Cette année théâtrale 1777-1778 fut l'année de comédie la plus longue & la plus fructueuſe qu'il y eût eu depuis longtemps. Elle donna

fut généralement trouvé ſupérieur à lui-même. A la ſuite de cette repréſentation, il ſe déclara chez lui une violente inflammation d'entrailles, qui ſe compliqua bientôt de la gangrène, & contre laquelle, dès lors, toute la ſcience de Tronchin fut impuiſſante. Depuis le début de ſa maladie juſqu'au jour de ſa mort, le parterre ne ceſſa de demander de ſes nouvelles au commencement du ſpectacle; &, lorſque le 8 février au ſoir, il lui fut répondu par Monvel ces ſeuls mots : « Il eſt « mort! » une ſtupeur générale ſuccéda, & tous les ſpectateurs ſortirent à l'inſtant même de la ſalle en répétant : « Il eſt mort! »

Le Kain ne manquoit pas d'inſtruction (8); il avoit beaucoup étudié ſur ſon art & n'avoit rien négligé pour

342 repréſentations & produiſit 764,219 livres de recette. Il eſt vrai que c'eſt dans le cours de cette année que l'empereur Joſeph II & Voltaire étoient à Paris, & que l'on avoit la paix.

Les repréſentations tragiques dominent dans ce nombre. C'étoit alors un genre fort goûté, & l'on étoit bien loin de ce temps où un ordre du Roy, du 27 octobre 1742, s'exprimoit ainſi : « S. M. étant informée que les comédiens ſe diſpenſent, autant qu'ils le peuvent, de jouer des tragédies & ne jouent que des pièces comiques, ce qui eſt contraire à l'uſage ordinaire & au plaiſir du public, nous ordonnons à nos dits comédiens de jouer alternativement une pièce ſérieuſe & une pièce comique, à peine de 300 liv. d'amende. » (*Arch. de l'Emp.*, *Com. franç.*)

(8) On peut auſſi conſtater ſes ſentiments religieux, fruit de l'éducation chrétienne qu'il avoit reçue dans ſa famille, & qu'il conſerva toute ſa vie. Mais, loin de vouloir, comme Mlle Clairon, faire de l'éclat à propos de l'excommunication des comédiens, Le Kain ſe contentoit, à l'époque de la clôture annuelle, de ſe rendre par le coche à Avignon, domaine du Saint-Siége; y faiſoit ſes Pâques, & revenoit *en France* reprendre l'exercice de ſa profeſſion.

acquérir toutes les connoiſſances relatives au but qu'il poursuivoit. Il étoit pénétré de l'importance de fonder un établiſſement où l'on pût diriger les études ſpéciales à ceux qui ſe deſtinoient à la carrière théâtrale. Le 4 ſeptembre 1756, il préſenta aux premiers Gentilshommes de la chambre un Mémoire tendant à conſtater *la néceſſité d'établir une école pour y faire des élèves qui puſſent exercer l'art de la déclamation dans le tragique & s'inſtruire des moyens qui forment le bon acteur comique* (9).

Son jugement étoit droit & ſain ; mais il avoit beſoin de méditer longuement & profondément. Sa converſation annonçoit un eſprit ſage & réfléchi, mais elle n'offroit rien de ſaillant. Cependant il avoit, à l'occaſion, l'eſprit d'à-propos, & ſans reproduire ici ſa réponſe, pleine d'une énergique fierté, à certain chevalier de Saint-Louis, nous rappellerons celle qu'il fit à la Reine, qui lui ayant un jour demandé : « Comment, Monſieur Le « Kain, la Comédie s'y prend-elle pour recevoir tant « de mauvaiſe pièces ? — Madame, lui répondit-il, c'eſt « le ſecret de la Comédie. » Nous citerons encore une répartie moins connue, mais plus concluante peut-être. Un auteur, qui avoit éprouvé des revers, au temps des

(9) Les concluſions de ce Mémoire ne furent pas adoptées, mais un arrêté du Roy attribua une penſion de 500 livres à ceux de ſes comédiens qui, par un enſeignement particulier, auroient formé pour la ſcène quelque bon élève. C'eſt ainſi que Le Kain reçut une penſion de 500 livres pour avoir mis au théâtre Mme Veſtris ; quelques années plus tard, Mme Préville fut l'objet de la même récompenſe, au ſujet de Mlle Contat.

repréſentations du *Siége de Calais*, critiquoit vivement cette pièce au foyer des comédiens, & ſoutenoit qu'il n'y avoit pas un paſſage à citer. Le Kain lui repréſenta modeſtement ſon injuſtice en lui diſant que cette tragédie renfermoit de très beaux vers. « Citez m'en un « ſeul, reprit l'auteur tombé, & je paſſe condamna- « tion. » Alors Le Kain s'avança de ſon côté en lui diſant ce vers :

« Vous fûtes malheureux, & vous êtes cruel ! »

(Acte V, ſcène x.)

Ce vers, qui rappeloit à l'auteur envieux la chute de ſa tragédie, le força de ſe retirer au milieu des rires, & la préſence d'eſprit de Le Kain lui valut des applaudiſſements de toutes les perſonnes préſentes.

On connoît auſſi le bon tour qu'il joua à Marmontel, à propos du *Vinceſlas* retouché par celui-ci. Ne tenant compte de ſes corrections, lors de la repréſentation de cette pièce à la Cour, où elle avoit été demandée, il rétablit le rôle original du poëte, & plus l'auguſte aſſiſtance redoubloit de compliments pour Le Kain, croyant applaudir en même temps le rôle de Ladiſlas retouché par Marmontel, plus celui-ci, déconcerté, concentroit ſon dépit & ſa rage.

Le Kain eut, dans le cours de ſa carrière, quelques déboires à ſubir, dont ſon inconteſtable ſupériorité ne le préſerva pas. Une de ſes mortifications les plus ſenſibles fut ſon empriſonnement pendant quinze jours au For-l'Evêque, à la ſuite de l'incident orageux qui ſignala,

en 1765, une des repréſentations de la pièce de De Belloy.

Par une fatalité bien étrange, Voltaire, qui fut pour ainſi dire, ſon maître, ne l'a jamais vu jouer depuis ſes débuts ſur la ſcène de la Comédie françoiſe. C'eſt le jour même de l'inhumation de Le Kain que ſon illuſtre Mécène rentra dans Paris, après tant d'années d'abſence.

Le Kain avoit été marié. Il avoit épouſé, par inclination, une jeune actrice de ſon théâtre, qui, reçue à l'eſſai, en 1757, devint ſociétaire en 1761, grâce au nom de ſon mari. Elle ſe retira en 1767, & mourut en 1775.

Deux fils naquirent de ce mariage. L'aîné a publié les *Mémoires* de ſon père, ſuivis d'une correſpondance (inédite) de Voltaire, Garrick, Colardeau, &c. Paris, Colnet, an IX, 1 vol. in-8°. — Une autre édition, précédée de *Réflexions ſur cet acteur & ſur l'art théâtral*, par *F. Talma*, a paru chez Ponthieu, en 1825, 1 vol. in-8°. Elle fait auſſi partie de la *Collection des Mémoires ſur l'art dramatique*. Ces Mémoires ont été reproduits dans la *Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Hiſtoire de France*, t. VI, par F. Barrière. Paris, Didot, 1846-49, in-12. — Il a paru, en 1816, une brochure intitulée *Le Kain dans ſa jeuneſſe, ou Détails hiſtoriques ſur ſes premières années, écrits par lui-même*. Brochure in-8°. — Les Mémoires de Molé contiennent ſur ceux de Le Kain une notice aſſez bien faite.

Enfin, il exiſte à la Bibliothèque impériale un jour-

nal (manufcrit autographe) des *Repréfentations de Le Kain*, & la copie, certifiée authentique par fon fils aîné, d'une *Defcription de toutes les villes* qu'il avoit parcourues dans fes voyages, foit en France, foit à l'étranger, in-4° de 355 pages.

Rôles créés par Le Kain.

1750	Aménophis . .	*Aménophis*, de Saurin.
1751	Antipater. . . .	*Antipater*, de Portelance.
«	Softrate.	*Varon*, de Grave.
1752	Catilina. . .	*Rome fauvee*, de Voltaire.
«	Sthelenus	*Les Heraclides*, de Marmontel.
«	Duc de Foix. . . .	*Le Duc de Foix*, de Voltaire.
1753	Drufus	*La Mort de Néron*, de Ximenès.
«	Abderis.	*Egyptus*, de Marmontel.
1754	Ofiris.	*Paros*, de Mailhol.
«	Amalfred	*Amalazonte*, de Ximenès.
«	Octave	*Le Triumvirat*, de Crébillon.
1755	Pyrrhus.	*Philoctète*, de Châteaubrun.
«	Gengis-Kan. . . .	*L'Orphelin de la Chine*, de Voltaire.
1756	Telegone	*Aftianax*, de Châteaubrun.
1757	Meledin.	*Adele de Ponthieu*, de La Place.
«	Orefte	*Iphigénie en Tauride*, de De La Touche.
1758	Bacazar.	*Aftarbé*, de Colardeau.
«	Lyncée.	*Hypermneftre*, de Lemierre.
1759	Achille	*Brifeis*, de P. de Sivry.
«	Namir	*Namir*, de Thibouville.
1760	Zulica	*Zulica*, de Dorat.
«	Spartacus. . . .	*Spartacus*, de Saurin.
«	Un Interlocuteur .	*L'Ecoffaife*, de Voltaire.

1760	Tancrède.	*Tancrède*, de Voltaire.
«	Lothario	*Caliste*, de Colardeau.
1761	Agathyse	*Térée*, de Lemierre.
«	Siameck	*Zaruchma*, de Cordier.
«	Antenor	*Zelmire*, de De Belloy.
«	Comnène.	*Irène*, de Boistel.
«	Mucien	*Eponine*, de Chabanon.
1763	Thyamis	*Théagène*, de Dorat.
«	Criton	*La Mort de Socrate*, de B. de Sauvigny.
«	Huascar	*Manco-Capac*, de Le Blanc.
«	Guiscard	*Blanche & Guiscard*, de Saurin.
«	Warwick	*Le Comte de Warwick*, de La Harpe.
1764	Idamante	*Idoménée*, de Lemierre.
«	Cassandre	*Olympie*, de Voltaire.
«	Montrose	*Cromwell*, de Du Clairon.
«	Octave	*Le Triumvirat*, de Voltaire.
«	Timophane. . .	*Timoléon*, de La Harpe.
1765	Edouard	*Le Siége de Calais*, de De Belloy.
«	Valamir	*Pharamond*, de La Harpe.
«	Vendôme.	*Adélaïde Du Guesclin*, de Voltaire.
«	D'Esparville fils . .	*Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
1766	Gustave	*Gustave Vasa*, de La Harpe.
«	Arbace.	*Artaxerce*, de Lemierre.
«	Guillaume Tell . .	*Guillaume Tell*, du même.
1767	Athanase	*Les Scythes*, de Voltaire.
«	Hyascar	*Hirza*, de B. de Sauvigny.
«	Cosroès.	*Cosroès*, de Le Fèvre.
1771	Bayard	*Gaston & Bayard*, de De Belloy.
1772	Edouard	*Pierre le Cruel*, du même.
1773	Le Génér. de Melp.	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Terée	*Tercé & Philomèle*, de Renou.
1774	Massinissa	*Sophonisbe*, de Mairet, arr. par Voltaire.
1775	Le Connétable . .	*Le Connétable de Bourbon*, de Guibert.
1776	Lorédan	*Lorédan*, de Fontanelle.
«	Menzikoff.	*Menzikoff*, de ***.





CABINET DE M. SOULEIROL

DE BELLE-COUR

Comédie françoise

1750 - 1778

JEAN-CLAUDE GILLES-COLLESON

dit DE BELLE COUR

1750 — 1778

D'après un portrait du temps, aux trois crayons

GILLES-COLLESON, dit Belle Cour, né à Paris, le 16 janvier 1725, eſt mort dans la même ville, le 19 novembre 1778. Fils d'un peintre en mignatures, il ſembloit deſtiné à la même profeſſion. Après avoir étudié pendant deux ou trois ans, chez les Pères de l'Oratoire, il entra dans l'atelier du célèbre Carle Van Loo, où il montra, dès le prin-

---

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Etienne-du-Mont : « Le mardy ſeizième janvier mil ſept cent vingt-cinq, fut baptiſé par moy, preſtre ſouſſigné, JEAN-CLAUDE, fils de JEAN-BAPTISTE GILLES-COLLESON, peintre en miniatures, & de MARIE DUCHANGE, ſa femme »

cipe, d'heureuſes diſpoſitions, & ſes progrès furent aſſez rapides pour donner à croire qu'il auroit quelque jour du talent en peinture. Mais le haſard, qui déjoue tant de projets, avoit décidé que l'élève peintre deviendroit comédien. Entraîné par ſon goût pour la comédie, qu'il jouoit quelquefois par délaſſement, il prit tout-à-coup congé des pinceaux & de la peinture, & malgré les ſages repréſentations de ſon maître; malgré les conſeils de ſes amis; malgré l'oppoſition de ſon père, qui ne voulut plus le revoir, il perſiſta dans ſon deſſein & partit pour la province, n'emportant pour toute garde-robe qu'une culotte en ſoie noire & une bourſe à cheveux, qu'il tenoit, l'une de Mlle Clairon, l'autre de Grandval. Après avoir parcouru maintes bourgades en compagnie de comédiens nomades, & avoir connu cette vie précaire dans tout ce qu'elle avoit alors de plus aventureux, Colleſon qui, en changeant d'état, avoit emprunté le nom de Belle Cour, ſeule conceſſion qu'il eût faite à ſa famille, trouva enfin un engagement pour le théâtre de Bordeaux. C'eſt dans cette ville que la cabale qui combattoit les débuts de Le Kain, alla le chercher afin de l'oppoſer aux ſuccès de cet acteur, dont le génie perçoit à travers les obſtacles ſous leſquels un parti puiſſant, que dirigeoit le maréchal de Richelieu, cherchoit à l'étouffer. Le 21 décembre 1750, Belle Cour débuta dans *Iphigénie en Aulide*, par le rôle d'Achille, & par celui de Léandre, dans le *Babillard*. Cette première épreuve ſuffit pour démontrer juſqu'à l'évidence toute la diſtance qui le ſéparoit, dans la tragédie, de l'acteur

auquel on vouloit l'impoſer comme rival. Belle Cour, il faut lui rendre cette juſtice, eut la ſageſſe de le reconnoître, & ſi bien, qu'il refuſa de continuer ſes débuts & annonça, dès le lendemain, ſon intention de retourner à Bordeaux. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on le retint; mais, comprenant la ſupériorité de Le Kain, dont il devint lui-même un des plus fervents admirateurs, il déclara qu'il ne vouloit à aucun prix être le complice & l'inſtrument d'une lutte inégale & qui préſentoit, d'ailleurs, le caractère de la perſécution. Ce procédé prouvoit chez Belle Cour une certaine généroſité de ſentiments qui pendant le cours de ſa carrière théâtrale ſembla, du reſte, toujours le diriger. On rapporte qu'en effet, loin de chercher à briller aux dépens des acteurs qui étoient en ſcène avec lui, il ſe faiſoit, au contraire, une étude & un devoir de les faire valoir : abnégation bien rare au théâtre, & dont on citeroit peu d'exemples à côté du ſien.

De Belle Cour fut reçu à demi-part, le 2 novembre 1751. Il ſe conſacra preſque excluſivement à la comédie, ne jouant plus dans la tragédie que le ſecond emploi. Les rôles de l'*Homme à bonnes fortunes*, du *Joueur*, du *Somnambule*, du Marquis entre deux vins, dans *Turcaret*, & dans le *Retour imprévu*, & du *Diſſipateur*, où il ſaiſiſſoit parfaitement le ton & l'air d'un mauvais ſujet de bonne compagnie, furent joués par cet acteur avec un talent des plus diſtingués ; &, ſans faire oublier Grandval, dont il ne poſſédoit pas les grandes qualités, il ſçut occuper une place fort honorable auprès de lui.

Il n'avoit pas de naturel, mais le travail & une longue expérience du théâtre lui en avoient donné l'équivalent; il entendoit merveilleusement le persifflage & la raillerie; il avoit beaucoup de noblesse dans la tenue, & sa figure, qui étoit fort belle, sa taille avantageuse, ajoutoient encore au plaisir qu'on prenoit à le voir dans les rôles que nous venons de citer. Les défauts qui lui ont été reprochés par les critiques contemporains, entre autres La Harpe & Grimm, consistoient dans un organe ingrat & une certaine sécheresse dans la voix. Sa prononciation, quoique nette & bien articulée, offroit parfois de la monotonie dans les inflexions. Dans le drame, ces défauts devenoient plus saillants encore, parce que ses moyens ne convenoient pas au genre expansif & se prêtoient mal à l'expression des sentiments violents.

Bien qu'il y ait eu du vrai dans ces observations, il faut dire que Grimm & La Harpe n'étoient pas favorables à cet acteur & lui ont peu épargné les critiques malveillantes. Voltaire ne l'aimoit pas non plus. Dans une de ses lettres (10 avril 1754), voici en quels termes il s'exprime sur son compte : « Je n'ai point reçu de « nouvelles de M. le maréchal de Richelieu, touchant « son *bellâtre* de Belle Cour. » Et dans une autre, du 11 mai suivant : « J'écris directement à M. le maréchal « de Richelieu au sujet de ce comte d'Olban (rôle que « Belle Cour vouloit jouer dans *Nanine*) ; je ne con« çois pas cette rage de paroître en public quand on « déplaît au public. »

Ce fut pourtant ce même acteur qui, après la mort

de Le Kain (qui lui fit une profonde impreſſion à cauſe de l'attachement qu'il avait toujours eu pour lui), ſe vit chargé de préſenter ſes camarades à Voltaire, rentré en France, comme on ſçait, le jour même que l'on inhumoit le célèbre tragédien : « Voilà, dit-il, en les lui montrant, « tout ce qui reſte de la Comédie françoiſe. »

De Belle Cour eut la velléité d'écrire pour le théâtre. Il fit jouer avec ſuccès, le 17 août 1761, les *Fauſſes apparences*, comédie en un acte & en proſe. Les tracaſſeries qui lui furent ſuſcitées à cette occaſion par de baſſes inimitiés, le détournèrent de donner ſuite à ſes tentatives littéraires, ainſi que le prouveroient le plan inachevé & quelques fragments d'une comédie qui devoit s'intituler l'*Ecole des Pères*. Il ſe borna à retoucher les dénouements de *la Coquette* de Baron, & du *Muet* de Palaprat, & à dégager le *Tambour nocturne*, le *Double Veuvage* & la *Fauſſe Agnès* d'une foule de détails qui en rendoient la repréſentation fatigante, & que ces modifications, opérées avec diſcernement, permettoient de remettre au courant du répertoire.

C'eſt ce que conſtate une lettre que Préville écrivit au *Mercure* (1), après la mort de Belle Cour, lettre dans laquelle il apprécie avec une remarquable ſagacité le talent & les qualités de ſon camarade défunt, ſur le compte duquel il trouve que le journaliſte n'a été « ni « impartial, ni juſte. »

C'eſt Belle Cour qui fut chargé, par ſes camarades,

(1) 18 janvier 1779.

de faire, *article par article*, une réponſe au Mémoire par lequel les auteurs dramatiques réclamoient des comédiens une plus forte répartition de leurs droits. Sa réplique, en la dégageant de ce qu'elle avoit peut-être de trop amer, ne laiſſe rien à déſirer par ſa clarté & la force des arguments. Il y démontre péremptoirement l'impoſſibilité d'accepter le nouveau règlement propoſé par les auteurs, & les ſources de tracaſſeries qui naîtroient de ſon application (2).

De Belle Cour, bien qu'il ne fût plus jeune, s'étoit vivement épris de Mlle Vadé (3), fille du poëte de ce nom. « Avant de lui ſacrifier ſa vie, dit Grimm, il lui « avoit ſacrifié ſa fortune & ne laiſſa pas même de quoi « ſe faire enterrer. »

Rôles créés par De Belle Cour.

1749	Le Comte d'Olban.	*Nanine*, de Voltaire.
1751	Sardanapale. . . .	*Zarès*, de Paliſſot.
1753	Florimond.	*Le Diſſipateur*, de Deſtouches.
»	Mercure	*Les Hommes*, de Saint-Foix.
1754	Dainval.	*Les Mépriſes*, de P. Rouſſeau.

(2) Mémoire Ms. du ſieur Belle Cour en réponſe au Mémoire des auteurs. (*Arch. de l'Emp.*)

(3) Louiſe-Zizine, née à Paris, vers 1758. Elle avoit débuté à la Comédie françoiſe, le 3 mars 1776, dans *Iphigénie en Aulide*. Elle mourut le 17 janvier 1780.

1756 Dormainville . . . -*La Gageure de Village*, de Seillans.
1757 Montalban. . . . . *A. de Ponthieu*, de La Place.
« Pylade . . . . . . *Iphigénie en Tauride*, de Guim. de la Touche.
1758 Zopire . . . . . . *Aſturbé*, de Colardeau.
1760 Damis . . . . . . *Les Philoſophes*, de Paliſſot
« Lorédan . . . . . *Tancrède*, de Voltaire.
« Altamont . . . . . *Caliſte*, de Colardeau.
« Le Marquis . . . . *Les Mœurs du temps*, de Saurin.
« Saint-Albin . . . . *Le Père de Famille*, de Diderot.
1761 Le Marquis . . . *Le Financier*, de Saint-Foix.
1762 Le Baron . . . . . *Le Tambour nocturne*, de Deſtouches.
« Servigny . . . . . *Le Caprice*, de Renout.
1763 Brumton . . . . *L'Anglais à Bordeaux*, de Favart.
« Verville. . . . . . *Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
« Forlife . . . . . . *La Manie des Arts*, de Rochon de Chabannes.
1764 Antigone . . . . . *Olympie*, de Voltaire.
« Monck . . . . . . *Cromwell*, de Du Clairon.
« Sans Pair . . . . . *L'Homme ſingulier*, de Deſtouches.
1766 Clarendon. . . . . *Eugénie*, de Beaumarchais.
1767 A. Melchtal . . . . *Guillaume Tell*, de Lemierre.
1768 Valfain . . . . . . *Les Fauſſes infidélités*, de Barthe.
« Genicourt. . . . . *Les Valets maîtres de la maiſon*, de R. de Chab.
« Leufon . . . . . . *Beverley*, de Saurin.
« Detieulette . . . . *La Gageure imprévue*, de Sédaine.
« Le Marquis . . . . *Les Deux Frères*, de Moiſſy.
1770 Saint-Alban . . . . *Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
1771 Dorval . . . . . . *Le Bourru bienfaiſant*, de Goldoni.
« Vilmon . . . . . . *La Mère jalouſe*, de Barthe.
1773 Alceſte . . . . . . *La Centenaire*, d'Artaud.
1774 Sully . . . . *La Partie de chaſſe*, de Collé.
1775 Almaviva . . . . . *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
1776 Dépermont . . . . *Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
1777 Defalouais . . . . *L'Inconſéquent*, de Laujon.
« Philémon . . . . . *L'Egoïſme*, de Cailhava.





CABINET DE M. SOLEIROL

MADEMOISELLE HUS
Comédie françoise
1753 - 1780.

ADELAIDE-LOUISE-PAULINE

MADEMOISELLE HUS

1753 — 1780

D'après un portrait en pied, à l'aquarelle.

MLLE HUS, plus célèbre par ſes attraits que par ſes talents, était née à Rennes, le 31 mars 1734. Elle débuta à la Comédie françoiſe, le 26 juillet 1751, par le rôle de *Zaïre*, dans lequel elle ſe montra d'une foibleſſe extrême, quoiqu'elle

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Etienne : « ADELAÏDE-LOUISE-PAULINE, fille de N. H. (noble homme) FRANÇOIS HUS & de damoiſelle FRANÇOISE-NICOLE DU HAUSAY, ſon épouſe; née ce jour, a été baptiſée par le recteur & tenue ſur les SS. fonts par haut & puiſſant Meſſire CHRISTOPHE PONS DE ROBIN, chevalier, ſeigneur dudit lieu, baron de LORMANGUER, vicomte de KERAMBERG, &c., conſeiller du Roy, préſident à mortier au Parlement de Bretagne, & haute & puiſſante dame LOUISE-JEANNE DE ROBIN, ſon épouſe, &c. »

eût reçu les leçons de Mlle Clairon. Elle ne fut pas admiſe. Deux années plus tard, elle ſe repréſenta, &, le 22 janvier 1753, débutoit de nouveau dans Hermione, d'*Andromaque*. Elle joua ſucceſſivement les rôles de Monime (27 janvier), de Chimène, d'Agnès & celui d'Agathe dans les *Folies amoureuſes* (31 janvier). Après quatre mois d'épreuves, elle fut définitivement reçue, le 21 mai de la même année. Entourée d'actrices éminentes au milieu deſquelles elle reſtoit preſque inaperçue, Mlle Hus, jugeant avec raiſon que les auteurs ne viendroient point à elle, s'adreſſa à un pauvre diable nommé Mailhol (1), qui avoit écrit une tragédie intitulée *Paros*, &, diſpoſant à ſon gré de la caiſſe d'un financier opulent (2), elle propoſa au poëte de payer le ſuccès de ſa tragédie, s'il conſentoit à lui en vendre le rôle principal. C'eſt ainſi que cette actrice put jouer le rôle d'Aphiſe (21 janvier 1754), dans lequel il ſeroit ſuperflu de dire qu'elle fut très applaudie ; car il lui étoit tout auſſi facile, grâce à la libéralité de ſon traitant, de ſalarier des applaudiſſeurs que d'acquérir, à beaux deniers comptants, l'œuvre d'un poëte famélique. Cet ouvrage, très médiocre, n'atteignit que huit repréſentations.

(1) Gabriel Mailhol, né à Carcaſſonne, le 25 juillet 1725 ; député aux Etats-Généraux de Languedoc. Mort à Saint-Papoul, le 4 juin 1793.

(2) M. Bertin, fermier général, receveur des parties caſuelles. Ce qui n'empêchoit pas que Mlle Hus n'eût encore de nombreux *ſigisbés* qui remplaçoient le financier, que ſes affaires retenoient chez lui. Il ſeroit trop long de raconter les ſcènes amuſantes qui ſe paſſèrent dans la petite maiſon de Bertin, à Paſſy. Il naquit de leurs relations un fils qui porta le nom de *Bertin d'Antilly* & cultiva les lettres.

Nous devons ajouter, pour l'honneur des lettres, que Mlle Hus ne rencontra pas la même condefcendance chez tous les auteurs, & Clairefontaine (3) entre autres, à qui le fuccès apparent d'Aphife n'avoit point impofé, aima mieux renoncer à l'emploi qu'il occupoit dans les bureaux de Bertin, que de faire la cour au protecteur de l'actrice, en offrant à celle-ci le rôle principal dans fa tragédie d'*Hector*, aux dépens de la pièce.

Mlle Hus, malgré les mécomptes de fon amour-propre, ne continua pas moins à jouer la tragédie jufqu'au moment où, voulant traiter d'égale à égale avec Mlle Clairon, elle reçut de cette dernière une leçon dont elle eut la fageffe de profiter. En l'année 1762, les comédiens fe propofant de reprendre le *Comte d'Effex*, le rôle de Marguerite d'Anjou fut revendiqué par Mlle Clairon — « Non pas ! s'écria Mlle Hus, le rôle « m'appartient & je ne le cède pas. — Soit, répliqua « la célèbre tragédienne ; je jouerai la confidente, c'eft « mon fait. » Le jour de la repréfentation, elle tint parole, au grand étonnement de fa compétitrice, qui fut toute décontenancée & n'en joua que plus mal. A partir de cette méfaventure, elle renonça à la tragédie & s'en tint exclufivement à la comédie.

Cette actrice a, de tout temps, été confidérée comme

(3) Pelou de Clairefontaine avoit d'abord été fecrétaire du duc de Villars. Indépendamment d'*Hector*, dont les intrigues de Mlle Hus, irritée de fon refus, empêchèrent la repréfentation, il eft auteur de deux autres tragédies, *Bufiris* & *Les Adieux d'Hector & d'Andromaque*.

médiocre. Voltaire, parlant d'elle dans une lettre adreſſée à M. d'Argental, s'écrie : « Pauvres Pariſiens, vous « n'avez que des Hus! »

Sa charmante figure lui tenoit lieu de talent, & durant les vingt-ſept années qu'elle paſſa au théâtre, elle lui dut d'y être vue ſans déplaiſir. Aucune actrice n'a joué ſi peu de rôles nouveaux dans un auſſi long eſpace de temps. Rochon de Chabannes fut un des rares auteurs qui recoururent à ſes ſervices; il lui confia le rôle de Mme de Lisban, dans *Heureuſement*, & elle s'y diſtingua, moins il eſt vrai, par ſon jeu, que par l'eſprit d'à-propos dont elle fit preuve un ſoir que le prince de Condé aſſiſtoit à la repréſentation de cette petite pièce, & que, ſe tournant gracieuſement vers lui, elle lui adreſſa ces mots deſtinés à Lindor : « Je vais donc boire à Mars. »

Malgré la doſe de vanité dont elle étoit pourvue, Mlle Hus eut la pudeur de ſe refuſer à laiſſer inſcrire ſon nom en tête d'un roman (4) que Reſtif de la Bretonne vouloit lui dédier. Elle le remercia en ces termes : « Monſieur, ſoyez perſuadé que j'ai trouvé votre ou-« vrage fort agréable & je ſuis très ſenſible à l'honneur « que vous me voulez faire; mais vous ne devez pas « trouver étonnant que je ne l'accepte pas. Quoique « très joli, votre roman eſt d'un genre un peu licen-« cieux, ce qui ne permet pas à quelqu'un de connu « que ſon nom ſoit en tête. Je vous prie de ne pas « l'exiger & de me croire, &c. »

(4) Intitulé *Lucile*.

Mais la vie ſi diſſipée de Mlle Hus devoit avoir un terme. Après avoir longtemps ébloui par ſon faſte & ſes prodigalités (5), cette actrice entreprit de réformer ſa conduite &, abjurant ſes vieilles erreurs, de ſe réhabiliter par le mariage. Le 8 octobre 1774, elle épouſa, à St-Léonard, commune dépendant du diſtrict de Senlis, un ſieur Lelièvre (6), perſonnage aſſez mauſſade, qui la rendit fort malheureuſe & avec lequel elle eut hâte de divorcer, auſſitôt que la loi de ſeptembre 1793 le lui permit.

Elle s'était retirée à la clôture de 1780, avec 1,500 livres de penſion, &, voulant, ſans doute, faire oublier les égarements de ſa vie paſſée, elle ſe conſacra tout entière à des œuvres de bienfaiſance, pouſſant même ſi loin l'exercice de cette vertu que, ſur la fin de ſa vie, elle s'étoit dépouillée en faveur des pauvres de tout ce qu'elle poſſédoit. Ces ſentiments de charité n'étoient

(5) En 1762, on évaluoit ſon mobilier à plus de 500,000 livres. Lorſqu'elle ſe retira en 1780, on vendit chez elle publiquement, aux enchères, 4,000 paires de ſouliers & 800 robes.

On voit que Bertin-Turcaret n'avoit rien épargné pour plaire à ſa belle.

(6) Diſtillateur & fils de l'inventeur du baume qui porte ſon nom. Cet original, qui avoit ſes entrées à la Comédie françoiſe, étoit tous les ſoirs placé au balcon de gauche, où il avoit un ſiége réſervé. Il applaudiſſoit rarement &, au dire d'un contemporain, lorſqu'il y étoit porté, il ſe bornoit, afin de ſe moins déranger, à tirer une ſes mains enfouie dans ſa veſte & en frappoit une certaine partie de ſon individu que ſon attitude nonchalante laiſſoit à moitié à découvert, & ſur laquelle une claque n'eſt pas un ſoufflet.

Il n'a jamais applaudi Mlle Contat qu'une ſeule fois, & de cette manière, ce qu'elle ne pouvoit lui pardonner.

pas, du reste, nouveaux chez M[lle] Hus qui déjà, dans l'hiver rigoureux de 1776, avoit fait distribuer aux indigents six cents livres de pain par semaine.

La voyant tombée dans un dénuement presque absolu, ses anciens camarades lui vinrent en aide en donnant, le 25 floréal an VII (14 mai 1799), une représentation à son bénéfice sur le théâtre du Marais. Elle mourut le 18 octobre 1805, âgée de 74 ans. La Rochelle fut le seul membre de la Comédie qui assistât à son misérable convoi.

La mère de M[lle] Hus, d'origine noble, étoit devenue, on ne sçait par quel concours de circonstances, comédienne de campagne. En janvier 1760, elle avoit débuté à la Comédie françoise, dans les rôles *à caractère* & ne fut pas reçue. Elle est l'auteur d'une comédie intitulée *Plutus, rival de l'Amour,* jouée avec succès à la Comédie italienne, le 2 septembre 1756.

M[lle] Hus a eu un frère, danseur à l'Opéra pendant quelques années, puis successivement maître de ballet en province & dans plusieurs Cours de l'Europe.

Auguste Hus, littérateur, chansonnier, publiciste connu de nos jours, & qui avoit commencé par être lui-même danseur & professeur de danse, étoit un neveu de l'actrice qui fait l'objet de cette notice.

Rôles créés par Mlle Hus.

1754	Aphife	*Paros*, de Mailhol.
«	Célie	*Les Méprifes*, de P. Rouffeau.
1756	Colette	*La Gageure de Village*, de Seillans.
1760	Rofalie	*Les Philofophes*, de Paliffot.
«	Julie	*Les Mœurs du temps*, de Saurin.
1762	Mme de Lisban . .	*Heureufement*, de R. de Chabannes.
1763	Clariffe	*L'Anglais à Bordeaux*, de Favart.
«	Angélique.	*Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
«	Une Comteffe . .	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
1764	Lucile.	*Le Cercle*, de Poinfinet.
1768	L'Amour	*Hylas & Silvie*, de R. de Chabannes.
1769	La Comteffe . . .	*Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
1770	Amélie	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
1771	Lucile.	*Le Perfiffleur*, de B. de Sauvigny.
1773	Angélique.	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Phalaë	*L'Amour à Tempé*, de Mme Falconnet.
1774	Agathe.	*La Partie de Chaffe*, de Collé.



CABINET DE M. SOLEIROL

PRÉVILLE
Comédie françoise
1753-1786

PIERRE-LOUIS DUBUS

dit PREVILLE

1753 — 1786

D'après un paſtel du temps, par Deſangles.

DUBUS, ſi célèbre ſous le nom de Préville, eſt né à Paris, le 19 ſeptembre 1721, & eſt mort à Beauvais, le 18 décembre 1799, à l'âge de ſoixante-dix-huit ans & trois mois.

Son père, à l'époque de ſa naiſſance, étoit marchand & maître tapiſſier, rue des Mauvais-Garçons. Ce n'eſt que beaucoup plus tard qu'il devint contrôleur de la

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Sulpice : « Le dimanche, vingt & un ſeptembre mil ſept cent vingt & un, a été baptiſé Pierre-Louis, né d'avant-hier, fils de Pierre Dubus, marchand tapiſſier, & de Magdeleine Lechaume, ſon épouſe, de cette paroiſſe. »

princeſſe de Bourbon-Condé, abbeſſe du Petit-Saint-Antoine. Chargé d'une nombreuſe famille, il élevoit avec peine ſes enfants, dont celui qui fait l'objet de cette notice étoit le plus jeune, & la gêne dans laquelle il vivoit, aigriſſant encore ſon caractère naturellement peu indulgent, il ſe montroit vis-à-vis d'eux dur & rigoureux. Il advint de cette façon d'agir que, dès que ceux-ci ſe ſentirent aſſez forts pour conquérir leur liberté, ils s'enfuirent d'un commun accord de la maiſon paternelle. Le petit Louis voulut imiter l'exemple de ſes frères; mais vingt-quatre heures ne s'étoient pas écoulées, que ces jeunes étourdis, qui s'étoient d'abord réfugiés dans le jardin du Luxembourg, commencèrent à ſentir les atteintes de la faim & réſolurent de retourner au logis paternel : ſeul, le plus jeune déclara que cette fois il ne les ſuivroit pas.

Séparé de ſes frères, le petit bonhomme erra dans le Jardin & arriva du côté du couvent des PP. Chartreux, où travailloient des maçons. Leur ayant demandé s'ils vouloient l'employer à leur ſervice, ceux-ci y conſentirent, & voilà notre futur comédien gâchant & portant l'auge comme s'il n'avoit jamais fait que ce métier-là. Le P. Dom Népomucène, procureur du couvent, ayant eu occaſion de l'apercevoir tandis qu'il venoit inſpecter les travaux, s'intéreſſa à la figure du jeune manœuvre & le prit en affection. Inſtruit par lui de ſon eſcapade enfantine, il le retira des mains des ouvriers & voulut l'engager à retourner chez ſon père, que le bon religieux avoit informé du lieu de ſa retraite; mais il ren-

contra, ſur ce dernier point, une ſi grande réſiſtance chez ſon protégé, qu'il n'inſiſta pas davantage. Dom Népomucène avoit un frère, M. de Vaumorin, qui jouiſſoit d'une honnête aiſance & dont tous les inſtants étoient conſacrés à la lecture & à l'étude : il lui confia le jeune Dubus. M. de Vaumorin entreprit de refaire ſon éducation, qui avoit été fort négligée. Il prit plaiſir à lui donner des leçons d'écriture, de grammaire françoiſe & même de latin ; puis il l'envoya, comme externe, dans une penſion du quartier de l'Eſtrapade. Lorſqu'il eut atteint ſa dix-ſeptième année, ſes protecteurs le placèrent chez Me Bidault, procureur au Châtelet, & plus tard chez un notaire nommé Macquer. Il y rempliſſoit ſes devoirs avec zèle & exactitude ; mais la nature ſe plaît ſouvent à déjouer les plans les plus ſages, les combinaiſons les mieux arrêtées : il étoit écrit que Dubus ſeroit comédien ! Et cependant, M. de Vaumorin qui, de temps à autre permettoit qu'il allât à la Comédie françoiſe, ayant remarqué en lui un penchant prononcé pour l'imitation, n'avoit rien négligé pour combattre ce goût, qu'il blâmoit fort, & avoit même fini par lui interdire tout à fait le ſpectacle. Il mourut, & ſon protégé, religieux obſervateur des volontés de celui qu'il avoit regardé comme un ſecond père, n'oſa pas les trangreſſer. Plus d'une année s'était écoulée depuis qu'il l'avoit perdu, lorſque quelques camarades l'entraînèrent malgré lui voir le *Légataire univerſel*, dans lequel Poiſſon, l'acteur alors en vogue, rempliſſoit le rôle de Criſpin. Le lendemain, Dubus le reproduiſit

avec tant de fidélité, que ſon patron lui-même ne put réſiſter au déſir de l'entendre. Dès ce moment, la vocation du jeune homme étoit décidée : vainement le prudent praticien tenta de le détourner de ſa réſolution. Au bout de ſix mois qu'il avoit employés à prendre ſecrètement des leçons de Deheſſe (1), il quittoit ſon notaire, après l'avoir remercié de ſes bontés, &, adoptant le nom de *Préville*, il s'engageoit dans une troupe de campagne, tellement miſérable, qu'elle faiſoit payer le prix des places en légumes & autres denrées alimentaires. Il joua enſuite à Strasbourg, à Dijon, à Rouen & fut partout très goûté. C'eſt dans cette dernière ville que ſurvint un incident qui ne laiſſa pas d'exercer une ſalutaire influence ſur ſon avenir. Seul, parmi les ſpectateurs qui l'applaudiſſoient, un petit boſſu, très aſſidu aux repréſentations, donnoit des ſignes d'improbation à l'adreſſe de Préville. Celui-ci, que cette critique inquiétoit, voulut en avoir le cœur net & pria le boſſu de s'expliquer : « Vous avez ſans doute du talent, lui « répondit ſon cenſeur ; mais vous faites fauſſe route : « vous jouez la farce & non la comédie. »

Monnet, ſur le bruit de ſa réputation, alla le voir à Rouen & il l'engagea pour la Foire Saint-Laurent, où Préville débuta, le 8 juin 1743, par le rôle de Colin dans la *Servante juſtifiée*. Il ne fit, d'ailleurs, qu'un ſéjour paſſager ſur cette ſcène & la quitta pour aller diriger le

(1) Acteur aſſez médiocre de la Comédie italienne, où il jouoit les *Valets ;* réputé bon profeſſeur.

théâtre de Lyon. Arnould Poiſſon étant mort le 25 août 1753, Préville fut appelé à la Comédie françoiſe pour le remplacer. A cette époque, cet acteur étoit déjà bien près de la perfection ; il s'efforçoit ſurtout de ſaiſir le naturel ſimple, la vérité dans le débit & s'appliquoit à n'être la copie de perſonne. Auſſi n'eut-il pas de peine à faire oublier celui auquel il ſuccédoit, acteur plaiſant ſans contredit, mais toujours uniforme.

Ses rôles de débuts furent Criſpin dans le *Légataire univerſel*, où il dépaſſa toutes les eſpérances, & Saint-Germain, de la *Famille extravagante*. Il parut ſucceſſivement dans un grand nombre d'ouvrages & ſon ſuccès alla toujours en augmentant. Cependant, ſelon le *Mercure de France*, trois rôles auroient fait exception : le Marquis, du *Joueur*, & les Valets, dans la *Surpriſe de l'Amour* & dans cette même *Famille extravagante* qu'il avoit choiſie pour ſon début ; il y fut jugé médiocre. Mais la pièce de Bourſault, le *Mercure galant*, remiſe par lui au courant du répertoire, lui fournit l'occaſion de ſe relever de ce petit échec par un coup d'éclat. Le ſuccès qu'il y obtint dans les cinq rôles, particulièrement dans ceux de l'abbé Beaugénie & de La Riſſole, fut prodigieux. Dans ce dernier perſonnage, où l'état d'ivreſſe & le ton libre de la ſoldateſque auroient pu offrir l'écueil d'une imitation trop baſſe, Préville ſçut ſe contenir dans des limites dont n'eut point à gémir le bon goût. La prononciation, le geſte, le regard, juſqu'au ſilence même, tout étoit vrai & pris ſur le fait. Louis XV l'ayant vu dans cette pièce, qu'il joua à Fontainebleau le 20 oc-

tobre, & dans Sofie d'*Amphytrion*, rôle qu'il affectionnoit, dit au maréchal de Richelieu : « Jufqu'ici j'ai reçu « les comédiens pour vous ; je reçois celui-ci pour moi. « Vous pouvez le lui annoncer. »

Préville reprit, peu de temps après, le rôle de Germon dans *Nanine;* rôle prefque effacé dans les mains de Defchamps (2), qui l'avoit établi, il devint dans les fiennes le plus important de cette comédie.

Il joua d'origine le rôle de Freeport dans l'*Ecoffaife* (1761), loin des yeux de Voltaire & fans fes confeils ; mais fon jugement étoit fi fûr, qu'il ne craignit pas de foumettre à l'illuftre auteur quelques obfervations que celui-ci accueillit & dont il fit fon profit.

Bientôt le talent de Préville ne connut plus de bornes & il fe montra l'acteur le plus varié, tant dans l'ancien répertoire que dans le nouveau. Figaro, du *Barbier de Séville*, M. Jourdain, Crifpin, Hartley d'*Eugénie*, où il portoit le pathétique au plus haut degré ; Michaud, de la *Partie de chaffe*, le *Bourru bienfaifant*, *Turcaret*, M. Pincé, M. de Clainville, Antoine, du *Philofophe fans le fçavoir;* tous ces rôles de caractères fi oppofés, atteftèrent la flexibilité du jeu de ce comédien, qui mérita fi bien d'occuper le premier rang parmi ceux qui honorèrent la fcène françoife. Les étrangers ne peuvent lui oppofer que Garrick (3) dans l'art fi difficile & fi rare

(2) Acteur qui avoit débuté en 1742 & qui mourut en 1754. Il n'étoit pas fans quelque talent.

(3) Garrick, qui fut l'ami de Préville, appeloit celui-ci *l'Enfant de la nature.*

de plier ſon talent à tous les genres & de ſaiſir tous les tons. Cette univerſalité eſt le triomphe de l'art : elle tient au ſentiment juſte & à l'étude approfondie du cœur humain. C'eſt là que Préville puiſoit cette étonnante vérité d'action, ce naturel exquis, cette force d'illuſion qui trompoit les yeux les moins complaiſants. On connoît l'anecdote du factionnaire placé dans les couliſſes, qui, le voyant un ſoir ſous l'habit de La Riſſole, la pipe à la bouche & dans l'attitude d'un homme ivre, s'oppoſoit à ſon entrée ſur la ſcène en lui diſant : « Camarade, ne paſſez pas ! vous me ferez mettre aux « arrêts. »

Préville portoit ſi loin l'amour de ſon art, qu'en 1777, les ſifflets ayant été interdits par ordre, il eut le courage de le regretter hautement « pour les occaſions, « diſoit-il, où il lui arrivoit de commettre des fautes. »

Au profond ſentiment de ſes rôles, ce grand comédien joignoit le talent de bien couper, de bien parler les vers ; il en faiſoit ſentir le nombre, ſans peſer ſur les ſyllabes. Cet art fut pouſſé par lui juſqu'à la perfection.

Après une carrière ſi bien remplie, de trente-trois années, Préville qui, depuis quelque temps déjà, ſongeoit à ſe repoſer, ſe retira le 11 mars 1786(4). Lui & ſa femme allèrent habiter Senlis où ils jouiſſoient d'une

(4) Préville, fut à cette occaſion, l'objet d'une diſtinction bien flatteuſe de la part de ſes ſupérieurs :
« ..... Avons accordé au ſieur Préville, conformément aux règlements, la penſion de 2,475 livres, à raiſon de trente-trois années de ſervice, & lui avons accordé la permiſſion de

honorable aisance, due aux pensions qu'ils tenoient de la Comédie & de la munificence royale.

Dès la première année de sa résidence dans cette ville, Préville prit à cœur d'y fonder la Société philanthropique, chargée de secourir les indigents. Telle étoit l'estime qui l'entouroit, qu'il fut nommé, en 1788, officier de l'élection : qu'en 1789, il fit partie du Comité permanent, institué pour la sûreté de Senlis, &, qu'en 1790 & 1791, il devint membre de la Municipalité.

Il avoit acquis aux portes de la ville, du fruit de ses économies, une belle propriété où il menoit avec sa femme une existence heureuse & considérée, étant à l'envi, l'un & l'autre, recherchés dans les meilleures maisons de la ville & des environs, & honorés des bontés particulières du prince de Condé. Rien ne devoit donc faire présumer que Préville remontât jamais sur le théâtre. Cependant, en 1791, cinq ans après sa retraite, il consentit, sur les sollicitations des Comédiens françois, qui ne jugèrent pas de moyen plus propre à conjurer leur mauvaise fortune, à donner plusieurs représentations qui attirèrent, en effet, l'affluence. Mais sa mémoire lui faisant complètement défaut, Préville retourna à Senlis. Peu de temps après, il eut la douleur de per-

cesser son service à la Cour & à la Ville.

« Satisfaits, autant qu'on peut l'être, de sa conduite & de son zèle, & voulant lui donner des preuves de notre contentement, & ajouter à son congé des grâces & des faveurs qu'il a méritées, nous le conservons sur les états de la Maison du Roy, comme attaché particulièrement à son service.

M[al] DE RICHELIEU, DUC DE DURAS.

(*Arch. de l'Emp.*)

dre un fils & une fille (5). Il ne lui reſta plus de ſes enfants que ſa fille aînée qui avoit épouſé le payeur général du département de l'Oiſe (6). C'eſt auprès d'elle, à Beauvais, qu'il ſe retira après la mort de ſa femme, à qui il avoit toujours été tendrement attaché, & c'eſt dans cette ville qu'il finit ſes jours.

Malgré l'affoibliſſement de ſes organes, Préville avoit voulut s'aſſocier à la joie de ſes anciens camarades que le 9 thermidor rendoit à la liberté, & il accourut de nouveau ſe joindre à eux dans leur belle ſalle du faubourg Saint-Germain. Il y reſta depuis le 20 août 1794 juſqu'au 11 février 1795; mais c'eſt tout ce qu'il lui fut permis de tenter. Depuis aſſez longtemps déjà, ſa raiſon, troublée par les chagrins, par l'appréhenſion des événements, par les malheurs privés, l'abandonnoit fréquemment. On raconte qu'à une des repréſentations du *Mercure galant*, lorſque la ſalle retentiſſoit encore du bruit des applaudiſſements qu'il y avoit mérités, il dit à ſon neveu Champville : « Il eſt tard... nous voici « dans la forêt; vois comme elle eſt noire... Nous au- « rons de la peine à nous en tirer. — Hé! mon oncle, « lui répondit celui-ci, c'eſt une toile peinte qui vous « trompe. Vous venez de jouer La Riſſole; vous tra- « verſez le théâtre pour aller vous habiller en procureur

(5) Cette fille avoit épouſé Levacher de Charnois, littérateur, que ſes opinions royaliſtes firent maſſacrer au 2 ſeptembre.

(6) De ce mariage eſt iſſu un homme de lettres, romancier, Furcy-Gueſdon, connu dans la première moitié de ce ſiècle ſous le pſeudonyme de *Mortonval*.

« & en abbé. — Tu as raiſon, reprit Préville, reve-
« nant à lui-même. Ne me quitte pas. C'en eſt fait! je
« ne jouerai plus la comédie. » Il acheva la pièce & ne reparut plus déſormais ſur la ſcène.

Incapable de jalouſie, placé trop haut, d'ailleurs, pour être acceſſible à ce ſentiment, ce grand comédien ne ſe montra jamais avare de ſes conſeils : il aimoit à encourager, à développer les talents. Il forma trois élèves qui, toutes, ont laiſſé un nom dans les faſtes de la Comédie françoiſe : Mlles Luzy, Jolly & Louiſe Contat.

C'eſt à Préville que l'on auroit pu appliquer ces vers de la *Métromanie :*

« C'eſt un fort galant homme, excellent caractère,
« Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père. »

Ainſi que quelques-uns de ſes collègues, Préville avoit été nommé, à la formation de l'Inſtitut, membre de la 3e claſſe.

Rôles créés par Préville.

1753	Paſquin	*Le Diſſipateur*, de Deſtouches.
1754	Un Muſicien. . . .	*Les Adieux du Goût*, de Patu & Portelance.
»	Criſpin	*Les Tuteurs*, de Paliſſot.
1756	Blaiſe	*La Gageure de Village*, de Seillans.
1758	Le Fermier	*Le Faux généreux*, de Bret.

1774	Verner	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
1759	Desmazures	*La Fausse Agnès*, de Destouch., ret. par Bell. C.
1760	Crispin	*Les Philosophes*, de Palissot.
«	Freeport	*L'Ecossaise*, de Voltaire.
«	Géronte	*Les Mœurs du temps*, de Saurin.
1761	Alcimon	*Le Financier*, de Saint-Foix.
«	Crispin	*Les Fausses Apparences*, de Belle Cour.
1762	Le Bailli	*L'Ecueil du Sage*, de Voltaire.
«	Pincé	*Le Tambour nocturne*, de Destouches.
«	Lisban	*Heureusement*, de R. de Chabannes.
1763	Sudmer	*L'Anglais à Bordeaux*, de Favart.
«	Orgon	*Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
«	Dumont	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
1764	Lépine	*L'Epreuve indiscrète*, de Bret.
«	Pasquin	*L'Amateur*, de Barthe.
«	Mowbrai	*La Jeune Indienne*, de Chamfort.
«	Le Médecin	*Le Cercle*, de Poinsinet.
«	Pasquin	*L'Homme singulier*, de Barthe.
1765	Merlin	*Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
«	Eraste	*L'Orpheline léguée*, de Saurin.
«	Antoine	*Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
«	Germon	*La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
1767	Hartley	*Eugénie*, de Beaumarchais.
1768	Mondor	*Les Fausses Infidélités*, de Barthe.
«	Rigaudon	*Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
«	Stukely	*Beverley*, de Saurin.
«	Clainville	*La Gageure imprévue*, de Sedaine.
«	Frontin	*Les Deux Frères*, de Moissy.
1769	L'Abbé	*Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
«	Franck	*L'Orphelin anglois*, de Bongal.
«	Frontin	*Le Mariage fait & rompu*, de Cailhava.
1770	Aurelly	*Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
«	Kaled	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
1771	David	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
«	Un vieux Paysan	*L'Heureuse Rencontre*, de Mmes Chaum. & Rozet.
«	Géronte	*Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
1773	Sofie	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Dave	*Alcydonis*, de La Sauffaye.
«	Saint-Alban	*Le Vindicatif*, de Dudoyer.

1773 Michau . . . . . . *La Partie de chasse*, de Collé.
1775 Tezèle . . . . . . *Albert Ier*, de Le Blanc.
« Figaro. . . . . . . *Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
« Saint-Géran . . . . *Le Célibataire*, de Dorat.
1776 Saint-Brice . . . . *Le Malheureux imaginaire*, du même.
1777 Polidor . . . . . . *L'Egoïsme*, de Cailhava.
« Saint-Germain . . *L'Amant bourru*, de Monvel.
« Le Docteur . . . . *L'Inconséquent*, de Laujon.
1778 Borchamp. . . . . *L'Impatient*, de Lantier.
« Gercour . . . . . *L'Homme personnel*, de Barthe.
1779 Momus . . . . . . *Les Muses rivales*, de La Harpe.
1782 Molière . . . . . . *Molière à la nouvelle salle*, du même.
« Pasquin . . . . . . *L'Homme dangereux*, de Palissot.
1783 Frontin . . . . . . *Les Aveux difficiles*, de Vigée.
1784 Brid'oison . . . . . *Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.





CABINET DE M. SOLEIROL

MADAME PRÉVILLE

Comédie françoise

1753 - 1786

MAGDELEINE-MICHELLE-ANGELIQUE DROUIN

Femme de P.-L. DUBUS

dite MADAME PREVILLE

1753 — 1786

D'après un portrait à l'huile, du temps.

MLLE DROUIN, née au Mans, le 17 mars 1731, devint comédienne par circonſtance. Ayant épouſé Préville en 1750 (1), pendant un des voyages annuels que celui-ci faiſoit pour viſiter,

(1) Le 30 octobre, à Saint-Laurent.

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Benoît, au Mans : « Le dix-ſept mars mil ſept cent trente & un naquit, &, ce même jour, fut baptiſée MAGDELEINE-MICHELLE-ANGELIQUE DROUIN, du légitime mariage de JACQUES DROUIN & de MICHELLE SALLE. »

à Paris, sa mère, restée veuve, elle suivit à Lyon son mari, attaché au théâtre de cette ville. Bientôt, elle-même, guidée par ses conseils, fit ses premiers pas sur la scène. Préville ayant été appelé à la Comédie françoise lorsque Poisson mourut, elle vint le rejoindre trois mois après, &, le 28 décembre 1753, elle débuta par le rôle principal d'*Inès de Castro*. Elle joua ensuite Henriette dans les *Femmes sçavantes*, Julie dans la *Pupille*, Agnès dans l'*Ecole des Femmes*, Rosalie dans *Mélanide*, & termina ses débuts, le 12 janvier 1754, par le rôle de Zaïre.

On reconnut chez cette actrice de la décence & un grand usage de la scène ; mais on la jugea froide & elle ne fut pas admise (2). Cependant, le rang élevé que déjà Préville avoit conquis dans sa Société, l'autorité que lui donnoient son talent & sa supériorité, aplanirent les obstacles devant sa femme qui, à la clôture de 1756, fut reçue à l'essai. Elle reparut par le rôle de la confidente Stratonice dans *Polyeucte* (le lundi 5 juillet). Moins d'une année après, & toujours grâce à l'influence qu'exerçoit son mari, on attribua à Mme Préville un quart de part. Cette actrice s'efforça de justifier par un zèle soutenu la faveur dont elle avoit été l'objet, & se résigna aux humbles rôles de confidentes, qu'elle ne cessa de remplir avec tout le soin & l'application

(2) On lit dans une lettre inédite du chevalier de Mouhy adressée à Cizeron-Rival, libraire a Lyon, le 16 novembre 1754, le passage suivant : « Préville demande à se retirer à cause des refus constants qu'on fait de sa femme. »

dont elle étoit fufceptible. Bien qu'en agiffant de la forte, elle ne fît qu'accomplir un devoir, il n'en eft pas moins certain qu'elle rendit, par fon abnégation d'amour-propre, une réel fervice à l'art; car ceux qui connoiffent le théâtre, n'ignorent pas combien un bon *confident* fert un premier rôle : combien il contribue à l'effet de la repréfentation. Outre cet emploi fecondaire, Mme Préville jouoit encore en double les *petites amoureufes*. Plus tard, après la retraite de Mlle Gauffin, elle aborda avec fuccès les *grandes coquettes*. Elle fuccéda enfuite à Mlle Du Mefnil dans l'emploi des *mères nobles*, & c'eft de cette époque, furtout, que date fa réputation.

Dans l'ancien répertoire, elle joua le rôle de la Baronne dans *Nanine*, de manière à y laiffer des fouvenirs; il en fut ainfi de celui d'Elmire dans *le Tartufe*. Cette actrice eut également toutes les qualités néceffaires pour bien jouer le rôle de Celimène, auquel elle renonça trop tôt; mais elle fut guidée, en prenant cette réfolution, par un fentiment de modeftie peu commun. Elle craignit, dit-on, d'être trop marquée pour un rôle qui exige, il eft vrai, une figure jeune, mais bien plus encore un talent confommé. En 1760, lorfque Mme Grandval fe retira, Mme Préville s'empara du rôle de la Marquife, que la première jouoit fi bien dans la *Surprife de l'Amour*, & elle s'en acquitta avec aplomb, efprit & fineffe. Elle fe montra parfaite dans la Comteffe, du *Legs* (3), même après Mlle Dan-

(3) Repréfenté le 11 juin 1736.

geville, & il ne falloit rien moins que l'appui de son talent, uni à celui de son mari dans le rôle du Marquis, pour rendre attachante la représentation d'un ouvrage qui demande, pour être supportable, à être joué avec perfection. Un de ses bons rôles fut encore celui de la Baronne dans *Turcaret*, qui n'est au fond que celui d'une courtisane adroite, & dont elle sçavoit adoucir les teintes, un peu forcées, avec une habileté & un tact remarquables.

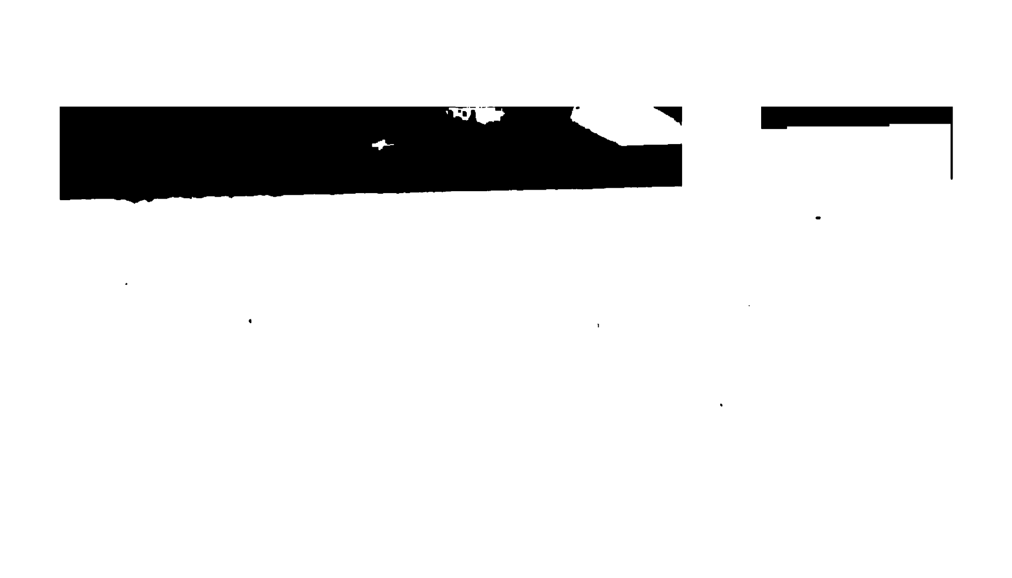
Mme Préville se retira de la scène en 1786, le même jour que son mari; tous deux s'établirent à Senlis. Entourés de leur famille & jouissant d'une honorable aisance due à leurs travaux, ils y auroient coulé des jours heureux, si les malheurs publics n'étoient aussi venus les atteindre dans leur existence & rendre pénibles leurs dernières années.

Abreuvée de chagrins par la perte successive de deux de ses enfants, par celle d'une partie de sa fortune & par l'altération des facultés mentales de son mari, Mme Préville mourut à Senlis, le 7 mai 1794, laissant après elle la mémoire d'une actrice « qui fut un mo- « dèle de décence, de dignité, de noblesse, d'esprit & « d'intelligence (4) » &, ce qui est mieux encore, la réputation d'une femme de bien.

(4) Discours de clôture, prononcé par Saint-Phal, le 1er avril 1786.

Rôles créés par Madame Préville.

1754	Clio	*Les Adieux du Goût*, de Patû & Portelance.
1760	Fanie	*Tancrède*, de Voltaire.
«	Cidalife.	*Les Mœurs du temps*, de Saurin.
«	Sérame	*Zulime*, de Voltaire.
1762	Fauftine.	*Irène*, de Boiftel.
1763	Julie	*Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
«	Mme Forlife	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
«	Laure.	*Blanche & Guifcard*, de Saurin.
1764	Céliante.	*L'Amateur*, de Barthe.
«	Araminte	*Le Cercle*, de Poinfinet.
1765	Bélife	*L'Orpheline léguée*, de Saurin.
«	Germaine.	*La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
1767	Mme Murer	*Eugénie*, de Beaumarchais.
1768	Dorimène.	*Les Fauffes Infidélités*, de Barthe.
«	Mme Verneuil . . .	*Les Valets Maîtres*, de R. de Chabannes.
«	Mme Béverley . . .	*Béverley*, de Saurin.
«	Mme de Clainville .	*La Gageure imprévue*, de Sedaine.
«	Mme Dorigny . . .	*Les Deux Frères*, de Moiffy.
1771	Mme Sonbrige . . .	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
«	La Marquife. . . .	*Le Perfiffleur*, de B. de Sauvigny.
«	Mme d'Alancourt. .	*Le Bourru bienfaifant*, de Goldoni.
«	Mme de Melcour. .	*La Mère jaloufe*, de Barthe.
1773	Eupofie	*Alcydonis*, de La Sauffaye.
1774	Margot	*La Partie de Chaffe*, de Collé.
1775	La Marquife. . . .	*Le Célibataire*, de Dorat.
1778	Mme de Melfon . .	*L'Homme perfonnel*, de Barthe.
1779	Calliope.	*Les Mufes rivales*, de La Harpe.
«	La Préfidente . . .	*L'Amour françois*, de R. de Chabannes.
1780	Julie	*Clémentine & Déformes*, de Monvel.
1782	Mme Melcour . . .	*Le Flatteur*, de Lantier.





Molé
Comédie françoise
1760 - 1802

FRANÇOIS-RENE

MOLE

1754 — 1802

D'après la gravure de Saint-Aubin, ſur l'original d'Aubry.

FRANÇOIS-RENE MOLE eſt né à Paris, le 24 novembre 1734, & eſt mort dans la même ville, le 11 décembre 1802. Quelques biographes, entre autres Le Mazurier, ont cru que ſon nom propre s'écrivoit *Molet*; c'eſt une erreur, dont il eſt facile de ſe convaincre par la vérification des actes civils.

On a dit également que ſon père étoit graveur, ce

Extrait des regiſtres de Saint-Barthelemy : « FRANÇOIS RENE, né le 24 novembre 1734, baptiſé le lendemain 25, fils de FRANÇOIS MOLE, maître peintre-ſculpteur, & de LOUISE SAINT, ſa femme, de cette paroiſſe. »

qui n'eſt pas plus exact; il exerçoit la double profeſſion de peintre & de ſculpteur. Atteint d'une maladie de poitrine qui l'enleva jeune encore, ſon talent étoit d'ailleurs peu productif. Molé n'avoit que quatorze ans lorſqu'il le perdit : auſſi ſon éducation avoit-elle été fort négligée. Cependant, M. Blondel de Gagny, intendant des finances, s'intéreſſant à lui, l'admit dans ſes bureaux avec des appointements modeſtes, il eſt vrai, mais bien ſuffiſants pour rémunérer le travail à peu près négatif de ſon commis. En effet, Molé, dont c'étoit la moindre préoccupation, préludant à ſes ſuccès futurs, employoit preſque tout ſon temps à réciter des fragments de tragédie & de comédie, après avoir rangé autour de ſon bureau les chaiſes deſtinées à remplacer les ſpectateurs abſents, au lieu de faire les écritures & les calculs dont on le chargeoit. C'eſt au milieu d'un ſemblable exercice que M. Blondel de Gagny le ſurprit un jour; mais, loin de ſe fâcher, ayant, au contraire, crut reconnoître en Molé des diſpoſitions particulières, il ſe plut à les encourager &, à partir de ce moment, lui laiſſa toute liberté de s'abandonner à ſes goûts favoris, pouſſant même la bonté juſqu'à lui conſerver ſon traitement.

Molé ne manqua pas d'uſer de cette facilité, &, chaque ſoir, le parterre de la Comédie françoiſe le comptoit au nombre de ſes plus fidèles habitués. Bientôt cela ne lui ſuffit plus & il brûla du déſir d'eſſayer ſes propres forces. S'étant affilié à une ſociété d'amateurs qui jouoient la comédie au Temple, il y montra des diſ-

poſitions ſi brillantes, que les Gentilshommes de la chambre crurent devoir lui accorder un ordre de débuts, quoiqu'il n'eût pas atteint ſa vingtième année & n'eût jamais joué ſur un théâtre de province : ce qui étoit contraire à tous les uſages.

Le 7 octobre 1754, il débutoit donc à la Comédie françoiſe par les rôles de Britannicus & d'Olinde dans *Zénéïde* (1). Il joua enſuite ceux de Néreſtan & de Séïde. On lui trouva une jolie figure & de la grâce ; mais ſa voix parut foible & ſa déclamation ampoulée, défauts que l'expérience & l'âge pourroient corriger. Le parterre avoit alors le droit d'être difficile ; auſſi ſes arrêts étoient-ils reſpectés. Le débutant fut encouragé, mais ne fut point reçu.

Six ans plus tard, le 28 janvier 1760, Molé, qui avoit paſſé tout ce temps ſur les ſcènes de province, tenta une ſeconde épreuve dans le rôle d'Andronic. On jugea qu'il avoit acquis, &, en 1761, il fut reçu pour les troiſièmes rôles tragiques & comiques. Une fois entré dans la place, Molé n'eut plus qu'une ambition : celle de conquérir le titre de *ſociétaire de la Comédie françoiſe* que, dès ſon enfance, il tenoit pour l'apogée de la gloire humaine. Il ſe livra à un travail inceſſant & ſes progrès devinrent ſi rapides, en moins de ſept années écoulées depuis ſon admiſſion, qu'il étoit regardé comme un des membres les plus diſtingués de ſa Société. Bien que Grandval & Belle Cour lui laiſſaſ-

(1) Comédie en un acte & en vers, de Cahuzac, jouée le 13 mai 1743.

fent rarement l'occafion de les remplacer, il trouva dans fon emploi des rôles qui le mirent à même de prouver fon aptitude, &, dès lors, les auteurs n'héfitèrent plus à l'employer dans les pièces nouvelles. La première, dans laquelle il excita une impreffion très vive, fut *Heureufement*, comédie en un acte, de Rochon de Chabannes, repréfentée le 29 novembre 1762. Il s'y chargea du rôle de Lindor, que l'auteur vouloit d'abord donner à une femme; &, grâce à la perfection de fon jeu, cet ouvrage, affez infignifiant par lui-même, obtint un fuccès de vogue. Il en fut de même du *Cercle* (2) qui, au moins, avoit le mérite de peindre fidèlement les mœurs de l'époque. Molé y rempliffoit le rôle du colonel qui fait de la tapifferie, & il fçut reproduire avec une vérité fi piquante, les ridicules des jeunes nobles, que ceux-ci, au lieu de fe corriger, accoururent en foule pour l'étudier & fe perfectionner d'après lui.

Il feroit trop long d'entrer dans le détail des rôles établis par cet acteur éminent pendant le cours d'une carrière théâtrale de quarante-deux années. Rappelons feulement les principaux : Defronais (1763); Wanderk fils du *Philofophe fans le fçavoir*, (1765); Dormilly des *Fauffes Infidélités* (1768), rôle qu'il affectionnoit particulièrement; Béverley (1768), compofition amphibie, dans laquelle il produifit des effets fi déchirants, que Mlle Clairon, qui n'étoit pas prodigue d'éloges, ne put

(2) Comédie en un acte & en profe, de Poinfinet, jouée le 7 fept. 1764.

s'empêcher de lui rendre un témoignage éclatant; Saint-Albin du *Père de famille* (1761); Morinzer, de l'*Amant bourru* (1777), dont le fuccès opéra, fur la fcène même, une réconciliation entre lui & Monvel, divifés depuis longtemps pour des raifons qui font reftées inconnues.

Après la mort de Belle Cour, furvenue en 1778, Molé hérita fa fucceffion & fe trouva en chef dans le grand emploi de la comédie; & afin de répondre par un coup d'éclat aux alarmes, vraies ou fauffes, mifes en avant par fes partifans & fes envieux, il s'attaqua au rôle coloffal du *Mifanthrope*, &, dès le premier jour, il y excella. Il n'avoit pas encore tout à fait renoncé à la tragédie; mais à la reprife, en 1781, du *Nicomède* de Corneille, & du *Pyrrhus* de Crébillon, il refta bien au deffous de Le Kain & de Dufrefne, & ces deux tentatives, également infructueufes, le convainquirent qu'il devoit fe renfermer dans le genre comique où il avoit égalé Grandval & furpaffé Belle Cour.

Nous allions omettre un épifode de la vie de Molé qui fert peut-être autant à peindre les mœurs du temps qu'à conftater à quel degré de faveur il étoit monté dans les fympathies du public. Ayant été atteint, au mois d'octobre 1766, d'une fluxion de poitrine, tout Paris fut en peine; il fembla qu'une calamité publique étoit imminente. Chaque foir le parterre demandoit des nouvelles de fon acteur chéri; & tous les matins, une longue file de voitures les attendoit à fa porte; lors de fa convalefcence, fur le bruit qui fe répandit

que ſon médecin lui avoit preſcrit l'uſage de vin généreux, plus de deux mille bouteilles lui furent envoyées par des perſonnages de la plus haute condition. Bien plus, afin de l'indemniſer des frais cauſés par ſa maladie, on organiſa une repréſentation à ſon bénéfice (3) & le prix du billet fut fixé à un louis. On raconte, à ce ſujet, que ſi l'impatience étoit grande chez le public de revoir Molé, celui-ci n'étoit pas moins impatient de reparoître ſur la ſcène. « Il ne ſera jamais aſſez « tôt pour ma gloire! » diſoit-il au docteur Bouvard, ſon médecin. — « Prenez garde, lui répondit celui-ci; « on a blâmé Louis XIV d'avoir abuſé de ce mot... « *ma gloire!* »

Comme il eſt un revers aux plus belles médailles, les épigrammes ne ſe firent pas faute de châtier la ſuperbe du comédien, & les Mémoires de Bachaumont n'ont eu garde d'omettre une chanſon ſatirique, attribuée au chevalier de Boufflers, qui courut le monde à propos du grand ſinge de Nicolet, tombé malade à la même époque, & dans laquelle les alluſions mordantes ne ſont pas épargnées. Nous citerons ce couplet :

« L'animal, un peu libertin,
« Tombe malade un beau matin;

(3) Cette repréſentation eut lieu, le 18 février 1767, ſur le théâtre particulier du baron d'Eſclapon, à la barrière de Vaugirard. Elle produiſit 24,000 livres. Elle étoit compoſée de la tragédie de *Zelmire* & de *l'Epoux par ſupercherie*. Les forces de Molé ne lui permettant pas de jouer le rôle d'Ilus, dans la tragédie, il y fut remplacé par Le Kain.

[redacted] [redacted]

« Voilà tout Paris dans la peine...
« On crut voir la mort de Turenne ;
« Ce n'étoit pourtant que Molet,
« Ou le singe de Nicolet. » (4)

Molé étoit naturellement d'un caractère affable & enjoué ; mais on croira facilement que des succès aussi prolongés que les siens, aient fini par lui inspirer une certaine dose de fatuité. On connoît l'anecdote du rouleau de papier blanc, prétendu manuscrit, que lui avoit remis un auteur qui désiroit avoir son avis, & que le comédien lui restitua, de guerre lasse, & après d'interminables délais, en exprimant son opinion sur l'ouvrage qui n'existoit pas. Ce fait, qui n'est peut-être qu'un conte inventé à plaisir, a donné lieu à un proverbe intitulé : *La Matinée du comédien de Persépolis* (5). Casimir Delavigne a tiré un assez heureux parti de cette historiette dans sa pièce des *Comédiens*.

Cependant le talent de Molé mûrissoit avec l'âge, &, sans avoir rien perdu de sa grâce, gagnoit en profondeur. L'*Optimiste*, les *Châteaux en Espagne*, Alceste du *Philinte de Molière*, qu'il jouoit d'une manière supérieure, & Dubriage du *Vieux Célibataire*, mirent le

(4) « Instruit de la facilité avec laquelle les comédiens chargés de l'examen des pièces du Boulevard, les laissent passer, nous autorisons le choix fait, par le comité, des sieurs Molé & Monvel, en leur enjoignant d'être plus stricts à ne laisser passer aucune pièce qui puisse ressembler à une comédie.

« 6 août 1781. M^al DE DURAS.

(*Arch. de l'Emp.*)

Comme on voit, Molé avoit là un moyen de vengeance bien commode! On ne dit pas qu'il en ait usé.

(5) Par Cailleau, 1783.

ſceau à ſa réputation. Ce rôle fut le dernier qu'il établit juſqu'à l'incarcération des Comédiens françois, dont il eut le tort impardonnable de ne pas partager le ſort.

Molé, dès 1789, avoit adopté les idées révolutionnaires (ſans toutefois les mettre par lui-même en pratique), & ce fut à cauſe de ſon *civiſme* bien connu, qu'il échappa à la captivité de ſes camarades, quoiqu'à cette époque, il ſe ſoit répandu dans le public, pour expliquer cette exception, certains bruits dont nous ne voulons pas réveiller le ſouvenir. Du reſte, ce n'étoit point un méchant homme que Molé, & il eſt permis de croire que la peur entroit pour beaucoup dans ſon jacobiniſme (6).

Son état de fortune n'étoit pas ce qu'il auroit dû être à la ſuite d'une carrière auſſi brillante (7); auſſi, ſe vit-il contraint par la néceſſité, en pleine Terreur, d'accepter un engagement peu rétribué dans la troupe formée par la demoiſelle Montanſier. Ce fut ſur cette nouvelle

(6) Ce qui le prouveroit, c'eſt le ſoin qu'il prit alors d'inſcrire ſur ſon logis (rue du Sépulcre, aujourd'hui rue du Dragon) : « C'eſt ici que demeure le républicain Molé. »

(7) « Le citoyen Molé a des dettes « occaſionnées par la perte de ſon « privilége du ſpectacle de Rouen, « acquis en mai 1789 pour ſauver à « ſon frère aîné (*) l'horreur d'une « banqueroute.

« Il a ſervi quarante ans le public « françois ; il a perdu ſes places de « profeſſeur et ſes penſions, faiſant « 11,400 livres par an.

« Il a une maiſon lourde & ne peut « l'alléger, parce qu'elle eſt ancienne « & compoſée de braves frères &

(*) Molé-d'Alainville débuta à la Comédie françoiſe en 1758 ; il n'y fit qu'un ſéjour paſſager. En 1770, d'Alainville reparut ſur cette ſcène, mais malgré la protection de ſon frere, il fut obligé, une ſeconde fois, de retourner en province où il ne ceſſa de végéter juſqu'à ſa mort, arrivée en 1818.

ſcène qu'il ne rougit pas de proſtituer ſon beau talent dans l'ignoble rôle de Marat (8), tandis que preſque tous ſes anciens camarades gémiſſoient en priſon.

Après le 9 thermidor, il rejoignit ceux d'entre eux qui s'étoient réfugiés au théâtre Feydeau. C'eſt là qu'il établit ſon dernier rôle, celui du Père, dans le *Confident par haſard* (9), où le public ſaiſiſſoit avec empreſſement l'application que lui offroit ce vers :

« Mon acte de naiſſance eſt vieux... & non pas moi ! »

pour couvrir de ſes applaudiſſements ce grand comédien.

Lorſque la réunion du 11 prairial an VII (30 mai 1799) fut définitive, Molé devint le doyen de ſa Compagnie, &, malgré ſon âge avancé, il déploya tout le zèle & toute l'ardeur d'un jeune débutant. C'eſt de lui

« ſœurs qui ſont chez lui depuis 15, « 20 & 26 ans, ſa fille, l'enfant de ſa « fille, ſon frère & les indigents qui « s'offrent à lui.

« Il a pour 34,000 livres d'enga- « gements faits, & 8,000 livres par « an, & 25,000 livres de dettes « éparſes.

« Il vient de ſigner pour le théâtre « du faubourg Germain une ſouſ- « cription de 6,000 livres par an « d'appointements ; il l'auroit ſignée « a moins, tant il eſt confiant dans « la juſtice du Comité de Salut public, « qui ne voudra ni ſon déshonneur, « ni qu'il trahiſſe les devoirs ſacrés « de la probité.

« Le citoyen Molé a ſoixante ans. »

(*Arch. de l'Emp. Mémoire du cit. Molé, artiſte du théâtre, au Com. de Sal. public. Ecrit vers la fin de l'an II.*)

(8) Dans *les Catilinas modernes*, par Féru fils, 1793. Ce Féru fut réduit par la ſuite à ſe faire écrivain public & mourut dans la dernière miſère.

(9) Comédie en un acte & en vers, par Faur, repréſentée le 18 thermidor an IX (6 août 1801).

que Mlle Contat disoit : « Il a soixante-cinq ans, & il « n'existe pas un jeune homme qui se jette si bien aux « genoux d'une femme. » Molé avoit toujours beaucoup aimé le faste ; il étoit généreux & possédoit même des inclinations charitables ; mais il avoit peu d'économie & encore moins d'ordre ; les dernières années de son existence se ressentirent de cette incurie. La Comédie françoise lui accorda une représentation à bénéfice qui produisit trente mille francs. Quelques jours après, il éprouva pendant la nuit une foiblesse qui se prolongea, & bientôt son état s'aggrava au point qu'on jugea urgent de le faire transporter d'Antony, sa résidence habituelle, à Paris. La gangrène s'étant déclarée, tout espoir de guérison s'évanouit : il demanda & reçut à son lit de mort les secours de la religion. A l'issue d'un service religieux, célébré avec pompe à Saint-Sulpice, ses dépouilles mortelles, escortées de tout le personnel de la Comédie françoise, furent ramenées dans sa maison des champs, par les soins de l'abbé Chaisneau, curé d'Antony & ami du défunt. Une quête fut faite, à la suite de l'inhumation, pour les pauvres du village.

Molé avoit été marié, en 1769, à Mlle d'Epinay (10), jeune actrice du Théâtre françois : il la perdit en 1782. On a dit, à tort, qu'il s'étoit remarié depuis à une jeune femme, devenue fort éprise de lui, quoiqu'il fût sexagénaire.

Il avoit formé plusieurs élèves, parmi lesquels Mlle d'Oligny fut une des plus remarquables.

(10) Pierrette-Hélène Pinet qui avoit débuté le 21 janvier 1761.

Molé voulut auſſi s'eſſayer dans les lettres. Il donna, le 26 ſeptembre 1781, le *Quiproquo*, comédie en un acte & en proſe. Cette pièce n'a pas été imprimée; malgré quelques traits heureux & un ſtyle aſſez facile, & bien qu'elle eût été jouée par l'élite des acteurs, le peu de ſuccès qu'elle obtint fit comprendre à ſon auteur que là n'étoit pas ſa voie & il eut le bon eſprit de retirer ſa pièce après la troiſième repréſentation.

Il a compoſé, en outre, quelques diſcours de clôture & de rentrée où, ſelon l'opinion de La Harpe, « beau« coup de verbiage s'allie à beaucoup d'eſprit » ; un éloge de Préville ; celui de Mlle Dangeville, qu'il prononça dans une ſéance publique du *Lycée des Arts*, dont il faiſoit partie depuis pluſieurs années, & qui renferment, le premier ſurtout, des obſervations judicieuſes, ſur l'art du Comédien. Sa Notice ſur Le Kain eſt également bonne à conſulter.

Molière ne fut point de l'Académie françoiſe ; Molé, plus heureux, fut nommé, le 6 décembre 1795, membre de la 3e claſſe de l'Inſtitut.

Nous terminons cette notice ſur François-René Molé par les vers que Vigée avoit conſacrés à la perfection inimitable de ſon jeu :

Tour à tour, ſublime & charmant,
Des cœurs il a trouvé la route la plus ſûre :
On eſt tenté de croire, en le voyant,
Que l'Art, en formant ſon talent,
Avoit donné le mot à la Nature

Rôles créés par Molé.

1760	Dorante.	*Les Mœurs du Temps*, de Saurin.
1761	Valère	*Les Fausses Apparences*, de Belle Cour.
1762	Ilus	*Zelmire*, de De Belloy.
«	Constantin	*Irène*, de Boistel.
«	Lindor	*Heureusement*, de R. de Chabannes.
1763	Desronais	*Dupuis & Desronais*, de Collé.
«	Darmont	*L'Anglois à Bordeaux*, de Favart.
«	Verville	*Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
«	Dorilas	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
«	Osmont	*Blanche & Guiscard*, de Saurin.
«	Edouard.	*Warwick*, de La Harpe.
1764	Ergaste	*L'Epreuve indiscrète*, de Bret.
«	Valère	*L'Amateur*, de Barthe.
«	Belton.	*La Jeune Indienne*, de Chamfort.
«	Richard.	*Cromwell*, de Du Clairon.
«	Le Colonel	*Le Cercle*, de Poinsinet.
1765	Harcourt	*Le Siége de Calais*, de De Belloy.
«	Damis.	*Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
«	Fonrose	*La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
«	Nemours	*Adélaïde Du Guesclin*, de Voltaire.
1766	Vanderk fils . . .	*Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
«	Artaxerce	*Artaxerce*, de Lemierre.
1767	Monréal fils	*Hirza*, de B. de Sauvigny.
«	Mirzanès.	*Cosroës*, de Le Fèvre.
1768	Dormilly	*Les Fausses Infidélités*, de Barthe.
«	Génicourt.	*Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
«	Béverley.	*Béverley*, de Saurin.
«	Le Chevalier . . .	*Les Deux Frères*, de Moissy.
«	Hylas	*Hylas & Silvie*, de R. de Chabannes.
1769	Th. Spencer. . . .	*L'Orphelin Anglois*, de Bongal.
«	Damis.	*Le Mariage impromptu*, de Cailhava.

1769	Damis. . . .	*Julie*, de Desnon.
«	Hamlet	*Hamlet*, de Ducis.
1770	Mélac fils . . .	*Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
«	Haſſan	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
«	Montalban . .	*La Veuve du Malabar*, de Lemierre.
«	Rodrigue .	*Florinde*, de Le Fèvre.
1771	Vilſon.	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
«	Vilſain.	*Le Perſiffleur*, de B. de Sauvigny.
«	Valentin	*L'Heureuſe rencontre*, de Mmes Roſet & Chaum.
«	Gaſton . . .	*Gaſton & Bayard*, de De Belloy.
«	Sainville.	*Les Amants ſans le ſçavoir*, de Mme St-Chamond.
«	Terville	*La Mère jalouſe*, de Barthe.
1772	Clodomir	*Les Druides*, de Le Blanc.
«	Dom Pèdre	*Pierre le Cruel*, de De Belloy.
«	Roméo	*Roméo & Juliette*, de Ducis.
«	Arminius	*Les Chéruſques*, de Bauvin.
«	Damis	*L'Anglomane*, de Saurin.
1773	Lélie	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Alcidonis	*Alcidonis*, de L. de la Sauſſaye.
«	Licinius	*Régulus*, de Dorat.
«	Damis	*La Feinte par amour*, du même.
«	Arcès	*Orphanis*, de Blin de Sainmore.
1774	Scipion	*Sophonisbe*, de Voltaire.
«	Sir James	*Le Vindicatif*, de Dudoyer.
«	Pepin	*Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
«	Teleim	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
«	Richard	*La Partie de Chaſſe*, de Collé.
1775	Wilkin	*Albert Ier*, de Le Blanc.
«	Terville	*Le Célibataire*, de Dorat.
1776	Abdolonyme . . .	*Abdolonyme*, de Collet.
«	M. Coriolan. . . .	*Coriolan*, de Gudin.
«	Sémours	*Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
1777	Zeliſcar.	*Zuma*, de Le Fèvre.
«	Philémon	*L'Egoïſme*, de Cailhava.
«	Coucy	*Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.
«	Morinzer	*L'Amant bourru*, de Monvel.
«	Saint-Phar	*L'Inconſéquent*, de Laujon.
1778	Soligni	*L'Homme perſonnel*, de Barthe.
«	Damon	*L'Impatient*, de Lantier.

1779	Apollon	*Les Muses rivales*, de La Harpe.
«	Damis	*L'Amour françois*, de R. de Chabannes.
«	Argide	*Agathocle*, de Voltaire.
«	Luzi.	*Laurette*, de D'Oisemont.
«	Verville	*Roséide*, de Dorat.
«	Menzikoff	*Pierre le Grand*, du même.
1780	Déformes	*Clémentine & Déformes*, de Monvel.
«	Erafte.	*Le Bon Ami*, de Legrand.
«	Ferville	*Antipathie pour l'Amour*, de Dudoyer.
1781	Le Comte d'Orfon.	*Le Jaloux sans amour*, d'Imbert.
1782	Dolcy.	*Le Flatteur*, de Lantier.
«	Valère	*L'Homme dangereux*, de Palissot.
«	Sophanis	*L'Ecueil des Mœurs*, du même.
«	Vibius	*Tibère*, de Fallet.
1783	Edgar.	*Le Roi Léar*, de Ducis.
«	Cléante	*Les Aveux difficiles*, de Vigée.
«	Le Marquis	*Le Séducteur*, de Bièvre.
1784	Le Chevalier . . .	*Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
«	Almaviva	*Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
«	Florval	*La Fausse Coquette*, de Vigée.
«	Merval	*Le Mariage secret*, de Desfaucherets.
1785	Florville	*L'Oncle & les Tantes*, de Lasalle.
1786	Florimond.	*L'Inconstant*, de C. Harleville.
«	Bayard	*Les Amours de Bayard*, de Monvel.
1788	Plinville.	*L'Optimiste*, de C. Harleville.
«	Derval	*La Jeune Epouse*, de Cubières.
«	Le Marquis	*L'Entrevue*, de Vigée.
1789	Dorlanges.	*Les Châteaux en Espagne*, de C. Harleville.
1790	Alcefte	*Le Philinte de Molière*, de F. d'Eglantine.
«	Valère	*Le Présomptueux*, du même.
1792	Dubriage	*Le Vieux Célibataire*, de C. Harleville.
«	Almaviva	*La Mère coupable*, de Beaumarchais.
1793	Marat.	*Les Catilinas modernes*, de Féru fils.
1795	J. Andrews	*Paméla*, de F. de Neufchateau.
«	Dorimond père . .	*Le Tolérant*, de Demouftier.
1798	Falkland.	*Falkland*, de Laya.
«	Orphémon	*Les Dangers de la Présomption*, de Desfauch.
1800	Robert	*Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
1801	Blainville	*Le Confident par hasard*, de Faur.





CABINET DE M. SOLEIROL

BRIZARD
Comédie françoise
1757 - 1786

JEAN-BAPTISTE BRITARD

dit BRIZARD

1757 — 1786

D'après un portrait à l'huile, du temps.

BRITARD, dit Brizard, né à Orléans, le 7 avril 1721, dans une honorable famille bourgeoiſe, fut d'abord deſtiné à la peinture. On l'envoya fort jeune à Paris, auprès d'une parente de ſa mère, qui le fit admettre comme élève de Carle Vanloo,

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Victor : « Le ſeptieſme d'avril, mille ſept cent vingt & un, a été par moi, curé de cette paroiſſe, baptiſé JEAN-BAPTISTE, né d'aujourd'hui, du légitime mariage d'honnête perſonne FRANÇOIS BRITARD, bourgeois d'Orléans, & d'ELISABETH HULOT. Signé Lenormant. »

12

premier peintre du Roy. Il apporta tant d'ardeur dans ſes études & y fit des progrès ſi rapides, que ſon illuſtre maître le jugea en état, malgré ſa jeuneſſe, de concourir pour le grand prix. Tel ſembloit être l'avenir qui s'ouvroit devant lui lorſque le haſard le jeta dans une carrière où l'attendoient des ſuccès plus certains encore. Brizard, dans l'intention de ſe divertir, étoit allé à Valence en Dauphiné, où l'on avoit formé un camp de plaiſance. Une repréſentation théâtrale faillit manquer par le fait d'un des acteurs, trop gravement indiſpoſé pour remplir ſon rôle dans une tragédie dont l'Infant d'Eſpagne déſiroit avoir le ſpectacle. Brizard ayant, en maintes occaſions déjà, manifeſté ſon goût pour le théâtre, Mlle Deſtouche, directrice de ſpectacle, qui l'avoit connu à Paris, l'engagea vivement à remplacer l'acteur abſent. Son talent, plus encore que ſa complaiſance, lui ayant valu de grands applaudiſſements, cette circonſtance décida de ſon ſort : il ne retourna plus à l'atelier de Vanloo.

Engagé dans la troupe de Lyon, il joua enſuite ſur diverſes autres ſcènes de province pendant pluſieurs années. Ce n'eſt qu'en 1757, qu'il conſentit, à la ſollicitation de Mlles Du Meſnil & Clairon, à venir débuter à la Comédie françoiſe pour y tenir l'emploi des *rois* & des *pères-nobles*, que la retraite prochaine de Sarrazin alloit laiſſer vacant.

C'eſt le 1er août 1757 qu'il parut pour la première fois devant un auditoire éclairé & ſévère, dans le rôle d'Alphonſe, d'*Inès de Caſtro*, rôle peu favorable & dans

lequel il obtint pourtant une réuſſite complète. Il joua ſucceſſivement Titus, dans *Brutus* (les 8 & 10 août), Mithridate (le 13 & le 17), &, le 24 novembre ſuivant, pour ſon début à la Cour, il joua le vieil Horace. Le 13 mars 1758, Brizard fut reçu au nombre des Comédiens du Roy.

Pendant vingt-neuf années que cet acteur éminent fit partie de leur Société, il contribua au ſuccès de la plupart des tragédies nouvelles repréſentées dans cet eſpace de temps. Il jouoit la comédie avec non moins de ſupériorité : le *Père de Famille*, le *Philoſophe ſans le ſçavoir*, Henri IV de la *Partie de chaſſe*, ſont les rôles dans leſquels il ſe fit le plus remarquer en ce genre. C'eſt dans le dernier de ces ouvrages qu'il prit, le 1er avril 1786, congé définitif du public dont les regrets le ſuivirent dans ſa retraite ; avant de paroître dans cette comédie, il avait rempli le rôle d'Horace père, qui étoit un de ſes plus beaux triomphes. Jamais peut-être il n'y déploya plus d'énergie, & cependant, cette énergie l'abandonna un moment, à ce paſſage :

« Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux. »

L'émotion le gagna tellement, qu'il dut s'arrêter pendant quelques minutes afin de s'en rendre maître.

Dans les morceaux de raiſonnement, il étoit ſouvent froid ; mais quand cet acteur étoit emporté par la ſituation, il lui devenoit impoſſible de s'arrêter. Lorſque,

dans *Mérope*, apprenant à la reine que Poliphonte avoit fait périr Cresphonte, son époux, il s'écrioit :

« . . . . Il en est l'assassin ! »

il se faisoit dans la salle une telle explosion, que jamais on n'a pu entendre les trois vers suivants, parce que Brizard n'a jamais attendu, pour les dire, que le public fût redevenu calme, tant la passion l'entraînoit !

Ainsi que Préville, Brizard devoit au naturel de son jeu les grands effets qu'il produisoit, principalement dans la tragédie. Sarrazin, à qui il avoit succédé, étoit, dit-on, plus pathétique, possédoit plus d'entrailles ; mais Brizard eut plus de véritable grandeur. Doué d'une figure imposante & vénérable, d'une taille élevée & majestueuse, on ne pouvoit imaginer un plus beau vieillard ; &, dès qu'il avoit ouvert la bouche, ce vieillard devenoit le plus énergique, ou le plus tendre, ou le plus terrible des pères, soit qu'il représentât Mithridate, Lusignan ou le vieil Horace.

Tel est le jugement porté sur lui par les critiques de son temps, à l'exception toutefois de La Harpe, qui, tout en reconnoissant son naturel précieux, dit dans sa correspondance : « qu'il a toujours été foible d'intelli-
« gence & que ses cheveux blancs sont la moitié de son
« talent. » L'effroi causé par un danger imminent auquel il s'étoit trouvé exposé dans sa jeunesse, avoit blanchi la chevelure de Brizard, & il est certain que son front empreint de grandeur, & ainsi ombragé, ajoutoit encore

à l'illufion qu'il produifoit dans fes rôles, & qui auroit été complète fi fon organe n'eût été parfois un peu voilé.

Quant au reproche adreffé à fon intelligence, rien ne paroît avoir été moins fondé. Brizard, homme du goût le plus éclairé, fut un de ceux qui fe montrèrent les plus ardents à feconder la réforme du coftume, entreprife par Le Kain & Mlle Clairon. Il refufa de jouer *OEdipe chez Admète* (1), dont la première repréfentation avoit eu lieu à la Cour, avec un coftume en foie bleu-célefte, dont le Roy lui avoit fait cadeau (2), & il revêtit la robe de laine deftinée à un figurant.

Cet acteur étoit doué d'une rare préfence d'efprit & de non moins de fang-froid; voici deux anecdotes qui le prouvent. Un foir, tandis qu'il étoit en fcène, le feu prit à fon panache; averti par les cris du parterre, il retira fon cafque avec nobleffe, fans s'interrompre, & le remit à fon confident qui, moins maître de lui & peu foucieux de fe brûler les doigts, le laiffa profaïquement tomber. Dans une autre circonftance, il fut bleffé à la main avec une arme tranchante, par la maladreffe d'un acteur. Son fang couloit, &, tout à fon rôle, il ne s'en apercevoit pas. Il fallut que la clameur du public l'o-

(1) Tragédie de Ducis, jouée le 26 novembre 1778, dans les appartements de Monfieur, frère du Roy, & le 4 décembre fuivant, à la ville.

(2) L'ufage de la Cour, qui fe prolongea fort avant dans le dernier fiècle & qui trouva même quelques imitateurs au commencement de celui-ci, étoit de donner aux principaux comédiens l'habit de leurs rôles.

bligeât à laiſſer là le perſonnage de Danaüs & à ſe retirer.

C'eſt Brizard qui, à la ſixième repréſentation d'*Irène* (3), la dernière compoſition tragique de Voltaire, couronna de lauriers le buſte de ce grand homme, en ſa préſence même.

Comme Le Kain, comme Préville, Brizard emporta dans la retraite l'eſtime générale, due à la régularité de ſes mœurs.

Il recevoit 2,175 livres de penſion de la Comédie; 2,000 livres du Roy, dont moitié lui avoit été accordée en 1770 & l'autre le fut en 1783 (4); plus, 500 livres comme profeſſeur de déclamation. Il ne jouit pas longtemps du fruit de ſes travaux; car, cinq ans après s'être retiré, il fut atteint de la maladie à laquelle il ſuccomba, le 30 janvier 1791, à l'âge de ſoixante & dix ans environ, laiſſant après lui la mémoire d'un homme de bien.

Ducis, qui fut ſon ami, a tracé l'épitaphe qui figure ſur la tombe de Brizard.

(3) Le 30 mars 1778.

(4) « Penſion de mille livres eſt » accordée par le Roy aux ſieurs « Brizard, Préville & Molé, en con- « ſidération de leurs longs ſervices, « & comme récompenſe devant les « encourager à les continuer encore « pendant pluſieurs années. » 8 mai 1783.

(*Arch. de l'Emp.*)

Rôles créés par Brizard.

1758	Narbal	*Aſtarbe*, de Colardeau.
«	Danaüs	*Hypermneſtre*, de Lemierre.
1760	Zéangir.	*Zulica*, de Dorat.
«	Sciolto	*Caliſte*, de Colardeau.
«	Argyre	*Tancrède*, de Voltaire.
«	Benaſſar	*Zulime*, de Lemierre.
«	Théophraſte . . .	*Les Philoſophes*, de Paliſſot.
1761	D'Orbeſſon	*Le Père de Famille*, de Diderot.
«	Géronte.	*Le Financier*, de Saint-Foix.
1762	Polidore	*Zelmire*, de De Belloy.
«	Vodemar	*Irène*, de Boiſtel.
1763	Dupuis	*Dupuis & Deſronais*, de Collé.
«	Un Philoſophe. . .	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
«	Manco-Capac . . .	*Manco-Capac*, de Le Blanc.
«	Siffredi	*Blanche & Guiſcard*, de Saurin.
«	Bruzancourt . . .	*Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
1764	Idoménée.	*Idoménée*, de Lemierre.
«	L'Hiérophante . .	*Olympie*, de Voltaire.
«	Cromwell.	*Cromwell*, de Du Clairon.
«	Pharamond	*Pharamond*, de ***.
1765	E. de Saint-Pierre .	*Le Siége de Calais*, de De Belloy.
«	Vanderk père . . .	*Le Philoſophe ſans le ſçavoir*, de Sedaine.
1766	Artaban.	*Artaxerce*, de Lemierre.
1767	Phaleſſar	*Coſroès*, de Le Fèvre.
«	Monréal père . .	*Hirza*, de B. de Sauvigny.
1768	Verneuil	*Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
«	Jarvis.	*Béverley*, de Saurin.
«	Oronte	*Les Deux Frères*, de Moiſſy.
1769	Frick	*L'Orphelin anglois*, de Bongal.
«	Liſimond	*Julie*, de Deſnon.
«	Forlix.	*Le Mariage interrompu*, de Cailhava.
«	Claudius	*Hamlet*, de Ducis.

1770	Mélac père	*Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
«	Julien	*Florinde*, de Le Fèvre.
1771	Avogare	*Gaſton & Bayard*, de De Belloy.
«	Falkland.	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
«	Melcour.	*La Mère jalouſe*, de Barthe.
«	Syndonax	*Les Druides*, de Le Blanc.
«	Le comte d'Aurai .	*Les Amants ſans le ſçavoir*, de la M[ise] de S. C.
1772	Du Gueſclin	*Pierre le Cruel*, de De Belloy.
«	Montaigu	*Roméo & Juliette*, de Ducis.
«	Liſimon	*L'Anglomane*, de Saurin.
1773	Séſoſtris	*Orphanis*, de Blin de Sainmore.
«	Fronton	*Alcidonis*, de L. de La Sauſſaye.
«	Régulus.	*Régulus*, de Dorat.
«	Lélie	*Sophonisbe*, de Mairet, arrangé par Voltaire.
1774	Ricomer	*Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
«	Le Juge.	*Le Vindicatif*, de Dudoyer.
«	Henry IV.	*La Partie de Chaſſe*, de Collé.
1775	Monbriſon	*Le Célibataire*, de Dorat.
1776	Ottobon	*Loredan*, de Fontanelle.
1777	Saint-Cène	*L'Inconſéquent*, de Laujon.
«	Le Sultan	*Muſtapha & Zéangir*, de Chamfort.
1778	Barmécide	*Les Barmécides*, de La Harpe.
«	Léonce	*Irène*, de Voltaire.
«	OEdipe	*OEdipe chez Admète*, de Ducis.
1779	Ydaſan	*Agathocle*, de Voltaire.
«	Nelmours.	*Roſéide*, de Dorat.
«	Pierre	*Pierre le Grand*, du même.
1781	Monteſcal	*Jeanne de Naples*, de La Harpe.
1782	Corneille	*L'Inauguration du Th. françois*, d'Imbert.
«	Lyſander	*Agis*, de Laignelot.
1783	Léar	*Le Roi Léar*, de Ducis.



MADEMOISELLE DURANCY
Comédie françoise.
1759-1767

MAGDELEINE-CELESTE FIEUZAL

dite MADEMOISELLE DURANCY

1759 — 1767

D'après un médaillon du temps, fculpté en plâtre.

MLLE DURANCY, née à Paris le 21 mai 1746, étoit fille de comédiens de province (1) &, dès fon enfance, fut deftinée à la profeffion de fes parents. N'étant à peine âgée que de treize

(1) Sa mère étoit connue en province fous le nom de Darimat, comme une des meilleures artiftes dans les rôles de *caractère*. Son père jouoit les *valets* & dans l'année même des débuts de fa fille, le 15 novembre 1759, il débuta avec quelque fuccès à la Comédie françoife; mais il n'y fut pas reçu & n'y fit qu'un féjour paffager. C'eft à tort que Lemazurier donne à cette actrice le nom de Froffac.

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Laurent : « Le vingt trois may mille fept cent quarante-fix, fut baptifée MAGDELEINE-CELESTE, née le vingt & un du courant, fille de JEAN-FRANÇOIS FIEUZAL, bourgeois de Paris, & de FRANÇOISE-MARINE DESSUSLEFOUR, fa femme. »

ans, elle débuta à la Comédie françoise, le 19 juillet 1759, par le rôle de Dorine dans le *Tartufe*, & celui de Lisette dans les *Folies amoureuses*. Elle s'y montra vive, aisée, naturelle, surtout dans ce dernier rôle, dont elle fit ressortir les détails avec beaucoup d'intelligence. Le 29, elle joua Babet dans le *Jaloux désabusé*, &, le 9 août, Cléanthis dans *Démocrite*. Quoique ayant été fort applaudie, on ne jugea pas, cependant, qu'elle annonçât des qualités de nature à faire espérer qu'elle pourroit un jour prétendre à remplir l'emploi que la célèbre Dangeville tenoit encore d'une manière si brillante. Cette jeune actrice tourna donc ses vues vers l'Opéra, &, le 19 juin 1762, elle paroissoit sur cette nouvelle scène; les feuilles du temps s'accordent à reconnoître que ce fut avec un grand succès. « Sa voix, suivant le *Mercure*, étoit « très bien timbrée, d'une qualité de son agréable & « d'une singulière étendue, & elle faisoit preuve dans « son jeu d'intelligence & d'expression. » Malgré ces jugements favorables, Mlle Durancy, soit en raison des obstacles qui lui étoient suscités par des rivalités jalouses, soit que sa véritable vocation l'appelât à interpréter les chefs-d'œuvre classiques, revint à la Comédie françoise, lors de la retraite de Mlle Clairon. Elle y reparut par le rôle de Pulchérie dans *Héraclius*, le 13 octobre 1766. Le 25, elle jouoit l'*Electre* de Voltaire; le 1er décembre, Idamé; & Camille, le 15 du même mois. Le succès qu'elle obtint, & principalement dans la tragédie d'*Oreste*, engagea Voltaire, qui toujours étoit à l'affût des talents nés ou à naître, à la placer sous son patronage.

[redacted]

Il prit plaiſir à la nommer ſon élève, parce que, l'ayant vue enfant à Genève, il lui avoit promis de lui donner un rôle, ſi jamais elle entroit à la Comédie françoiſe. Lorſque par la ſuite cet événement ſe réaliſa, preſſentant combien le départ de Clairon alloit nuire à la repréſentation de ſes ouvrages, il jugea utile à ſes intérêts d'auteur de tenir ſérieuſement l'engagement qu'il avoit pris, ſigné même un jour en ſe jouant, & il confia à Mlle Durancy le rôle d'Obéïde dans la tragédie des *Scythes* (2). Il paroît qu'elle s'y montra foible à la première repréſentation ; mais on ajoute qu'à la troiſième & à la quatrième, elle prit une revanche éclatante. On lui conſeilla ſeulement d'adoucir ſes inflexions de voix, qui ne furent pas trouvées toutes heureuſes.

Si les débuts de cette actrice eurent de nombreux partiſans, ils rencontrèrent auſſi des adverſaires obſtinés & du choc de ces opinions divergentes, naquirent ſouvent des repréſentations tumultueuſes. Mlle Dubois, qui, depuis la retraite de Mlle Clairon, avoit été miſe en poſſeſſion des premiers rôles, ne reſta point étrangère à ces tracaſſeries. Elle l'emportoit de beaucoup, ſans doute, par la figure, ſur Mlle Durancy ; mais elle ſe montra exceſſivement jalouſe d'un talent qui étoit ſupérieur au ſien, & ſuſcita à ſa rivale tous les ennuis poſſibles. Auſſi, rebutée par tant de contrariétés & ſe voyant ſacrifiée, celle-ci prit-elle le parti regrettable de

(2) Repréſentée pour la première fois le 26 mars 1767.

renoncer à la ſcène françoiſe ; elle reparut, le 23 octobre 1767, à l'Académie royale de muſique, dont elle devint un des meilleurs ſoutiens : ce qui ne prouve, en aucune façon, qu'elle n'auroit pas réaliſé, au Théâtre françois, les eſpérances que ſes précédents débuts dans la tragédie avoient fait naître chez les amateurs de ce genre & chez les hommes de l'art. Nous citerons parmi ces derniers, Le Kain, partiſan très déclaré de Mlle Durancy, & juge qu'on ne peut récuſer, qui aſſure « qu'au-« cune actrice ne lui parut plus capable de remplacer « Mlle Clairon. » Ces querelles inteſtines donnèrent lieu à des négociations & à une correſpondance aſſez curieuſes, par la part qu'y ont priſe ce grand tragédien & Voltaire.

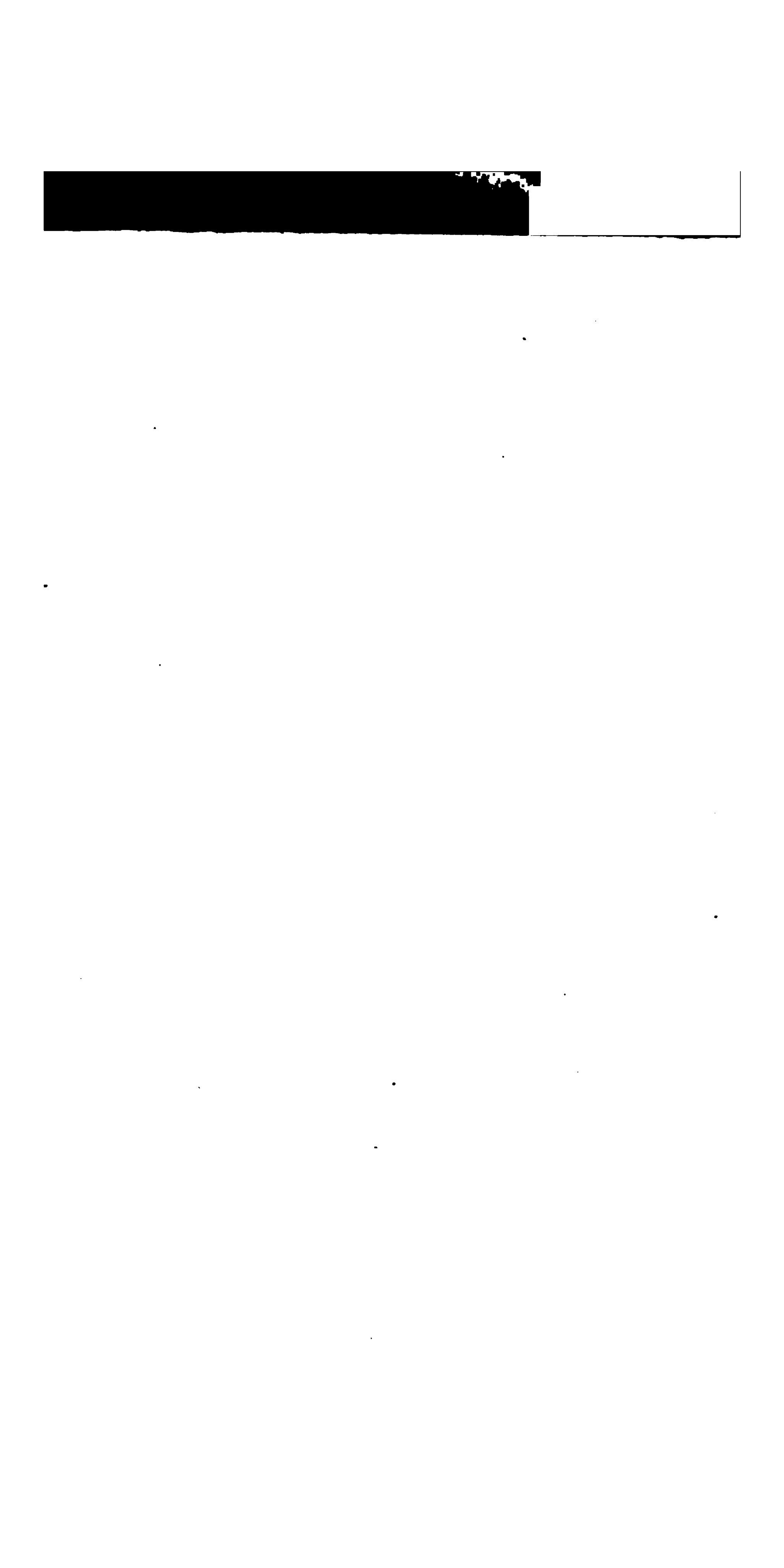
Le jeu de Mlle Durancy réuniſſoit au même degré l'énergie, l'intelligence & la vérité ; mais il lui manquoit la beauté du viſage, & peut-être eſt-ce là qu'il faut chercher les motifs de cet excès de ſévérité dont on la rendit victime. Les critiques contemporains, à l'exception du *Mercure*, dont nous avons rapporté l'opinion, lui ont auſſi reproché une voix dure & ſèche. Quoi qu'il en ſoit, Mlle Durancy a été regardée, de ſon temps, comme une des actrices les plus remarquables de la ſcène lyrique, qu'elle ne quitta plus juſqu'à ſa mort, arrivée le 28 décembre 1780, dans la trente-quatrième année de ſon âge.

Les Mémoires de Bachaumont donnent ſur ſa fin prématurée des détails qui ne ſont pas de nature à être re-

produits ici. Dans le public, on l'attribua aux efforts incroyables qu'elle fit en chantant le rôle de Médée dans l'opéra de *Perſée*, au ſortir d'une criſe qui lui commandoit le repos.

Rôle créé par Mlle Durancy.

1767 Obéide . . . . . . *Les Scythes*, de Voltaire.





CABINET DE M. SOLEIROL

BOURET
Comédie françoise
1762 - 1783

ANTOINE-CLAUDE BOURRE

dit BOURET

1762 — 1783

D'après un portrait ancien à l'aquarelle, en pied.

BOURET naquit à Paris, le 6 décembre 1732. Une circonſtance particulière fit un comédien de ce jeune homme qui ne paroiſſoit pas deſtiné au théâtre. Ayant été chargé par ſon père de porter à Vadé, auteur grivois de l'Opéra comique, une gaîne d'épée qu'il lui avoit vendue, celui-ci, qui travail-

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Sulpice, à Paris : « Cejourd'hui, ſept décembre mille ſept cent trente deux, a été baptiſé ANTOINE-CLAUDE, né hier, fils de CLAUDE BOURRE, marchand, & de MARIE GUESSARD, ſon épouſe, demeurant rue des Foſſés-Saint-Germain-des-Prés. »

loit alors à sa pièce de *Nicaise* (1), fut frappé de la physionomie grotesque & de la voix nasillarde du messager, & s'écria : « Voilà mon Nicaise tout trouvé! » Sans doute que Vadé ne rencontra pas beaucoup de résistance chez le jeune Bouret, non plus que dans sa famille, puisque très peu de temps après, il le faisoit recevoir dans la troupe qui devoit représenter son ouvrage.

Bouret resta pendant plusieurs années attaché aux théâtres de la Foire, où il obtenoit un très grand succès dans les rôles de *niais*. La qualité distinctive de son talent étoit la naïveté. La réputation qu'il s'y étoit acquise lui valut, le 2 décembre 1762, un ordre de début pour la Comédie françoise : il y fut reçu à l'essai, le 11 du même mois. Le 15 janvier 1763, on l'admit aux grands appointements de 2,000 livres; & enfin, il fut reçu sociétaire, le 10 août 1764. L'emploi de cet acteur étoit celui qu'au théâtre on appelle les *bas-comiques*.

On ne s'accorde pas sur son talent; les uns le déclarent inimitable dans les rôles d'ivrognes, dans les Crispin, les La Branche; les autres, & La Harpe est du nombre (mais on sçait que La Harpe étoit toujours mécontent), le tenoient pour assez mauvais comédien. Il faut raisonnablement conclure, de ces jugements contradictoires, que cet acteur n'a mérité :

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

(1) Opéra comique en un acte, le 7 février 1756. représenté à la foire Saint-Laurent,

Dans les dernières années de ſa vie, le naſillement qu'on lui avoit toujours reproché, étoit devenu déplaiſant à l'excès & rendoit ſouvent ſon débit inintelligible. Toutefois, ce défaut même tournoit au profit de certains rôles, tels que celui d'Agnelet, dans l'*Avocat Patelin*, de Flamand, dans *Turcaret*. Sa phyſionomie épaiſſe & ſes ſourcils noirs & fournis, donnoient au rôle de Pourceaugnac un cachet particulier : auſſi aimoit-on à l'y voir. On dit qu'il étoit encore excellent dans le rôle de Mirobolan, de *Criſpin, médecin*.

Bouret n'étoit pas ſans eſprit. Mlle Luzy, qui avoit été ſa camarade à l'Opéra comique, avant d'arriver, comme lui, à la Comédie françoiſe, tout en rendant juſtice à ſon talent, faiſoit un jour quelques reſtrictions, prétendant qu'il ne jouoit réellement bien que les *bêtes*. Celui-ci qui l'entendit, lui ripoſta vivement : « Je ſuis « bien flatté de votre ſuffrage, Mademoiſelle. Vous « devez vous connoître en *bêtes*..... M. votre père en « faiſoit. » On penſe bien que les rieurs ne furent pas du côté de Mlle Luzy.

Bouret eſt mort à Paris, le 16 ſeptembre 1783, à la ſuite d'une longue maladie & dans un âge peu avancé.

Rôles créés par Bouret.

1758	La Brie	*Le Pere de Famille*, de Diderot.
1762	Maître Pierre . . .	*Le Tambour nocturne*, de Destouches.
1763	Jasmin	*Le Bienfait rendu*, de Dampierre.
«	La Violette	*Dupuis & Desronais*, de Collé.
«	Allegro	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
1764	Dumon	*Le Cercle*, de Poinsinet.
«	La Fleur.	*L'Homme singulier*, de Destouches.
1765	Un Clerc	*Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
«	Un Valet	*Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
1768	Lafleur	*Les Valets maîtres de la maison*, de R. de Chab.
«	Dubois	*La Gageure imprévue*, de Sedaine.
«	André.	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
1771	Un Laquais	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
1773	G. Dandin	*La Centenaire*, d'Artaud.
1774	Un Valet	*Les Amants sans le sçavoir*, de la M^se de S. C.
«	Justin.	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
1775	Un Notaire	*Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
1778	Dorlis.	*L'Impatient*, de Desmahis.
1782	La Brie	*Le Flatteur*, de Lantier.
«	Martin	*Le Vieux Garçon*, de Du Buisson.
«	Un Garçon de café	*Molière à la nouvelle salle*, de La Harpe.



MADEMOISELLE D'OLIGNY
Comédie françoise
1763-1783

LOUISE-ADELAIDE BERTHON DE MAISONNEUVE

dite MADEMOISELLE D'OLIGNY

1763 — 1783

Copie du portrait gravé par J.-J. Huber, d'après Michel Vanloo.

ADELAIDE de Maifonneuve, née à Paris le 30 octobre 1746, étoit fille d'un joaillier-orfèvre de la Reine, & fes parents, dans l'aifance, jouiffoient de la confidération qui s'attache au commerce honorablement exercé. On pourroit donc fe demander avec quelque furprife, furtout fi l'on veut fe reporter aux mœurs de la bourgeoifie dans le fiècle

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Germain-L'auxerrois : « Du mardy, premier novembre mil fept cent quarante fix, fut baptifée LOUISE-ADELAÏDE, fille de PIERRE BERTHON DE MAISONNEUVE, marchand orfèvre-joaillier, & de LOUISE-MARGUERITE MIELLE, fa femme, place du Vieux-Louvre. L'enfant eft né de dimanche dernier, trente octobre. »

dernier, par quel concours de circonſtances une jeune fille, élevée au ſein de ſa famille, ſoigneuſement écartée de la vie extérieure, a pu devenir comédienne? On trouveroit peut-être l'explication d'une carrière ſi fort oppoſée à ſa condition, dans les rapports qui s'étoient formés entre ſes parents & la célèbre Mlle Gauſſin, marraine de la petite Adélaïde, dont la mère, au dire de Bachaumont, auroit été femme de chambre de cette actrice. Au ſurplus, rien n'établit l'exactitude de ce renſeignement. Dans ſon enfance, la jeune Maiſonneuve avoit quelquefois paru ſous ce nom, à la Comédie françoiſe dans des rôles appropriés à ſon âge. De là, ſans doute, le germe d'un goût qui ne fit que ſe développer ſur les théâtres de ſociété. Plus tard, elle alla jouer pendant quelque temps à Rouen, où elle fut vue avec plaiſir. De retour à Paris, ce ſuccès l'avoit fait engager dans la troupe du ſpectacle de Manheim, lorſque l'abbé de Voiſenon, qui avoit eu occaſion de la voir & d'apprécier tout ſon mérite, enchanté de ſes grâces, obtint pour elle, par le crédit de la marquiſe de Pompadour, la nullité de cet engagement, & de plus, un ordre de début pour la Comédie françoiſe. Elle y parut le 3 mai 1763, ayant à peine atteint ſa dix-ſeptième année, dans les rôles d'Angélique de la *Gouvernante*, & de Zénéïde dans la pièce de ce nom; Molé lui avoit donné des leçons pendant deux mois. Dès le premier jour, ſon ſuccès ſe deſſina d'une manière très prononcée.

Mlle D'Oligny (c'eſt le nom qu'elle avoit alors adopté), étoit de moyenne ſtature, d'une taille élégante & bien

priſe ; ſon extérieur étoit des plus gracieux, &, ſans être préciſément jolie, ſa figure étoit fort agréable & offroit l'expreſſion d'une grande modeſtie. Elle avoit ſurtout dans la voix des accents de ſenſibilité d'un charme extrême : en un mot, cette actrice poſſédoit ce don qui ne s'acquiert pas,

« Cette grâce, plus belle encor que la beauté. »

On lit dans le *Mercure* du temps : « La ſimplicité « qui fait le caractère dominant de ſon jeu n'eſt jamais « *niaiſerie* ni *ſtupidité ;* c'eſt la primeur de la nature, « ornée de toutes les grâces qu'elle donne. » Ainſi s'exprime ſur le compte de Mlle D'Oligny le bonhomme La Place, & ſi ſon ſtyle n'eſt pas d'un excellent goût, au moins ſon jugement s'accorde-t-il avec celui de tous les critiques contemporains.

Un incident qui eut bien ſon côté comique, ſignala ſa première apparition ſur la ſcène. Au moment de rentrer dans la couliſſe, Mlle D'Oligny fit un faux pas & tomba de telle façon qu'il fallut toute la preſteſſe de Mme Belle Cour pour la dérober aux regards de l'aſſemblée. Il n'y eut perſonne de bleſſé, néanmoins, & tout ſe paſſa le plus gaiement du monde (1).

(1) Voici les premiers vers de la ſcène qui ſuivit cet incident :

— « Allons, il faut un peu faire tête à l'orage.
— « Non ! trop de confuſion a glacé mon courage.
— « L'amour eſt cependant fait pour en inſpirer.
— « Je ne puis que rougir, me taire & ſoupirer ;
. . . . « Et quoi que je diſe,
« Je ne puis revenir d'avoir été ſurpriſe. »

On juge ſi tous ces vers en ſituation donnèrent lieu à de gaies alluſions de la part du public !

Le ſuccès de cette débutante ſe ſoutint ſi brillamment, que la jalouſie commença à s'agiter autour d'elle : auſſi, rebutée de toutes les tracaſſeries qu'elle eſſuyoit, Mlle D'Oligny avoit-elle réſolu de ne pas pourſuivre & elle étoit ſur le point de partir pour Bruxelles ; mais le duc de Duras, frappé de ſon mérite inconteſtable, la fit admettre le 13 mai ſuivant, comme penſionnaire, aux grands appointements de 2,000 livres. Le 10 avril 1764, on la reçut ſociétaire à demi-part, & le 28 avril 1769, elle toucha part entière. Pendant vingt ans que Mlle D'Oligny paſſa au théâtre, elle conſerva, au même degré, la faveur du public ; livrée excluſivement au genre comique, elle rendoit avec une intelligence égale les caractères de fille dévouée, d'amante ingénue, d'épouſe tendre, de femme aimable. Victorine, Eugénie, Roſine qu'elle joua d'origine, prouvèrent la ſoupleſſe & l'étendue de ſon talent ; mais le rôle où elle étoit incomparable, c'eſt celui de Liſette du *Glorieux*, dans lequel elle ſçavoit allier les nuances les plus oppoſées & arracher de douces larmes aux ſpectateurs, après avoir excité leur gaieté. Ce qui ne s'accorde guère avec le reproche que lui fait La Harpe « d'avoir un jeu monotone. »

Cette actrice eſt une des premières qui rompit avec la routine, en quittant l'éventail & les gants blancs qui, juſqu'à elle, avoient été l'apanage de rigueur dans tous les rôles d'*amoureuſes*, parce que l'on croyoit que, privé de ce maintien, le perſonnage ſeroit embarraſſé de ſes mains, « d'où il ſuit (lit-on dans un recueil du temps) « que cette innovation ne pouvoit être tentée que par « une actrice conſommée. »

[redacted]

Beaumarchais, enchanté de ſes talents, lui réſervoit le rôle de la comteſſe Almaviva, dans le *Mariage de Figaro*, ainſi que le prouve le paſſage ſuivant d'un billet à lui adreſſé par cette actrice, & conçu en ces termes : « C'eſt votre Roſine, c'eſt votre Pauline, c'eſt votre « *Comteſſe Almaviva* qui vous ſollicitent. J'oſe eſpérer « que vous aurez égard à leur recommandation... » Ce billet, écrit en 1779, atteſte que déjà, à cette époque, Beaumarchais avoit au moins tracé le plan de ſon *Mariage de Figaro*, & que Mlle D'Oligny devoit établir le rôle de la *Comteſſe*. Mais ſa retraite, qu'elle prit le 25 avril 1783, mit obſtacle à la réaliſation de ce deſſein (2). Elle ſe retira avec une penſion de 1,500 livres de la Comédie & une autre de 500 livres ſur la caſſette particulière du Roy, qui, au bout de deux ans, la porta à 1,000 livres.

On eſſaya de faire revenir cette regrettable actrice ſur ſa réſolution. Les Gentilshommes de la Chambre, par exception cette fois, uniquement préoccupés de l'art, tentèrent, mais en vain, de la retenir ; elle perſiſta dans ſa détermination &, le 23 avril 1783, elle parut pour la dernière fois dans le rôle de Betty, de la *Jeune Indienne*.

Au mérite d'un talent ſupérieur, Mlle D'Oligny en joignit un autre bien plus honorable encore : celui d'une conduite irréprochable. On ſçait la réponſe qu'elle fit au marquis de Gouffier qui, éperduement amoureux

(2) Le rôle fut joué par Mlle de Saint-Val cadette.

d'elle, lui fit faire les propoſitions les plus brillantes & qui, ayant échoué de ce côté-là, & voulant la poſſéder à tout prix, la demanda en mariage & lui envoya le contrat prêt à ſigner. Plus prudente que lui, Mlle D'Oligny lui répondit qu'elle étoit pénétrée de reconnoiſſance, mais « qu'elle s'eſtimoit trop pour être ſa maîtreſſe, & « trop peu pour être ſa femme. »

A ce titre ſeul, le nom de cette comédienne auroit été digne de prendre place dans les recueils biographiques, &, choſe étrange, il ne ſe trouve dans aucun (3).

« Elle s'eſt retirée aſſez riche, dit La Harpe dans ſa « *Correſpondance littéraire*, & ſa fortune eſt venue, non « ſeulement de ſes épargnes & de ſon économie mo- « deſte, qui contraſtoient avec le luxe de ſes compa- « gnes; mais encore, des préſents conſidérables qu'elle « recevoit des femmes de la Cour qui, pour récom- « penſer ſa ſageſſe, lui donnoient des habits pour ſes « rôles. »

A l'époque de la Révolution, Mlle D'Oligny perdit la plus grande partie de ſa fortune; ſa penſion même ſe trouva ſuſpendue ſous le régime de la Terreur. Lors de la diſſolution de la Société des Comédiens françois & après le rétabliſſement de l'ordre, elle ne la toucha que juſqu'au 13 meſſidor an XIII (2 juillet 1805).

Le marquis Dudoyer de Gaſtels (4) avoit conçu pour

(3) La *Biographie générale* publiée chez Didot, a réparé récemment cette omiſſion par un article de l'auteur de cette notice.

(4) Gérard Dudoyer, né à Champhol, dans le pays Chartrain, le 29 avril 1732, fils de Henry-Fr. Dudoyer, ſeigneur de Champhol, con-

cette charmante femme une paſſion des plus vives. Il lui adreſſoit ſes hommages en vers & en proſe : il avoit même compoſé, à ſon intention, une comédie intitulée: *Adélaïde, ou l'Antipathie pour l'amour* (5). Depuis pluſieurs années, il la preſſoit d'accepter ſa fortune & ſon nom ; M[lle] D'Oligny s'y étoit toujours refuſée. Toute dévouée à ſa mère, elle avoit déclaré que tant que celle-ci vivroit, elle ne ſe marieroit pas. Cette union ne fut effectivement contractée qu'en 1789, quelques mois après ſon décès. Dudoyer mourut lui-même le 21 germinal an VI (10 avril 1797), &, en l'an XIII (1805), ſa veuve, alors âgée de plus de cinquante-huit ans, épouſa en ſecondes noces un ſieur Leverrier, chef de bataillon.

Au bout de quelques années, M[lle] D'Oligny, étant devenue veuve de nouveau, vécut loin du monde, reſſerrant chaque jour le cercle de ſes relations. Bientôt elle ſe ſéqueſtra dans une retraite profonde, & dans les derniers temps de ſa vie, elle n'étoit plus guères connue que de ſon curé & des pauvres de ſa paroiſſe, dont elle ſoulageoit la miſère par d'abondantes aumônes. Elle eſt morte à Paris le 10 mai 1823.

Dorat, dans ſon poëme de la *Déclamation théâtrale*,

ſeiller du Roy, &c. Il eſt auteur de trois pièces de théâtre & de pluſieurs morceaux de poéſie, inſérés dans l'*Almanach des Muſes*.

(5) Comédie en deux actes & en vers de dix ſyllabes, repréſentée le 10 juillet 1780. Le rôle principal, que jouoit notre actrice, fut pour elle l'objet d'applications qui durent la flatter autant & plus encore que les applaudiſſements donnés à ſon talent dramatique.

rend un double hommage au talent & à la vertu de cette actrice, dans ce distique qui termine le passage qui lui est consacré :

« L'Amour, ce dieu léger qui brigue tes faveurs,
« Séduit par tes attraits, est fixé par tes mœurs. »

Il existe un très beau portrait de Mlle D'Oligny, d'après Vanloo, au bas duquel on lit un quatrain composé par Dudoyer. C'est le portrait que nous avons essayé de reproduire dans cet ouvrage.

Rôles créés par Mlle D'Oligny.

1764	Julie	*L'Epreuve indiscrete*, de Bret.
«	Constance	*L'Amateur*, de Barthe.
«	Betty	*La Jeune Indienne*, de Chamfort.
«	Lucile	*Le Cercle*, de Poinsinet.
1765	Julie	*Le Tuteur dupé*, de Cailhava.
«	Victorine	*Le Philosophe sans le sçavoir*, de Sedaine.
1766	Adélaïde	*La Bergère des Alpes*, de Desfontaines.
1767	Eugénie.	*Eugénie*, de Beaumarchais.
1768	Angélique.	*Les Fausses Infidélités*, de Barthe.
«	Henriette	*Béverley*, de Saurin.
«	Angélique.	*La Gageure imprévue*, de Sedaine.
«	Silvie	*Hylas & Silvie*, de R. de Chabannes.
1769	Julie	*Le Mariage fait & rompu*, de Boissy.
«	Zirphé	*Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.

1760	Molly.	*L'Orphelin anglois*, de Bongal.
«	Julie	*Julie*, de Desnon.
1770	Pauline	*Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
«	*Zaïde*.	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
1771	Fanni	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
«	Sophie	*Le Persiffleur*, de B. de Sauvigny.
«	Laurence	*L'Heureuse Rencontre*, de Mmes Chaum. & Rozet.
«	Henriette	*Les Amants sans le sçavoir*, de Mme de S.-Ch.
«	Angelique.	*Le Bourru bienfaisant*, de Goldoni.
«	Julie	*La Mère jalouse*, de Barthe.
1772	Sophie	*L'Anglomane*, de Saurin.
1773	Glycéris.	*Alcydonis*, de La Sauffaye.
«	Mélite.	*La Feinte par amour*, de Dorat.
1774	Miss Worthy. . . .	*Le Vindicatif*, de Dudoyer.
«	Minna	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
«	Catau.	*La Partie de chasse*, de Collé.
1775	Adeline	*Albert Ier*, de Le Blanc.
«	Rosine	*Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
«	Julie	*Le Célibataire*, de Dorat.
1776	Mysis	*Abdolonyme*, de Collet.
«	Henriette	*L'Ecole des Mœurs*, de F. de Quingey.
«	Mme de Thémine. .	*Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
1777	Constance	*L'Egoïsme*, de Cailhava.
«	Amélie	*Le Veuvage trompeur*, de La Place.
«	Mme de Sancerre. .	*L'Amant bourru*, de Monvel.
«	Mlle de Sainte-Cène	*L'Inconséquent*, de Laujon.
1778	Julie	*L'Homme personnel*, de Barthe.
«	Julie	*L'Impatient*, de Lantier.
«	Miss Adelson. . . .	*Le Chevalier françois à Londres*, de Dorat.
1779	Euphrasie	*Les Muses rivales*, de La Harpe.
«	La M^{se} de Sernente.	*L'Amour françois*, de R. de Chabannes.
«	Laurette	*Laurette*, de d'Oisemont.
«	Roséide	*Roséide*, de Dorat.
1780	Adélaïde	*L'Antipathie pour l'amour*, de Dudoyer.
«	Lucile.	*Le Bon Ami*, de Legrand.
«	Clémentine	*Clémentine & Desormes*, de Monvel.
1782	Julie	*L'Homme dangereux*, de Palissot.
1783	Mélite.	*Les Aveux difficiles*, de Vigée.



CABINET DE M. SOLEIROL

MADEMOISELLE LUZY
Comédie françoise
1763 - 1782

DOROTHEE

MADEMOISELLE LUZY

1763 — 1781

D'après un portrait au paftel, du temps.

NEE à Lyon, le 6 juin 1747, M[lle] Luzy étoit iffue d'une famille d'artiftes. Elle fut deftinée, dès fon enfance, à la profeffion de fes parents, & n'avoit tout au plus que dix ans, lorfqu'elle fut admife à l'Opéra comique comme élève danfeufe ; on

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Nizier, à Lyon : « Aujourd'hui fept juin, j'ai baptifé * DOROTHEE, fille de CLAUDE LUZY, muficien, & de JUSTINE MONTAL, fon époufe. »

* Il eft à remarquer que cet acte, contrairement à l'ufage, ne mentionne pas le jour de la naiffance, que le bulletin de l'état civil fixe au 6 juin.

lui confia même quelques petits rôles en rapport avec ſon âge. A la ſuppreſſion de ce ſpectacle, que l'on réunit en 1762 à la Comédie italienne, elle ne fit pas partie des artiſtes conſervés, & elle alla jouer pendant quelque temps à Rouen. Elle revint enſuite à Paris & prit les leçons du célèbre Préville. Le 23 avril 1763, Mlle Luzy recevoit un ordre de début pour la Comédie françoiſe, où elle paroiſſoit, le 26 mai ſuivant, dans les rôles de Dorine de *Tartufe*, & de Liſette des *Folies amoureuſes*. Elle fut reçue à l'eſſai, le 14 juin, à 1,200 livres d'appointements.

Ses débuts, qui eurent lieu concurremment avec ceux de Mlle D'Oligny, furent loin de produire la même ſenſation. Cette actrice, d'ailleurs, ſuccédoit à une comédienne inimitable, à Mlle Dangeville, dont la perte récente entraînoit un regret univerſel. Cependant, la nouvelle ſoubrette ne laiſſa pas d'être bien accueillie, moins encore pour les grâces de ſa perſonne, qui prévenoient en ſa faveur, qu'à cauſe des diſpoſitions qu'elle laiſſa entrevoir & qui motivèrent ſon admiſſion, le 29 juin ſuivant, aux grands appointements de 2,000 livres.

Il s'en faut que Mlle Clairon ſe montrât auſſi indulgente ſur le compte de cette actrice ſi l'on en juge par ce paſſage d'une de ſes lettres inédites, écrite en 1763, & dans laquelle nous liſons : « Pour l'élégance de la « taille & de la figure, je ne connois rien au théâtre « auſſi bien que Luzy. Sa démarche eſt noble, ſes geſtes « ſupportables, ſa prononciation excellente, & dans le « *medium* ſa voix eſt bien. Hors une douzaine de vers

[redacted]

« dans tout le courant du rôle, dits à peu près dans le « ſens, & la lettre qu'elle a bien lue dans le cinquième « aĉte, je ne crois pas qu'on ait jamais rien vu d'auſſi « plat, d'auſſi découſu, d'auſſi chantant, d'auſſi bête, « d'auſſi comique. » Le portrait n'eſt pas flatté, mais il n'eſt pas impartial.

Mlle Luzy, appréciant la diſtinĉtion dont elle venoit d'être l'objet, chercha de plus en plus à s'en montrer digne, & elle parut ſucceſſivement dans les *Bourgeoiſes à la mode*, dans *Démocrite* (rôle de Cléanthis), & dans Colette des *Trois Couſines*.

C'eſt dans cette dernière pièce que, quelques années plus tard, elle fit preuve de diſcernement & de goût, en revêtant un coſtume, à peu près vrai, de *payſanne*. Elle eut ainſi, l'une des premières, le mérite de faire un pas, hardi pour l'époque, vers la vérité. Le 23 avril 1767, on la recevoit ſociétaire à trois quarts de part, à charge de chanter & de danſer dans les *divertiſſements* & de ſe prêter à toutes les *utilités*.

Plus cette aĉtrice ſe montra ſous les yeux du public, & plus les connoiſſeurs éclairés eurent lieu de reconnoître ſon envie de bien faire & furent à même de conſtater ſes progrès. Sa phyſionomie, remplie d'expreſſion & de vivacité, ſçavoit toujours ſe mettre en harmonie avec le dialogue. Son jeu ne manquoit ni de mordant ni de gaieté, mais il avoit plus de fineſſe que de naturel. Elle poſſédoit aſſez bien l'uſage de la ſcène & ſon inſtinĉt dramatique ſuppléoit habilement à l'intelligence complète du perſonnage, qui lui échappoit quelquefois.

Malgré ſes qualités reconnues, elle n'obtint part entière que le 28 avril 1769.

A la clôture de 1771 (16 mars), tout le perſonnel féminin tragique ſe trouvant empêché par diverſes cauſes, Mlle Luzy, qui étoit toujours reſtée étrangère à la tragédie, ne recula pas devant le rôle de la tendre & malheureuſe Aménaïde, afin de ne pas priver le public d'une repréſentation de *Tancrède*, où Le Kain étoit annoncé (1). « Lorſque ce deſſein fut connu, dit Grimm, « tout le monde s'apprêta à rire & l'on étoit perſuadé « que la pièce ne ſeroit pas achevée. » L'actrice elle-même, ſe ſentoit ſi peu raſſurée qu'elle fit, dans un compliment préliminaire, réclamer l'indulgence, en faiſant connoître à l'aſſemblée qu'il ne s'agiſſoit pas d'un début, mais d'une ſimple tentative, riſquée dans le but de ne pas priver le public du plaiſir de voir Le Kain. Contre l'attente générale, Mlle Luzy ſe tira de cette épreuve avec beaucoup de bonheur. Son maintien fut plein de grâce, de nobleſſe & de dignité. Elle mit beaucoup de chaleur & de ſenſibilité dans pluſieurs paſſages de ſon rôle & eut ſouvent les accents vrais de la dou-

(1) La mention du nom des acteurs ſur les affiches de ſpectacle eſt d'inſtitution moderne. Ce n'eſt qu'en 1791 que l'ordre fut intimé aux comédiens, par le maire de Paris, d'indiquer les noms des acteurs jouant dans le ſpectacle du jour. Ils réſiſtèrent à cette injonction & on lit dans la *Revue rétroſpective* (t. 9, 2e ſérie), une délibération en ce ſens, faite par eux en aſſemblée. Juſqu'alors, il n'y avoit eu d'exception qu'en faveur de Le Kain, dont les repréſentations étoient toujours annoncées, parce que l'indication ſeule de ſon nom faiſoit accourir la foule.

leur, ſans négliger la vigueur & l'énergie que réclamoient les autres parties. Auſſi, quelque bonne diſpoſition que la majorité des ſpectateurs eût apportée à *rire*, l'actrice força les applaudiſſements. Elle joua enſuite la *Suivante* dans la petite pièce, chanta dans les divertiſſements, &, comme le dit Grimm : « Il ne lui manqua plus que « de danſer une allemande pour remporter, ce ſoir-là, « une quadruple couronne. »

Malgré ce ſuccès, Mlle Luzy ne renouvela pas cette tentative, & elle expliqua publiquement ſes motifs d'abſtention dans une lettre inſérée au *Mercure*, peu de temps après cette repréſentation. Elle ſe renferma déſormais excluſivement dans l'emploi des *ſoubrettes*.

L'état précaire de ſa ſanté l'enleva prématurément à la ſcène (avril 1781), & bien avant l'âge où on ſonge ordinairement à la quitter. On répandit le bruit, à cette occaſion, qu'à l'inſtar de Mlle Gauthier (2), elle renonçoit au théâtre pour entrer en religion. S'il falloit ajouter foi aux anecdotes contemporaines, ſa retraite auroit été la conſéquence d'un dépit amoureux ; nous aimons mieux croire que cette réſolution lui fut inſpirée par la perte d'une fille de dix à douze ans qu'elle chériſſoit tendrement & dont la mort fut édifiante.

Quel qu'ait été le principe qui la fit agir, ſi Mlle Luzy n'emporta pas avec elle la renommée d'une actrice éminente, du moins ſon nom peut-il, avec juſtice, figu-

(2) Cette comédienne avoit débuté en 1716. En 1725 elle prit le voile au couvent des Carmélites de Lyon. Elle mourut le 28 avril 1757.

rer honorablement parmi ceux des femmes de talent qu'a possédées la Comédie françoise.

Mlle Luzy avoit toujours professé un goût très vif pour le mariage. Déjà, en 1779, elle avoit dû épouser un ancien avocat nommé Landry, & plus tard, elle voulut avoir pour époux son camarade Fleury. Ces deux projets de mariage manquèrent successivement. Aussi, dès qu'elle fut entrée dans la vie privée, son premier soin fut-il de prendre un mari. Malheureusement, sans doute, elle avoit apporté trop de précipitation dans son choix; car l'union qu'elle contracta alors fut loin d'être paisible. « Jamais (dit Berryer dans ses Mémoires), je « n'ai vu de métamorphose plus complète que celle qui « s'étoit opérée chez cette actrice si folâtre... Ce ma- « riage l'avoit rendue sérieuse, monotone & même bi- « zarre... » Aussitôt que la loi le lui permit, elle se hâta de divorcer; mais, toujours possédée de la *matrimonio-manie*, & nullement découragée par un premier essai malheureux, elle contracta une seconde union (3) qui lui réussit mieux.

Enfin, devenue veuve au bout de quelques années, elle passa le long intervalle qui s'écoula entre son veuvage & sa mort, arrivée à Paris, le 27 novembre 1830, à l'âge de 83 ans, dans l'obscurité la plus absolue & livrée uniquement à des pratiques de piété & de bonnes œuvres que lui permettoit l'état honnête de sa fortune.

(3) Le 19 octobre 1795, avec un sieur Gérard Maris, avoué au tribunal de 1re instance de la Seine. Elle avoit divorcé le 25 novembre 1794.

Rôles créés par Mlle Luzy.

1763	Une Comteffe. . .	*La Manie des Arts*, de R. de Chabannes.
1764	Nerine	*L'Epreuve indifcréte*, de Bret.
«	Ifmène	*Le Cercle*, de Poinfinet.
«	Lifette	*L'Homme fingulier*, de Deftouches.
1765	Finette	*L'Orpheline léguée*, de Saurin.
1768	Finette	*Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
«	Laurette.	*Laurette*, de Dudoyer.
«	Doris	*Hylas & Silvie*, de R. de Chabannes.
1769	L'Amour	*Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
«	Marton	*Le Mariage impromptu*, du même.
«	Finette	*Julie*, de Defnon.
1770	Agathe	*La Veuve*, de Collé.
1771	Betzy	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Quingey.
1773	L'Amour	*L'Amour à Tempé*, de Mme Chaumont.
1776	Nelly	*L'Ecole des Mœurs*, de F. de Falbaire.
«	Julie	*La Rupture*, de Legrand.
1777	Marton	*L'Inconféquent*, de Laujon.
1778	Lady Steele	*Le Chevalier françois à Londres*, de Dorat.
1779	Uranie	*Les Mufes rivales*, de La Harpe.
«	La Suivante	*Laurette*, de d'Oifemont.
«	Fanny.	*Rofèide*, de Dorat.
1781	Lifette.	*Le Jaloux fans amour*, d'Imbert.

[redacted]



Granger
Comédie françoise
1763–1764

PIERRE-PHILIBERT

GRANGER

1763 — 1765

Extrait du *Recueil des coſtumes des grands théâtres de Paris*, année 1787.

GRANGER, né à Paris le 23 décembre 1746, n'étoit pas deſtiné au théâtre. Des revers de fortune, ſurvenus dans ſa famille, lui firent embraſſer fort jeune la profeſſion de comédien. Il débuta à la Comédie françoiſe, le 12 décembre 1763, par les rôles d'Egyſthe dans *Mérope* & d'Olinde dans *Zénéïde;* & continua ſes débuts, le 17 & le 23 du même

Extrait des regiſtres de la paroiſſe des Saints-Innocents : « Mardy, vingt-ſept décembre mil ſept cent quarante-ſix, a été baptiſé PIERRE-PHILIBERT, né le vingt-trois, fils de GUILLAUME GRANGER, bourgeois de Paris, & de FRANÇOISE FILLON, ſon épouſe, demeurant rue de la Féronnerie. »

mois, en jouant Séïde, & Darviane dans *Mélanide;* Britannicus, & Charmant dans l'*Oracle*.

Sa voix ne parut pas encore suffisamment développée, mais il avoit de l'intelligence dans le débit, de la justesse dans le geste; enfin il fit preuve, malgré son inexpérience, d'un talent que son extrême jeunesse ne permettoit pas de soupçonner & qui, le 1er janvier 1764, le fit recevoir à l'essai. Belle Cour, Molé & même Grandval, qui étoit rentré quelques mois plus tard, ayant pris de l'ombrage à son sujet, Granger se vit peu à peu relégué dans les rôles les plus infimes de l'emploi qu'ils tenoient en maîtres. Rebuté des obstacles qu'il rencontroit, Granger résolut de quitter la Comédie françoise où il étoit depuis deux ans à peine, & il partit pour la province où il passa vingt années. De retour à Paris au commencement de 1782, il entra le 5 mars à la Comédie italienne, & sa première apparition eut lieu dans les rôles de Dorimon de l'*Apparence trompeuse* & de Dorante de la *Coquette fixée*. Sa grande habitude du théâtre, la noblesse de son maintien, sa sensibilité profonde l'y firent accueillir avec une grande faveur.

Pendant les huit premières années que cet acteur passa à la Comédie italienne, il y établit avec succès plusieurs rôles importants & il se montra véritablement supérieur dans *Tom Jones* & Dorsan de la *Femme jalouse* (1). Personne n'a joué mieux que lui ce dernier rôle.

(1) Comédies en cinq actes & en vers, de Desforges, représentées, la première, le 22 octobre 1782; la seconde, le 15 février 1785.

[redacted]

Lorſqu'en 1790, ce théâtre ſe conſacra preſque excluſivement aux pièces à ariettes & que la comédie ne s'y montra plus que comme acceſſoire, Granger ne parut ſur la ſcène qu'à de rares intervalles & dans des rôles indignes de ſon talent. Vers 1795, il retourna en province & prit la direction du théâtre de Rouen, qu'il conſerva juſqu'en 1808, & qui bientôt devint, grâce à ſes ſoins, le premier théâtre des départements. Granger put s'y faire applaudir dans le *Miſanthrope*, le *Menteur*, la *Métromanie*, l'*Homme à bonnes fortunes*, &c.

Granger n'étoit pas d'une taille élevée; mais elle étoit bien priſe, & il poſſédoit une diſtinction & une grâce naturelles qui ſçavoient la faire reſſortir. Sa phyſionomie étoit animée & expreſſive, quoiqu'il eût le nez un peu prononcé & deſcendant ſur la bouche, & que ſon œil gauche fût légèrement contracté & en déſaccord avec l'œil droit. Cet œil n'étoit pas de verre, comme on le croyoit de ſon temps & ainſi qu'on l'a toujours dit depuis. Granger ſe l'étoit crevé, étant écolier, d'un coup de canif, involontaire bien entendu; l'œil s'étoit conſervé en ſa forme apparente, mais il en avoit perdu complètement l'uſage.

Sa diction étoit ſçavante & chaleureuſe, & aucun détail n'échappoit à ſon intelligence. Telle eſt la juſtice que lui rendent les témoignages contemporains qui, tous, s'accordent à regretter que ce comédien d'élite n'eût pas pris rang parmi les membres éminents de l'ancienne Comédie françoiſe.

Sa vieille réputation, ſon mérite reconnu, le firent

nommer, en octobre 1819, membre du jury d'examen du fecond Théâtre françois & profeffeur de déclamation au Confervatoire. Il conferva ces fonctions jufqu'en 1824, époque à laquelle il fe remaria & alla habiter une belle propriété qu'il avoit acquife aux environs de Vernon. C'eft là qu'il eft mort, le 15 octobre 1824, dans un âge avancé.

Granger, lors de la révolution thermidorienne, fut accufé en plein théâtre d'avoir fiégé à Bordeaux comme membre du Tribunal révolutionnaire. Indigné d'une telle inculpation, il quitta brufquement la fcène & n'y remonta que quelques jours plus tard, après avoir, par tous les moyens poffibles de publicité, fait conftater que loin d'avoir jamais été partifan de la Terreur, il s'étoit toujours comporté comme *un ami de l'humanité fouffrante*. Ce font les propres termes du mémoire juftificatif.

Rôles créés par Granger.

1764	Damis.	*L'Epreuve indifcrète*, de Bret.
1782	Tom Jones	*Tom Jones à Londres*, de Desforges.
«	Solange.	*Céphife*, de Marfollier.
«	Valcour.	*Le Mariage in extremis*, de Piis & Barré.
«	De Lys	*L'Indigent*, de Mercier.

1782	Anaximandre . . .	*Anaximandre*, d'Andrieux.
1783	Dorville.	*Sophie de Francourt*, de ***.
«	Saint-Cher	*Le Vaporeux*, de ***.
«	Durimel.	*Le Déserteur*, de Mercier.
«	Monrose	*Monrose & Amélie*, de Faur.
«	Clairfond . . .	*Les Deux Portraits*, de Desforges.
1784	Dorlis.	*L'Amour à l'épreuve*, de ***.
«	Jullefort.	*La Brouette du Vinaigrier*, de Mercier.
1785	Deperny.	*Les Deux Frères*, de Milcent.
«	Dorsan	*La Femme jalouse*, de Desforges.
1786	Vanglenne.	*L'Habitant de la Guadeloupe*, de Mercier.
«	Dupont	*Les Amis du jour*, de Beaunoir.
«	Dumon	*Les Dangers de la prévention*, de Marsollier.
1787	Tom Jones	*Tom Jones & Fellamar*, de Desforges.
«	De Clumar	*Natalie*, de Mercier.
«	Folleville	*Les Etourdis*, d'Andrieux.
1788	Armand.	*Les Arts & l'Amitié*, de Bouchard.
1790	Frédéric.	*Ferdinand*, de Dezède.
1791	Le Mis d'Apremine	*Le Convalescent de qualité*, de F. d'Eglantine.



CABINET DE M SOLEIROL

MADEMOISELLE FANIEZ

médie françoise

ALEXANDRINE-LOUISE

MADEMOISELLE FANIEZ

1764 – 1786

D'apres une petite mignature fur ivoire

MLLE FANIEZ, née à Cambray le 26 octobre 1745, appartenoit à une honnête famille de la bourgeoifie ; elle eut pour marraine Mlle de Boufflers. On ignore les circonftances qui la mirent au théâtre. Elle débuta à la Comédie françoife, le 11 janvier 1764, dans les rôles de Finette & de Lifette du

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Martin, de Cambray : « L'an mille fept cent quarante-cinq, le vingt-fix d'octobre, eft née & a été baptifée ALEXANDRINE-LOUISE FANIEZ, fille légitime de CHARLES-JOSEPH & de MARIE-ELENNE CRISTALLIN, fes père & mère. »

Diſſipateur & du *Préjugé vaincu*. Elle n'avoit juſqu'alors paru ſur aucune ſcène, & malgré ſon inexpérience, elle ne laiſſa pas d'être bien accueillie. Reçue le 30 janvier, aux appointements de deux mille livres, admiſe à la demi-part, le 19 mars 1766, elle n'obtint la part entière que le 18 avril 1780. Mmes Belle Cour & Luzy ſe partageoient l'emploi des *ſoubrettes* où le public les voyoit, l'une & l'autre, avec plaiſir : cet obſtacle rendoit plus difficile la tâche de Mlle Faniez ; cependant, ſon zèle & ſes efforts l'en firent triompher. Rivale en beauté de Mlle Luzy, elle n'eut bientôt plus rien à envier au talent de cette actrice & la priorité de réception devint la ſeule ligne de démarcation qui exiſtât entre elles. La vivacité, la gaieté, la fineſſe caractériſoient le jeu de Mlle Faniez dont tous les ſoins tendoient, d'ailleurs, à n'imiter perſonne : ce qui dénote qu'elle avoit de la juſteſſe dans le goût. Elle s'attacha à donner, en effet, à tous les rôles de ſon emploi, ſurtout dans le repertoire moderne, une allure gaie & ſpirituelle, en obſervant une juſte meſure entre la froideur, ſi contraire à l'illuſion & l'exagération qui la détruit. On rapporte une anecdote qui prouve auſſi que cette actrice poſſédoit une préſence d'eſprit ſingulière ; la mémoire lui ayant fait défaut dans la *Métromanie*, où elle jouoit le rôle de Liſette, après ce vers :

« Et je prétends ſi bien repréſenter l'idole (1) »

(1) Acte II, ſcène II.

& le souffleur ne venant pas assez promptement à son aide, elle improvisa le vers suivant :

« Mais j'aurai plus tôt fait de regarder mon rôle »

ce qui étoit d'autant plus en situation, qu'elle représentoit une soubrette étudiant un rôle pour le jouer en société ; puis, tirant naturellement de sa poche le rouleau que déjà , dans un acte précédent, elle avoit montré en disant :

« Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie »

elle eut le temps de se remettre & de rafraîchir ses souvenirs, sans que l'illusion de la scène en souffrît.

A ces dons de l'intelligence, cette actrice joignoit une physionomie des plus piquantes ; sa voix laissoit pourtant à désirer plus de netteté & d'euphonie.

Malgré une santé fort délicate, Mlle Faniez fournit une assez longue carrière ; il est vrai qu'elle joua fort peu pendant les deux dernières années qu'elle passa au théâtre. Elle prit sa retraite le 1er avril 1786. La représentation où elle parut pour la dernière fois, eut cela de remarquable qu'elle terminoit également la carrière théâtrale de Brizard, de Préville & de sa femme. Deux pensions, l'une de 1,500 livres sur la Comédie, l'autre de 1,000 livres, accordée en deux fois par le Roy (en 1783 & en 1786), furent le prix de ses services.

Mlle Faniez avoit tourné la tête à bien des gens &

particulièrement à ce pauvre Dorat, qu'elle ne quitta qu'à ſon lit de mort, mangeant tous les ſoirs les confitures ſèches que Mme de Beauharnois apportoit tous les matins au malade. On a prétendu même qu'un mariage ſecret l'uniſſoit à ce poète.

Après ſa retraite, elle épouſa, le 11 frimaire an II (1er novembre 1793), M. Gaſſe, qui a été huiſſier de la Chambre du Roy ſous la Reſtauration, & auprès de qui elle vécut heureuſe, réſiſtant à toutes les propoſitions qui lui furent faites, depuis ſon mariage, par Mlle Raucourt, par Sageret & d'autres directeurs de grands théâtres, pour la décider à remonter ſur la ſcène. Elle eut la ſageſſe de s'abſtenir.

Atteinte depuis longtemps d'une maladie chronique, Mlle Faniez paſſa les deux dernières années de ſon exiſtence dans une maiſon de ſanté à Montmartre, où elle eſt décédée le 3 juin 1821, à l'âge de ſoixante-ſeize ans.

Rôles créés par Mlle Faniez.

1767	Betzy	*Eugénie*, de Beaumarchais.
1768	Une march. de mod.	*Les Valets maîtres*, de R. de Chabannes.
«	Aglaé	*Hylas & Silvie*, du même.
1769	Lindor	*Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
«	Agathe	*Julie*, de Deſnon.
1770	Fatmé.	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.

1771	Betzy	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
«	Julie	*Le Persiffleur*, de B. de Sauvigny.
«	Lise.	*Les Amants sans le sçavoir*, de Mme de St Cham.
1772	Finette	*L'Anglomane*, de Saurin.
1773	Georgette.	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Dorine	*La Feinte par amour*, de Dorat.
1774	Fanchette	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
«	Agathe	*La Partie de chasse*, de Collé.
1775	Nérine.	*Le Célibataire*, de Dorat.
1776	Mme de Follange . .	*Le Malheureux imaginaire*, du même.
1777	Fanchette	*L'Inconséquent*, de Laujon.
1778	Mme de Sénantes. .	*Le Chevalier françois à Turin*, de Dorat.
1779	Finette	*Roséide*, du même.
1782	Rosette	*Le Flatteur*, de Lantier.
1784	Marton	*Le Jaloux*. de R. de Chabannes.





FEULIE

Comédie françoise

1764-1774

LOUIS-HENRY

FEULIE

1764 — 1774

D'après un portrait fait à l'eſtompe, relevé à la ſanguine.

FEULIE, né à Paris le 25 février 1736, eſt mort dans la même ville, le 18 octobre 1774. Il n'avoit jamais joué ſur un théâtre public, lorſque, entraîné par un goût décidé, il quitta l'établi de ſon père, modeſte tailleur en la Cité, pour débuter à la Comédie françoiſe, le mardi 8 mai 1764. Il y parut d'abord dans les rôles de Frontin du *Muet*, & de La-

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Barthelemy : « Le 26 février 1736, a été baptiſé par nous LOUIS-HENRY, né le jour précédent, fils de PHILBERT-HENRY FEULIE, maître tailleur, & d'ELISABETH-JEANNE GREVIN, ſa femme, demeurant rue Saint-Louis, de cette paroiſſe. »

branche de *Crispin rival de son maitre*, successivement dans le *Légataire universel*, les *Folies amoureuses*, & enfin dans le rôle de Lolive du *Grondeur*. On lui reconnut des dispositions innées, un jeu franc, gai, naturel, également éloigné de la charge & de la froideur; en un mot, il montra qu'il y avoit chez lui l'étoffe d'un véritable comédien. Ce jugement favorable porté par le public sur ses premiers essais, lui valut un ordre de réception en 1766.

Ce comédien, doué d'un masque convenable à son emploi, d'une taille agréable & dégagée, d'agilité & de prestesse dans ses mouvements, vit son succès s'accroître chaque jour & ne tarda pas à conquérir une réputation qui le plaça au rang des acteurs les plus goûtés de la Comédie françoise. La Harpe a dit dans le *Mercure de France*, auquel il travailloit alors, que « Feulie étoit « un excellent comédien, saisissant à merveille la cari- « cature & le ridicule de son personnage & le rendant « avec une vérité singulière. » Cet éloge, sous la plume de La Harpe, critique peu indulgent, acquiert de la valeur.

Un rôle dans lequel Feulie excella, fut celui de Tartufe. En s'y montrant tout aussi profond qu'Auger, qui jouoit ce rôle en partage, il n'achetoit pas comme celui-ci, les suffrages du parterre par d'ignobles bouffonneries, & il sçavoit y obtenir une réussite aussi grande, mais plus désirable, puisqu'il n'en étoit redevable qu'à des moyens avoués par la bienséance & le bon goût.

Feulie n'eut pas l'occasion de prouver toute sa capa-

cité; car il eſt reſté trop peu de temps au théâtre pour avoir pu y établir beaucoup de rôles nouveaux. Le célèbre Préville, d'ailleurs, auroit pu, ainſi qu'Auger, revendiquer au beſoin des droits antérieurs à ceux de cet acteur. Il ne joua donc d'original qu'un petit nombre de rôles & ceux dont il fut chargé dans le répertoire moderne n'offrirent que peu d'importance. On ne peut guère citer que Picard dans le *Bourru bienfaiſant*, M. Jourdain dans la *Centenaire* (1), Liſimon dans la *Feinte par amour*, & Lucas dans la *Partie de chaſſe de Henry IV*; encore ne joua-t-il ce dernier rôle que dans la repréſentation que les Comédiens françois allèrent donner de cette comédie à la campagne de leur ancienne camarade, Mlle Dangeville; car, à cette époque, Louis XV avoit défendu qu'elle fût jouée ſur un théâtre public. Cette interdiction ne fut levée qu'après la mort du Roy; mais alors Feulie lui-même n'exiſtoit plus. Il y fut remplacé par Auger : la petite-vérole l'ayant enlevé au théâtre, pour lequel ſa mort prématurée fut une perte réelle & vivement ſentie.

(1) Comédie en un acte & en vers, d'Artaud, compoſée en l'honneur de Molière & repréſentée le 18 février 1773.

Rôles créés par Feulie.

1764	La Garouffière. . .	*L'Homme fingulier*, de Deftouches.
1765	Un domeftique . .	*Le Philofophe fans le fçavoir*, de Sedaine.
1767	Robert	*Eugénie*, de Beaumarchais.
1768	Champagne. . . .	*Les Valets maîtres de la maifon*, de R. de Chab.
«	Tomi	*Béverley*, de Saurin.
1769	Mondor.	*Les Etrennes de l'Amour*, de Cailhava.
«	Dumont.	*Julie*, de Defnon.
1770	André.	*Les Deux Amis*, de Beaumarchais.
«	Nébi	*Le Marchand de Smyrne*, de Chamfort.
1771	Uftache.	*L'Heureufe Rencontre*, de Mmes Rofet & Chaum.
«	Germon.	*Les Amants fans le fçavoir*, de la M^{se} de St-Cham.
«	Picard	*Le Bourru bienfaifant*, de Goldoni.
1772	Lolive.	*L'Anglomane*, de Saurin.
1773	M. Jourdain. . . .	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Lifimon	*La Feinte par amour*, de Dorat.



MADEMOISELLE DE S^T. VAL, l'ainée
Comédie françoise
1766-1779

[redacted]

MARIE-PAULINE-CHRISTINE

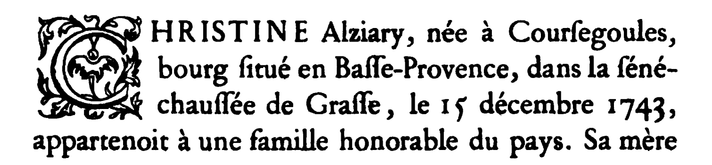
ALZIARY DE ROQUEFORT

dite

MADEMOISELLE DE ST-VAL l'aînée

1766 — 1779

Reproduction de la gouache de Wirsker, rôle de Zénobie.



CHRISTINE Alziary, née à Courſegoules, bourg ſitué en Baſſe-Provence, dans la ſénéchauſſée de Graſſe, le 15 décembre 1743, appartenoit à une famille honorable du pays. Sa mère

Extrait des regiſtres de l'état-civil de Courſegoules : « L'an mille ſept cent quarante & trois, le quinze du mois de décembre, eſt née damoiſelle MARIE-PAULINE-CHRISTINE, fille de Monſieur HONORE-ALZIARY DE ROQUEFORT & de dame MARIE-GENEVIEVE DE GAZAGNAIRE, & le ſeize à midi a été baptiſée. »

avoit été attachée à la perſonne de la Reine Marie Lecſinska ; ſon père étoit chevalier de Saint-Louis, & un de ſes frères (qui plus tard devoit acquérir une triſte renommée) étoit au ſervice. Elle reçut au couvent d'Antibes, ainſi que ſa ſœur, une excellente éducation. Eſt-ce dans les repréſentations tragiques (tradition de Saint-Cyr) données par les penſionnaires à la fin de l'année d'études, & dans leſquelles la jeune Alziary ſe faiſoit remarquer par ſon intelligence précoce, qu'il faut chercher l'occaſion qui fit une comédienne de cette demoiſelle de condition, que ſon origine appeloit à une poſition autre que celle où elle s'eſt rendue célèbre ? Eſt-ce, ainſi que des témoignages contemporains porteroient à le faire croire, dans le goût du théâtre, qui ſembloit être inné chez tous les membres de cette famille (1)? A tel point que le père, loin de comprimer les tendances de ſes filles, les favoriſa en exerçant leurs diſpoſitions ſur un petit théâtre de ſociété qu'il avoit dans le village de Saint-Paul.

Toutefois, ce ne fut pas ſans déplaiſir que, ſubiſſant à ſon inſçu l'empire des préjugés de ſon époque & de la caſte à laquelle il ſe targuoit d'appartenir, ce père vit ſes filles embraſſer décidément la carrière du théâtre, & il ne fallut rien moins que la réputation qu'elles ne tar-

(1) Un frère de cette actrice débuta, ſous le même nom, à la Comédie Italienne, le 30 juillet 1780. Il ne fut pas reçu. C'eſt vraiſemblablement ce frère dont nous diſons ci-après un mot en note, dans l'article relatif à Mlle de Saint-Val la cadette.

dèrent pas à y acquérir l'une & l'autre, pour faire taire ſes répugnances.

Après avoir d'abord joué la tragédie à Lyon, où elle étoit fort goûtée, Mlle de Saint-Val aînée fut mandée à Paris, afin de combler le vide qu'alloit laiſſer le prochain éloignement de Mlle Clairon. Elle débuta à la Comédie françoiſe, le 5 mai 1766, par le rôle d'Ariane; le 12, elle joua Alzire, & le 21 du même mois, Aménaïde. Un accident malencontreux, quoique fort naturel, dut interrompre ſes débuts, qu'elle reprit au bout de quelques mois, le 8 novembre, par le rôle d'Hypermneſtre, &, le 15, par celui d'Iphigénie, dans *Iphigénie en Tauride*. Elle fut reçue l'année ſuivante à demi-part, avec promeſſe d'un troiſième quart à la fin de la ſeconde année, & de la part entière après deux ans révolus.

Bien que cette tragédienne ne poſſédât pas, au même degré, les qualités qui diſtinguoient l'actrice ſupérieure à qui elle ſuccédoit, & qu'elle fût à une diſtance plus grande encore de Mlle Du Meſnil, tout âgée qu'étoit déjà cette dernière, on reconnut dans la débutante de la nobleſſe & de l'intelligence. Elle rachetoit de grandes incorrections par l'expreſſion la plus heureuſe de la ſenſibilité, & malgré la monotonie, parfois lamentable, de ſa voix, malgré ſes traits preſque repouſſants, elle avoit des moments ſi beaux, qu'on lui pardonnoit ſes fautes, qui, d'ailleurs, échappoient à la multitude. Voltaire écrivoit au marquis de Thibouville : « Voilà donc « Mlle Saint-Val, une actrice ſublime, ſupérieure à

« Mlle Du Mefnil (2) ! » La Harpe, de fon côté, proclamoit dans le *Mercure* « que cette actrice étoit faite « pour le grand pathétique & qu'elle l'atteignoit quel- « quefois jufqu'à faire oublier les difgrâces de fa figure « & de fon organe. »

Mlle de Saint-Val étoit, en effet, fort laide, & elle le fçavoit fi bien, que fon gefte le plus habituel tendoit à dérober au public l'afpect de fa figure, en ramenant le bras à la hauteur du vifage.

A l'inftar de Mlle Du Mefnil, cette actrice avoit des tranfitions inattendues qui n'appartenoient qu'à elle & qui entrainoient les fuffrages. L'on n'auroit jamais pu croire que tel mot dût produire l'enthoufiafme ; mais ce mot étoit préparé par un coup d'œil, un jeu de phyfionomie. Dans *Mérope* particulièrement, elle excitoit les tranfports du public avec quelques paroles, lorfqu'au moment de la reconnoiffance, cette reine s'écrie, en voyant Poliphonte prêt à frapper Egyfthe :

« Barbare ! il eft mon fils »

& qu'Egyfte, fe jetant à fes pieds :

— Moi ! votre fils ?
— Tu l'es ! »

répond Mérope en l'embraffant.

(2) Nouvelle preuve de la verfatilité des appréciations chez Voltaire.

Ces deux mots étoient jetés par Mlle Saint-Val avec un accent impoffible à décrire. Elle fembloit, en les prononçant, couvrir Egyfthe de tout ce qu'il y a de puiffance & d'amour dans la maternité.

Dans la fcène d'Emilie avec Cinna, lorfqu'on lui nomme ceux des conjurés qui font mandés par Augufte, elle écoutoit, le bras gauche appuyé fur fon coude, dans l'attitude de la réflexion, & répondoit lentement, fans les regarder & comme fe parlant à elle-même :

« Mandés, les chefs de l'entreprife...
« Tous deux en même temps...

& tournant tout à coup la tête du côté de Cinna, elle lui difoit vivement :

« Vous êtes découverts ! »

Cette gradation produifoit un effet prodigieux, difent les feuilles contemporaines.

Il en étoit de même dans *Sémiramis*, lorfqu'elle voyoit le billet aux mains d'Arface & qu'elle lui difoit :

« D'où le tiens-tu ?
— Des dieux.
— Qui l'écrivit ?
— Mon père.
— Que dis-tu ? »

Ces mots étoient un des plus grands effets de Mlle Saint-Val.

Cependant, malgré le zèle dont elle étoit animée & le talent qu'elle montroit, il s'écoula dix années avant qu'on lui accordât la part entière à laquelle lui donnoient droit & son mérite inconteſtable & les promeſſes qui lui avoient été faites lors de ſon admiſſion dans la Société. Loin de là ! il n'eſt ſorte de déboires dont elle ne fut abreuvée. Elle avoit rencontré ſur ſa route, en Mme Veſtris, reçue depuis elle, une rivale jalouſe de ſes ſuccès & ardente à lui diſputer le terrain. Cette actrice, étayée par la protection du duc de Duras, qui avoit la haute main ſur la Comédie françoiſe, confiſqua à ſon profit la majeure partie des rôles qu'elle n'auroit dû jouer qu'en partage avec Mlle Saint-Val. Vingt-trois rôles ſeulement furent laiſſés à celle-ci, tandis que cent douze devenoient la part léonine de Mme Veſtris.

Le public, cependant, ſembloit pencher en faveur de la première de ces actrices, s'il faut en juger par ce qui ſe paſſa un ſoir que Mme Veſtris, qui devoit jouer Hypermneſtre, fut remplacée à l'improviſte par Mlle Saint-Val, à la ſollicitation des comédiens. Les ſpectateurs, qui ne s'attendoient pas à cette ſubſtitution (3), l'accueillirent par de bruyantes démonſtrations, qui témoignoient de leur plaiſir, ce dont l'actrice fut ſi touchée, qu'elle fut tout bonnement *ſublime* dans ſon rôle. Le lendemain de cette repréſentation, le puiſſant protecteur de Mme Veſtris fit menacer Mlle de Saint-Val de la priſon, ſi elle

(3) Nous avons déjà eu occaſion de dire que les noms des acteurs ne figuroient pas alors ſur les affiches.

s'avifoit de jouer déformais, même pour rendre fervice à fa Société, d'autres rôles que ceux qu'un acte arbitraire lui avoit dévolus. On vouloit, à tout prix, l'anéantir & la contraindre, à force de dégoûts, à quitter la Comédie françoife, où fa defpotique rivale pourroit alors régner en fouveraine.

Révoltée de tant d'injuftice, M[lle] de Saint-Val effaya de fe défendre & de juftifier fa conduite dans un Mémoire rendu public & qui réfumoit toutes les pièces du procès (4). Cette tentative lui porta malheur, car elle fut rayée des cadres de la Comédie par un ordre exprès du Roy, & exilée en Beauvoifis (fait unique dans les faftes du théâtre), comme coupable d'avoir publié un *libelle* où elle infultoit, en effayant d'avoir raifon, fes camarades & M. le duc de Duras, fon fupérieur.

Cependant, le public, toujours difpofé en général à époufer la querelle de la victime, prit fait & caufe pour l'actrice opprimée & fit cruellement expier à M[me] Veftris fon injufte triomphe. Pendant longtemps celle-ci ne pouvoit plus paroître en fcène fans être honnie, confpuée, vilipendée; &, plus d'une fois, il devint néceffaire de doubler, de tripler même la garde aux repréfentations.

La divifion s'introduifit parmi les comédiens eux-mêmes. Les uns fe mirent du parti de M[lle] Saint-Val;

(4) *Lettres de Madame la comteffe de Mal.. à Madame la marquife d'A...*

Ces lettres étoient l'œuvre de la marquife de Saint-Chamond, ci-devant M[lle] Mazzarelli, amie de M[lle] Saint-Val.

les autres fe rangèrent du côté de fon adverfaire. C'eft à cette occafion qu'il circula une facétie, très répandue déjà dans les couliffes & que le monde accueillit avec empreffement; elle avoit du moins, à défaut d'autre mérite, celui de deffiner les deux camps (5).

Sur ces entrefaites, une affaire déplorable vint encore ajouter aux chagrins de Mlle Saint-Val & aggraver ce que fa pofition avoit de pénible. Son frère, fergent au régiment Lyonnois, fut accufé d'avoir tué un de fes camarades à l'occafion d'un paffe-droit. Il lui avoit, rapportoit-on, plongé fon épée dans le cœur avant qu'il ne fe fût pofé en garde. Ayant été mis en accufation, il ne voulut rien confeffer. On lui appliqua la queftion qu'il fubit avec courage, ne voulant pas infliger le déshonneur à fa famille par l'aveu de fon crime.

On ufa alors d'un autre moyen, & dans l'efpoir que le coupable fe trahiroit, on fit tout à coup paroître à fes yeux, le cadavre de fon ami; mais le malheureux jeune homme, au lieu de fuccomber devant cette nou-

(5) Elle étoit intitulée : *Efcadre blanche*, *Efcadre rouge*.

Efcadre blanche, portant le pavillon de la reine *Vénus :*

Amiral, Veftris. — Servant fous fes ordres : Brizard, Préville, Des Effarts, Larive, Ponteuil, Vanhove, Courville, Dugazon; Mmes Préville, Belle Cour, Luzy, Dugazon, Suin.

Efcadre rouge, portant pavillon de la reine *Melpomène :*

Saint-Val aînée, amiral. — Servant fous fes ordres : Molé, Auger, Monvel, Dazincourt, Fleury; Mmes Saint-Val jeune, D'Oligny, Faniez, Lachaffaigne, Contat.

(Supp. à la *Gazette de France* du 27 feptembre 1779.)

velle épreuve, conſerva aſſez d'empire ſur lui-même pour ſe précipiter ſur ce corps enſanglanté, en s'écriant : « Que ne peux-tu, ô mon ami, renaître à la vie pour « confondre mes ennemis, en leur diſant que je ſuis « un homme d'honneur! »

Les partiſans de l'actrice exilée, auxquels ſe joignit ſa ſœur, ne négligeoient cependant aucune démarche pour obtenir ſon rappel. Mais tous leurs efforts échouèrent contre une influence ſupérieure, & ce n'eſt qu'en novembre 1779 qu'il fut donné à la pauvre Saint-Val de voir ſon ordre d'exil révoqué ; toutefois elle fut pas rétablie au nombre des comédiens du Roy. On lui laiſſa ſeulement la faculté de jouer ſur les théâtres de la province, dont elle parcourut les principales villes en triomphatrice (6).

Vers la fin de 1789, un ſoir & dans l'intervalle de la grande à la petite pièce, un ſpectateur fait la motion que Mlle de Saint-Val aînée ſoit invitée à rentrer au

(6) Après une repréſentation de *Médée*, ſur le théâtre d'Avignon, une colombe vint lui apporter une couronne à laquelle étoient attachés ces vers :

« **Illuſtre ornement de la ſcène,**
« **Toi, dont l'âme excite en nos ſens**
« **Tous les ſublimes mouvemens**
« **Dont s'enorgueillit Melpomène ;**
« **Saint-Val, reçois le juſte encens**
« **Que nous devons à ton génie ;**
« **Et revois ici ta patrie,**
« **Puiſqu'on y chérit les talens.** »

Partout où cette tragédienne s'arrêtoit, elle étoit l'objet de ſemblables ovations.

théâtre. Cette propoſition eſt appuyée avec feu par la ſalle entière, au grand déplaiſir de Mme Veſtris, & l'acteur Dunant vient annoncer que la Société porteroit à Mlle Saint-Val l'expreſſion des vœux du public. Le 27 ſeptembre, le journal de Prudhomme (*Révolutions de Paris*, n° XII), ayant fait appel aux comédiens françois, « pour qu'ils euſſent à réintégrer cette actrice « dans ſon ancienne poſition de ſociétaire, dont un « acte tyrannique l'avoit dépoſſédée, » Mlle Saint-Val, dans une lettre adreſſée à la *Chronique de Paris*, le 16 octobre ſuivant, déclare : « que ſi elle remonte ſur la « ſcène, à la demande du public, ce ſera ſur tout autre « théâtre que le Théâtre françois, qui l'a repouſſée « comme un ſujet *dangereux* & *fautif*, &c. »

Elle fit, en effet partie, de 1791 à 1794, de la troupe de la Montanſier. C'eſt là que ſe paſſa une ſcène aſſez ſingulière & ſurtout inattendue, pendant la repréſentation de *Sémiramis*. Les deux ſœurs jouoient dans cette tragédie, l'aînée, *la Reine;* la jeune, *Azéma*. Brouillées enſemble (parce que la première n'avoit pas pardonné à ſa ſœur d'être reſtée après elle à la Comédie françoiſe), depuis douze ans elles étoient devenues étrangères l'une à l'autre. Au moment où, dans la pièce, Azéma eſt embraſſée par la Reine, le public cria *bis!* & avec tant de chaleur, que les deux ſœurs attendries, cédant à leur vive émotion, ſe jetèrent dans les bras l'une de l'autre & ſe réconcilièrent ſous les yeux des ſpectateurs.

A partir de ce jour, Mlle Saint-Val l'aînée paroît

avoir renoncé à l'exercice de ſa profeſſion, car on ne voit plus ſon nom figurer publiquement. Elle rentra dans la vie privée, quoique tenant, pour ainſi dire, maiſon ouverte & recevant dans ſon ſalon de la cour des Fontaines, avec ce ton ſolennel qui ne l'avoit jamais abandonnée, tous ceux qui déſiroient lui être préſentés. Mais, toujours bizarre, elle avoit ſoin de ſe reléguer dans le coin le plus obſcur de ſon appartement, le viſage à demi-maſqué par un voile épais qui deſcendoit juſqu'à la bouche. Dans le monde même, où elle étoit recherchée à cauſe de ſon mérite, elle ne quittoit jamais ce voile.

Mlle de Saint-Val eſt morte à Paris le 13 juin 1830, à l'âge de quatre-vingt-ſix ans huit mois & quelques jours, laiſſant une fortune immobilière de plus de 300 mille francs.

Joanny (7), de la Comédie françoiſe, un des acteurs les plus diſtingués de notre temps, avoit été ſon élève.

(7) Jean-Bernard Briſſebarre, né à Dijon, le 2 juillet 1775; mort à Paris, le 5 janvier 1849.

Rôles créés par Mlle Saint-Val l'aînée.

1768	Amélise	*Amélise*, de Ducis.
1772	Emirène.	*Les Druides*, de Le Blanc.
1773	Progné	*Térée & Philomèle*, de Renou.
1774	Argénice	*Adélaide de Hongrie*, de Dorat.
1775	Barsénice	*Les Arsacides*, de Beaussol.
1776	Véturie	*Coriolan*, de Gudin.
1777	Zuma.	*Zuma*, de Le Fèvre.
1779	Médée.	*Médée*, de Clément.





CABINET DE M. SOLEIROL.

MADAME VESTRIS
Comédie françoise
1768 - 1803

[redacted]



FRANÇOISE-ROSE GOURGAUD

MADAME VESTRIS

1768 — 1803

D'après un portrait ancien en pied, à l'aquarelle.

ISSUE d'une famille qui avoit autrefois compté parmi fes membres des confeillers du Roy & des chevaliers de Saint-Louis, M[lle] Gourgaud, née à Marfeille le 7 avril 1743, étoit la feconde fille de Pierre-Antoine Gourgaud(1), exerçant, en 1747, l'em-

(1) Ce Gourgaud avoit époufé à Lille, le 18 novembre 1734, la fille d'un receveur des finances.

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Ferréol, à Marfeille : « FRANÇOISE-ROSE GOURGAUD, fille de PIERRE-ANTOINE, bourgeois, & de MARIE-CATHERINE DUMAY, née hier, a été baptifée dans cette paroiffe, aujourd'hui huitième avril 1743. »

ploi de directeur des hôpitaux militaires de Marſeille. Des revers de fortune changèrent ſans doute la poſition de cette famille, puiſque, quelques années plus tard, nous retrouvons preſque tous ceux qui la compoſoient enrôlés *ſous les bannières de Melpomène & de Thalie*, comme on diſoit alors. L'actrice qui nous occupe commença par jouer la comédie ſur le théâtre de Stuttgard, dans le duché de Wurtemberg.

C'eſt pendant ſon ſéjour en cette ville qu'elle épouſa un des frères du fameux Veſtris, le *Diou de la danſe*, très médiocre acteur (2) attaché au même théâtre qu'elle, aſſez pauvre d'eſprit, mais fort joli garçon. Le Duc régnant, dont cette actrice étoit la favorite, la pria un jour d'embellir une fête qu'il donnoit à la campagne, en y jouant la comédie. Le lendemain matin, il la ſurprit avec Angiolo Veſtris dans un tête-à-tête équivoque, & le piſtolet ſur la gorge, il les força de ſe marier : ce qui eut lieu le jour même. Du même coup, le ſpectacle de Stuttgard fut ſupprimé, & les deux époux revinrent en France avec les débris de la troupe. Mais Mme Veſtris, qui ne ſe piquoit pas autrement de fidélité conjugale, ne tint bientôt nul compte d'un mari qui n'avoit plus de charme pour elle depuis qu'il lui avoit été impoſé, &, accueillant les nombreux hommages que lui valoit ſa beauté, elle ne tarda pas à ſe ſéparer de lui tout à fait. Elle ſollicita un ordre de début pour la Comédie fran-

(2) Angiolo-Marie-Gaſpard Veſtris avoit débuté à la Comédie italienne, le 3 mai 1769, dans les rôles d'*amoureux*. Il y reſta juſqu'en 1781.

çoiſe, où elle aſpiroit à remplacer Mlle Clairon. Ses antécédents comme tragédienne n'offrant pas une garantie ſuffiſante, on réſolut de la faire jouer, à titre d'eſſai, ſur le théâtre des Menus, dans une repréſentation organiſée tout exprès, qui eut lieu le 26 avril 1768. *Andromaque* fut la pièce choiſie; Le Kain jouoit Oreſte, & Molé, Pyrrhus. On lui trouva de l'intelligence, mais peu d'âme; &, en effet, la ſenſibilité a toujours été une qualité étrangère au talent de cette actrice. Cependant, Mme Veſtris ſortit, à ſon honneur, de cette épreuve, & fut jugée capable de ſe préſenter ſur la ſcène françoiſe.

Pluſieurs mois s'écoulèrent pourtant encore, avant ſon apparition en public, parce que Le Kain étant forcé d'aller aux eaux à cauſe de ſa ſanté, les Gentilshommes de la Chambre décidèrent que les débuts de la nouvelle actrice ne commenceroient qu'après le retour de l'illuſtre tragédien, dont elle devoit recevoir les leçons avant de ſe produire ſous ſes auſpices.

Enfin, le 19 décembre 1768, Mme Veſtris débuta par Aménaïde. Ce rôle lui valut des applaudiſſements univerſels; & le public, aſſez ingrat de ſa nature, alla même juſqu'à la mettre un moment au-deſſus de Mlle Clairon. Le rôle d'Ariane, qu'elle joua quelques jours après (28 décembre), & qui lui fut moins favorable; celui d'Idamé (7 janvier 1769), où elle eſſuya preſque un échec, firent reconnoître à ce même public tout ce qu'il y avoit eu d'exagéré dans ſon enthouſiaſme irréfléchi.

Le 21 janvier ſuivant, Mme Veſtris reprit ſes avanta-

ges dans Alzire, ainſi que dans Hypermneſtre, le 8 février.

Un fait qui prouve juſqu'à quel point les débuts de cette actrice firent événement, c'eſt que le dernier fut retardé par l'impoſſibilité momentanée où ſe trouvoit d'y aſſiſter, le duc de Choiſeul, empêché par des affaires importantes. Enfin, elle put jouer Zaïre avec le magnifique coſtume dont le Miniſtre lui fit préſent à cette occaſion.

Elle parut également dans les premiers rôles de la haute comédie ; mais tout en y réuſſiſſant, ſon ſuccès fut beaucoup moins prononcé.

Mme Veſtris avoit des traits éveillés, qui, au premier aſpect, ſembloient plus propres à l'emploi des *ſoubrettes* qu'à celui des *reines*. Sa figure , cependant, étoit ſi jolie, que le public oublioit bien vite le déſaccord de ſa phyſionomie avec le caractère de ſes rôles, & ſe laiſſoit entraîner par la ſéduction de l'interprète. Sa taille n'étoit peut-être pas plus en harmonie avec le caractère de ſon emploi ; mais, ainſi que Mlle Clairon, elle rachetoit ſon exiguité par une belle repréſentation. Sa diction étoit juſte.

Une actrice qui, nous ſommes porté à le penſer, lui étoit véritablement ſupérieure, régnoit alors ſur la ſcène françoiſe, où elle avoit débuté deux ans auparavant, avec éclat, dans le même emploi : Mlle de Saint-Val l'aînée (c'eſt d'elle que nous voulons parler), étoit depuis lors en poſſeſſion des grands rôles. Mme Veſtris, reçue en 1769, fut admiſe au partage ; mais elle avoit

ſur ſa rivale, l'avantage de la beauté, qui lui avoit valu l'intérêt de M. de Choiſeul & la protection, plus intéreſſée encore, du duc de Duras, tout-puiſſant à la Comédie françoiſe. Bientôt l'antagoniſme des deux tragédiennes prit des proportions giganteſques & diviſa & la Cour & la Ville. Si la Cour, par eſprit de corps, ſoutenoit la protégée du premier Gentilhomme de la Chambre, Mlle Saint-Val avoit dans ſon parti le public, qui, s'abandonnant autant à ſa ſympathie pour l'actrice qu'à ſon penchant inné pour l'oppoſition, épouſa ſa cauſe avec chaleur. Sans vouloir revenir ſur des détails que nous avons précédemment donnés, nous rappellerons ſeulement que la queſtion fut arbitrairement tranchée en faveur des prétentions de Mme Veſtris.

A partir de ce moment, la bienveillance du parterre échappa à cette tragédienne ; il lui fit durement payer, chaque fois qu'elle montoit ſur la ſcène, l'ordre injuſte qui avoit fait de Mlle Saint-Val aînée une victime du bon plaiſir. Les choſes en vinrent au point que, lorſque Mme Veſtris jouoit, il falloit doubler, tripler même la garde, afin de maintenir la tranquillité parmi les ſpectateurs. En vain le célèbre Gerbier, qui étoit au mieux avec elle, publia-t-il un factum tendant à prouver la validité de ſon droit ; il fut réfuté victorieuſement par Target, dans un mémoire ſigné de Tronſon du Coudray, où un perſifflage ſpirituel le diſputoit à la force des arguments.

Cette actrice, conſtamment jalouſe de tout ce qui lui faiſoit craindre une rivalité, eut auſſi, en 1784, des démêlés aſſez vifs avec Mlle Saint-Val cadette (3). Il ne fallut rien moins que la préoccupation produite par les événements, bien autrement graves, qui ſe paſſoient dans l'ordre politique, pour que le ſouvenir de cette guerre inteſtine s'effaçât & que la tragédienne recouvrât cette faveur que le public lui avoit accordée au début de ſa carrière théâtrale.

A l'aurore de la Révolution, Mme Veſtris, entraînée par l'exemple de ſon frère Dugazon, & oublieuſe de l'intérêt que la Cour, particulièrement la Reine, avoit daigné lui porter, quitta la vieille Comédie françoiſe & ſuivit au Théâtre de la rue de Richelieu la minorité républicaine qui s'étoit ſéparée de la Société-mère. Elle fut compriſe dans la fuſion générale de 1799; mais elle auroit agi plus ſagement en ſe retirant à cette époque; car, dans le peu d'années qui s'écoula entre cette réorganiſation & le jour de ſa mort, ſes moyens avoient

(3) Dans une lettre du 14 janvier 1784, Mlle de Saint-Val déclare que : « ne voulant pas être à la Comédie françoiſe la très humble eſclave de Mme Veſtris, elle offre ſa démiſſion de *ſociétaire*, voulant (ajoute-t-elle) donner a Mme Veſtris le plaiſir de dire : *Je me ſuis défaite des deux ſœurs*. »

Cette lettre, qui n'etoit pas deſtinée à la publicité, fut cependant imprimée ſans l'aveu de ſon auteur & répandue par les ſoins de Mme Veſtris, qui l'accompagna d'une réponſe amère, & plutôt ſpécieuſe que forte d'arguments; Mlle de Saint-Val, de ſon côté, n'eut garde de reſter ſans réplique & réfuta victorieuſement ſon adverſaire dans une nouvelle épître, en date du 4 février ſuivant.

ſubi une telle décadence, que le public, alors preſque entièrement renouvelé, pour qui les ſouvenirs de l'ancien théâtre françois étoient lettre cloſe, l'accueilloit avec une froideur glaciale : elle comprit, quoique un peu tard, que l'heure de la retraite avoit ſonné pour elle.

Le 2 juin 1803, une repréſentation à ſon bénéfice eut lieu ſur le théâtre de l'Opéra, &, malgré l'augmentation conſidérable du prix des places, attira une énorme affluence de ſpectateurs.

Dix-huit mois après, le 5 octobre 1804, Mme Veſtris mouroit à la ſuite d'une maladie de langueur.

Cette actrice peut, avec raiſon, être placée au nombre de celles dont le nom mérite d'échapper à l'oubli. Elle obtint dans ſa carrière de grands ſuccès qui l'ont fait comparer à Mlle Clairon, à qui, cependant, elle étoit très inférieure. Elève favorite de Le Kain, elle avoit aſſurément du talent; mais n'étant pas aſſez richement dotée par la nature pour tirer des inſpirations de ſon propre fonds, ſes ſuccès furent preſque toujours des réminiſcences. Elle avoit de l'apprêt, de l'emphaſe, des geſtes trop étudiés; toutefois, douée d'un phyſique ſéduiſant & de moyens remarquables, elle produiſoit une grande ſenſation dans certains rôles à effet. Les amateurs du théâtre ſçavent quelles émotions elle excitoit, dans *Gabrielle de Vergy*, chez beaucoup de femmes qui ſanglottoient, tomboient en pamoiſon & qu'il falloit emporter.

Mme Veſtris paſſoit pour avoir de l'eſprit ; c'eſt ce qu'il ne faudroit pas cependant conclure de la réponſe ſi connue qu'elle fit à Voltaire, à propos de ſa tragédie d'*Irène*, & qui n'eſt qu'un bon mot déplacé.

Rôles créés par Mme Veſtris.

1770	Lanaſſa	*La Veuve du Malabar*, de Lemierre
«	Florinde.	*Florinde*, de Le Fèvre.
1771	Euphémie	*Gaſton & Bayard*, de De Belloy.
1772	Thuſſnelde	*Les Chéruſques*, de Bauvin.
1773	Marcie	*Régulus*, de Dorat.
1774	Sophonisbe	*Sophonisbe*, de Mairet, arr. par Voltaire.
«	Aliſe.	*Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
1775	Arſénie	*Menzikoff*, de La Harpe.
1776	Léonor Priuli . . .	*Lorédan*, de Fontanelle.
1777	Gabrielle	*Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.
«	Roxelane	*Muſtapha & Zéangir*, de Chamfort.
1778	Irène	*Irène*, de Voltaire.
«	Sémire.	*Les Barmécides*, de La Harpe.
«	Alceſte	*OEdipe chez Admète*, de Ducis.
1779	Melpomène	*Les Muſes rivales*, de La Harpe.
«	La Prêtreſſe. . . .	*Agathocle*, de Voltaire.
1781	Jeanne	*Jeanne de Naples*, de La Harpe.
1783	Helmonde.	*Le Roi Léar*, de Ducis.
1784	Véturie	*Coriolan*, de La Harpe.
1786	Atalide	*Scanderberg*, de Du Buiſſon.
1787	Auguſta	*Auguſta*, de F. d'Eglantine.
1789	Ericie	*Ericie*, de Fontanelle.
«	Mme Calas.	*Calas*, de Chénier.
«	La Béguine	*Marie de Brabant*, d'Imbert.

1789	Cather. de Médicis.	*Charles IX*, de Chénier.
1790	Frédégonde	*Macbeth*, de Ducis.
«	Marie d'Utrecht . .	*Burneveldt*, de Lemierre.
1791	Anne de Boleyn . .	*Henri VIII*, de Chénier.
«	Mme de Faublas . .	*Mélanie*, de La Harpe.
1792	Cornélia	*Caïus Gracchus*, de Chénier.
1793	Héloïſe	*Fénélon*, du même.
1797	Clytemneſtre . . .	*Agamemnon*, de Lemercier.
1800	Jocaſte	*Etéocle & Polynice*, de Legouvé.



CABINET DE M SOLEIROL

MONVEL
Comédie françoise
1770 - 1806

[redacted]

JACQUES-MARIE BOUTET

dit MONVEL

1770 — 1806

D'après un portrait ancien à l'aquarelle, en pied.

BOUTET, né à Lunéville, le 25 mars 1745, mort à Paris, le 13 février 1812, étoit fils d'un muſicien de l'*ordinaire* du Roy de Pologne, & non d'un comédien de province, ainſi qu'on l'a

---

Extrait des regiſtres de l'état civil de Lunéville: « JACQUES-MARIE, fils légitime de FRANÇOIS BOUTET (*) & de MAGDELEINE D'HÔTEL, ſon épouſe, de cette paroiſſe, eſt né & a été baptiſé le 25 mars 1745. »

* Une note additionnelle indique que le père exerçoit, comme ordinaire, dans la muſique de S. M. le Roy de Pologne, Staniſlas, Duc de Lorraine.

dit par erreur. Grâce à la protection dont ce bon prince entouroit toutes les perſonnes attachées à ſon ſervice, le jeune Boutet, élevé à ſes frais, reçut une éducation fort au-deſſus de celle qui étoit donnée, à cette époque, aux enfants de ſa condition. Lorſqu'il eut atteint l'âge où l'on doit ſe donner un état, ſon goût très prononcé pour la déclamation théâtrale lui fit ſolliciter un ordre de début pour la Comédie françoiſe. Il y parut pour la première fois, le 28 avril 1770, dans les rôles d'Egyſthe de *Mérope* & d'Olinde de *Zénéide*, & fut reçu, en 1772, pour remplir les *ſeconds rôles* tragiques & de haut comique. Il annonçoit de l'intelligence & de la chaleur. Malheureuſement la nature lui avoit refuſé les avantages phyſiques; petit, grêle, meſquin, maigre à faire pitié, il reſſembloit, ſelon l'expreſſion pittoreſque d'une tragédienne célèbre : « à un amant à qui l'on a tou-« jours envie de faire donner à manger. » Ce n'eſt certes pas à lui que Mlle Clairon auroit pu adreſſer l'encouragement qu'elle donna un jour à ſon brillant élève Larive. Comme compenſation de ſon triſte extérieur, Monvel poſſédoit une âme de feu & à peine venoit-il de parler qu'on étoit forcé de reconnoître, ſous ſa chétive enveloppe, un homme ſupérieur & un eſprit des plus déliés. Auſſi étoit-il fort aimé du public, à cauſe de ſes rares qualités & de ſon zèle pour les devoirs de ſon état.

Ce jeune acteur ne tarda pas à prendre une des premières places parmi les gens de talent qui illuſtroient alors la ſcène françoiſe. Molé, lui-même, trouva en

Monvel un rival redoutable; plus d'une fois, ce dernier joua quelques-uns des rôles qui avoient contribué à la réputation de cet éminent comédien & il s'y fit applaudir autant que lui, quoiqu'il ne lui reſſemblât ſous aucun rapport. La tradition nous a tranſmis avec quelle perfection Molé établit le rôle de Charles Morinzer, dans l'*Amant bourru* (1), où ſon talent prodigieux excitoit l'admiration. Hé bien, Monvel, dans ce même rôle, ſe montroit moins brillant ſans doute, mais plus pénétrant; il y étoit moins éclatant, mais d'une ſenſibilité plus exquiſe. En ſomme, ſon ſuccès ne le cédoit point à celui de ſon chef d'emploi. Rappelons incidemment que ce fut à l'iſſue de la première repréſentation de cette pièce, que Monvel & Molé, alors diviſés, ſe réconcilièrent ſous les yeux du public. Ramené ſur la ſcène par Molé, afin d'y recevoir cette eſpèce d'ovation, tant prodiguée depuis, mais dont les comédiens pouvoient, à cette époque, ſe glorifier avec raiſon, Monvel, après avoir ſalué l'aſſemblée, ſe jeta tout à coup dans les bras de ſon camarade. Sincère ou non, cette réconciliation bien jouée eut un grand ſuccès auprès du public.

Monvel n'étoit pas moins remarquable dans la tragédie que dans la comédie. Les feuilles du temps mentionnent une repréſentation du *Mahomet* de Voltaire, où cet acteur rempliſſoit le rôle de Séïde, entre Brizard & Le Kain, celui-ci jouant Mahomet & l'autre Zopire.

(1) Comédie en trois actes & en vers libres, jouée le 13 août 1777.

Avec de tels interprètes, cette tragédie offroit le plus parfait ensemble & produisit l'effet le plus extraordinaire. On rapporte à cette occasion que Le Kain, qui, dans le cours de la soirée, avoit attentivement observé Monvel, dit : « Voilà un petit homme qui perdra la « tragédie. » Il est vrai que cet acteur avoit fréquemment sacrifié les convenances théâtrales, & particulièrement la dignité tragique, au désir de produire de l'effet par toutes sortes de petits moyens Ce. que Le Kain lui reprochoit surtout, c'étoit de détailler trop ses rôles, de dépecer & de décolorer les plus belles périodes poétiques, pour en faire de la prose de conversation; de multiplier ses gestes à l'infini &, enfin, de poser la main avec une excessive familiarité sur ses interlocuteurs. Le Kain, qui ne voyoit pas de tragédie là où il n'y avoit pas de majesté, nommoit cela du *pathétique bourgeois*, du *naturel affecté* : en un mot, il trouvoit la méthode de Monvel étroite & mesquine.

Ce dernier, cependant, possédoit autant d'âme, autant de sensibilité, d'intelligence que son émule; mais, trahi par ses moyens, il voulut se former une manière qui leur fût proportionnée. A la mort de Le Kain, il revendiqua une part de sa succession tragique. Lorsqu'ensuite il tenta de disputer sur la scène cet héritage à Larive, il lui fallut reconnoître que l'intelligence la plus parfaite ne sçauroit tenir lieu à un tragédien de force & de représentation. Monvel le sentit d'ailleurs si bien, que, peu de temps après la mort de Le Kain, parlant de ce triste événement en présence de quelques amis,

il s'écrioit : « Ah! si j'avois eu les moyens de cet homme, « j'ose croire que le public regretteroit moins un jour « l'irréparable perte qu'il vient de faire (2). »

A partir de ce moment, Monvel se renferma dans un certain nombre de rôles, donnant la préférence à ceux où la sçavante économie des détails, l'art de faire valoir les mots, devoient racheter la force qui lui manquoit. Nous citerons, entre autres, celui d'Auguste, où la nature même sembloit l'inspirer : où le sentiment & le goût régloient sa diction & ses moindres mouvements ; & celui de Fénélon (3), dans lequel portant au plus haut degré l'onction de la parole, il se montra inimitable.

(2) Monvel écrivit, à cette occasion, une lettre qui vaut la peine d'être mise sous les yeux du lecteur, à cause du trait qui la termine. « Nous « perdons un ancien camarade, un « grand homme, peut-être un des « plus grands tragédiens qui existera « jamais.... Il ne restera d'un ta- « lent souvent sublime, qu'une mé- « moire incertaine. Victime de l'en- « vie, jouet des gens sans goût, en « proie aux journalistes, voilà la part « d'un grand acteur pendant sa vie; « rien ne parle pour lui après sa « mort.... Les Grecs vont partager « la dépouille d'Achille. Je n'ai rien « à prétendre à la dépouille pécu- « niaire: mais souvenez-vous, pour « *sa loge*, que je suis à un quatrième « étage.... » (*Théâtre François*, par Ch. Maurice.)

Que la lettre écrite par Belle Cour nous semble plus touchante !

« La mort de mon camarade Le « Kain, si prompte, si inattendue, « a dérangé ma pauvre tête .. Nous « avons été reçus le même jour. « Demi-part, trois quarts de part, « part entière, tout nous a été ad- « jugé à jour pareil.... Sa perte « m'apprend qu'il faut mettre une « distance entre ses occupations & sa « mort... Je ne suis point riche, je « suis pauvre même. Je ne suis plus « comédien, mais je suis à tous votre « ami.

« Belle Cour. »

(3) Tragédie représentée pour la première fois, sur le théâtre de la République, le 9 février 1793.

La *Veuve du Malabar* (4) qui, à l'origine n'avoit eu qu'une réussite très contestée, fut remise au théâtre, le 29 avril 1780, avec un succès tel qu'on ne peut lui comparer que celui du *Siége de Calais*. On la représenta pendant trois mois consécutifs devant une affluence considérable. L'auteur avoit, sans doute, introduit dans sa pièce d'heureuses modifications ; mais Monvel, qui remplaçoit Molé dans le rôle du jeune Bramine, ne fut point étranger à la vogue de cet ouvrage.

En 1781, Monvel quitta clandestinement la France (5). On ne connut pas d'abord, dans le public, les

(4) Représentée, pour la première fois, le 30 juillet 1770. Cette tragédie de Lemierre eut peu de succès ; la sixième représentation fut particulièrement orageuse. Un plaisant fit à cette occasion l'épigramme suivante:

« J'ai vu cette veuve indécise ;
« Ami, que veux-tu que j'en dise ?
« Son sort est digne de nos pleurs.
« Du bûcher elle est délivrée ;
« Mais c'est pour être déchirée
« Par le public & les acteurs. »

(5) Monvel n'étoit pas le plus maniable des comédiens du Roy, s'il faut s'en rapporter à la lettre qui suit & que nous mettons sous les yeux du lecteur.

« Je suis informé qu'on se plaint « depuis longtemps du S[r] Monvel « qui, non seulement, refuse sous de « faux prétextes les rôles de son em- « ploi, malgré les ordres de ses su- « périeurs, mais encore de se sou- « mettre aux arrangements prescrits « par le dernier arrêt du Conseil « pour l'administration de la police « intérieure de la Comédie françoise. « Je vous prie de vouloir bien lui « enjoindre, sous peine de punition, « de remplir à l'avenir plus exacte- « ment ses devoirs, tant comme « membre du Comité que comme « comédien, & de le prévenir qu'in- « dépendamment de la peine qu'il « subira, on lui retirera le sauf-con- « duit qui ne lui a été accordé qu'à « la demande de ses supérieurs ; & « que, si par suite de son humeur

véritables motifs de sa fuite; ses amis l'attribuèrent au mauvais état de ses affaires (6) & aux tracasseries qu'il éprouvoit de la part de sa Société; mais la malignité chercha à l'expliquer par d'autres causes, diversement interprétées. Le fugitif se rendit à Stockholm, où il resta pendant plusieurs années attaché à la personne du Roy de Suède en qualité de lecteur. Peu de mois après sa disparition, le bruit de sa mort s'étant répandu, il eut la jouissance de lire de son vivant, dans les gazettes, son panégyrique & le jugement anticipé de la postérité.

Notre acteur revint en France à l'aurore de la Révolution, dont il embrassa les principes avec ardeur. Il fit sa profession de foi dans un discours qu'il prononça dans l'église Saint-Roch, en faveur de la déesse *de la Raison*. Ce discours, qui est un étrange monument d'impiété, fut alors imprimé & répandu dans le public; mais on prétend que, depuis, Monvel, venu à résipiscence & témoignant un sincère regret de ses erreurs, en fit rechercher les exemplaires afin de les anéantir. En 1793, il avoit reparu sur la scène des *Variétés amusantes* (7) & il y retrouva ses anciens succès. Cependant,

« & de sa mauvaise volonté, il de-
« mande sa retraite, elle ne lui sera
« accordée qu'avec défense de sortir
« du Royaume & avec des précau-
« tions propres à assurer l'exécution
« de cette défense.

« Versailles, 17 juin 1781.

« *Signé* : AMELOT. »

(*Arch. de l'Emp.*)

(6) Il écrivoit au ministre Amelot : « N'ayant pu encore parvenir à désintéresser tous mes créanciers, je vous prie de vouloir bien prolonger le sauf-conduit qui m'a été accordé. »

(7) Devenue plus tard *Théâtre de la République*. Aujourd'hui, la *Comédie Françoise*.

les années arrivèrent; Monvel perdit toutes ſes dents, que l'art ne put remplacer, parce que la conformation de ſa bouche y mettoit obſtacle; mais l'empire du talent eſt ſi grand, que le public l'écoutoit avec une attention profonde, avec un religieux reſpect pour ainſi dire, &, de peur de l'interrompre, n'oſoit même ſe livrer aux applaudiſſements. Enfin, des infirmités prématurées & l'infidélité de ſa mémoire ne lui permirent plus l'exercice de ſon art qu'à des intervalles prolongés. Les jeunes acteurs y perdirent un modèle précieux; il put toutefois les ſervir encore par ſes conſeils & par ſes leçons comme profeſſeur au *Conſervatoire*, où il fut l'un des premiers nommés, lors de la fondation de cet établiſſement.

Monvel prit ſa retraite définitive en 1806, léguant à la Comédie françoiſe, pour y perpétuer ſa mémoire, ſes deux filles, ſurtout celle qui prit le nom de Mars cadette (8). Ses obſèques eurent lieu à Saint-Laurent, au milieu d'un nombreux concours d'artiſtes, de gens du monde & de littérateurs. Une députation de l'Inſtitut (dont il faiſoit partie depuis le 15 décembre 1795) y aſſiſta : M. Joachim Le Breton, ſecrétaire perpétuel de la quatrième claſſe, & Lafon (9), ſociétaire, prononcèrent chacun un diſcours ſur ſa tombe.

(8) M[lle] Mars (Anne-Françoiſe-Hippolyte Boutet), née à Paris, le 10 février 1779, & qui fit pendant quarante ans les délices de la ſcène françoiſe. Morte le 20 mai 1847.

(9) Lafon (Pierre), né à la Linde (Haut-Périgord), le 2 ſeptembre 1773, débuta en 1800 dans les premiers rôles tragiques. Il eſt mort, à Bordeaux, le 18 mai 1846.

Monvel a composé plusieurs pièces de théâtre, presque toutes jouées avec succès, tant à la Comédie françoise qu'à la Comédie italienne (10). Comme écrivain il a peu d'invention & n'a pas de style ; mais ses ouvrages renferment d'heureux détails & sont adroitement faits. On voit que leur auteur a étudié le théâtre & sentoit vivement ce qui est propre à y faire de l'effet. Il a arrangé les *Deux Nièces*, comédie de Boissy.

Il a laissé deux fils qui ont écrit pour le théâtre. L'un d'eux fut secrétaire particulier de l'archi-chancelier Cambacérès.

M. Boutet de Monvel, aujourd'hui sçavant professeur de physique, attaché au Lycée Charlemagne, est son petit-fils.

(10) Une des productions de cet acteur-auteur, *Evrard de Rixleben*, drame héroïque en cinq actes & en prose, tiré d'un drame de Goëthe (*Goetz de Berlichingen à la Main de fer*), devoit être jouée le 12 germinal an II, au théâtre de la République. Déjà le théâtre avoit fait une ou deux fois *relâche* pour la répétition générale : mais la pièce, annoncée dans les journaux la veille pour le lendemain, ne fut pas jouée : le spectacle fut changé, & l'on prétend même que l'Autorité exigea de Monvel la destruction du manuscrit.

Rôles créés par Monvel.

1771	Sinclar	*Le Perſiffleur*, de B. de Sauvigny.
«	Candeuſe	*Les Amants ſans le ſçavoir*, de R. de Chabannes.
«	Valère	*Le Bourru bienfaiſant*, de Goldoni.
1772	Ferdinand	*Roméo & Juliette*, de Ducis.
«	Flavius	*Les Chéruſques*, de Bauvin.
1773	Clitandre	*La Centenaire*, d'Artaud.
«	Manlius	*Régulus*, de Dorat.
«	Floricourt	*La Feinte par amour*, du même.
1774	Lord Delhi	*Le Vindicatif*, de Dudoyer.
«	Cléonime	*Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
1775	Walter	*Albert Ier*, de Le Blanc.
1776	Un Sénateur. . . .	*C. M. Coriolan*, de Gudin.
«	Florville.	*Le Malheureux imaginaire*, de Dorat.
1777	Le Chevalier . . .	*L'Egoïſme*, de Cailhava.
«	Coucy.	*Gabrielle de Vergy*, de De Belloy.
«	Montalais	*L'Amant bourru*, de Monvel.
1778	Valère	*L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.
«	Limeuil	*L'Homme perſonnel*, de Barthe.
«	Polynice.	*OEdipe chez Admète*, de Ducis.
1779	Mercure.	*Les Muſes rivales*, de La Harpe.
«	Volſimon	*Roſéïde*, de Dorat.
«	Amilka	*Pierre le Grand*, du même.
1780	Mirza	*Nadir*, de Du Buiſſon.
«	Valville	*Clémentine & Déſormes*, de Monvel.
1789	Limeuil	*La Joueuſe*, de Pigault Lebrun.
«	Monmouth	*Le Duc de Monmouth*, de Bodard de Tezay.
«	Melcour.	*Le Danger des liaiſons*, de Beaunoir.
«	Le Peſſimiſte . . .	*Le Peſſimiſte*, de Pigault Lebrun.
«	Fernando	*Ellinore*, de ***.
«	Valbourg	*L'Orpheline*, de Pigault Lebrun.
«	L'Inconnu	*L'Inconnu*, de Collot-d'Herbois.
1790	Dorlis.	*L'Heureuſe indiſcrétion*, de Monvel.

1790	Calas	*Calas*, de Laya.
«	Mondor	*Amour & Raison*, de Pigault Lebrun.
«	Louis XII	*Une Journée de Louis XII*, de Ronfin.
1791	Narzès	*Abdélazis & Zuléma*, de Murville.
«	Crammer	*Henri VIII*, de Chénier.
«	Hubert	*Jean-Sans-Terre*, de Ducis.
«	Fabrice	*La Jeune Hôtesse*, de Flins.
1792	Virginius.	*Virginie*, de La Harpe.
1793	Fénélon	*Fénélon*, de Chénier.
«	Un Vieillard franc.	*Le Jugement dernier des Rois*, de S.-Maréchal.
1794	Pison	*Epicharis & Néron*, de Legouvé.
1795	Abufar	*Abufar*, de Ducis.
«	Ortagoras.	*Timoleon*, de Chénier.
1796	Caton.	*Caton d'Utique*, de S. Marcel.
1797	Armand.	*La Jeunesse de Richelieu*, de Duval & N.Lemerc.
1799	Le comte d'Orlheim	*Mathilde*, de Monvel.
«	Blum	*Les Deux Frères*, de Kotzbüe.
«	De l'Epée	*L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
1800	Bragance	*Pinto*, de N. Lemercier.
«	Egée	*Thésée*, de Mazoïer.
«	D'Epernon	*Montmorency*, de Carion-Nisas.
1803	Clovis.	*Isule & Orovèse*, de N. Lemercier.
1804	D'Epernon	*Richelieu*, du même.





CABINET DE M. SOLEIROL

DU GAZON
Comédie françoise
1771 – 1807

JEAN-HENRY GOURGAUD

dit DUGAZON

1771 — 1807

D'après un paftel figné L. G. 1788.

GOURGAUD, dit Dugazon, eft né à Marfeille, le 15 novembre 1746. Après avoir joué la comédie en province, pendant plufieurs années, il regardoit, comme tant d'autres, la Comédie françoife comme le point de mire & le but unique de fon ambition. L'immenfe réputation de

Extrait des regiftres de la paroiffe de Saint-Ferréol : « JEAN-HENRY GOURGAUD, fils légitime du fieur PIERRE-ANTOINE GOURGAUD & de MARIE-CATHERINE DUMAY, eft né & a été baptifé aujourd'hui quinze novembre mil fept cent quarante-fix, dans l'églife de cette paroiffe. »

Préville, le mérite relatif d'Auger & de Feulie qui tenoient avec succès, à côté de ce grand comédien, l'emploi des *valets*, n'effraya pas Dugazon, qui, grâce au crédit de sa sœur, Mme Vestris, reçut l'ordre de début qu'il convoitoit si ardemment. Le 29 avril 1771, il se présentoit devant ce parterre, redouté des comédiens dont il étoit le juge sévère mais éclairé, dans les rôles de Crispin du *Légataire universel* & du lord Houzey dans le *François à Londres*. Il joua successivement le *Muet*, Crispin des *Folies amoureuses*, un des frères dans les *Ménechmes*, Sosie, Frontin de l'*Epreuve réciproque* & Pasquin de l'*Homme à bonnes fortunes*. Son masque comique & spirituel, sa répartie prompte & incisive, son agilité en scène lui concilièrent tout d'abord la bienveillance du public. On lui reprochoit déjà, il est vrai, une propension à la charge qui ne fit qu'augmenter avec l'âge, parce que Dugazon manquoit essentiellement de cette qualité, si rare d'ailleurs, le goût : qualité que possédoit à un degré éminent Préville, à qui elle assura sur ses rivaux une supériorité incontestable & incontestée.

Dugazon fut reçu en 1772, & il prouva par la suite que la Société avoit recruté en lui un membre aussi actif que zélé. Les circonstances le secondèrent favorablement. La mort enleva, en 1774, Feulie, jeune acteur qui donnoit les plus belles espérances & qui vraisemblablement auroit pris, s'il eût vécu, par l'autorité du talent, la première place après Préville. En 1782, Auger se retira. Dugazon n'eut plus pour concurrent

dans ſon emploi que Dazincourt (1), nouveau venu comme lui ; mais leurs deux natures différoient ſi complètement, que rien n'étoit plus facile à établir entre eux que le partage des rôles. A Dazincourt, les valets pincés & muſqués du répertoire de Marivaux : à Dugazon, les Criſpin, les Frontin, les Maſcarille, avec leur effronterie, leurs *lazzi* & leur verve bouffonne. Un quatrain compoſé ſur Dugazon, en 1779, & mis au bas de ſon portrait, caractériſe bien le jeu de cet acteur :

« En fait de comédie,
« Le talent de Monſieur eſt la bouffonnerie ;
« Et le ſtyle comique eſt ſi fort de ſon goût
« Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner partout. »

Il n'eſſaya pas moins d'aborder les rôles du genre où brilloit ſon camarade ; mais le Figaro du *Barbier* & du *Mariage* trouvèrent en lui un très-foible interprète. Il fut bien plus mal inſpiré encore, lorſque, après la retraite de Préville, il voulut s'approprier quelques-uns des rôles empreints du génie de ce grand comédien, entre autres celui du *Bourru bienfaiſant*, où il échoua complètement.

Ce qu'il falloit à Dugazon, ç'étoient des rôles comme celui du *Roy de Cocagne*, franche caricature

(1) Joſeph-Jean-Baptiſte Albouy, dit Dazincourt, né à Marſeille, le 11 décembre 1757. Il débuta à la Comédie françoiſe, le 21 novembre 1776. Mort à Paris le 21 mars 1809.

dont il renouvela le ſuccès : celui de Fougères, dans l'*Intrigue épiſtolaire*, & ceux enfin du Maître de danſe & du Maître d'italien, dans les *Originaux*, qui lui permettoient de donner impunément l'eſſor à ſon entrain naturel, que ne régloient pas toujours les convenances théâtrales. N'oublions pas ſurtout le Bernadille de la *Femme juge & partie*, où il déployoit toutes les reſſources de ſon talent & qui fut, en définitive, un de ſes triomphes.

Le parterre, qui paſſoit ſur les défauts de ce comédien en faveur de ſes qualités, aimoit fort à le voir. Auſſi regrettoit-on dans le public, lorſqu'on annonça, en 1776, la repréſentation de retraite de la célèbre Du Meſnil, qu'il n'eût pas trouvé ſa place dans cette ſolemnité. Mais grande fut la ſurpriſe, lorſque, dans les *Fauſſes Infidélités*, au coup de ſonnette de Dorimène pour appeler un valet, on vit arriver Dugazon revêtu de ſa plus riche livrée. Il reçut des mains de Dorimène la lettre qu'elle venoit d'écrire, la ſalua &, ſans avoir proféré une parole, comme l'exigeoit ſon rôle, perſonnage muet, ſortit plus applaudi que ne l'ont jamais été ſes ſucceſſeurs après avoir rempli les rôles les plus longs & les plus brillants de l'emploi (2).

C'eſt vers la même époque que Mlle Lefèvre (3), actrice de la Comédie italienne, où elle avoit débuté

(2) *Indiſcrétions & Confidences*, par Audibert.

(3) Louiſe-Roſalie Lefèvre, née à Berlin, en 1755 ; morte à Paris, le 22 ſeptembre 1821. Cette actrice a joui d'une réputation méritée.

en 1774, devint la femme de Dugazon qui s'étoit profondément épris d'elle. Cette union ne fut pourtant pas heureuſe &, après avoir pendant longtemps vécu ſéparés l'un de l'autre, ils firent prononcer leur divorce auſſitôt que la loi le leur permit.

Le caractère de ce comédien étoit ſi facétieux, qu'il faiſoit profeſſion de myſtificateur. On ſçait qu'à ce titre il étoit fort recherché dans les ſociétés, où il diſputoit à Muſſon le triſte privilége de faire rire aux dépens d'une victime déſignée à l'avance. Le nom de ſon camarade Des Eſſarts eſt devenu, ſous ce rapport, preſque inſéparable du ſien.

Durant les guerres inteſtines qui éclatèrent en 1789, à propos de la repréſentation de *Charles IX*, & qui diviſèrent alors les Comédiens françois, Dugazon ſe deſſina comme un des adverſaires les plus hoſtiles à ſa Compagnie. Nous ne reproduirons pas ici des détails connus de tout le monde. Ces tendances ſubverſives n'étoient que le triſte prélude de la ligne de conduite que cet acteur devoit tenir plus tard. Lorſque la Révolution éclata, il en embraſſa les principes avec efferveſcence; en 1793, il ſe fit aide de camp volontaire de Santerre & prit en cette qualité une part très active aux déplorables événements de l'époque. Déjà, en 1791, ſes opinions exaltées lui rendant inſupportables ſes rapports forcés avec la grande majorité des membres de la Comédie françoiſe, il avoit provoqué la défection de quelques-uns d'entre eux avec leſquels il alla fonder le *Théâtre de la République*. En ſorte, qu'on peut

regarder Dugazon comme le premier auteur de la diſſolution des Comédiens françois.

Cependant, la réaction devoit avoir ſon tour, & quand, après le 9 thermidor, Dugazon parut en ſcène, il fut accueilli par des huées & ſe trouva en butte à toutes les avanies de la part du public, que ſa contenance, loin d'être celle de l'humilité, ne faiſoit encore qu'irriter. De guerre laſſe, un moment de calme ſurvint, & Dugazon s'avançant vers la rampe, s'adreſſa à la foule en ces termes : « Je ne ſuis plus que citoyen & « j'attends chez moi, de pied ferme, tous ceux qui ont « quelque reproche à me faire : ils trouveront à qui « parler. » A tort ou à raiſon, cette ſortie audacieuſe, pour ne pas dire plus, impoſa & la pièce put être jouée.

Lorſque, après pluſieurs mois d'agonie, le Théâtre de la République fut contraint de ceſſer ſes repréſentations, les anciens camarades de Dugazon, réunis au Théâtre Feydeau, oubliant leurs griefs bien légitimes, conſentirent à le recevoir parmi eux. Le 7 avril 1797, eut lieu ſa rentrée, pour laquelle il avoit choiſi malencontreuſement le rôle de Dubois dans les *Fauſſes Confidences*, rôle qu'il n'avoit jamais joué & qui étoit un des meilleurs de Dazincourt. Au moment où Lubin dit à Dubois : « Nous nous ſoucions bien de toi & de toute « ta race de canaille », les ſpectateurs ſaiſirent l'alluſion & en firent une application cruelle à Dugazon, en ſaluant cette apoſtrophe par des applaudiſſements prolongés que celui-ci ſupporta, du reſte, avec ſon audace habituelle & ſans ſourciller.

Dugazon avoit été, en 1786, un des profeſſeurs de l'école de déclamation, où ſa première leçon eut lieu le 4 juin de cette année; lors de l'organiſation du Conſervatoire, il fut attaché, au même titre, à cet établiſſement. Beaucoup d'élèves ſont ſortis d'entre ſes mains, & deux principalement, Talma & Lafon, ont atteint une grande renommée. Contraſte étrange! Ce comédien bas & trivial, aux allures groteſques, n'a preſque formé que des tragédiens, & nul mieux que lui n'a donné l'enſeignement & les habitudes d'une tenue à laquelle il étoit lui-même ſi complètement étranger, que, chargé dans la pièce de *Pinto* (4) du perſonnage de l'ambaſſadeur d'Eſpagne, il s'y montra aſſez ridicule pour qu'on crût devoir ſupprimer le rôle.

Dugazon ne ſe borna pas à jouer la comédie, il voulut écrire. Voici les titres de ſes ouvrages : 1° *L'Avènement de Muſtapha, ou le Bonnet de vérité,* comédie en trois actes & en vers, en ſociété avec Riouffe, 1792 ; non imprimée. — 2° *L'Emigrant, ou le Père Jacobin,* comédie en trois actes & en vers, 1792 ; non imprimée. — 3° *Le Modéré*, comédie en trois actes & en vers, 1794.

Il a de plus, ainſi que nous l'avons déjà dit, ajouté à la comédie des *Originaux* deux ſcènes épiſodiques, qui ne ſe diſtinguent peut-être pas par un goût très épuré, mais qui ſont reſtées au théâtre, parce qu'elles prêtent à rire.

(4) Comédie en cinq actes & en proſe, de Nép. Lemercier, repréſentée le 22 mars 1800.

La ſanté de Dugazon, affoiblie depuis un aſſez long temps, le força à prendre ſa retraite en 1807. Il alla habiter le village de Sandillon, dans le Loiret, où il paſſa les deux années qu'il vécut encore, dans un état preſque complet d'aliénation mentale. Il y eſt mort, le 11 octobre 1809, à l'âge de 63 ans.

Une repréſentation extraordinaire eut lieu au bénéfice de ſa veuve (5), le 15 avril 1812. Elle offrit cela de remarquable, que la plupart des acteurs qui jouèrent dans la tragédie d'*OEdipe chez Admète*, avoient été ſes élèves.

Rôles créés par Dugazon.

1773	L'Auteur	*L'Aſſemblée*, de Schoſne.
«	Momus	*La Centenaire de Molière*, d'Artaud.
1774	Juſtin	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
1775	La Jeuneſſe	*Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
«	La Fleur.	*Le Célibataire*, de Dorat.
1776	Un Valet	*Le Malheureux imaginaire*, du même.
1777	Durand	*L'Egoïſme*, de Cailhava.
1778	Jaſmin	*L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.

(5) La première femme de Dugazon, Roſalie Lefèvre, qu'il avoit épouſée le 20 août 1776, divorça d'avec lui le 13 novembre 1794. Un mois après, le 12 décembre, il ſe remarioit à Céline-Geneviève Aubert, âgée de 28 ans, fille d'un architecte; c'eſt elle dont il eſt queſtion ici.

1778	Le Notaire	*L'Impatient*, de Lantier.
1779	Un Valet	*Laurette*, de D'Oisemont.
1780	Charles	*Clémentine & Desormes*, de Monvel.
1782	Germain	*Le Flatteur*, de Lantier.
1783	Zénarès.	*Le Séducteur*, de Bièvre.
1784	Frontin	*La Fausse Coquette*, de Vigée.
1787	Marcelin.	*L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
1788	Picard	*L'Optimiste*, de Collin de Harleville.
1789	Victor.	*Les Châteaux en Espagne*, du même.
1791	De Crac	*M. de Crac*, du même.
»	Fougères	*L'Intrigue épistolaire*, de Fabre d'Eglantine.
»	Le Marquis	*L'Hôtellerie de Worms*, de ***.
»	Edouard	*La Jeune Hôtesse*, de Carbon Flins.
1792	Jacques	*Les Trois Cousins*, de Champ-Rion.
1793	Le Pape.	*Le Jugement dernier des Rois*, de S.-Maréchal.
»	Figeac.	*La Moitié du chemin*, de Picard.
»	Modérantin	*Le Modéré*, de Dugazon.
1794	Le Limonadier. . .	*Les Contre-Révolutionnaires*, de Dorvo.
1795	Bonard	*Les Amis de collège*, de Picard.
1796	Sans-Quartier . . .	*Le Chanoine de Milan*, de A. Duval.
1797	Kerlebon	*Les Héritiers*, du même.
1800	Frontin	*Caroline*, de Roger.
»	L'Ambassadeur . .	*Pinto*, de N. Lemercier.



CABINET DE M. SOLEIROL

MADEMOISELLE DE ST. VAL, la cadette
Comédie françoise
1772 - 1792

MARIE-BLANCHE

ALZIARY DE ROQUEFORT

dite

MADEMOISELLE DE ST-VAL la cadette

1772 — 1792

D'après une mignature du temps.

MLLE de Saint-Val la cadette naquit, ainſi que ſa ſœur, à Courſegoules, le 2 ſeptembre 1752. Entraînée ſans doute par ſon exemple & ſéduite par le bruit de ſa renommée tragique, elle embraſſa comme elle la carrière du théâtre. « Ses pre-

Extrait des regiſtres de l'état civil de Courſegoules : « L'an mille ſept cent cinquante-deux & le ſecond du mois de ſeptembre, damoiſelle MARIE-BLANCHE, fille légitime de HONORE ALZIARY DE ROQUEFORT, eſt née & a été baptiſée. »

18

« miers essais, selon Grimm, auroient eu lieu à Copen-
« hague. » Elle jouoit avec une troupe d'acteurs à Grenoble, lorsqu'elle vint à Paris solliciter la faveur d'un début à la Comédie françoise : « Non pas, écri-
« voit-elle, avec le désir ni dans l'espoir d'une récep-
« tion, mais à cause de l'influence qu'exerceroit né-
« cessairement sur un engagement en province l'avan-
« tage d'avoir paru sur une scène illustrée par tant de
« talents de premier ordre. » Le 27 mai 1772, cette actrice débuta dans le rôle d'Alzire. On raconte que Le Kain était tellement prévenu contre elle (par quelle raison? on ne le dit pas), qu'il refusa même de la voir & que Molé dut le remplacer dans le rôle de Zamore. Son succès, cependant, eut assez d'éclat pour qu'il se décidât à aller entendre la débutante à sa seconde apparition dans cette tragédie ; car l'usage exigeoit alors que les débutans se montrassent trois fois de suite dans le même rôle. Mlle Saint-Val satisfit Le Kain au point qu'à l'issue de la représentation, il s'empressa de la féliciter, & qu'à partir de cette soirée il joua avec elle pendant tout le cours de ses débuts. Elle parut successivement dans *Inès de Castro*, dans *Zaïre* (6 juin), rôle qui lui fut moins favorable que les précédents ; dans *Iphigénie en Tauride* (le 10 & le 20), *Iphigénie en Aulide* (le 24). Dans ces deux derniers rôles, surtout, elle obtint un succès décidé (1). Aussi, Mme Vestris &

(1) Mlle Clairon écrivoit à un de ses amis : « J'ai été voir hier la petite « Saint-Val ; son succès est prodi- « gieux, mais elle le mérite. Elle a « un talent réel & charmant. »

Mlle Dubois (2), effrayées de cette nouvelle concurrence, réunirent-elles tous leurs efforts afin de s'oppoſer à la réception de la débutante.

Mlle de Saint-Val cadette étoit loin d'être jolie, mais elle étoit bien moins laide que ſa ſœur. Sa phyſionomie avoit de l'expreſſion, & quoiqu'elle fût de petite taille, maigre & aſſez chétive, ſon maintien ne manquoit pas de dignité, & elle mettoit dans ſon jeu beaucoup de ſenſibilité & d'âme.

Une maladie qui, toutefois, n'offroit aucune analogie avec l'incident qui, quelques années auparavant, avoit interrompu les débuts de ſa ſœur, vint également ſe jeter à la traverſe des ſiens. Elle ne ſe trouva en état de les reprendre que le 10 février 1773, par le rôle d'Ariane; elle les continua le 13, par Chimène, & le 18, par Alzire.

Mais ſi les vents & les flots ſont changeants, le public ne ſe pique pas plus qu'eux de conſtance. Dans l'intervalle qui s'étoit écoulé entre ſa maladie & ſon retour ſur la ſcène, une nouvelle actrice, Mlle de Raucourt, avoit ſurgi, qui, ſi elle ne lui étoit pas ſupérieure ſous le rapport du talent, l'emportoit de beaucoup par l'éclat de ſa beauté. Le parterre n'eut plus d'yeux & d'hommages que pour le nouveau météore, & de Mlle Saint-Val il ne fut plus queſtion : bien mieux,

(2) Actrice fort médiocre, qui avoit débuté en 1759 & ſe retira à la clôture de 1773. Elle étoit fille de ce Dubois, fameux par le ſcandale auquel il donna lieu, au temps des repréſentations du *Siége de Calais*. Elle eſt morte en 1779.

il ne voulut plus voir que les défauts de celle que, huit mois auparavant, il avoit tant applaudie, & il s'en exagéra la portée au point d'en venir à ne plus ſupporter que difficilement la préſence de cette actrice ſur la ſcène. M[lle] Saint-Val jugea à propos de retourner en province, & le théâtre de Lyon, qui la reçut, retentit bientôt du bruit de ſes ſuccès. Lorſque M[lle] Raucourt, dont l'aſtre avoit pâli à ſon tour, partit furtivement pour la Ruſſie (3), M[lle] Saint-Val cadette fut rappelée à Paris, &, le 6 juillet, elle rentroit triomphalement à la la Comédie françoiſe, par le rôle de Zaïre. Le 13 du même mois, elle jouoit Aménaïde, perſonnage dans lequel le public l'accueillit avec des applaudiſſements prodigieux, qui prenoient en partie leur ſource dans l'intérêt qu'inſpiroient les perſécutions dont ſa ſœur aînée étoit l'objet. Il lui donna une preuve évidente de ſes ſympathies, lorſqu'Aménaïde s'écria :

« On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage ! »

les ſpectateurs, ſaiſiſſant l'alluſion, mille voix s'élevèrent avec tranſport pour demander M[lle] de Saint-Val l'aînée ; & les cris devinrent ſi vifs, ſi perſévérants, que l'amante de Tancrède, ne pouvant réſiſter à ſon émotion, tomba évanouie dans les bras de ſa confidente.

Nous avons rapporté précédemment pourquoi, malgré les preuves de dévouement données à ſa ſœur,

(3) En juin 1776. Voir la Notice ſur M[lle] Raucourt.

cellé-ci persista à ne pas la revoir, & comment, au bout de tant d'années de séparation, une circonstance fortuite les rapprocha ; nous n'y reviendrons pas.

Quoique Mlle Saint-Val la cadette, depuis son admission à la Comédie françoise, n'eût pas eu l'occasion d'aborder les rôles de la comédie, genre qui d'abord avoit été exclusivement le sien sur les scènes de province, Beaumarchais lui confia celui de la comtesse Almaviva dans le *Mariage de Figaro* (4), & n'eut pas à s'en repentir, car elle y montra un talent qu'on ne soupçonnoit pas.

Mlle Saint-Val accomplit ses vingt ans de service & ne se sépara de ses camarades que lors de la dissolution provoquée par les événements. Elle joua depuis sur le théâtre de la Montansier pendant deux ans. En 1802, elle se rendit à Saint-Pétersbourg : c'était vingt ans trop tard qu'elle entreprenoit ce voyage. On l'applaudit par égard pour son ancienne réputation, mais on la trouva un peu marquée pour représenter les *Iphigénie* & autres *jeunes princesses*. Elle revint pourtant en France chargée d'or & de présents.

On n'avoit plus, depuis longtemps, entendu parler de cette actrice, retirée au fond de quelque province, lorsque les journaux & les affiches révélèrent son existence en annonçant une représentation à son bénéfice, pour le 11 avril 1817. Elle eut lieu au Théâtre italien

(4) Rôle qui étoit, dans le principe, destiné à Mlle D'Oligny & que cette actrice auroit joué, si sa retraite n'avoit pas eu lieu un an avant la représentation de la pièce.

(ſalle Favart). Mlle Saint-Val avoit choiſi pour cette ſolemnité le rôle d'*Iphigénie en Tauride*, où, dès la première ſcène, à travers les injures irréparables du temps & le déſavantage d'un organe trop évidemment déſhabitué de la déclamation tragique, il fut facile de reconnoître les traces de cette ſenſibilité touchante qui avoit formé le caractère diſtinctif de ſon talent, aux belles époques de ſa carrière théâtrale. Le récit du *Songe*, au premier acte, fut rendu avec âme & intelligence. Enfin, elle y produiſit beaucoup d'impreſſion. « Cependant, ajoute le journal auquel nous emprun-« tons ces détails, avant la fin de la tragédie, la fati-« gue ſe faiſoit évidemment ſentir, & l'effet des der-« nières ſcènes s'en eſt reſſenti. »

Mlle de Saint-Val avoit alors ſoixante-cinq ans !

Sa fortune, dont elle s'étoit moins préoccupée que ne l'avoit fait ſa ſœur de la ſienne, ſe réduiſoit à une penſion de 800 liv. ſur la caſſette du Roy. Elle étoit, en outre, devenue propriétaire de l'Iſle St-Honorat (5). Elle s'y retira d'abord & y vécut, philoſophant en reine détrônée, ſous les voûtes ſilencieuſes de la plus ancienne abbaye des Gaules, qui produiſit de grands ſaints & des prélats illuſtres. Cependant, cédant aux vives inſtances de ſa famille, elle vint fixer ſa réſidence à Draguignan, chez un de ſes neveux, Conſeiller de préfecture, qui étoit l'objet de ſon affection toute maternelle,

(5) Ce domaine, enſemencé de blé & planté de quelques orangers & caſſis, produiſoit à peine 1,200 fr. de revenu à ſa propriétaire.

& elle paſſa encore plus de trente ans au milieu des ſiens, pour leſquels elle étoit une providence. C'eſt là qu'elle s'eſt éteinte, le 9 février 1836, à l'âge de 83 ans & quelques mois, laiſſant après elle le ſouvenir de ſa piété fervente & des excellentes qualités de ſon cœur aimant & généreux.

Mlle Saint-Val, depuis ſon retour dans ſon pays, y fut peu connue ſous ce nom. Elle s'étoit donné celui *Saint-Ereyx*, qui avoit été probablement le nom d'un de ſes amants ou celui de ſon mari, car on a prétendu qu'elle fut mariée.

Son eſprit étoit très orné & dénotoit un fonds d'inſtruction auſſi ſolide que variée. Elle prêta ſouvent le ſecours de ſa plume à l'un de ſes frères, qui rempliſſoit de hautes fonctions publiques. Elle ne manquoit pas de facilité pour la poëſie, & l'on cite d'elle, entre autres compoſitions, une élégie empreinte d'âme & de ſenſibilité, écrite à l'occaſion de la mort d'un autre frère (6).

(6) Le premier des deux frères dont il eſt ici queſtion étoit inveſti, ſous le Directoire, près la Cour du département du Var, des fonctions d'accuſateur public, qu'il exerça avec beaucoup de diſtinction. On a conſervé à Draguignan le ſouvenir de ſes brillantes qualités & de ſon remarquable talent de déclamation. La connoiſſance qu'il poſſédoit de cet art avoit même donné lieu de ſuppoſer qu'il n'étoit pas entièrement étranger à la ſcène. Vers 1796, il ſe rendit avec ſa famille en Ruſſie, chargé d'une miſſion diplomatique. — L'autre frère périt ſous les murs de Gillette; le myſtère qui entoura ſa fin n'a jamais été éclairci. On dit qu'après la bataille, tandis qu'appuyé contre un mur, il étanchoit la ſueur dont il étoit inondé, il tomba atteint d'un coup de feu tiré à bout portant. Avant d'avoir été enrôlé dans la garde nationale, où il avoit le titre de commandant, M. Alziary étoit avocat.

La converſation de Mlle de Saint-Val cadette étoit pleine d'agrément. Elle aimoit à rappeler quelquefois le ſouvenir de ſon brillant paſſé, ſa liaiſon avec les beaux-eſprits de l'époque, & notamment avec le chevalier de Boufflers, qui eſt peut-être l'auteur du quatrain ſuivant, qu'on lui a entendu citer plus d'une fois :

« Je ſuis ſans bien & ſans fortune :
« Auſſi, ſandis, belle Saint-Val,
« Pour te voir jouer Rodogune,
« J'ai mis en gage mon cheval. »

Rôles créés par Mlle de Saint-Val la cadette.

1772	Juliette	*Roméo & Juliette*, de Ducis.
1777	Azélie	*Zuma*, de Le Fèvre.
«	Azémire	*Muſtapha & Zéangir*, de Chamfort.
1778	Antigone	*OEdipe chez Admète*, de Ducis.
1779	Erato	*Les Muſes rivales*, de La Harpe.
«	Idace	*Agathocle*, de Voltaire.
«	Amétis	*Pierre le Grand*, de Dorat.
1780	Axiane	*Nadir*, de Du Buiſſon.
1782	Chélonis	*Agis*, de Laignelot.
1784	La Comteſſe. . . .	*Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
1786	Azémire.	*Azémire*, de Voltaire.
1787	Yole	*Hercule au mont OEta*, de Le Fèvre.

1788 Zulna . . . . . *Odnar & Zulna*, de Maifonneuve.
1789 Andromaque . . . *Aſtyanax*, de Richerolles.
« Marie. . . . . . . *Marie de Brabant*, d'Imbert.
1791 Louife. . . . . . . *La Liberté conquife*, de Harny.
« Euphémie . . . . *Rienzi*, de Laignelot.



CABINET DE M. SOLEIROL.

MADEMOISELLE DE RAUCOURT
Comédie françoise
1772-1815

FRANÇOISE CLAIRIEN

dite

FRANÇOISE-MARIE-ANTOINETTE SAUCEROTTE

MADEMOISELLE DE RAUCOURT

1772 — 1815

D'après un portrait à la pierre noire & au crayon, du temps.

FRANÇOISE Clairien eſt née à Dombaſles, le 29 novembre 1753.

Vers le milieu du ſiècle dernier, un pauvre chirurgien-barbier de village avoit quatre filles dont l'avant-dernière, encore enfant, fut emmenée par un

---

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Nicolas, de Dombasles : « Le vingt-neufvieſme de novembre mil ſept cent cinquante-trois, a été baptiſée dans l'égliſe de cette paroiſſe, FRANÇOISE CLAIRIEN, née le même jour, fille légitime de JOSEPH CLAIRIEN, chirurgien-barbier, & de BARBE MANSUY, ſa femme. »

nommé Saucerotte, homme de moralité douteuſe, qui, après avoir été maître de poſte à Dombaſles, avoit quitté cette localité, par ſuite de mauvaiſes affaires, & s'étoit retiré à Varengeville, village ſitué à trois quarts de lieue de Dombaſles. Bientôt, abandonnant ſa femme & ſon fils, il diſparut emmenant avec lui la petite Clairien, & l'on apprit qu'il s'étoit fait comédien de campagne. Les 4 & 6 octobre 1762, il débutoit à Paris ſous le nom de Raucourt, qu'il avoit adopté, dans le rôle de Mithridate & dans celui de Chriſtiern de la tragédie de *Guſtave Waſa*. Il ne réuſſit pas & dut retourner en province. La jeune Clairien, qui paſſoit pour ſa fille, l'accompagnoit dans toutes ſes excurſions dramatiques & l'on rapporte qu'à l'âge de ſeize ans, elle joua à Rouen avec un ſuccès qui eut du retentiſſement, le rôle d'Euphémie dans la tragédie de *Gaſton & Bayard*. Le bruit de ſa jeune renommée valut à la tragédienne en herbe un ordre de début pour la Comédie françoiſe; mais, au préalable, on jugea utile de lui faire prendre les leçons de Brizard. C'eſt donc comme élève de ce célèbre acteur, qu'elle parut pour la première fois ſur la ſcène françoiſe, le 23 ſeptembre 1772, dans le rôle de Didon. Le Roy aſſiſtoit à cette repréſentation, & bien qu'il ne fût que médiocrement partiſan de la tragédie, il reſta juſqu'à la fin du ſpectacle & ordonna qu'une gratification de cinquante louis fût comptée à la débutante (1).

(1) Les renſeignements nouveaux que nous donnons ici & qui contrediſent de tout point, ſous le triple rapport des nom & prénoms, de la

L'enthoufiafme qu'elle excita & qui prenoit fa fource, plus peut-être dans fa beauté que dans fon talent, alla jufqu'au délire. Le parterre, oublieux des grands talents qu'il avoit applaudis jufqu'alors, n'eut déformais des yeux que pour la nouvelle venue dont les débuts, prolongés pendant une année, ne cefferent d'attirer la foule, au grand déplaifir des actrices en poffeffion du premier emploi, & notamment de Mme Vef-

date & du lieu de naiffance, les détails reproduits par tous les biographes qui fe font occupés de cette célèbre actrice, ne repofent, il eft vrai, que fur des préfomptions, mais qui paroiffent au moins très fondées. D'abord, il n'exifte fur les regiftres des fept paroiffes de Nancy, au 3 mai 1756, non plus qu'aux années adjacentes, aucune mention quelconque d'une naiffance fous les noms de *Françoife-Marie-Antoinette Saucerotte*. Il n'eft pas plus exact de dire qu'elle foit née à Paris, malgré la mention infcrite fur fon acte de décès.

A Dombafles, au contraire, malgré la diftance qui nous fépare aujourd'hui de ce fait, il eft refté comme tradition dans la localité, &, mieux encore, dans la famille de Jofeph Clairien, qu'une des leurs fut emmenée très jeune par le nommé Saucerotte; que, plus tard, elle étoit devenue comédienne à Paris, & fort riche, & que la tragédienne *Raucourt* n'auroit été autre que cette demoifelle *Françoife Clairien* qui, par la fuite, foit dans l'intention de fe dépayfer, foit par un fentiment d'affection pour la Reine, avoit ajouté à fon nom ceux de *Marie-Antoinette*. Cette opinion eft encore populaire, de nos jours, à Dombafles.

Or, quelle raifon auroit-on d'arguer de fauffeté ces documents, fans pouvoir démontrer, par aucune raifon, qu'ils font dénués de vérité? Car, pour détruire au bout de tant d'années, une tradition de famille qui, certes, ne s'eft pas établie fans caufe, il faut des preuves & ici, on n'en a pas à fournir contre ce que nous avançons.

Il refte donc avéré pour nous, qui fommes forts de cette tradition & des renfeignements recueillis dans la localité même, que la célèbre Raucourt, jufqu'à ce qu'on nous ait pofitivement démontré le contraire, a été une des filles du pauvre chirurgien de village.

tris (2). Ce qui sembloit encore ajouter à l'intérêt qu'inspiroit Mlle Raucourt, c'est l'auréole de vertu dont l'opinion publique entouroit son front ; ce qui lui valoit des présents considérables des grandes dames de la Cour & de la Ville que charmoit, sans doute, la rareté du fait. Il est certain qu'à cette époque, la réputation de sagesse de Mlle Raucourt égaloit sa renommée comme actrice. Voltaire lui adressa à cette occasion, en 1773, une lettre en vers (3) où il la félicitoit ; il est vrai que cette épître apologétique avoit pour but de détruire l'effet d'une autre lettre précédemment écrite & qui avoit été imprudemment lue en présence de Mlle Raucourt. Voltaire y disoit que la jeune actrice, dont la vertu faisoit alors rage, étant en Espagne où elle jouoit avec son père, avoit été la maîtresse d'un

(2) « Le public est si satisfait du sieur Brizard (dit Bachaumont en parlant de ces débuts), qu'à chaque fois il demande cet acteur pour annoncer & le comble de ses applaudissements. »

(3)

Raucourt, tes talents enchanteurs,
Chaque jour te font des conquêtes ;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
. . . .
L'art d'attendrir & de charmer
A paré ta brillante aurore ;
Mais ton cœur est fait pour aimer
Et ce cœur n'a rien dit encore, &c.

Toute la pièce est sur ce ton. Voltaire la termine ainsi : « Je suis le vieil Eson & vous êtes l'enchanteresse Médée ;.... il me reste à peine des yeux pour vous voir, une âme pour vous admirer, une main pour vous l'écrire. »

Génevois & qu'elle appartiendroit bientôt à quelque grand ſeigneur de la Cour(4). Le maréchal de Richelieu à qui cette épître était adreſſée, la reçut à table, dans une maiſon où il dînoit avec Mlle Raucourt & le marquis de Ximénès. Il pria ce dernier d'en donner lecture à la compagnie. Quand arriva le paſſage qui la concernoit, la jeune fille, indignée, tomba évanouie. Grimm, qui rapporte cette anecdote, nous révèle que l'humeur de Voltaire provenoit de ce que les débuts de la belle Raucourt avoient fait reporter après Pâques la première repréſentation des *Lois de Minos*, qu'on étoit ſur le point de jouer : *Indè iræ!*

Mlle de Raucourt, à l'époque où ſe paſſa ce fait, ſe piquoit encore de ſageſſe, & ſon père, vrai matamore de comédie, menaçoit de tuer quiconque oſeroit attenter à l'honneur de ſa fille. La chronique raconte qu'à Verſailles, où, ſelon l'uſage du temps, celle-ci avoit fait ſes premiers eſſais (5), lorſqu'elle ſe rendoit au théâtre, on la faiſoit entrer dans une chaiſe à porteurs, que le père précédoit, le piſtolet au poing (6).

Le bruit de cette anecdote s'étant répandu dans le

(4) Cette lettre n'a pas été imprimée dans la correſpondance de Voltaire.

(5) C'étoit un uſage alors conſacré que les débutants à la Comédie françoiſe s'eſſayaſſent d'abord ſur le théâtre de Verſailles. En 1801, Chaptal crut devoir abolir cette coutume. Il y eut lutte de la part des Comédiens; mais le miniſtre tint bon & déclara : « qu'il ne ſçauroit revenir « ſur ſa déciſion & qu'à l'avenir nul « ne ſeroit tenu de commencer ſes « débuts à Verſailles. »

(6) Le 5 juillet 1796, Saucerotte s'eſt précipité du cinquième étage

public, ne fit qu'ajouter à l'engouement dont Mlle Raucourt étoit l'objet. Mais le jour de la réaction s'approchoit; & cette actrice, vantée outre mesure, que l'on plaçoit, dès son début, au-dessus des Du Mesnil & des Clairon, étoit destinée à devenir, sous peu, l'exemple le plus frappant de l'inconstance de la foule. Bientôt les détracteurs surgirent : ils proclamèrent que si la nouvelle venue possédoit de la beauté & de l'intelligence, en revanche, elle n'avoit pas d'âme; que sa déclamation étoit apprise & forcée; qu'on pouvoit, à bon droit, lui reprocher sa profusion de gestes, une voix sourde & l'absence de retenue dans son jeu. Après avoir d'abord ainsi décrié son talent, on s'en prit à ses mœurs & l'on attaqua sa vie privée. Enfin, si jamais idole n'avoit été encensée avec plus d'ivresse, jamais idole ne fut brisée avec plus de mépris. Il est vrai que Mlle Raucourt, se départant de la ligne de conduite qu'elle avoit jusqu'alors suivie, avoit fini elle-même par attacher trop peu de prix à la conservation de sa bonne renommée, & que, de foiblesse en foiblesse, elle en étoit arrivée à des éclats scandaleux & à contracter des dettes énormes. On se doute bien qu'avec une conduite aussi dissolue que celle qu'elle ne rougit plus d'afficher, loin de faire aucun progrès dans son art, elle se négligea même au point d'en oublier, pour ainsi

d'une maison de la rue Corneille, après avoir attaché à sa veste un billet par lequel il recommandoit qu'on n'inquiétât personne au sujet de sa mort.

dire, les premiers éléments. Après avoir, pendant deux années, excité l'admiration de tout Paris, Mlle Raucourt s'entendit huer ſur la ſcène par ces mêmes ſpectateurs qui l'avoient naguères acclamée. Abreuvée d'humiliations, contre leſquelles ne la protégèrent plus ni ſon titre de femme ni le ſuccès de beauté qu'elle retrouva dans le rôle de la ſtatue du *Pygmalion* de J.-J. Rouſſeau, que Larive, qui avoit joué avec ſuccès ce rôle à Lyon, eut la fantaiſie de reprendre à Paris : en butte aux perſécutions de ſes innombrables créanciers, cette actrice prit, en juin 1776, le parti de quitter bruſquement la ſcène, au moment où elle étoit attendue pour jouer dans *Zuma*, tragédie de Le Fèvre, dont elle tenoit un des principaux rôles. Son nom fut immédiatement rayé, par ordre ſupérieur, du tableau de la Comédie françoiſe.

On raconte qu'elle ſe tint cachée pendant quelques jours dans les environs de Paris, chez un fermier à qui elle s'étoit préſentée traveſtie en dragon, lui diſant qu'une affaire d'honneur l'obligeoit à s'enfuir & que ſon intention étoit de ſe rendre à St-Pétersbourg. Elle parcourut ſucceſſivement pluſieurs villes du Nord. Au bout de trois années de cet exil volontaire, Mlle Raucourt revint en France. Dans l'intervalle avoit eu lieu la fameuſe querelle entre Mlle de St-Val & Mme Veſtris, querelle dans laquelle la première ſuccomba ; la néceſſité de combler le vide cauſé par ſon éloignement, fit fermer les yeux ſur les incartades paſſées de la fugitive, qui fut rappelée pour remplacer l'actrice exilée.

M[lle] Raucourt reparut a la Comédie françoiſe, le 28 juin 1779, dans ce même rôle de Didon, naguère ſon triomphe. Mais que les temps étoient changés! Elle y fut horriblement maltraitée. Quelques jours après, elle joua Phèdre, & les applications qui lui furent faites de certains vers devinrent pour elle de ſanglantes injures. Le public eut le tort de ne pas ſe reſpecter lui-même, lorſqu'il interrompit l'actrice à ce vers :

« Et moi, triſte rebut de la nature entière! »

par des applaudiſſements ironiques & des cris de *bis* qui ſe prolongèrent aſſez pour troubler le cours de la repréſentation. La Harpe, qui blâme avec énergie ces indignes procédés, dit qu'on attribua ces violences au parti de M[lle] St-Val, qui ne voyoit dans M[lle] Raucourt qu'une rivale qu'on lui vouloit oppoſer; cette dernière dut recourir à la publicité pour déclarer dans une lettre, pleine de meſure & de bon ſens, que jamais elle n'avoit eu pareille intention (7).

(7) La déciſion ſuivante intervint à ce ſujet :

« Sur le compte qui nous a été « rendu de la difficulté élevée entre « M[lles] Raucourt & Saint-Val, relativement aux droits d'ancienneté & « d'emploi, ordonnons que M[lle] Raucourt, que le Roy a rappelée parmi ſes Comédiens, joue l'emploi « des *Reines* en chef. Ordonnons, « en outre, qu'elle jouera dans « l'emploi des *premiers rôles* (ſans « avoir de rang, M[lle] Saint-Val cadette étant double immédiate de « M[me] Veſtris), ceux qui pourront lui « revenir, lorſque M[lles] Veſtris & « Saint-Val ne pourront les remplir.

« 12 octobre 1779.

« M[al] DE DURAS. »

(*Arch. de l'Emp.*)

[redacted]

A partir de ce jour, l'hoſtilité dont elle étoit l'objet ſembla s'apaiſer & la tragédienne put alors chercher, par un travail ſérieux, à réparer le temps perdu.

Sans s'être élevée au rang des Du Meſnil & des Clairon, Mlle de Raucourt poſſéda des qualités précieuſes à côté de grandes imperfections. Sa voix, avec l'âge, étoit devenue plus ſèche & plus dure encore ; mais ſa diction étoit toujours juſte, quoique ſans charme, parce qu'elle ignoroit l'art de varier ſes intonations, ce que Mlle Clairon nomme l'*éloquence des ſons*. Son âme manquoit d'expanſion, auſſi parvenoit-elle rarement à toucher ; ainſi, elle ne put jamais rendre d'une manière ſatisfaiſante le rôle de Phèdre, où Mlle Du Meſnil atteignoit à la ſublimité, & dans lequel nous avons tous admiré de nos jours Mlle Rachel. Mais ſi elle faiſoit peu répandre les larmes, elle excelloit dans les rôles de force & de profondeur ; toutefois, ſes défauts paroiſſoient encore plus ſaillants encore dans les dernières années de ſa carrière théâtrale, & plus d'une fois ſon débit, mal dirigé & plus mal ſecondé par ſa voix, devenue de plus en plus rauque, excita chez le public le rire & le dégoût.

Cette actrice auroit dû quitter la ſcène à temps, dans l'intérêt de ſa gloire ; & la mort qui la frappa dans la 62e année de ſon âge, auroit épargné à ſes contemporains, ſi elle l'eût trouvée dans la retraite, le déplorable ſcandale dont ſes obſèques donnèrent le ſpectacle affligeant.

Mlle de Raucourt, qui fut toujours très-dévouée à la

monarchie, eut, comme la plupart des Comédiens françois, beaucoup à souffrir des orages de la Révolution. Incarcérée pendant plusieurs mois, elle ne dut son salut qu'au dévouement de La Bussière. Lorsqu'elle fut sortie de prison, elle groupa autour d'elle quelques-uns de ses anciens camarades, & fonda dans la salle Louvois, le 23 décembre 1796, un second Théâtre françois, dont elle se réserva la direction, mais qui n'eut qu'une durée éphémère (8). En 1799, elle entra dans la nouvelle Société de la Comédie françoise, reconstituée telle que nous la voyons aujourd'hui. L'Empereur la chargea d'organiser, en 1806, une troupe de comédiens pour l'Italie; elle y resta plusieurs années, ne faisant plus au Théâtre françois que de rares & courtes apparitions.

Elle passoit pour avoir de l'esprit & sa conversation étoit, d'après des témoignages contemporains, celle des gens du monde & du meilleur monde. Aimant les arts, elle s'étoit formé un cabinet curieux d'objets rares & choisis. Elle voulut aussi s'essayer dans les lettres : le vendredi 1er mars 1782, on joua à la Comédie françoise une pièce en trois actes & en prose, dont la réussite fut plus qu'équivoque. Ce drame, qui portoit pour titre *Henriette*, fut donné sous le nom de cette actrice, bien que La Harpe, dans sa correspondance,

(8) Le 8 août 1798, à six heures du soir, au moment où on alloit lever le rideau pour jouer le *Barbier de Séville* & le *Médecin malgré lui*, l'ordre arriva de fermer incontinent le théâtre Louvois.

l'attribue à Monvel ou à Du Rofoy. Le fujet, que Grimm qualifie de *monſtrueux*, eſt tiré du théâtre allemand, ou bien d'une pantomime que Mlle Raucourt avoit vu jouer à Varfovie, durant fes voyages dans le Nord. Certains paffages, de nature à bleffer le Roy de Pruffe, eurent à fubir de nombreux retranchements, à la demande de fon miniftre, malgré les démarches en fens contraire du prince d'Hénin, qui s'intéreffoit fort à la pièce, à caufe de l'intérêt qu'il portoit à fon auteur.

― ― ―

Rôles créés par Mlle de Raucourt.

1773	Melpomène	*L'Affemblée*, de Schofne.
«	Orphanis	*Orphanis*, de Blin de Sainmore.
1774	Adélaïde	*Adélaïde de Hongrie*, de Dorat.
1775	Barfénice	*Les Arfacides*, de P. de Beauffol.
«	Galathée	*Pygmalion*, de J.-J. Rouffeau.
1782	Henriette	*Henriette*, de Mlle de Raucourt.
1784	La Comteffe . . .	*Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
1786	Plautie	*Virginie*, de La Harpe.
1787	Déjanire	*Hercule au mont OEta*, de Le Fevre.
1789	La Mère d'Augufte.	*Les Deux Pages*, de Dezède.
1790	La Mse de Saint-Ser.	*Le Couvent*, de Laujon.
1791	Mme Nelfon	*Washington*, de Sauvigny.
«	Julie.	*Géta*, de Petitot.
«	Virginie.	*Virginie*, de Doigny.
1792	Eve	*La Mort d'Abel*, de Legouvé.
«	Lucrèce	*Lucrece*, d'Arnault.

1795	Iſménie	*Pauſanias*, de Trouvé.
1797	Laurence	*Laurence*, de Legouvé.
1800	Mlle de Condé. . .	*Montmorency*, de Carrion-Niſas.
«	Médée	*Théſée*, de Mazoïer.
1810	Brunehaut.	*Brunehaut*, d'Aignan.
1814	Cather. de Médicis.	*Les Etats de Blois*, de Raynouard.

[redacted]



CABINET DE M. SOLEIROL

DES ESSARTS
Comédie françoise
1772 - 1793

DENIS DECHANET

dit DES ESSARTS

1772 — 1793

D'après un portrait à l'huile, du temps.

DES ESSARTS, né à Langres, le 23 novembre 1737, étoit loin d'être deſtiné au théâtre. Il entra d'abord dans la pratique & exerça pendant pluſieurs années, dans ſa ville natale, la charge de procureur. Quelle raiſon le détermina, à un âge où les actions ne s'expliquent plus par

Extrait des regiſtres de la paroiſſe de Saint-Pierre, à Langres : « Le vingt-trois novembre, mille ſept cent trente-ſept, a été baptiſé DENIS, né du même jour, fils en légitime mariage de NICOLAS DECHANET, muſicien à la cathédrale, & de MARGUERITE SAUVAGEOT, ſes père & mère. »

l'entraînement de la jeuneſſe, à abandonner tout-à-coup une profeſſion qui lui rapportoit d'autant plus d'avantages, qu'appartenant à une honnête famille de la bourgeoiſie, il y jouiſſoit lui-même d'une certaine conſidération ? Ce ſont, la plupart du temps, de ces cauſes intimes qui échappent aux inveſtigations, & qui ne peuvent que donner lieu à des conjectures plus ou moins fondées. En ce qui concerne Déchanet, la tradition locale rapporte, cependant, qu'étant venu pour affaires à Paris, il ſortit un ſoir enthouſiaſmé de la Comédie françoiſe, où l'avoit mené un de ſes amis, & qu'il ſentit s'éveiller auſſitôt en lui un penchant irréſiſtible pour la ſcène. De retour à Langres, ſon premier ſoin fut de ſe démettre de ſon étude en faveur de ſon maître clerc, & malgré l'oppoſition des ſiens, malgré les conſeils de ſes amis, il s'engagea dans une troupe de province, ſelon l'uſage du temps, après avoir échangé ſon nom patronymique contre celui de *Des Eſſarts*, ſeule conceſſion qu'obtint de lui ſa famille. Il étoit attaché au théâtre de Marſeille, lorſque Belle Cour, chargé de chercher un acteur propre à remplacer Bonneval (1), que la Comédie venoit de perdre récemment, ſignala Des Eſſarts aux Gentilshommes de la Chambre, qui lui envoyèrent un ordre de début.

C'eſt le 14 octobre 1772, que cet acteur parut pour la première fois ſur la ſcène françoiſe, dans les rôles de

(1) Jean-Jacques Gimot, dit *Bonneval*, débuta en 1741 & ſe retira en 1773. Mort en 1783.

Lisimon du *Glorieux* & de Lucas du *Tuteur* (2), où il n'obtint pas, d'abord, tout le succès qu'on avoit espéré. Il fut toutefois reçu l'année suivante : mais deux ou trois ans s'écoulèrent avant que le parterre lui tînt compte des soins qu'il apportoit à réformer ce qui avoit déplu dans son jeu & l'adoptât complètement. Des Essarts avoit de la bonhomie, de la gaieté; au besoin, du mordant. Il étoit porteur d'une bonne mine & possédoit une voix excellente : aussi le trouvoit-on mieux placé dans les pièces de Molière que dans le répertoire quintessencié de Marivaux. Le rôle du comte de Bruxhall dans les *Amants généreux* (3), qui fut un des premiers qu'il eut à établir, bien approprié à ses moyens, acheva de le poser favorablement auprès des habitués de la Comédie. Celui du Commandeur, dans le *Père de famille* (4), le mit tout à fait dans les bonnes grâces du parterre. Il étoit déjà assez avant dans celles de l'auteur, ainsi que le prouve le passage suivant d'une lettre que Diderot lui écrivoit en 1777 : « Monsieur Des « Essarts, vous faites merveille dans ce rôle du Com« mandeur. Comme mon ouvrage ne m'a jamais rien « rendu, si l'on veut m'accorder une marque de re« connoissance à laquelle je serai très-sensible, on le « reprendra pour vous (5). »

(2) Comédie en un acte & en prose, de Dancourt, représentée le 13 juillet 1697, pour la première fois.

(3) Comédie en cinq actes & en prose, de Rochon de Chabannes, représentée en 1774.

(4) Rôle créé d'origine par Auger, dans le drame de Diderot, le 19 janvier 1761.

(5) Collection de M. Charles Maurice.

Des Effarts étoit d'une corpulence monftrueufe. On fçait que, pour qu'il lui fût poffible, en jouant Orgon dans le *Tartufe*, de fe cacher fous la table, on avoit été obligé d'en conftruire une tout exprès, & faite de façon à lui permettre de s'y gliffer & de s'y blottir fur les genoux. Cet énorme embonpoint prêtoit toujours à rire dans certains ouvrages, où il formoit avec la fituation un contrafte grotefque. Ainfi dans la *Réduction de Paris* (6), où il rempliffoit le rôle du Prévôt des marchands & préfentoit au roy Henry IV « fon peuple exténué par la famine », on juge que cette phrafe, débitée par un affamé « gros comme un muids », felon l'expreffion de La Harpe, excitoit l'hilarité parmi les fpectateurs. Il en étoit de même dans les *Plaideurs* où, jouant le rôle de Petit-Jean, il s'écrioit :

« Pour moi, je ne dors plus ; auffi je deviens maigre...
« C'eft pitié ! »

Nous ne raconterons pas les myftifications que cette infirmité lui attira de la part de fon facétieux camarade Dugazon. L'anecdote du duel furvenu entre ces deux comédiens, à propos de la furvivance de l'éléphant du Jardin du Roy, eft trop connue pour que nous la rapportions ici. On connoît moins celle qui eft relative à certain déjeûner d'huîtres, auquel Des Effarts avoit été invité, & qui faillit devenir pour lui

(6) Comédie en trois actes & en profe, de Desfontaines, repréfentée en 1780.

une contrefaçon du ſupplice de Tantale, grâce à une porte d'entrée de dimenſion tellement étroite, qu'elle rendoit illuſoire pour ce coloſſe l'accès de la ſalle où l'on déjeûnoit, ſous ſes yeux, ce qui augmentoit encore ſon irritation. Dans cette dernière aventure, un duel ne s'enſuivit pas, parce que Dugazon, après s'être bien amuſé du déſappointement & du dépit de ſon camarade affamé, fit tranſporter le repas dans une ſalle plus acceſſible. Comme Des Eſſarts étoit très fort mangeur, &, de plus, exceſſivement gourmand, ſon eſtomac ſatisfait ne mit pas d'entêtement à venger ſon amour-propre offenſé.

Il ne ſe montroit pourtant pas toujours auſſi accommodant ſur le chapitre de ſon embonpoint, & ſe formaliſoit parfois aſſez vivement des critiques qui y faiſoient alluſion. Fréron fils, qui avoit ſuccédé à ſon père, dans la rédaction de l'*Année littéraire*, ayant dit, en rendant compte du *Jaloux ſans amour*, d'Imbert, pièce tombée, que ſi le rôle du marquis de Rinville, dans cette comédie, n'avoit pas réuſſi, « c'étoit la faute du gros *ventriloque* qui l'avoit défiguré », Des Eſſarts, fort de l'appui qu'il trouvoit dans la protection du duc de Duras, porta plainte contre le folliculaire. Fréron fut mandé chez le lieutenant de police, qui le réprimanda de la façon la plus outrageante ; on alla juſqu'à lui arracher ſon épée, en lui interdiſant de la porter à l'avenir.

Cette circonſtance n'a peut-être pas été étrangère à la fin prématurée de Des Eſſarts. Non moins oppoſé

aux idées de la Révolution que M[lles] Raucourt & Contat, il donna, ainſi que ſes deux camarades, ſa démiſſion de ſociétaire, & partit pour Baréges, autant dans un intérêt politique que pour y aller prendre les eaux, en vue de ſa ſanté qui avoit, il eſt vrai, ſubi d'aſſez fortes altérations. C'eſt là qu'il apprit le triomphe des doctrines à l'ordre du jour & l'incarcération de la majeure partie de ſes collègues; il apprit également que Fréron, contre qui il avoit provoqué, quelques années auparavant, un ſi indigne traitement, figuroit au nombre des légiſlateurs, maîtres de la ſituation, & qu'il lui ſeroit facile, pour peu qu'il le voulût, de prendre une revanche cruelle. Toutes ces émotions cauſèrent à Des Eſſarts une révolution ſi forte, qu'il mourut ſuffoqué, le 8 octobre 1793, à l'âge de 56 ans.

Rôles créés par Des Eſſarts.

1773	Harpagon.	*La Centenaire*, d'Artaud.
1774	Bruxhall.	*Les Amants généreux*, de R. de Chabannes.
1775	Bartholo.	*Le Barbier de Séville*, de Beaumarchais.
1777	De Florimond . . .	*L'Egoïſme*, de Cailhava.
1778	Orgon	*L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.
«	De Borchamp . . .	*L'Impatient*, de Lantier.
«	Un Médecin. . . .	*L'Homme perſonnel*, de Barthe.
1779	B. de Neufgermain.	*L'Amour françois*, de R. de Chabannes.

1780	Le Prévoſt des Marc.	*La Reduction de Paris*, de Desfontaines.
1782	Richard	*Le Flatteur*, de Lantier.
«	La Cabale.	*L'Inauguration du Th. françois*, d'Imbert.
«	Sterling	*Les Journaliſtes anglois*, de Cailhava.
1783	Orgon	*Le Séducteur*, de Bièvre.
1784	Le Baron	*Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
«	Bartholo	*Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
1785	Le Baron	*L'Oncle & les Tantes*, de Lafalle.
1786	Beſſoncourt	*Le Mariage ſecret*, de Desfaucherets.
«	Kerbanton.	*L'Inconſtant*, de Collin Harleville.
1787	Dermont père. . .	*L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
1788	Fernand.	*La Reſſemblance*, de Forgeot.
1790	L'abbé de St-Pierre.	*Le Journaliſte des Ombres*, d'Aude.
1791	Mondor	*Le Conciliateur*, de Demouſtiers.
1793	Duflos	*Le Conteur*, de Picard.





CABINET DE M. SOLEIROL

De Larive
Comédie françoise
1770-1788

JEAN MAUDUIT

dit DELARIVE

1775 — 1790

D'après un portrait peint à l'huile, du temps.

LARIVE, dont le nom de famille étoit Mauduit, né le 6 août 1747, à La Rochelle, où son père tenoit un commerce d'épiceries, est mort à Montlignon, dans la vallée de Montmorency, le 30 avril 1827. Une réprimande qu'il essuya le porta un beau jour à s'enfuir, à l'âge de neuf ans, de la maison paternelle & à se réfugier chez les religieux de

Extrait des registres de la paroisse Saint-Sauveur, à La Rochelle: « Le septiesme août mille sept cent quarante-sept, par moy, curé soussigné, a été baptisé JEAN, né le jour précédent, fils légitime de M. ISAAC MAUDUIT, marchand, & de MARIE BUTEL, sa femme. »

Sept-Fonts, dans le Bourbonnois. On le plaça peu de temps après à Paris, chez un négociant; mais l'enfant ne répondant pas à ce qu'on exigeoit de lui, il fut embarqué pour les colonies, où son père avoit quelques relations commerciales. Après un séjour de cinq ou six ans à Saint-Domingue, il s'échappa pour revenir en France. C'est alors qu'ayant pris du goût pour le théâtre, il se présenta chez Le Kain sous le nom d'un Américain. Il lui récita, tant bien que mal, le rôle de Zamore & le quitta enchanté parce que le grand tragédien, par complaisance plus que par conviction, lui dit qu'il n'étoit pas impossible qu'un jour il arrivât à être son *double* à la Comédie françoise. Sous l'impression d'une pareille perspective, Mauduit courut aussitôt chez la demoiselle Montansier, qui voulut aussi l'entendre, & ne le jugea pas indigne de gagner 600 livres par an. Il alla donc rejoindre à Tours la troupe de cette directrice; c'est alors qu'il quitta son nom de famille pour adopter celui sous lequel il s'est fait connoître. Il le tira, en l'abrégeant, du nom même du lieu où étoit située la maison de commerce de son père, &

« De monsieur *De La Rive* il prit le nom pompeux. »

Au bout de deux ans de séjour en province, & notamment à Lyon, il revint à Paris, recevoir les leçons de la fameuse Clairon, alors retirée, & débutoit, le 3 décembre 1770, par ce même rôle de Zamore, à la Comédie françoise, sous les auspices de cette tragé-

dienne qui, en le faisant répéter devant une grande dame, disoit à son élève : « Allons, Monsieur Delarive, votre extérieur est fort beau; montrez à Madame la duchesse que votre intérieur ne le cède en rien à votre extérieur. » Par malheur, les applaudissements qui accueillirent d'abord le débutant allèrent toujours en déclinant jusqu'à la fin de la pièce. Larive partit pour Bruxelles, & ce n'est qu'après quatre années de cet exil volontaire, qu'il fut rappelé à Paris sur la demande de Le Kain, qui ne s'attendoit certes pas à retrouver en lui cet Américain supposé auquel il avoit jadis accordé une audition. Jamais surprise n'égala la sienne, lorsque Larive, qui rapporte cette anecdote, lui révéla sa petite supercherie.

Cet acteur reprit donc le cours de ses débuts, le 29 avril 1775, & fut enfin admis. Cependant, sa tâche devenoit d'autant plus laborieuse, qu'il reparoissoit au moment où Le Kain, ayant triomphé de ses ennemis, jouissoit sans trouble de toute sa renommée. Larive ne pouvoit certes prétendre à le remplacer; mais il pouvoit le doubler sans trop de désavantage & c'étoit déjà beaucoup. Le premier rôle qu'il eut à établir fut dans les *Arsacides*, tragédie en six actes, par Peyraud de Beaussol (1), qui tomba à la première représentation.

En 1780, Larive, qui n'avoit pas revu son pays natal

(1) Cet auteur, dit la Harpe, étoit un pauvre diable, ancien professeur de géographie au collége d'Harcourt, qui, après avoir été rebuté nombre de fois dans les tentatives qu'il fit pour la réception de sa tragédie, étoit parvenu, on ne sçait comment, à ce but, poursuivi pen-

depuis ſon enfance, alla à La Rochelle & y donna pluſieurs repréſentations, dont *Tancrède* ouvrit la ſérie. La mort de Le Kain l'avoit mis, à la Comédie françoiſe, en poſſeſſion des premiers rôles; mais il ne parvint pas à faire oublier la perte de ce célèbre tragédien. La nature, ſi prodigue envers lui ſous le rapport des dons extérieurs, lui avoit refuſé la ſenſibilité, &, diſons-le, cette intelligence que poſſédoit, à un degré ſi éminent, ſon prédéceſſeur. Il ne s'échauffoit que lorſqu'il étoit porté par la ſituation & il étoit loin de ſaiſir l'eſprit général d'un rôle. On ſe rappeloit, en l'entendant, ce mot de Garrick, qui, voyant une actrice s'échauffer beaucoup dans un moment donné & ſe refroidir tout à coup, dès qu'elle avoit fini le morceau où elle devait peindre l'emportement, diſoit aſſez plaiſamment : « Voilà une femme qui a de la co« lère, mais qui n'a pas de rancune. »

Auſſi, Larive eut-il à ſouffrir de l'inconſtance du public. Ayant été cruellement ſifflé dans le rôle d'Oroſmane, l'un de ceux qu'il préféroit jouer, bien que la comparaiſon ne pût que lui être défavorable, il déclara qu'il renonçoit au théâtre. Ses camarades, à l'exception de Molé, tentèrent en vain de le faire changer de réſolution : « Les infâmes ne me reverront plus! »

dant tant d'années. Après deux repréſentations données au milieu des rires, les Comédiens, voyant que l'auteur perſiſtoit à vouloir être joué une troiſième fois, l'amenèrent quoiqu'avec beaucoup de peine, & moyennant 1,200 livres, à ſe déſiſter de ſa prétention. Beauſſol eſt mort à Paris, le 4 août 1799, à l'âge de 83 ans.

s'écrioit-il. Mais il en eſt à peu près des comédiens, comme des marins qui, durant la tempête, ſoupirent après l'inſtant du repos, que bientôt le calme importune & qui ſe prennent à regretter les orages. Auſſi, deux ans n'étoient pas écoulés, que Larive rentroit par le rôle d'OEdipe (4 mai 1790). Cette réapparition n'eut pourtant qu'une courte durée. Le ſecret chagrin qu'il conçut de voir la faveur publique ſe tourner vers Talma, influoit d'une manière évidente ſur ſon jeu, devenu chaque jour plus inégal.

Cependant, les événements politiques qui aſſombriſſoient le préſent & mettoient l'avenir en queſtion, peſoient d'une manière déſaſtreuſe ſur les recettes de la Comédie. Les camarades du tragédien, ſentant la néceſſité de réunir toutes leurs forces, firent auprès de lui des démarches tendant à obtenir ſa réintégration dans la Société. Ils détachèrent une députation qui vint le trouver dans l'élégante demeure qu'il habitoit au Gros-Caillou (2), pour le preſſer de venir au ſecours de leur détreſſe. Il finit par céder aux inſtances des Comédiens françois, mais en ſtipulant : qu'il joueroit ſans appointements fixes, ſans aucune part dans les

(2) Cette maiſon appartenoit à ſa femme. Arnault raconte, dans ſes *Souvenirs d'un Sexagénaire*, que, voulant offrir le rôle de Marius à notre acteur, il fut l'y trouver, muni d'une lettre d'introduction que lui avoit remiſe Paliſſot. Larive « le « reçut (dit-il), avec beaucoup de « dignité, dans une vaſte pièce où « ſon lit étoit dreſſé ſous une tente « que décoroient les portraits de « Gengiskan, de Bayard, de Tancrède, de Spartacus & de beau« coup d'autres, *qui lui reſſembloient* « *tous*. Lui excepté, M. Delarive « n'étoit content de perſonne.... »

revenus du théâtre ; qu'une rétribution, déterminée à l'avance, lui feroit attribuée pour chacune de fes représentations ; qu'il ne prendroit point de participation dans les pièces nouvelles, & enfin qu'il auroit la faculté de fe retirer auffitôt que fes forces le lui confeilleroient.

Peu de temps après, il joua le *Mifanthrope*, fans trop de fuccès.

Incarcéré en 1793, avec la plupart de fes camarades, quoiqu'il eût adopté, avec modération, il eft vrai, les idées nouvelles, Larive ne recouvra fa liberté qu'à la chute de Robefpierre. Avant de fe réunir à la fraction des Comédiens françois qui jouèrent à la falle Louvois (3), il retourna, au commencement de 1796, à Lyon, dont le féjour devoit lui rappeler les fuccès de fa jeuneffe (4). En effet, il y fut accueilli par le public avec une grande fympathie, & l'empreffement pour aller l'entendre fut fi vif qu'on paya le billet de parterre jufqu'à mille francs... en *affignats* ; ce qui, à cette époque, repréfentoit en numéraire trois à quatre francs: fomme proportionnellement confidérable en ce temps calamiteux.

Larive qui, pendant fon féjour à Bruxelles, avoit époufé la feconde fille de d'Hannetaire, divorça en 1795

(3) Ouvert le 23 décembre 1796, fous la direction de Mlle Raucourt, il comptoit parmi fes principaux acteurs Larive, Saint-Prix, Saint-Phal, Naudet, Devigny, Mmes Jolly, Thénard, Fleury & Mézeray. Il fut fermé, en 1798, par ordre du Directoire.

(4) Voici des vers inédits, dont nous devons la communication à l'o-

& contracta un fecond mariage. Le bruit courut alors qu'il époufoit M[lle] de Sombreuil, d'héroïque mémoire, &, quelque invraifemblable que fût le fait qui y donnoit lieu, il fe propagea avec une telle perfiftance, qu'il crut devoir le démentir par une déclaration publique (5).

bligeance de M. Péricaud aîné, ancien bibliothécaire de cette ville, qui furent adreffés en plein théâtre, à Larive, le 1[er] juin 1773, jour de la repréfentation d'*OEdipe*, & qui prouvent de quel engouement cet acteur étoit l'objet :

« Interprète touchant de Melpomene en pleurs,
« Toi, qui fçais à ta voix intéreffer les cœurs,
« Dis-nous quel Dieu puiffant te pénètre & t'enflamme,
« Et porte dans nos fens le trouble de ton âme!
« Œdipe, de ton être agitant les refforts,
« De la nuit du tombeau t'infpire fes remords.
« Tremblant, faifi d'horreur, je vois tes pas timides
« Reculer à l'afpect des fieres Euménides.
« Tu vas peindre Orofmane & paffer tour à tour
« Des cris de la fureur aux foupirs de l'amour;
« Je m'attendris alors, & mon âme attentive,
« Au terrible Le Kain préfère Delarive.
« Tu fuis, ô ciel! où fuis-je! Adieu larmes, plaifir… .
« Cher Larive, reviens!… »

Le refte eft dans le même goût.

(5) Voici cette déclaration, inférée dans le *Moniteur univerfel*, à la date du 1[er] mars 1795 :

« Je lis dans le journal intitulé *Courrier univerfel*, d'hier : « On publie que la citoyenne Sombreuil, « fille de l'ancien gouverneur des « Invalides, qu'elle avoit arraché « par fon courage & fes larmes des « mains des feptembrifeurs, & depuis maffacré par le Tribunal ré« volutionnaire comme complice de « Ladmiral & de la fille Renaud, « vient d'époufer le comédien La« rive. Nous ne pouvons le croire. « Comment, en effet, imaginer « qu'une femme puiffe fe réfoudre à « changer ainfi un nom connu de

Nommé membre correfpondant de l'Inftitut, au moment où la claffe des Beaux-Arts fut créée, il conferva plus tard ce titre. Il faifoit également partie de l'Académie royale de Naples, dont il fut réélu membre en 1817 (6).

Larive profeffoit publiquement, en 1804, un cours de déclamation (7). Après avoir été nommé lecteur

« toutes les âmes fenfibles, & qu'elle « a illuftré elle-même par un trait « de pitié filiale digne de la fille « d'OEdipe! »

« Je réponds que je penfe comme le journalifte. Il n'eft pas de nom plus précieux à conferver que celui qu'on a illuftré par fes vertus, & perfonne, plus que moi, n'a été à même de juger de celles de la citoyenne Sombreuil, dans l'inftant fatal qui lui arracha le plus aimé des pères. J'ai pour elle le refpect, l'amitié & l'admiration que l'on doit à la vertu: je n'ai jamais eu d'autres prétentions : je n'ai pas même celle de repouffer le mépris que le journalifte veut jeter fur mon nom. Trop heureux celui qui n'a que fon nom à défendre !

« MAUDUIT-LARIVE. »

Larive époufa, après fon divorce, Mlle Van den Hove, fille d'un pharmacien de Bruxelles, qui venoit elle-même de faire rompre par le divorce le mariage qu'elle avoit précedemment contracté avec Van der Heen, horloger belge, établi à Paris, rue de l'Echiquier.

Trois enfants étoient nés du mariage de Van der Heen & de Mlle Van den Hove. Larive adopta le plus jeune, qui a dirigé le manége du Luxembourg.

(6) Larive étoit jaloux d'honneurs académiques. Dans une lettre que nous avons fous les yeux (lettre datée du 4 juin 1815), il follicite fon admiffion à l'Inftitut : « Quarante « ans de travaux (écrit-il) & un zèle « infatigable pour les progrès du « plus beau des arts, me mériteront « peut-être la feule récompenfe di- « gne d'un artifte qui a confacré fa « vie à chercher les moyens de le « perfectionner. »

(7) On pourroit s'étonner que Larive n'eût pas été compris au nombre des profeffeurs du Confervatoire, lors de fon inftitution par Napoléon Ier, s'il n'étoit avéré que l'Empereur profeffoit une profonde antipathie pour le talent de cet acteur.

ordinaire du roy Joſeph, il revint en France, lorſque ce prince échangea ſa couronne italienne contre le ſceptre eſpagnol.

On ne parloit plus de cet acteur depuis longtemps, lorſqu'une penſée regrettable le fit concourir, âgé de 69 ans, à une repréſentation extraordinaire donnée au théâtre Favart (le 25 avril 1816), au bénéfice des indigents. Il y parut dans le rôle de Tancrède, rôle mal approprié à ſon âge & dans lequel il ne fut applaudi qu'en ſouvenir de ſon paſſé.

Ayant toujours veillé au ſoin de ſa fortune, Larive avoit acquis à Montlignon une jolie propriété, dont il aimoit à faire les honneurs; il s'y étoit formé des relations agréables dans ſon voiſinage, où il étoit bien vu & accueilli avec plaiſir. C'eſt dans cette charmante retraite que s'écoula doucement & patriarchalement la fin de ſa vie. Il étoit maire de la commune depuis pluſieurs années.

Larive employa utilement ſes loiſirs à écrire ſur ſon art. Voici les ouvrages qui ſont ſortis de ſa plume : I. *Pyrame & Thisbé*, ſcène lyrique. Paris, 1784, in-8°, & 1791, in-18. Cette ſcène, repréſentée le 2 juin 1783, étoit fidèlement imitée de la fable d'Ovide & formoit un tableau aſſez dramatique. II. *Réflexions ſur l'Art théâtral*. Paris, Rondonneau, an IX, br. in-8° de 59 pages (8). III. *Cours de déclamation, diviſé en douze*

(8) Parmi les anecdotes qu'il rapporte dans cet opuſcule, il s'en trouve une qui pourroit être racontée avec plus d'exactitude. Avant d'être atta-

séances. Paris, Delaunay, 1804, 1 vol. in-8°. Ce travail, assez informe dans le principe, fut confié par son auteur à Ginguené, qui le mit en état de paroître sous les yeux du public, avec ce titre : *Cours de déclamation, prononcé à l'Athénée de Paris*. Delaunay, 1810, 2 vol. in-8°.

On a attribué à Larive, mais à tort, croyons-nous, un roman intitulé : *Thama, ou le Sauvage civilisé, histoire d'un Taïtien* (roman entièrement refondu & publié par J.-L. Melchior Porthmann). Paris, Lenormant, 1807 & 1812. 2 vol. in-12.

ché à la Comédie françoise, Larive, comme nous l'avons dit plus haut, avoit appartenu au théâtre de Lyon, où il jouissoit de la faveur publique. Il vit donc, avec un déplaisir extrême, Le Kain y venir donner quelques représentations. Un jour que ce dernier jouoit *Vendôme*, Larive, sans avoir prévenu personne, parut sous l'habit de *Nemours*. Son apparition inattendue provoqua des applaudissements assez vifs pour rendre sensible l'impression qu'ils produisirent sur Le Kain. Les premiers mots que prononce Nemours sont : « Où me conduisez-vous? » — « Devant votre vainqueur » lui répond Vendôme. Cette réponse, d'une application facile, passant par la bouche de Le Kain, fut la foudre tombant dans la salle, tant elle produisit d'effet. Mais ce que n'ajoute pas Larive, pour compléter sa narration, c'est combien il se trouva déconcerté, au point que toute l'exécution de son rôle s'en ressentit.

Rôles créés par Delarive.

1775	Tigrane.	*Les Arsacides*, de P. de Beaussol.
«	Verseuil.	*Le Célibataire*, de Dorat.
«	Pygmalion	*Pygmalion*, de J.-J. Rousseau.
1776	Alexandre.	*Abdolonyme*, de Collet.
1777	Pizarre	*Zuma*, de Le Fèvre.
«	De Pienne.	*L'Amant bourru*, de Monvel.
«	Mustapha	*Mustapha & Zéangir*, de Chamfort.
1778	Saint-Géran	*L'Homme personnel*, de Barthe.
«	Aaroun Raschid . .	*Les Barmécides*, de La Harpe.
«	Jason	*Médée*, de Clément.
«	Agis	*Agis*, de Laignelot.
1780	Nadir.	*Thamas Koulikan*, de Du Buisson.
1781	Louis de Hongrie .	*Jeanne de Naples*, de La Harpe.
1783	Pyrame	*Pyrame & Thisbé*, de De La Rive.
«	Philoctète	*Philoctète*, de La Harpe.
1784	Coriolan	*Coriolan*, du même.
1787	Alcide.	*Hercule au mont OEta*, de Le Fèvre.
1795	Pharax	*Pausanias*, de Trouvé.



CABINET DE M. SOLEIROL

MADEMOISELLE L. CONTAT
Comédie françoise
1776 - 1809

LOUISE-FRANÇOISE

MADEMOISELLE CONTAT

1776 — 1809

D'après un portrait du temps, peint à l'huile

LOUISE Contat, cette célèbre actrice, du petit nombre de celles qui ont laiffé un nom illuftre dans les faftes de la fçène, naquit à Paris le 17 juin 1760. Elle entra fort jeune au théâtre. Il étoit d'ufage autrefois que les jeunes gens qui fe deftinoient à cette carrière allaffent en province

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Germain-l'Auxerrois : « Le mercredi dix-huit juin mille fept cent foixante, fut baptifée LOUISE-FRANÇOISE fille de JEAN-FRANÇOIS CONTAT, bourgeois de Paris, privilégié du Roy & cavalier de robe courte, & de FRANÇOISE-MADELEINE LE ROY, fa femme, rue Saint-Denis. L'enfant eft né d'hier. »

commencer leurs premier eſſais ; Mlle Contat, protégée par Mme Préville, dont elle étoit l'élève, fit d'emblée les ſiens à Paris. Elle ne cauſa d'abord de ſenſation que par ſa raviſſante figure : ce dont le parterre, beaucoup plus exigeant alors qu'on ne l'a vu depuis, ne ſe contenta pas. La Harpe a dit à ce ſujet : « Mlle Contat a « débuté avec une charmante figure, mais pas de « voix & peu de talent. » Cette actrice, qui devoit dans la ſuite devenir l'idole de ce même public, fut d'abord traitée avec une rigueur qui ne laiſſa pas de lui être ſalutaire ; car, loin d'être découragée par l'échec qu'elle avoit éprouvé dans le rôle d'Atalide, de *Bajazet* (3 février 1776), joué par elle de la façon la plus médiocre, Mlle Contat, dévorée du déſir de parvenir, ne vit dans ſa méſaventure qu'un motif de plus pour redoubler d'efforts. Le 10 du même mois, elle joua Zaïre, & le 19, Junie dans *Britannicus*.

Nous avons dit qu'elle recevoit les leçons de Mme Préville, comédienne au jeu ſage, mais froid ; dont la diction étoit franche, mais monotone ; le maintien noble, mais contraint. Mlle Contat, tout en appréciant & en s'appropriant les qualités de ſon profeſſeur, comprit qu'étant douée d'une phyſionomie piquante, d'un regard reſpirant la malice & la gaieté, il y avoit pour elle une autre voie à ſuivre.

Elle fut reçue ſociétaire en 1777.

Le premier rôle dans lequel elle ſe fit remarquer fut celui de Cécile, du *Père de Famille* ; mais c'eſt dans le *Vieux Garçon*, de Dubuiſſon (16 décembre 1782), &

dans les *Courtisanes* de Palissot, que Mlle Contat obtint, pour la première fois, des applaudissements, dont on n'avoit guère été jusqu'alors prodigue envers elle. Dans la première de ces deux pièces, elle fit preuve de sensibilité, & dans la seconde, elle eut de la grâce & de la finesse. Enfin, chaque jour elle réussissoit davantage dans l'emploi des *ingénues*, que la retraite de Mlle D'Oligny lui laissa bientôt tout entier. Elle aborda la *Coquette corrigée*, rôle auquel son esprit & sa figure convenoient parfaitement, & où son jeu faisoit oublier les défauts de l'ouvrage : puis, arriva peu après Suzanne, dans le *Mariage de Figaro*.

Lorsque le bruit se répandit dans les coulisses que Beaumarchais devoit donner ce rôle à Mlle Contat, quoique appartenant à l'emploi des *soubrettes*, Mlle Faniez écrivit à l'auteur (11 octobre 1781), pour le réclamer, alléguant qu'il n'étoit point du tout le fait de sa camarade ; mais la perspicacité de Beaumarchais le portoit à penser que le caractère de Suzanne, tel qu'il l'avoit conçu, seroit au contraire parfaitement rendu par l'actrice à laquelle il le destinoit : aussi ne tint-il aucun compte de la réclamation & persista-t-il dans son choix. On sçait combien il eut à s'en applaudir & jusqu'à quel point cette circonstance fut heureuse pour Mlle Contat, dont la brillante réputation date surtout du *Mariage de Figaro* (1).

(1) Comme si le *Mariage de Figaro* devoit ouvrir une ère de régénération, c'est à la première représentation de cet ouvrage que fut inauguré le nouveau mode d'éclairage, exécuté par *Quinquet*, d'après un

A l'iſſue de la première repréſentation, Préville enchanté vint embraſſer l'élève de ſa femme, en diſant : « Voilà la première infidélité que je fais à Mlle Dange-« ville. »

La renommée de cette actrice s'accrut rapidement & c'étoit, parmi les auteurs, à qui lui offriroit des rôles. Pendant vingt-quatre ans, ſa carrière ne fut qu'une ſérie de triomphes : pour ſe faire une idée de la ſupériorité de ſon jeu, il falloit (ſelon les critiques du temps) l'avoir vue dans Julie, du *Diſſipateur* ; dans Mme de Volmar, du *Mariage ſecret*, & dans Mme Evrard, du *Vieux Célibataire*. Ce dernier rôle appartient à la catégorie de ceux que l'âge lui fit adopter; car Mlle Contat a rempli ſucceſſivement les trois emplois de femmes : *amoureuſes, grandes coquettes* & *jeunes mères*.

Mlle Contat ne ceſſa pas d'être dévouée à l'ancien régime. En 1789, la Reine ayant témoigné le déſir de voir à la Comédie françoiſe la *Gouvernante* (2), fit ſçavoir qu'elle ſeroit bien aiſe que cette actrice y remplît le rôle principal, qui n'étoit ni de ſon âge ni de ſon emploi. Afin de ſatisfaire à cette auguſte volonté, il falloit que Mlle Contat apprît près de cinq cents vers. Elle promit de faire l'impoſſible & tint parole : « J'igno-« rois (écrivoit-elle à la perſonne qui lui avoit tranſmis « les ordres de la Reine), où étoit le ſiége de la mé-

procédé que lui avoit fourni Lavoiſier, & auquel, ainſi que cela ſe voit trop ſouvent, le nom ſeul du premier eſt reſté.

(2) Comédie en cinq actes & en vers, de La Chauſſée, repréſentée le 18 janvier 1747 pour la première fois.

« moire : je ſçais à préſent qu'il eſt dans le cœur. »
Penſée délicate & d'autant plus méritoire que déjà, à cette époque, il n'étoit pas ſans quelque danger d'exprimer des ſentiments de dévouement à la famille royale. Auſſi cette lettre, publiée par ordre de la Reine, faillit-elle devenir plus tard fatale à ſon auteur. La Révolution ne put faire varier Mˡˡᵉ Contat dans les principes qui avoient été ceux de toute ſa vie. Echappée, comme par miracle, à la proſcription, elle ſe réunit d'abord à quelques-uns de ſes anciens camarades, placés ſous la direction de Sageret. Lors de la reconſtitution de la Comédie françoiſe en 1799, elle vint prendre rang dans la nouvelle troupe. Elle retrouva ſur cette ſcène ſes ſuccès d'autrefois, &, bien qu'on lui ait reproché une préférence marquée pour le théâtre de Marivaux, elle prouva que Molière avoit en elle une interprète à la hauteur de ſes immortelles conceptions.

Depuis longtemps, après une carrière de trente-trois années, cette grande actrice aſpiroit au moment du repos. De l'emploi des *coquettes* elle étoit paſſée, en tenant compte des progrès de l'âge, à l'interprétation des rôles d'un caractère plus grave, dans leſquels elle conſerva toujours cette aimable aiſance, cette urbanité qui étoient le propre des ſalons du ſiècle dernier; car, bien que Mˡˡᵉ Contat n'eût pas reçu les bienfaits d'une éducation première, comme elle avoit conſtamment vécu au milieu des perſonnes du rang le plus élevé, elle en avoit retenu, avec un art admirable,

le ton, le langage, les manières. Sa repréſentation de retraite eut lieu, le 6 mars 1809, & ſe compoſa d'*Othello* & des *Deux Pages*, comédie médiocre, qui tend à la glorification des aubergiſtes déſintéreſſés & des pages modèles de vertus; mais qui, en ſomme, amuſe parfois. Mlle Contat y remplit le rôle de l'Hôteſſe avec la grâce, la fineſſe & le talent qui l'avoient rendue chère au public. Tous les acteurs, ſes camarades, ſe firent un point d'honneur de figurer dans le cortége du roy, afin de rendre hommage à la femme célèbre qui alloit s'éloigner : tant il eſt vrai, qu'au moment de la ſéparation définitive, toutes les meſquines rivalités de couliſſes s'évanouiſſent pour ne faire place qu'à un ſeul ſentiment, celui du regret.

Mlle Contat étoit à peine âgée de cinquante ans lorſqu'elle quitta la ſcène, où elle s'étoit fait un nom parmi les plus éminents du théâtre, & laiſſoit, ainſi que l'a dit Geoffroy : « la réputation d'une actrice « pleine de fineſſe & d'agrément, qui avoit porté au « plus haut point l'art du débit & la magie du jeu « théâtral. »

Le 6 janvier de cette même année 1809, elle avoit épouſé le chevalier de Forges de Parny, neveu du poëte élégiaque.

Le ſalon de Mlle Contat devint bientôt le centre de la meilleure compagnie; elle en étoit l'âme. Ayant été mêlée, ainſi que nous l'avons dit, à l'élite de la ſociété du XVIIIe ſiècle, elle avoit acquis dans ſon commerce des connoiſſances que ſa cauſerie ſpirituelle mettoit en

relief. Un penchant naturel à l'ironie lui donnoit, cependant, une certaine forme épigrammatique qui, d'ailleurs, ne bleſſoit pas, parce qu'elle étoit bonne & que ſa raillerie ne dépaſſoit jamais l'épiderme.

Peu d'années après ſa retraite, elle fut atteinte de l'horrible maladie qui, après pluſieurs mois de cruelles ſouffrances, la conduiſit au tombeau, le 9 mars 1813.

M[lle] Contat avoit une ſœur, nommée Emilie, qui n'a laiſſé qu'un ſouvenir inſignifiant à la Comédie françoiſe, à laquelle elle reſta attachée pendant l'eſpace de trente & un ans, de 1784 à 1815, grâce à l'appui naturel, ſans doute, mais quelquefois injuſte (3), qu'elle trouva chez ſa ſœur, que ſa brillante réputation rendoit toute-puiſſante. Emilie Contat, en quittant le théâtre, épouſa un M. Amelot, de la famille de l'ancien miniſtre, & ſe retira dans le château de ſon mari, auprès de Montargis, où elle eſt morte il y a quelques années, très regrettée à cauſe de ſa bienfaiſance.

(3) C'eſt notamment en 1785, à l'époque du début de la jeune Caroline Vanhove *, que M[lle] Contat, qui redoutoit pour ſa ſœur les ſuccès de cette dangereuſe rivale, ſe donna toutes les peines poſſibles pour empêcher qu'elle jouât à la Cour.

* **Depuis M[me] Talma, morte en 1860.**

Rôles créés par Mlle Contat.

1778	Julie	*L'Aveugle par crédulité*, de Fournelle.
«	Julie	*L'Impatient*, de Lantier.
1781	Comteſſe d'Orſon.	*Le Jaloux ſans amour*, d'Imbert.
«	La Comteſſe . . .	*Le Rendez-vous*, de Murville.
1782	Sophie	*Le Flatteur*, de Lantier.
«	Julie	*Le Satyrique*, de Paliſſot.
«	Emilie	*Les Journaliſtes anglois*, de Cailhava.
«	La Comteſſe. . . .	*Les Rivaux amis*, de Forgeot.
«	Sophie	*Le Vieux Garçon*, de Du Buiſſon.
1783	Orphiſe	*Le Séducteur*, de Bièvre.
1784	La Marquiſe. . . .	*Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
«	Suzanne.	*Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
«	Sophie.	*Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
«	Céphiſe	*La Fauſſe Coquette*, de Vigée.
1785	Angélique	*Melcour & Verſeuil*, de Murville.
1786	Méliſe.	*Les Coquettes rivales*, de Lantier.
«	Mme de Volmar . .	*Le Mariage ſecret*, de Desfaucherets.
«	Mme de Randan . .	*Les Amours de Bayard*, de Monvel.
1787	Roſaline.	*Roſaline & Floricourt*, de Ségur.
1788	Béatrix	*La Reſſemblance*, de Forgeot.
«	Mlle de Valmont . .	*L'Entrevue*, de Vigée.
1789	Mme Phlips.	*Les Deux Pages*, de Dezède.
«	Roſalie	*La Fauſſe Apparence*, d'Imbert.
«	Csse de Boulogne. .	*Raymond de Toulouſe*, de Sedaine.
1790	Cécile.	*L'Honnête criminel*, de F. de Falbaire.
«	Sœur Saint-Ange .	*Le Couvent*, de Laujon.
1791	Mme Dorval	*Le Mari directeur*, de Flins.
1792	La Baronne	*Le Retour du Mari*, de Ségur.
«	Mme Evrard	*Le Vieux Célibataire*, de C. Harleville.
1793	Mme Saint-Clair . .	*Les Femmes*, de Demouſtier.
«	Mme de Sénanges. .	*La Matinée d'une jolie femme*, de Vigée.
«	***	*La Soirée d'une vieille femme*, de ***.

1794	Lucinde	*Le Bienfait de la Loi*, de Forgeot.
«	Henriette	*Le Commiſſionnaire*, de Gamas.
1797	Célimène	*L'Original*, d'Hoffmann.
«	Angéline	*La Prude*, de Lemercier.
«	Mme de Sainte-Claire.	*La Rupture inutile*, de Forgeot.
«	La Comteſſe. . . .	*La Mère coupable*, de Beaumarchais.
1798	Adélaïde.	*Trop de délicateſſe*, de Marſollier.
«	Mme de Melſage . .	*Les Dangers de la préſomption*, de Desfauch.
1799	Mme Euler.	*Les Mœurs du jour*, de C. Harleville.
1800	La Dsse de Bragance	*Pinto*, de Lemercier.
1803	Lucile.	*Le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.
1804	Marie de Médicis. .	*Richelieu*, de Lemercier.
1805	Mme de Sévigné . .	*Mme de Sévigné*, de Bouilly.
1806	Mme de Saint-Yves .	*Le Politique en défaut*, de Chazet & Sewrin.



CABINET DE M SOLEIROL

FLEURY

Comédie françoise

1774 - 1818

ABRAHAM-JOSEPH LAUTE DE FLEURY

dit BENARD FLEURY

1778 — 1818

D'après un portrait ancien en pied, à l'aquarelle.

FLEURY vint au monde à Chartres, au milieu du ſiècle dernier. Juſqu'ici, la date préciſe de ſa naiſſance avoit échappé à tous les biographes, dont quelques-uns, même, le ſont naître

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Sainte-Foi, à Chartres : « L'an mil ſept cent cinquante, le vingt-ſept octobre, ont été par moi, vicaire ſouſſigné, ſuppléées les cérémonies de l'Egliſe à un fils né d'hier, du légitime mariage de PIERRE LAUTE DE FLEURY, officier en la monnoie d'Orléans & de LEONARDE-MARIE DE GUIPY, ſes père & mère, &c. Le parrain a donné à l'enfant les noms de ABRAHAM-JOSEPH. *Signé :* D. PHILIPPE, vicaire. »

ſoit à Nancy, ſoit à Lunéville : erreur qui peut, à la rigueur, s'expliquer par l'emploi que ſon père occupa plus tard auprès du Roy Staniſlas, au ſervice de qui les circonſtances l'attachèrent en qualité de directeur de ſes ſpectacles. Sa famille, ainſi que le conſtate l'acte relaté d'autre part, avoit d'abord tenu dans ſa province une poſition aſſez diſtinguée, que des revers de fortune renverſèrent, & à la ſuite deſquels la néceſſité porta ſon père à ſe mettre à la tête d'une troupe de comédiens (1). Confié aux ſoins mercenaires d'une nourrice qui l'abandonna bientôt, le petit Joſeph fut recueilli par la femme d'un tiſſerand, auprès de qui il paſſa ſa première enfance; & ce n'eſt qu'après un intervalle de pluſieurs années que ſon père revint à Chartres pour y reprendre ce fils appelé à devenir dans la ſuite une des illuſtrations de la ſcène françoiſe. Il l'emmena avec lui à la cour de Staniſlas, où ſa bonne grâce & ſa gentilleſſe lui valurent un immenſe ſuccès de careſſes & de bonbons. Le jeune garçon préluda à ſes ſuccès futurs ſous les yeux mêmes du Roy & de la marquiſe de Boufflers, & c'eſt, pour ainſi dire, élevé ſur les genoux des grandes dames qu'il commença ſon apprentiſſage de comédien.

Cependant, malgré les bontés dont il étoit l'objet de la part du Roy de Pologne & de ſon entourage, Fleury qui, en grandiſſant, ne recevoit dans la maiſon

(1) C'eſt alors que, par des motifs faciles à comprendre, il ajouta à ſon nom (ce qui étoit uſité à une époque où l'état civil ne préſentoit pas la régularité qu'il a de nos jours) celui de *Bénard*, qui s'eſt depuis lors perpétué dans la famille.

paternelle d'autre éducation que l'éducation théâtrale, eut le bon eſprit de comprendre que le théâtre étoit dans l'avenir ſon unique reſſource. Auſſi, preſque adoleſcent encore, réſolut-il d'aller chercher au loin la fortune, &, léger de bagage & d'argent, ſe rendit-il à Lyon, où il alla immédiatement propoſer ſes ſervices au directeur du ſpectacle de cette ville. Doué d'une excellente mémoire & animé d'un zèle à toute épreuve, il ſçut ſe rendre utile, & bientôt on l'apprécia pour cette double qualité. Pluſieurs années ne s'écoulèrent pas moins pour lui dans une complète obſcurité; mais, luttant avec perſiſtance contre ce que ſes premiers eſſais avoient de pénible, Fleury ne ceſſoit de ſe livrer à un travail opiniâtre. Il avoit quitté le théâtre de Lyon pour celui de Lille, dont il faiſoit en quelque ſorte les beaux jours, lorſque, ſans ſollicitation de ſa part & grâce ſeulement à la protection de quelques perſonnages influents, le jeune acteur fut mandé à la Comédie françoiſe. C'eſt ſur cette ſcène, où brilloient alors de tout leur éclat tant de célébrités, que Fleury haſarda ſes premiers pas, le 7 mars 1774, dans le rôle d'Egyſthe. Il continua ſes débuts par ceux de D'Arviane dans *Mélanide*, de Léandre dans l'*Impromptu de campagne*, de Damon dans le *Philoſophe marié*, du Marquis dans l'*Epoux par ſupercherie*, de Xipharès dans *Mithridate*, du Galant coureur dans la pièce de ce nom, & d'Acaſte dans le *Miſanthrope*. Cette tentative échoua. Fleury n'obtint aucun ſuccès dans la tragédie, & fut jugé très médiocre

dans la comédie (2). Il avoit, d'ailleurs, à lutter contre la réputation de Belle Cour & de Molé, & contre les fouvenirs de Grandval; &, bien qu'on lui accordât de l'intelligence, fa voix légèrement rauque & une certaine abfence de tenue excitèrent de fréquents murmures. Emportant donc avec lui la promeffe des fupérieurs d'être rappelé en temps utile & d'être admis fans effai au rang des Sociétaires, il retourna en province & reparut fur le théâtre de Lyon, où il avoit laiffé de bons fouvenirs; &, après quatre années employées avec perfévérance à affouplir fon organe & à acquérir ce ton de bonne compagnie fans lequel il n'y avoit point alors de fuccès poffible, il revint, dès qu'il fe crut affez fûr de lui-même, fe foumettre à l'appréciation du public parifien. Cette feconde épreuve eut lieu, le 20 mars 1778, dans les rôles de Sainville fils, de la *Gouvernante*, & de Dormilly, des *Fauffes Infidélités*. Le 22, il joua Saint-Albin dans le *Père de Famille* & Lindor dans *Heureufement*; &, le 27, le comte de Clarendon dans *Eugénie*.

Cette fois, l'iffue lui fut favorable; mais ce n'eft véritablement que dix ans plus tard que Fleury fe plaça fur la ligne des premiers fujets. Comme ce comédien aimoit fon état, il fçut, ainfi que Mlle Contat, braver

(2) « Il faut s'occuper férieufement de trouver un jeune homme qui puiffe jouer les rôles de Molé dans le tragique & dans le comique, le fieur Fleury qui a débuté ne valant rien. »

« 1er avril 1774.

« Mal DE RICHELIEU. »

(*Arch. de l'Emp.*)

tous les déboires qui y étoient attachés, & attendre avec patience que la faveur publique vînt le chercher. Dans l'intervalle, il avoit confidérablement gagné, & lorfque Molé, déjà vieux, dut renoncer aux rôles de *petits-maitres*, Fleury fe les appropria avec une habileté & une grâce qu'on étoit loin de foupçonner chez lui. Il s'y montra original. Plus tard, il voulut aborder les *premiers rôles*, tels que le *Mifanthrope*, le *Tartufe*, le *Philofophe marié*, l'*Homme du jour*, & il les joua avec une grande diftinction, fans y avoir, cependant, jamais égalé Molé. Sa diction, quelque peu faccadée, & plus fpirituelle que correcte, ne fatisfaifoit pas complètement dans l'expreffion de ces rôles.

Il avoit pendant longtemps paru dans la tragédie, ainfi que l'exigeoient les règlements; en l'année 1782, il y renonça tout à fait, afin de fe confacrer d'une manière exclufive à la comédie. Molé étoit encore, à cette époque, en poffeffion de tous les grands rôles. Fleury, moins favorifé de la nature & moins heureufement fervi par les circonftances, étoit, certes, moins profond que fon chef d'emploi; mais il poffédoit plus de naturel, plus de fenfibilité que celui-ci, & il fçut approprier prefque toutes les reffources de l'art à fon propre génie. Il eft douteux qùe Molé, malgré fon immenfe mérite, eût réuffi à reproduire la figure de *Frédéric-le-Grand* avec autant de bonheur que l'a fait Fleury.

Tout en s'efforçant d'approcher de ce grand modèle, il fe garda bien de le copier fervilement. Auffi, chercha-t-il dans quelque bon ouvrage du répertoire, qui

fût peu ou point connu, une occasion de se montrer sous le jour le plus avantageux, sans avoir à craindre de porter ombrage à son chef d'emploi (3). Il entreprit de remettre à la scène l'*Ecole des Bourgeois* : son succès dans le rôle du marquis de Moncade fut prodigieux & a été le moment le plus brillant de la réputation de Fleury.

Le 6 mars 1789, eut lieu la première représentation des *Deux Pages*, & l'on n'ignore pas combien fut complète l'illusion produite par cet éminent comédien dans le rôle de Frédéric II. Il est curieux de lire dans les mémoires qui portent son nom, la manière dont il procéda pour faire revivre avec tant de fidélité la figure du Roy de Prusse. L'imitation fut si parfaite, qu'elle arracha des larmes au prince Henri, frère de ce monarque, qui, le lendemain, lui fit remettre en son propre nom une tabatière fort riche, ornée du portrait du souverain qu'il avoit si bien représenté, & qui étoit accompagnée d'une lettre autographe que Fleury aimoit à montrer à ses intimes (4). Il fut moins heureux dans la reproduction de la physionomie de Henri IV, dans la *Partie de chasse*.

(3) Disons même que Molé, à l'apogée de sa renommée, se plaisoit à fournir à son *double* les moyens de produire ses talents en public. On lit dans un mémoire du temps l'anecdote suivante qui le confirme : « Le sieur Molé joua dernièrement « la *Pupille*, un jour où le spectacle « étoit peu nombreux & où on ne « l'attendoit pas dans cette pièce : « il y fut couvert d'applaudisse« ments. On redonna la même pièce « un des jours suivants, où l'on pré« voyoit un concours considérable. « Le sieur Molé, au lieu de repa« roître, voulut faire jouer le sieur « Fleury, & préféra le plaisir de le « voir applaudi à celui de l'être lui« même. »

(4) Cette circonstance nous remet

Fleury n'étoit point lettré, ce qui s'explique par l'abandon dans lequel s'étoient écoulées ses premières années; on a prétendu même qu'il ignoroit les plus simples lois de la grammaire. On raconte, à ce propos, que se trouvant à peu de distance de Bordeaux, au commencement de ce siècle, les jeunes gens de cette ville lui firent demander d'y venir donner quelques représentations. Fleury répondit à leurs sollicitations, mais avec une orthographe & un choix d'expressions tels, qu'on ne put se figurer que la lettre émanoit de lui. Toutefois, pour avoir le cœur net sur cette première épître, une seconde demande lui fut adressée à son arrivée à Bordeaux. Il y répondit de nouveau, & l'on put, cette fois, se convaincre que le comédien supérieur qui

en mémoire un fait qui présente avec celui-là un contraste frappant. Un acteur nommé Tautin, connu dans les premières années de ce siècle aux théâtres des boulevards, avoit créé, avec assez de bonheur, le rôle principal, dans un mélodrame de Boirie & Lemaire, intitulé *la Jeunesse du Grand Frédéric*. Le Roy Guillaume de Prusse, ayant assisté, en 1814, à une représentation de cette pièce, voulut témoigner sa satisfaction à l'acteur & lui envoya, le lendemain, par un aide-de-camp, une épée de peu d'apparence, mais fort précieuse parce qu'elle avoit appartenu à ce grand homme. Tautin ne parut pas fort enthousiasmé du cadeau. « Vous « auriez préféré autre chose? lui « demanda l'officier. — Ma foi, oui! « j'en conviens.... J'aurois mieux « aimé de l'argent. » L'aide-de-camp, sans mot dire, reprit l'épée, mit un écu de six livres sur la cheminée & se retira.

C'est sur cet acteur qu'un de ses camarades avoit fait le distique suivant :

« Le temps qui détruit tout, ne t'a point respecté :
« Tes traits, ton teint, ton ton, Tautin, tout t'est ôté. »

Tautin est mort à l'hôpital de Rheims, en 1821.

ſçavoit ſi bien interpréter nos auteurs dramatiques, étoit peu familiariſé avec les notions de l'art d'écrire. Une autre anecdote rapporte auſſi qu'il écrivoit à un journaliſte un billet dans lequel on liſoit ces mots : « Vous en *n'avez* menti! »

Quoi qu'il en ſoit de ces allégations, plus ou moins fondées, mais auxquelles il ne faut, peut-être, accorder qu'une foi médiocre, il reſte avéré, d'après les témoignages contemporains, que Fleury, qui poſſédoit autant de tact que d'eſprit naturel, ſçut toujours habilement diſſimuler dans le monde les torts de ſa première éducation ſous les dehors brillants que la fréquentation des grands ſeigneurs & des femmes de haut parage, au milieu deſquels il avoit paſſé ſa vie, lui avoient inoculés dès ſa jeuneſſe.

A l'époque de la Révolution, Fleury avoit été incarcéré pour avoir repréſenté l'*Ami des Loix* (5). On

(5) Puiſque nous citons l'*Ami des Loix*, nous devons relever une erreur qui a eu cours à propos de l'hémiſtiche célèbre :

« ... **Des loix & non du ſang!** »

& qui, pour le dire en paſſant, ne ſe trouve pas dans cette comédie, mais dans la tragédie de *C. Gracchus*, de M.-J. Chénier. Une note autographe, ſignée de Fabien Pillet, tracée ſur les marges d'un exemplaire de l'*Hiſtoire du Théâtre françois*, d'Etienne & Martainville, porte qu'Albitte, membre de la Convention, qui aſſiſtoit à la repréſentation, ne s'eſt pas écrié, comme on l'a dit :

... **Du ſang & non des loix!**

mais bien : « le ſang des coupables ! » — L'annotateur ajoute ceci de ſa main : *J'y étois & je ſuis ſûr de mon fait.*

Nous avons cru devoir profiter de l'occaſion de rectifier ce point hiſtorique, ſans autre intérêt que celui de la vérité. *Suum cuique.*

ſçait, qu'ainſi que la plupart de ſes camarades, il dut ſon ſalut à la ſouſtraction des pièces accuſatrices, opérée par les ſoins de Ch. La Buſſière, employé au Comité de ſûreté générale.

Il comptoit quarante-cinq ans de ſervices, lorſque, moins par ſuite d'un acte volontaire, que forcé par des tracaſſeries intérieures, pourſuivi même par des critiques injuſtes, il demanda ſa retraite, qu'il prit, en effet, le 1er avril 1818, avec une penſion de 9,500 francs (6). Il alla établir ſa réſidence dans une maiſon de campagne auprès d'Orléans, & venoit habiter l'hiver cette ville. C'eſt ainſi qu'il paſſa les quatre dernières années de ſa vie, regrettant les loiſirs qu'on lui avoit

(6) Le 15 janvier 1818, Fleury demanda le règlement de ſa penſion de retraite & le rembourſement de la part à lui appartenant dans le fonds ſocial : « Expoſant qu'il avoit dé« buté le 7 mars 1774 & qu'il comp« toit quarante-cinq ans de ſervice, « ce qui lui donnoit droit à deux « penſions viagères de 4,500 francs « chacune. » Ce à quoi le Comité répondit :

« Il appert, vérification faite, que « le début de M. Fleury n'a pas été « ſuivi de ſon admiſſion immédiate « & qu'un intervalle de quatre an« nées exiſte entre ſon premier dé« but & celui du 20 mars 1778; « que, par conſéquent, il ne compte « que quarante & un ans de ſervices « & n'a droit qu'a deux penſions de « 4,100 fr. chacune. »

A cette objection, Fleury répliqua ainſi : « Il eſt vrai que je n'ai pas été « immédiatement attaché au théâ« tre après mon premier début; « mais je l'ai été conditionnelle« ment, puiſque, en me laiſſant par« tir, il me fut impoſé la condition « de ne prendre d'engagement ſur « aucun théâtre, ſans en prévenir « les ſupérieurs de la Comédie fran« çoiſe, & qu'il me fut promis, au « contraire, de m'y rappeler en « temps opportun, & de m'y ad« mettre, *ſans eſſai*, au rang de « ſociétaire : ce qui eut lieu, en effet, « en 1778. »

(*Arch. de l'Empire.*)

faits & qu'il n'avoit point ambitionnés. Il fut enlevé par un accès de goutte remontée, le 3 mars 1822, à l'âge préſumé de 72 ans.

Fleury laiſſa deux enfants : une fille, qui avoit épouſé, en 1816, le docteur Boirot Deſſaliers, médecin des eaux de Néris ; & un fils, qui atteignit dans la marine royale un grade des plus élevés.

Il a paru, de 1835 à 1837, un ouvrage intitulé : *Mémoires de Fleury, rédigés ſur des notes authentiques*. Ces mémoires apocryphes, fort ſpirituellement compoſés, d'ailleurs, ſont dus à la plume de M. J.-B.-P. Lafitte, qui a mis à contribution, dans ſon travail, les mémoires du temps ; car, malgré l'inſinuation contraire, il réſulte de témoignages authentiques que Fleury n'a pas laiſſé de matériaux écrits.

Rôles créés par Fleury.

1779	Polycrate	*Agathocle*, de Voltaire.
«	Soligny	*Laurette*, de D'Oiſemont.
«	Dolfé	*Roſéïde*, de Dorat.
1780	Franval	*Clémentine & Déſormes*, de Monvel.
1781	D'Elcourt	*Le Jaloux ſans amour*, d'Imbert.
1782	Saint-Firmin	*Le Flatteur*, de Lantier.
«	Germance.	*Les Courtiſanes*, de Paliſſot.
1783	Le Duc d'Albanie .	*Le Roi Léar*, de Ducis.

1783	Merval	*Les Aveux difficiles*, de Vigée.
«	Robert	*Le Bienfait anonyme*, de Pilhes.
«	Darmance.	*Le Séducteur*, de Bièvre.
1784	Valfain.	*Le Jaloux*, de R. de Chabannes.
«	Damis.	*Les Epreuves*, de Forgeot.
«	Verfeuil	*Melcour & Verfeuil*, De Murville.
1786	Diftelle	*Le Mariage fecret*, de Desfaucherets.
«	La Palice	*Les Amours de Bayard*, de Monvel.
1787	Saint-Fons	*L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
«	Dorival	*Les Amis à l'épreuve*, du même.
1788	Fierval	*La Belle-Mère*, de Vigée.
1789	Florville	*Les Châteaux en Efpagne*, de C. Harleville.
«	Frédéric.	*Les Deux Pages*, de Dezède.
1790	De la Salle	*Jean Calas*, de Laya.
1791	Dorval	*Les Victimes cloîtrées*, de Monvel.
«	Dorval	*Le Conciliateur*, de Demouftier.
1792	Dermancé	*La Matinée d'un jolie femme*, de Vigée.
1793	Forlis	*L'Ami des Loix*, de Laya.
«	Lifidor	*Les Femmes*, de Demouftier.
«	Milord Bonfil . . .	*Paméla*, de F. de Neufchâteau.
1795	Floville	*Le Tolérant*, de Demouftier.
1797	Mirbelle.	*L'Epreuve délicate*, de Roger.
«	Floricourt	*La Prude*, de Lemercier.
«	Damis.	*L'Original*, d'Hoffmann.
1798	Fierville	*Les Dang. de la préfompt.*, de Desfaucherets.
«	Richberg	*Trop de délicateffe*, de Marfollier.
1800	Molière	*La Maifon de Molière*, de ***.
«	Formont	*Les Mœurs du jour*, de C. Harleville.
«	Luville.	*Heureufement*, de Patrat, rem. des Italiens.
«	Diocharis	*Périandre*, de Luce de Lancival.
1802	Le Baron	*Les Originaux*, de Fagan, ret. par Dugazon.
1803	Cezanne	*Le Séducteur amoureux*, de Longchamps.
«	Pomenars	*Mme de Sévigné*, de Bouilly.
«	Valcour	*Le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.
1804	Baffompierre . . .	*Une Journée de Richelieu*, de Lemercier.
«	Molière	*Molière avec fes amis*, d'Andrieux.
1805	Valmont.	*Le Tyran domeftique*, d'A. Duval.
1806	Rochefter	*La Jeuneffe d'Henri V*, du même.
1808	Blainville	*L'Affemblée de Famille*, de Riboutté.

1809	Dumont	*Le Chevalier d'industrie*, d'A. Duval.
«	Le Duc	*La Revanche*, de Roger & Creuzé.
1810	Rollin	*Le Vieux fat*, d'Andrieux.
1811	Mortimer	*Le Ministre anglois*, de Riboutté.
«	Valcour	*L'Auteur & le Critique*, de ***.
1813	Méricour	*Avis aux Mères*, de Dupaty.
«	Dorvilé	*L'Intrigante*, d'Etienne.
«	Dermont père . . .	*La Nièce supposée*, de Planard.
1815	Le Marquis	*Le Retour de Jeunesse*, d'Audibert.

[redacted]



MADEMOISELLE JOLLY
Comédie françoise
1781 – 1798

MARIE-ELISABETH

MADEMOISELLE JOLLY

1781 — 1798

D'après un deffin au crayon noir, du temps.

ELISABETH Jolly naquit à Verfailles, le 8 avril 1761; fes parents faifoient le commerce à Paris. Elle femble avoir été deftinée, dès fon enfance, à l'état de comédienne; car, encore dans l'âge le plus tendre, elle figuroit déjà dans les ballets de la Comédie françoife, & on lui donnoit parfois des rôles d'enfant à remplir. A dix-fept ans, elle s'engagea dans la troupe de la Montanfier, à Verfailles, & enfuite dans celle de Caen. Le 1er mai 1781, elle débutoit à

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Louis, à Verfailles : « MARIE, ELISABETH, fille légitime de THOMAS JOLLY, marchand quincailler à Paris & d'ELISABETH VIVIEN, fon époufe, eft née le 8 avril 1761. »

Paris par les rôles de Dorine dans le *Tartufe*, & de Lisette dans le *Tuteur* (1), pour remplacer Mme Belle Cour, dont l'âge rendoit la retraite imminente. Ses débuts furent si éclatants, que sa réception comme sociétaire eut lieu en 1783. On apprécioit en elle une diction franche & correcte, une voix bien timbrée, beaucoup d'intelligence & un naturel qui n'excluoit ni la grâce ni la finesse. Sans être régulièrement jolie, sa figure étoit pleine de vivacité & d'expression. Son talent se plioit, dans son emploi, aux genres les plus opposés ; elle jouoit les servantes de Molière avec verve & franchise & n'excelloit pas moins dans les soubrettes d'un genre plus élevé.

Comme, à cette époque, il étoit d'obligation pour tout acteur de se produire dans la tragédie & dans la comédie, Mlle Jolly se soumit à la règle en jouant, en 1784, le rôle de Constance dans *Inès de Castro*; elle sçut s'y faire applaudir par la sensibilité noble & touchante qu'elle y mit. En 1790, désireuse de ramener au théâtre le public que les événements en avoient éloigné, elle parut dans le rôle gigantesque d'Athalie & elle ne s'y montra pas trop inférieure à ses célèbres devancières, Mlles Du Mesnil & Clairon. Le dernier rôle qu'elle joua, fut celui de la Fée dans l'*Oracle* de Saint-Foix, où ses deux filles débutoient ensemble dans les personnages d'Alcindor & de Lucinde.

(1) Comédie en un acte & en prose, de Dancourt, représentée le 13 juillet 1695, pour la première fois.

Cette actrice avoit été, à l'époque de la Révolution, détenue aux Madelonnettes, comme la plupart de ses camarades. Elle n'obtint sa liberté qu'en prenant l'engagement de se réunir à la minorité républicaine des Comédiens françois, qui s'étoient séparés de la Société-mère, pour aller fonder le *Théâtre de la République*. Mlle Jolly étoit douée d'une sensibilité très vive; ces vicissitudes, en l'éloignant d'un époux & d'enfants qu'elle chérissoit, altérèrent sa santé & développèrent en elle le germe d'une maladie de poitrine. A l'issue d'une convalescence assez longue, elle se hâta d'aller rejoindre ses anciens camarades du *Théâtre de la Nation*. Mais le mal qui la consumoit fit bientôt de si rapides progrès que, peu de mois après sa rentrée, cette regrettable actrice succomboit & étoit enlevée à l'art dramatique dont elle étoit une des plus remarquables adeptes. Sa perte fut universellement sentie, parce qu'elle unissoit à un talent réel une modestie très grande & très sincère, & qu'elle s'étoit concilié l'estime générale par la régularité de sa conduite.

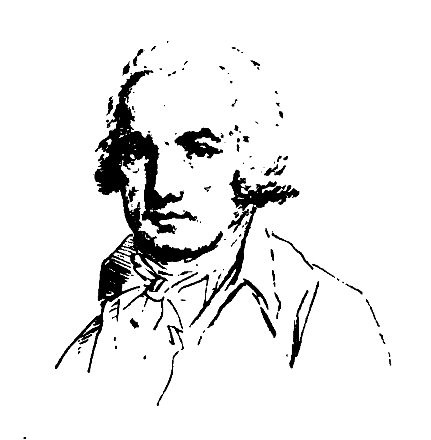
Mlle Jolly avoit épousé, en 1781, un ancien capitaine de cavalerie, M. Du Lomboy, dont jamais elle ne porta le nom au théâtre. Cette union fut heureuse.

Elle a été inhumée, selon son dernier vœu, sur une montagne appelée La Roche Saint-Quentin, à deux lieues de Falaise, au pied de laquelle son mari possédoit une habitation, & qui, depuis, a pris le nom de *Mont-Jolly*.

Rôles créés par Mlle Jolly.

1771	Juliette, jeune enf.	*Le Fabricant de Londres*, de F. de Falbaire.
1773	Attilius, jeune enf.	*Régulus*, de Dorat.
1781	Lifette	*Le Jaloux fans amour*, d'Imbert.
1785	Nerine	*Melcour & Verfeuil*, d'A. Murville.
1786	Lifette	*L'Inconftant*, de C. Harleville.
1788	Rofe	*L'Optimifte*, du même.
1789	Juftine	*Les Châteaux en Efpagne*, du même.
1790	Jeannette. . .	*Jean Calas*, de Laya.
1791	Nerine	*Le Conciliateur*, de Demouftier.
1792	Paulin	*Paulin & Clairette*, de Dezède.
«	Lifette	*Le Retour du Mari*, de Ségur.
1793	Lady Spleen. . . .	*Le Conteur*, de Picard.
1795	Pétronille	*Le Sourd*, de Desforges.
1799	Magdelon.	*Le Collatéral*, de Picard.





CABINET DE M SOLEIROL

LAROCHELLE

Comédie françoise

1782-1807

BARTHELEMY LAROCHELLE

1782 — 1807

D'après un petit croquis à la mine de plomb, deſſiné par Carle Delaunay.

BARTHELEMY Larochelle, né à Paris le 15 novembre 1748, eſt mort dans la même ville, le 9 avril 1807. Il avoit longtemps joué la comédie en province & faiſoit partie de la troupe de Verſailles, lorſque, à la retraite d'Auger, il vint débuter à Paris, le 12 décembre 1782. Il parut pour la première fois ſur la ſcène françoiſe dans les rôles de Dave de l'*Andrienne* & de Labranche de *Criſpin*

Extrait des regiſtres de la paroiſſe Saint-Euſtache : « Le ſeize novembre mille ſept cent quarante-huit, bapteſme de BARTHELEMY, né d'hier, fils de NICOLAS LAROCHELLE, cuiſinier, & de CLAUDINE LAGESSE, ſa femme, demeurant rue Vivienne. »

rival de ſon maitre. Sa réuſſite fut d'autant plus méritoire, qu'à cette époque, l'emploi des *comiques* réuniſſoit les talents ſupérieurs de Préville, de Dugazon & de Dazincourt. Il ne fut reçu ſociétaire qu'en 1787, après cinq années d'épreuves. Larochelle paſſa vingt ans au théâtre, en cette qualité : il y déploya un talent remarquable, que le public apprécia, ſans doute, de plus en plus, mais auquel il ne rendit jamais une entière juſtice. Ce n'eſt qu'après ſa mort qu'on reconnut qu'on avoit perdu en lui un des membres les plus précieux de ſa Société. Tous les rôles qu'il avoit établis portoient l'empreinte de ſon cachet. Au nombre des plus remarquables, nous citerons celui d'Ambroiſe dans le *Vieux Célibataire* (joué le 24 février 1792), qu'il créa avec une grande ſupériorité.

Cet acteur étoit de petite taille, maigre, très vif & très agile; doué d'un maſque excellent, de beaucoup d'aplomb, nul plus que lui n'eut à la ſcène l'apparence d'un fripon hardi & conſommé. Les anciens amateurs n'ont point encore oublié avec quelle originalité il rendoit le rôle de Raffle, dans les *Deux Frères*. La manière dont il ſe promenoit ſans prononcer une ſeule parole, ſes regards inquiets, le mécontentement répandu ſur ſes traits, tout annonçoit, dès ſon entrée en ſcène, ces mots fort ſimples : « Cela va mal! cela va « mal! » qu'il ſçavoit rendre énergiques. Il en étoit de même du Procureur dans le *Philinte* de Molière, qu'il repréſentoit avec un naturel exquis. Il s'approprioit parfaitement l'accent anglois, & grâce à ce don

d'imitation, il ne contribua pas peu au ſuccès du *Conteur*, de Picard.

Les reproches qu'on a adreſſés à ce comédien conſiſtoient à ne pas ſçavoir toujours nuancer ſuffiſamment ſa diction, à négliger ſa mémoire & à ne pas ſe montrer aſſez ſoucieux des acceſſoires.

Sous le Directoire, gouvernement foible & ſoupçonneux, Larochelle fut l'occaſion, ſans le vouloir, de la clôture du théâtre que Mlle Raucourt avoit formé, à Louvois, des débris de l'ancienne Comédie françoiſe. Le 17 thermidor an V, on repréſentoit les *Trois Frères rivaux*, & il jouoit dans la pièce le rôle du valet de chambre Merlin. Lorſque ſon maître arriva à cette parole : « Monſieur Merlin, vous êtes un coquin ! Monſieur Merlin, vous ſerez pendu ! » apoſtrophe que Larochelle accueillit avec un ſourire approbatif & très drôle, le public en fit l'application au Miniſtre de la Juſtice (1), & la ſalle retentit de rires & d'applaudiſſements réitérés. Les acteurs inquiets retirèrent prudemment la pièce du répertoire ; mais le coup étoit porté, &, quelques ſemaines plus tard, le théâtre fut fermé.

Larochelle, dès qu'il le put, s'empreſſa d'aller rejoindre au théâtre Feydeau ſes anciens camarades pour ne plus les quitter. C'eſt là qu'il créa le rôle du Barbier dans les *Conjectures*, où il ſe montra fort original.

On lit dans une brochure du temps, intitulée *Plaintes & doléances de MM. les Comédiens françois* : «... La

(1) Merlin, de Douai, ancien conventionnel.

motion ayant paſſé, M. Larochelle s'eſt levé & a demandé ſi on délibéroit par *tête* ou par *ordre?* « J'ai « l'honneur d'être gentilhomme, s'eſt-il écrié, & je « ne dois pas me départir des prérogatives attachées à « ce titre. » Cette boutade, dont nous n'avons, d'ailleurs, aucune raiſon de garantir l'authenticité, nous a offert, dans cette ſortie *chevalereſque*, une anomalie d'autant plus étrange, que l'acte de naiſſance de ce comédien, ſoi-diſant gentilhomme, lui donne, comme on l'a vu plus haut, pour père un cuiſinier. Cette filiation juſtifioit, du reſte, aſſez bien le goût prononcé de Larochelle pour la bonne chère; penchant qui lui valut une réputation de gourmet non moins ſolidement établie que celle de Camerani (2). On a même prétendu qu'il étoit mort des ſuites d'un repas trop ſucculent; ce qu'il y a de plus vraiſemblable, c'eſt qu'il ſuccomba, frappé par la rupture d'un anévriſme, au moment où il préparoit un mets de ſa compoſition.

Rôles créés par Larochelle.

1781	Dumont	*Le Jaloux ſans amour*, d'Imbert.
1784	Un Huiſſier aud^r.	*Le Mariage de Figaro*, de Beaumarchais.
1785	Dumont	*Melcour & Verſeuil*, d'A. Murville.
1786	Paſquin	*La Phyſicienne*, de La Montagne.

(2) Acteur de l'ancienne Comédie italienne, & depuis, acteur & ſemainier perpétuel de l'Opéra-comique.

1787	Pirlon	*La Maifon de Moliere*, de Mercier.
1788	Mendoce	*La Reffemblance*, de Forgeot.
«	Lépine	*L'Optimifte*, de Collin Harleville.
«	Un Domeftique . .	*La Jeune Epoufe*, de Cubières.
«	Frontin	*La Belle-Mère*, de Vigée.
«	Lafleur	*L'Entrevue*, du même.
1789	François	*Les Châteaux en Efpagne*, de C. Harleville.
«	Un Garçon d'hôtel.	*Les Deux Pages*, de Dezède.
«	Un Greffier. . . .	*Le Payfan magiftrat*, de Collot d'Herbois.
1790	Lazarille	*Les Coups de l'Am. & de la Fort.*, de Quinault.
«	Chryfante.	*Le Réveil d'Epiménide*, de Flins.
«	D'Artigny.	*Les Dangers de l'opinion*, de Laya.
«	Un Procureur. . .	*Le Philinte de Molière*, de F. d'Eglantine.
«	L'Affeffeur.	*Jean Calas*, de Laya.
1791	Père Anaftafe . . .	*Les Victimes cloîtrées*, de Monvel.
«	Raymond	*Pauline*, de Mme de Fleurieu.
«	Frontin	*Le Conciliateur*, de Demouftier.
1792	Valentin.	*Paulin & Clairette*, de Dezède.
«	Ambroife	*Le Vieux Célibataire*, de C. Harleville.
«	Durantin	*La Matinée d'une jolie femme*, de Vigée.
«	Guillaume	*L'Apothéofe de Beaurepaire*, de De La Suze.
1793	Duricrâne.	*L'Ami des Loix*, de Laya.
«	Milord Spleen . . .	*Le Conteur*, de Picard.
1794	Durand	*Cange*, de Gamas.
1797	Picard	*L'Epreuve délicate*, de Roger.
1799	Raffle	*Les Deux Frères*, de Kotzbüe.
«	Charles	*Les Tuteurs vengés*, d'A. Duval.
«	Dubois	*L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
«	Guillaume.	*La Mère coquette*, de Beaunoir.
1800	Piétro.	*Pinto*, de N. Lemercier.
1806	Robertot	*L'Avocat*, de Roger.



CABINET DE M. SOLEIROL

MADEMOISELLE DEVIENNE
Comédie françoise
1785 - 1815

JEANNE-FRANÇOISE THEVENIN

dite MADEMOISELLE DEVIENNE

1785 — 1813

D'après un médaillon fculpté, du temps.

FRANÇOISE Thévenin, née à Lyon le 21 juin 1763, étoit la feconde fille d'un maître charpentier. Les foins domeftiques de la famille & les travaux à l'aiguille fe partagèrent fon temps jufqu'à l'âge où l'efprit d'indépendance, qui s'étoit manifefté chez elle de bonne heure, révéla fon

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Pierre, à Lyon : « JEANNE-FRANÇOISE, fille d'ALEXIS THEVENIN, maître charpentier, & de MARIE-FRANÇOISE DEMARE, fa femme, née ce matin, rue Pizay, a été baptifée par moi, vicaire fouffigné, ce 21 juin 1763. »

goût prononcé pour le théâtre. Ses parents essayèrent-ils de le combattre, ou bien y accédèrent-ils ? C'est ce que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons la jeune Thévenin, à peine âgée de vingt ans, faisant partie, en 1782, de la troupe des Comédiens de Bruxelles, sous le nom de *Devienne*. Son succès en cette ville lui valut un ordre de début pour la Comédie françoise, où elle parut, le 7 avril 1785, dans les rôles de Dorine du *Tartufe* & de Claudine du *Colin-Maillard*. Elle joua successivement les rôles les plus brillants de l'emploi des *soubrettes*, tels que Finette du *Dissipateur*, Lisette de la *Métromanie*, Cléanthis de *Démocrite* & Martine des *Femmes sçavantes*. « Peu d'ac-
« trices, dit le *Mercure de France*, parurent avec plus
« d'éclat sur le premier théâtre de France & réunirent
« un plus grand nombre de suffrages. »

Le *Journal de Paris*, tout en rendant justice aux mérites de la débutante, est pourtant moins élogieux.

La Harpe, de son côté, dit dans sa correspondance :
« que son jeu est facile; sa prononciation nette &
« qu'elle montre de l'intelligence. »

Malgré la diversité de ces jugements, les faits sont là, qui prouvent avec quel empressement les débuts de la nouvelle actrice furent accueillis. Ils excitèrent d'autant plus de curiosité, disons mieux, d'intérêt, qu'au moment où elle parut, l'emploi des *soubrettes*, sans être précisément vacant, touchoit à une crise qui menaçoit de porter atteinte aux plaisirs du public & ne laissoit pas de causer aux amateurs de la bonne comé-

die des inquiétudes aſſez fondées. En effet, M[me] Belle Cour comptoit de longs ſervices qui rendoient ſa retraite imminente; M[lle] Faniez, bien que beaucoup plus jeune que celle-ci, ſongeoit également à ſe retirer, à cauſe de ſa ſanté : ce qu'elle fit l'année ſuivante. M[lle] Devienne fut donc reçue dans le courant de 1786, &, plus heureuſe que beaucoup d'autres, elle ne fit point regretter celles auxquelles elle ſuccédoit; ſi une comparaiſon fut établie, on doit même reconnoître qu'elle eut lieu à l'avantage de la dernière venue.

Il eſt vrai qu'elle alloit déſormais ſe trouver en préſence d'une autre émule plus redoutable peut-être, de M[lle] Jolly, dont l'admiſſion n'étoit antérieure à la ſienne que de trois ou quatre ans, & dont le talent, mûri à bonne école, avoit toute ſa ſève & brilloit de tout l'éclat de la jeuneſſe. Le jeu de M[lle] Devienne avoit moins de franchiſe, moins de rondeur que celui de ſa rivale; mais, beaucoup plus jolie qu'elle, douée d'une phyſionomie piquante & ſpirituelle, d'une taille ſvelte & élégante, ſes manières avoient une plus grande diſtinction. Elle poſſédoit déjà l'art de faire valoir un rôle, d'en détacher les nuances & d'apporter dans ſon débit cette aiſance, cette légèreté, cette grâce qui la rendirent une actrice très ſéduiſante. Moins heureuſement placée que M[lle] Jolly dans les ſervantes de Molière, elle interprétoit avec plus de charme les ſoubrettes de Marivaux. Un reproche que cette actrice ſemble avoir mérité, & ſans que rien prouve qu'elle ſe ſoit corrigée du défaut qui le lui valut, c'eſt une tendance

à la *manière* & à l'excès de finesse dans son débit, « gé-
« néralement marqué au coin de la recherche & de
« l'affectation », disent les critiques contemporains.

A ses autres avantages, Mlle Devienne joignoit celui d'avoir une jolie voix, dont elle tira bon parti en plus d'une occasion. La retraite de Mlle Contat, empêchant la représentation de plusieurs ouvrages & notamment des *Deux Pages*, Mlle Devienne y reprit le rôle de l'Hôtesse, dans lequel elle fut d'autant mieux placée, « qu'elle chanta le duo & les airs avec la per-« fection d'une actrice lyrique. » (Nous citons ici textuellement le témoignage d'Etienne & de Martainville, dans leur *Histoire du Théâtre François*.)

Cette actrice, ainsi que la plupart des membres de l'ancienne Comédie françoise, avoit été incarcérée en 1793. Ayant, une des premières, recouvré sa liberté, elle reparut, avec son camarade Molé (1), sur le théâtre dirigé par la Montansier, & qui, depuis, devint celui de l'Opéra. A la fin de 1794, elle se réunit à la fraction des Comédiens françois qui jouèrent au Théâtre Feydeau, jusqu'en 1798 : époque à laquelle cette fraction, dans laquelle figuroient en première ligne Mlle Contat, Fleury, Dazincourt, se rallia à la

(1) Nous avons dit, dans la Notice sur Molé, à quelles causes on attribua dans le public le bonheur qu'il eut d'échapper aux proscriptions qui frappoient ses camarades. Pour Mlle Devienne, elle fut redevable de sa liberté à la haute protection de Vouland, un des membres les plus influents du Comité de sûreté générale, qui s'intéressa à elle sur les vives instances de Gévaudan, alors entrepreneur de charrois pour les armées.

troupe de la rue Richelieu. Déjà, la portion des acteurs du Théâtre françois du faubourg Saint-Germain reſtés juſqu'alors fidèles à leur ancienne ſalle, étoit venue, après l'incendie qui les en chaſſa, s'inſtaller dans celle de Louvois, devenue vacante (2).

Dans les dernières années de ſa carrière théâtrale, cette actrice ne ſe montra plus ſur la ſcène qu'à de rares intervalles. Les journaux de ſon temps ſignalent, en les lui reprochant, ſes fréquentes abſences. Peut-être l'altération de ſa ſanté fut-elle une des raiſons de ſon éloignement, trop ſouvent renouvelé, de la ſcène, & s'eſſayoit-elle déjà à l'idée de ſa retraite définitive, qu'elle prit en 1813, ſans vouloir uſer du droit que ſes ſervices lui donnoient à une repréſentation, dont elle ne réclama jamais le bénéfice. Loin de là! elle fit don à la Comédie, en ſe retirant, du beau buſte en marbre de Mlle Dangeville qui décore le foyer des Comédiens.

Il eſt vrai qu'en rentrant dans la vie privée, Mlle Devienne ſe trouvoit, moins que beaucoup d'autres, dans le cas de recourir à ce moyen légitime d'accroître ſes reſſources, puiſque le 10 mai 1809, elle avoit épouſé Antoine Gévaudan, riche banquier & l'un des admi-

(2) Ils n'y firent qu'un ſéjour très paſſager; car leur repréſentation d'ouverture avoit eu lieu le 20 mars 1799, &, le 11 avril ſuivant, l'Autorité les expulſoit, ſous prétexte que cette ſalle, conſtruite en bois, étoit un dangereux voiſinage pour la Bibliothèque nationale. Et cependant, moins de quatre mois après, on permettoit ſa réouverture, ſous le titre de *Théâtre des Troubadours*.

niftrateurs des Meffageries impériales. Le premier ufage qu'elle fit de fa liberté & de fa nouvelle fortune, fut d'appeler fous fon toit fes vieux parents.

Son intérieur eût été complètement heureux, fans la perte d'un fils chéri, mort en 1816. Mme Gévaudan perdit fon mari en 1826, & elle-même eft morte à Paris, le 20 novembre 1841, à l'âge de foixante-dix-huit ans & cinq mois.

Rôles créés par Mlle Devienne.

1785	Marton	*L'Oncle & les Tantes*, de La Salle.
1786	Lifette	*La Phyficienne*, de La Montagne.
1787	Mme Courval. . . .	*L'Ecole des Pères*, de Pieyre.
1788	Mme de Rofelle. . .	*L'Optimifte*, de C. Harleville.
«	Rofette	*La Jeune Epoufe*, de Cubières.
«	Mme de Belfort . .	*La Belle-Mère*, de Vigée.
1791	Mme de Boifvieux .	*Le Conciliateur*, de Demouftier.
«	Clairine.	*Minuit*, de Defaudras.
1792	Mme Didier	*Paulin & Clairette*, de Dezède.
«	Mme de Norblain .	*La Matinée d'une jolie femme*, de Vigée.
1793	Mme Leblanc. . . .	*Le Conteur*, de Picard.
«	Juftine	*Les Femmes*, de Demouftier.
1795	Mme Jeffre.	*Pamela*, de F. de Neufchâteau.
1797	Mme d'Orville . . .	*La Prude*, de Lemercier.
«	Suzanne.	*La Mère coupable*, de Beaumarchais.
1798	Marton	*Amour & Raifon*, de Pigault-Lebrun.
«	Céphife.	*Céphife*, de Marfollier.
1799	Lucrèce.	*Les Précepteurs*, de F. d'Eglantine.
«	Louife	*Mathilde*, de Monvel.

1800	Mme d'Olmar	*Pinto*, de Lemercier.
1801	Louise	*L'Intrigant dupé*, de R. Martelly.
1802	Frosine	*Les Originaux*, de Fagan, ret. par Dugazon.
1803	Florestine	*Le Séducteur amoureux*, de Longchamps.
1804	Lisette	*Le Roman d'une heure*, d'Hoffmann.
"	Anna	*Shakspeare amoureux*, de Duval.
"	Laforest.	*Molière avec ses amis*, d'Andrieux.
1805	Marton	*Le Tartufe de mœurs*, de Chéron.
1806	Marie.	*L'Avocat*, de Roger.
1808	Therèse.	*L'Assemblée de Famille*, de Riboutté.
1811	Mme Saint-Edme . .	*Le Lendemain de Fortune*, de Picard.
1812	Mme Anselme . . .	*Mascarille*, de C. Maurice.



CABINET DE M. SOLEIROL

De Grand-Ménil
Comédie françoise
1790 - 1811

JEAN-BAPTISTE FAUCHARD

dit DE GRAND-MENIL

1790 — 1811

D'après un médaillon deffiné à la plume.

FAUCHARD de Grand-Ménil, né à Paris le 19 mars 1737; mort dans la même ville, le 24 mai 1816. Iffu d'une famille honorable & fils d'un chirurgien-dentifte, qui avoit acquis, par fa fcience & fon habileté, la fortune & la confidération, le jeune Fauchard, après avoir fait d'excellentes

Extrait des regiftres de la paroiffe Saint-Sulpice : « Le vingt mars mille fept cent trente-fept, a été baptifé JEAN-BAPTISTE, né d'hier, fils de PIERRE FAUCHARD, maître chirurgien-dentifte, & de ELISABETH CHEMIN, fon époufe, demeurant rue des Foffés-Saint-Germain-des-Prés. »

études, fut reçu avocat au Parlement de Paris, devant lequel il plaida, en 1760, la caufe du fameux Ramponneau. Dans la même année, il fut nommé confeiller de l'Amirauté, charge qu'il exerça jufqu'à la diffolution du Parlement en 1770. Il faifoit partie, en 1765, en fa qualité d'avocat, du Confeil de la Comédie françoife, où probablement, à cette époque, il étoit loin de fe douter qu'il dût un jour être attaché à un tout autre titre.

Rentré dans la vie privée, on expliqueroit cependant difficilement, par le feul motif de fa participation au coup d'état (1), comment, après s'être vu en poffeffion d'une pofition fociale tout acquife, Grand-Ménil, obligé de s'expatrier, devint comédien; fi l'on ne fçavoit que, de tout temps, il avoit manifefté du goût pour le théâtre, où l'un de fes proches parents, l'acteur Duchemin (2), avoit lui-même, au commencement du fiècle, jeté un certain éclat. A la fuite de quelques difcuffions de famille, Grand-Ménil partit pour Bruxelles; il y débuta dans les rôles de *valets* & ne tarda pas à y acquérir une grande réputation. Au bout de plufieurs années, il revint en France, fe rendit à Marfeille, puis au théâtre de Bordeaux où il réuffiffoit en 1778, quoiqu'on lui reprochât d'être enclin à la charge. C'eft à

(1) L'exil du Parlement.

(2) Jean-Pierre Chemin, dit *Duchemin*, propre frère de la mère de Grand-Ménil. Il refta attaché à la Comédie françoife de 1717 à 1741, & avoit, dit-on, été notaire avant que de fe mettre au théâtre.

cette époque qu'il prit les *financiers* & les *rôles à manteaux*.

Grand-Ménil qui, tout habitué qu'il étoit aux ſuccès du théâtre, recherchoit le bonheur dans la vie domeſtique, avoit volontairement quitté la Comédie vers 1780, & pris une retraite dans laquelle il auroit probablement fini ſes jours, ſi la Révolution, qui vint l'en arracher dix ans après, ne l'eût rejeté dans une carrière orageuſe.

Un ordre de début l'ayant appelé à Paris, il y fit ſa première apparition, le 30 août 1790, dans le rôle d'Arnolphe de l'*Ecole des Femmes* & joua ſucceſſivement Francaleu de la *Métromanie*, Orgon du *Tartufe*, Sganarelle de l'*Ecole des Maris*. Il fut reçu, peu de temps après, pour doubler Des Eſſarts, acteur qui n'étoit pas dénué de talent, que le public aimoit, & qui uſa rigoureuſement de tous les avantages que lui donnoit ſon ancienneté, pour reléguer le nouveau venu dans les rôles ſecondaires. Grand-Ménil, qui n'étoit plus jeune, ne voulut pas accepter une poſition ſubalterne, & ſans faillir à d'anciens engagements, ainſi qu'avoient fait Dugazon & ſa ſœur Mme Veſtris, il paſſa au Théâtre de la République, ouvert au Palais-Royal le 27 avril 1791, & y reſta juſqu'à la clôture, qui eut lieu en pluviôſe an VI.

Lorſque les Comédiens françois, diſſéminés dans divers théâtres, conſentirent à ſe rapprocher pour former de nouveau une ſeule Société, Grand-Ménil ſe réunit à eux, fut compris dans la réorganiſation du

Théâtre françois, tel qu'il exifte aujourd'hui, & y prit fa place comme chef d'emploi.

A dater de l'ouverture de ce théâtre, 30 mai 1799, Grand-Ménil, malgré fon âge déjà avancé, fe livra au travail avec ardeur & confirma par de nombreux fuccès tous fes droits au titre d'excellent comédien. Doué d'une grande intelligence & d'une verve chaleureufe, il poffédoit en outre un mafque tout à fait approprié à la nature de fes rôles ; auffi, fut-il regardé comme un des meilleurs interprètes de Molière. C'eft principalement dans les rôles d'Arnolphe & d'Harpagon, qu'il s'éleva à la hauteur de fes plus célèbres devanciers.

Il apportoit une telle vérité d'expreffion dans l'interprétation de ce dernier caractère, qu'une tradition de couliffes a prétendu qu'il ne faifoit que reproduire fur la fcène les habitudes de fa vie privée. Peut-être une anecdote que Baptifte cadet fe plaifoit à colporter n'a-t-elle pas contribué médiocrement à propager cette imputation, que les perfonnes qui ont vécu dans l'intimité de Grand-Ménil regardoient comme rien moins que fondée. Ce comédien (racontoit Baptifte) avoit reçu en don une provifion d'excellent tabac, &, pour le ménager, loin d'imiter la prodigalité de Sganarelle, offrant, *à droite, à gauche, en avant, en arrière*, fa tabatière à tout venant, il en portoit une feconde en carton, remplie de tabac commun. De celle-ci il étoit très prodigue. Un jour qu'à l'affemblée des Comédiens, il difcutoit avec chaleur, Grand-Ménil, fe trompant de poche, ouvrit par mégarde fa boîte d'or & venoit d'y

puiser une prise, lorsque le narrateur, qui le guettoit, plongea tout à coup ses énormes doigts dans la précieuse boîte, & y laissa, en les retirant, un vuide considérable. La foudre tombant à ses pieds n'auroit pas attéré davantage Grand-Ménil, qui lançant sur son camarade un regard indigné, se seroit écrié : « A-t-on jamais vu prendre du tabac d'une manière aussi sotte ! » Puis, se privant de la prise qu'il se disposoit à humer, & qu'il tenoit encore, il la remit dans la boîte afin de combler le déficit (3).

Le 21 mars 1811, Grand-Ménil prit une seconde retraite, qui, cette fois, fut définitive. Il fit ses adieux au public dans le *Malade imaginaire*. Depuis lors, il habita presque constamment sa terre de Grand-Ménil (4), où il vivoit entouré de la considération que son ton, cette bienveillance qui gagne les cœurs, sa générosité (quoi qu'on en ait dit), & la décence de ses mœurs lui avoient justement méritée.

Grand-Ménil avoit été nommé, sous le gouvernement impérial, membre de la 4e classe de l'Institut, distinction qui ne semble pas précisément justifiée, & qui lui fut conservée lors de la réorganisation de ce corps, le 21 mars 1816. Il n'en jouit que quelques semaines ; sa santé, bien qu'exempte des infirmités

(3) Cette prétendue avarice attribuée à Grand-Ménil semble avoir été, d'ailleurs, un vice originaire de famille; car on raconte quelque part une anecdote relative à son oncle Duchemin, dans laquelle la tabatière joua un rôle à peu près semblable.

(4) Près de Chevreuse (Seine-&-Oise).

propres à la vieilleſſe, étoit fort ébranlée lorſqu'il fut emporté par une fièvre muqueuſe à laquelle on aſſigne pour cauſe la frayeur que lui donna l'envahiſſement de ſa maiſon de campagne par les ſoldats étrangers, en 1815. Sa mort fut celle du ſage & du chrétien : ainſi s'exprimèrent Quatremère de Quincy & Raoul-Rochette, ſes collègues de l'Inſtitut, dans les diſcours qu'ils prononcèrent ſur ſa tombe.

Il eſt auteur d'un opéra-comique en un acte, intitulé *le Savetier joyeux*, qui n'a pas été repréſenté.

Rôles créés par Grand-Ménil.

1791	Duport	*La Mère rivale*, de Pigault-Lebrun.
«	Clénard.	*L'Intrigue épiſtolaire*, de F. d'Eglantine.
«	Durmont	*La Jeune Hôteſſe*, de C. Flins.
1793	Le Roy de Pologne.	*Le Jugement dernier des Roys*, de S.-Maréchal.
«	Deſprez.	*La Moitié du chemin*, de Picard.
«	Le Hulla	*Le Hulla de Samarcande*, de ***.
1797	Ronflac	*Les Modernes enrichis*, de Pujoulx.
1798	Le Comte.	*Miſanthropie & Repentir*, de Mme Molé.
1799	Labeo.	*Une Journée du jeune Néron*, de Laya.
«	Bonezy	*La Dupe de ſoi-même*, de Roger.
«	Damis	*Les Précepteurs*, de F. d'Eglantine.
«	Rémi	*Le Buſte de Préville*, de Chazet & Dupaty.
«	Darſemont . .	*L'Abbé de l'Epée*, de Bouilly.
1800	Morand	*Les Mœurs du jour*, de Collin Harleville.
«	Picard	*Les Deux Poètes*, de Rigaud.

1800	Du Breuil.	*Caroline*, de Roger.
«	Santonello.	*Pinto*, de N. Lemercier.
1804	Le Père Joſeph . .	*Une Journée de Richelieu*, du même.
1805	Sudmer.	*Le Tartufe de mœurs*, de Chéron.
«	Darmanpierre. . .	*Mme de Sévigné*, de Bouilly.
1806	D'Hermilly . . .	*Le Politique en défaut*, de Chazet & Sewrin.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

